ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange
TOME XL

LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE

SEPT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS
PAR
NICHOLAS J. RICHARDSON, JEAN IRIGOIN,
HERWIG MAEHLER, RENZO TOSI,
GRAZIANO ARRIGHETTI, D.M. SCHENKEVELD,
CARL JOACHIM CLASSEN

Entretiens préparés et présidés
par Franco Montanari

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
VANDŒUVRES – GENÈVE

1994

C'est au moment où elle prend conscience de la valeur et de l'importance du patrimoine littéraire accumulé par les générations qu'une civilisation se préoccupe d'en faire l'inventaire, d'établir avec rigueur des textes désormais classiques, de créer les lexiques, dictionnaires, grammaires et commentaires qui en facilitent l'étude, et permettent de fonder sur cette étude – et, principalement, sur les textes eux-mêmes – la formation intellectuelle de la jeunesse dans les écoles. C'est le cas des civilisations modernes. Dante et Manzoni sont requis pour former les jeunes italiens. Il en va de même pour Cervantès, pour Goethe, pour Shakespeare dans les pays hispaniques, germaniques et anglo-saxons; pour les écrivains du «Grand Siècle» en France. En Grèce, dès l'époque archaïque, Homère jouait déjà ce rôle!

Les présents entretiens analysent ce phénomène pour l'hellénisme post-classique et pour la civilisation gréco-romaine. Le professeur Franco Montanari (Gênes) en a proposé le thème à la Fondation Hardt; le comité scientifique a accepté sa proposition et l'a chargé d'organiser ces entretiens en faisant appel, selon l'usage, à des collègues de différentes nationalités. Le choix du professeur Montanari s'est porté sur les professeurs Jean Irigoin (Collège de France), Dirk M. Schenkeveld (Amsterdam), Joachim Classen (Göttingen), Graziano Arrighetti (Pise), Nicholas R. Richardson (Oxford), Herwig Maehler (Londres) et Renzo Tosi (Parme), qui a accepté de présenter les sujets qu'un professeur allemand s'était engagé à traiter avant de se dédire au dernier moment!

Le présent volume contient leurs exposés et les discussions qui les ont suivis, ainsi que les notices par lesquelles le professeur Montanari introduit chaque thème et conclut sa discussion. En raison de l'état de plusieurs manuscrits, l'impression n'a pas été aisée. M. Michel Slatkine et ses collaborateurs, notamment M. Gérald Bruderlin, y ont consacré tout leur zèle et tous leurs soins. Qu'ils en soient remerciés. M. Bernard Grange a surveillé la correction des épreuves et rédigé les index. Si ce volume peut paraître, c'est grâce au don fait à la Fondation par M. Jacques Darier, qui a largement droit, lui aussi, à notre reconnaissance.

Pour qui est responsable de l'édition d'un périodique ou de volumes se succédant comme des annuaires, ce qui est le cas des Entretiens de la Fondation Hardt, la régularité des parutions est chose essentielle, au point de tourner parfois à l'obsession. C'est une satisfaction de constater, pour ce qui nous concerne, que le tome I^er^ a paru en 1954 et le tome XL en 1994; il n'y a eu qu'une année d'interruption: celle qui a suivi la mort du baron Kurd von Hardt.

Fr. suisses 74.–

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS
TOME XL

LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS
TOME XL

LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange
TOME XL

LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE

SEPT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS
PAR
NICHOLAS J. RICHARDSON, JEAN IRIGOIN,
HERWIG MAEHLER, RENZO TOSI,
GRAZIANO ARRIGHETTI, D.M. SCHENKEVELD,
CARL JOACHIM CLASSEN

Entretiens préparés et présidés
par Franco Montanari

VANDŒUVRES – GENÈVE
16-21 AOÛT 1993

TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 1994 by Fondation Hardt, Genève

PRÉFACE

C'est au moment où elle prend conscience de la valeur et de l'importance du patrimoine littéraire accumulé par les générations qu'une civilisation se préoccupe d'en faire l'inventaire, d'établir avec rigueur des textes désormais classiques, de créer les lexiques, dictionnaires, grammaires et commentaires qui en facilitent l'étude, et permettent de fonder sur cette étude – et, principalement, sur les textes eux-mêmes – la formation intellectuelle de la jeunesse dans les écoles. C'est le cas des civilisations modernes. Dante et Manzoni sont requis pour former les jeunes italiens. Il en va de même pour Cervantès, pour Goethe, pour Shakespeare dans les pays hispaniques, germaniques et anglo-saxons; pour les écrivains du «Grand Siècle» en France. En Grèce, dès l'époque archaïque, Homère jouait déjà ce rôle!

Les présents entretiens analysent ce phénomène pour l'hellénisme post-classique et pour la civilisation gréco-romaine. Le professeur Franco Montanari (Gênes) en a proposé le thème à la Fondation Hardt; le comité scientifique a accepté sa proposition et l'a chargé d'organiser ces entretiens en faisant appel, selon l'usage, à des collègues de différentes nationalités. Le choix du professeur Montanari s'est porté sur les professeurs Jean Irigoin (Collège de France), Dirk M. Schenkeveld (Amsterdam), Joachim Classen (Göttingen), Graziano Arrighetti (Pise), Nicholas R. Richardson (Oxford),

Herwig Maehler (Londres) et Renzo Tosi (Parme), qui a accepté de présenter les sujets qu'un professeur allemand s'était engagé à traiter avant de se dédire au dernier moment!

Le présent volume contient leurs exposés et les discussions qui les ont suivis, ainsi que les notices par lesquelles le professeur Montanari introduit chaque thème et conclut sa discussion. En raison de l'état de plusieurs manuscrits, l'impression n'a pas été aisée. M. Michel Slatkine et ses collaborateurs, notamment M. Gérald Bruderlin, y ont consacré tout leur zèle et tous leurs soins. Qu'ils en soient remerciés. M. Bernard Grange a surveillé la correction des épreuves et rédigé les index. Si ce volume peut paraître, c'est grâce au don fait à la Fondation par M. Jacques Darier, qui a largement droit, lui aussi, à notre reconnaissance.

Pour qui est responsable de l'édition d'un périodique ou de volumes se succédant comme des annuaires, ce qui est le cas des Entretiens de la Fondation Hardt, la régularité des parutions est chose essentielle, au point de tourner parfois à l'obsession. C'est une satisfaction de constater, pour ce qui nous concerne, que le tome I^er^ a paru en 1954 et le tome XL en 1994; il n'y a eu qu'une année d'interruption: celle qui a suivi la mort du baron Kurd von Hardt.

Olivier Reverdin

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUZIONE, par Franco Montanari 1

I. NICHOLAS J. RICHARDSON
Aristotle and Hellenistic Scholarship 7
Discussion 29

II. JEAN IRIGOIN
Les éditions de textes 39
Discussion 83

III. HERWIG MAEHLER
Die Scholien der Papyri in ihrem Verhältnis zu den Scholiencorpora der Handschriften 95
Discussion 128

IV. RENZO TOSI
La lessicografia e la paremiografia in età alessandrina ed il loro sviluppo successivo 143
Discussion 198

V. GRAZIANO ARRIGHETTI
Riflessione sulla letteratura e biografia presso i Greci 211
Discussion 250

VI. D.M. SCHENKEVELD
Scholarship and Grammar 263
Discussion 302

VII. CARL JOACHIM CLASSEN
Rhetorik und Literarkritik 307
Discussion 353

CONCLUSIONI, par Franco Montanari 361

INDEX 365

INTRODUZIONE

Un quarto di secolo è passato dalla *History of Classical Scholarship from the Beginnings to the End of the Hellenistic Age* di Rudolf Pfeiffer (pubblicata a Oxford nel 1968) e sarebbe difficile non riconoscere come questo libro abbia segnato un nuovo periodo nel modo in cui si è pensato e studiato intorno a quella sfera di attività intellettuale nella civiltà letteraria antica, che è riconducibile ai concetti di filologia, grammatica ed erudizione o più in generale, se vogliamo, a tutto quanto è riflessione e interpretazione a proposito dei fenomeni della letteratura e della lingua. Molte indagini puntuali e copiose raccolte di materiali, prodotte nell'Ottocento e nei primi decenni del Novecento, hanno trovato una nuova sintesi storica, che ha interpretato e illuminato un capitolo non trascurabile della letteratura greca, facendo emergere pienamente fenomeni importanti e personalità di prima grandezza. E non si tratta soltanto dell'età ellenistica, anche se questa vi gioca il ruolo principale. Il panorama tracciato da Pfeiffer nella prima parte del suo libro, da Omero ad Aristotele, tocca problemi di grande significato per l'età arcaica e classica e mostra il segmento iniziale di un'evoluzione storica che arriva alla filologia alessandrina (e poi la supera) in un processo di sviluppo: processo del quale la filologia alessandrina rappresenta senz'altro il culmine, almeno per molti aspetti, ma le cui fasi anteriori e posteriori non sono meno significative per una corretta

considerazione storica dei diversi fenomeni connessi. La concezione di una "preistoria" della filologia è stata criticata, ma restano in tutta la loro importanza le linee fatte emergere, dalle cosiddette autointerpretazioni dei poeti (un'idea cara a Pfeiffer è che la poesia stessa abbia aperto la strada alla propria interpretazione e quindi anche alla interpretazione del proprio strumento, cioè la lingua e lo stile), dalle osservazioni sulla poesia e sulla lingua dei più antichi filosofi, dei sofisti e di Platone, fino allo snodo cruciale segnato, nella seconda metà del IV secolo e nei primi decenni del III, dall'opera di Aristotele e della sua scuola e dagli inizi di Alessandria.

Dopo venticinque anni di ricerche, critiche e riflessioni, pare indubbio che ci sia materiale più che sufficiente per tornare su questo insieme di problemi, cercare di ripensarli e raccogliere gli stimoli per fare in qualche modo il punto di nuovo. In questi *Entretiens* si riprendono le tematiche complessive della storia della filologia, con un taglio considerevolmente diverso, che può portare (almeno così abbiamo creduto) a utili integrazioni e progressi. Ci sono alcuni aspetti che vorrei subito evidenziare e richiamare all'attenzione prima dell'inizio delle relazioni, aspetti sui quali torneremo senz'altro più volte nel corso delle discussioni.

Uno dei punti per cui la visione di Pfeiffer è stata maggiormente discussa e spesso criticata riguarda il ridimensionamento, che egli si è sforzato di operare, del ruolo di Aristotele e della sua scuola come portatori degli impulsi, stimoli, influssi decisivi sulla nascita della filologia in età ellenistica. A tale questione è dedicata una relazione specifica, ma essa ha diverse sfaccettature e quindi sono certo che tornerà fuori più volte anche in altre relazioni e nelle discussioni, come uno dei nodi problematici ineludibili nell'evoluzione storica di questa sfera intellettuale.

L'oggetto di studio, come già accennato, è quella diversificata produzione che si può definire nel suo complesso "letteratura erudita": i generi, gli scopi, i significati, l'evoluzione, i risultati,

le personalità, i motivi storico-culturali che coinvolge. "Letteratura erudita" in un senso molto ampio, che comprende tutto quanto è teso a conservare e interpretare i testi letterari, a capire la lingua e il suo funzionamento. Se da una parte abbiamo la conservazione e l'interpretazione dei testi in senso proprio e diretto (dunque ecdotica ed esegesi), dall'altra abbiamo lo studio dei fenomeni della lingua (dunque lessico, grammatica, retorica) che della letteratura è lo strumento: ma le due sfere sono organicamente legate, l'esegesi dei testi è indispensabile per la loro utilizzazione allo scopo di descrivere e spiegare fenomeni linguistico-retorici; la comprensione dell'aspetto linguistico-retorico è indispensabile per una buona e soddisfacente ermeneutica testuale. Alla prospettiva dello sviluppo diacronico, scandito soprattutto dall'apparizione delle grandi personalità di filologi ed eruditi dell'età ellenistica, abbiamo sostituito (in questa occasione, pensando che i due modi di approccio si integrino utilmente e certo non si contrappongano) un taglio scandito dai vari settori che compongono la sostanza complessiva, secondo una ripartizione tematica che permetta un approfondimento dei tratti specifici di ciascun ambito. Abbiamo perseguito una considerazione più ampia, entro la quale settori lasciati in ombra o trascurati risultano essere parte integrante e organica di questa sfera intellettuale. Le edizioni dei testi, la produzione di commentari e di trattati esegetici, la grammatica (per quanto possibile a causa del limite cronologico), la lessicografia (ma assai meno la paremiografia) sono ben presenti nella *Storia* di Pfeiffer: uno degli scopi di questi *Entretiens* è di mostrare che anche la biografia, la retorica e i fenomeni identificabili (se pur con ovvie difficoltà terminologiche ed epistemologiche) come critica letteraria fanno parte del quadro della storia della filologia e dell'erudizione antica; che la storia delle edizioni e dei commenti ha nella storia del libro un aspetto non trascurabile. L'elemento unificante è costituito dal fatto che l'oggetto e lo scopo di queste attività erudite nel loro complesso sono l'edizio-

ne, la conservazione e l'interpretazione dei testi letterari, l'analisi e la comprensione della lingua in cui sono scritti. Le opere dei grandi autori a un certo punto furono sentite come il tesoro di civiltà caratterizzante l'identità culturale e la *paideia* della Grecia, l'autorevole patrimonio che bisognava capire e conservare dotandosi di strumenti e metodi adatti.

Abbiamo voluto evitare un'incisione, che appare artificiosa, alla fine dell'età ellenistica e allargare il più possibile lo sguardo all'arco temporale ellenistico-romano, nella convinzione che un esame unitario di questo periodo giovi notevolmente alla comprensione di molti fenomeni e delle loro conseguenze storiche: pensiamo agli interventi decisivi per la storia della tradizione dei testi dei classici, al percorso dalla produzione di commentari e trattati ellenistici agli stadi iniziali di formazione dei *corpora* scoliografici, al consolidarsi della teoria grammaticale fino ad Apollonio Discolo ed Erodiano, allo sviluppo delle raccolte lessicografiche che confluiranno nei raccoglitori bizantini, alle basi delle raccolte paremiografiche fino alle prime grosse sillogi, all'evoluzione del pensiero retorico. E' facile dire che sarebbe utilissimo e assai importante avere, dopo la *Storia* di Pfeiffer, una sua continuazione fino al IV secolo d.C.: scriverla sarebbe sicuramente assai arduo per molte ragioni, che vanno dalla maggiore frammentazione alla necessità di tener conto attentamente di quanto può venire dalle testimonianze latine; ma forse soprattutto perché una *continuazione* della storia di Pfeiffer si scontrerebbe sicuramente (per chiunque) con ardui problemi di impostazione. Resta allora da dire che una storia della filologia dalle origini al IV secolo d.C., che tenga conto unitariamente degli elementi cui abbiamo accennato (ripensamento del ruolo di Aristotele e del Peripato, integrazione di settori e aspetti lasciati in ombra o trascurati, considerazione unitaria del periodo ellenistico e romano), è il vero grande libro che potrà segnare una nuova svolta. Ma su questo forse avremo

idee più chiare dopo avere ascoltato le relazioni e avere discusso.

Franco Montanari

I

NICHOLAS J. RICHARDSON

ARISTOTLE AND HELLENISTIC SCHOLARSHIP

"Homer is not a scholar, nor yet Plato, nor even Aristotle. Aristotle has no consciousness of any broad dividing line which estranges him from the great writers whose art he criticises so coldly. No sword has pierced the unity of intellectual development which he envisages. The contrast here with the Alexandrians, with whom, if there are any beginnings, scholarship begins, is real. The line which separates the 'scholarship' of Aristotle from that of Aristarchus is at once broader and deeper than that which divides Aristarchus and Bentley. The Alexandrians are the first Greeks to feel a division between themselves and that mighty order of things which gave birth to the masterpieces of Hellenic art and literature. Between Aristotle and Aristarchus the whole perspective of criticism has changed..."

These words are those of H.W. Garrod, in his Gray Lectures for 1946, *Scholarship: its Meaning and Value* (Cambridge 1946, 16 f.)[1]. They are referred to with approval by Rudolf Pfeiffer in his magisterial *History of Classical Scholarship from the*

[1] My study at Merton, where I wrote this paper, was part of Garrod's set of rooms, and is now know as the "Garrod Room".

Beginnings to the End of the Hellenistic Age (Oxford 1968, 88 n.2). Pfeiffer disagreed strongly with the more traditional view, expressed already by Dio Chrysostom in his speech on Homer (*Or.* XXXVI 1): "Aristotle, from whom, as they say, criticism and grammar made a beginning." (The word γραμματική here is used in the wider sense of what we should now call literary scholarship or *filología*.) This view, clearly already established before Dio, was echoed by many modern scholars (cf. R. Pfeiffer, *op.cit.*, 67). Pfeiffer however argued that we must see the Hellenistic age as a new beginning: Aristotle marks the intellectual τέλος of the classical period, and with the end of the old political order of Greece, based on the city-state, came a clear break with the past of which "Aristotle and his personal pupils were yet unaware." "The whole perspective of literary criticism was changed", and "a novel conception of poetry, held by the poets themselves, led the way to the revival of poetry as well as to a new treatment of the ancient poetical texts and those of all the other literary monuments" (*op.cit.*, 88 f.).

This view of Pfeiffer's accords with one of the leading themes of his book, expressed on its opening page, that it was the poets themselves who led the way in the cultivation of the new field of classical scholarship in the third century B.C., and that this was in accordance with the older tendency, going back to Homer himself, whereby "poetry itself paved the way to its understanding" (*op.cit.*, 3). Certainly I think that few of us today would wish to quarrel with this emphasis on the essential links between the creative art of poetry and the interpretative skills of scholarship in the early Hellenistic period, and we are greatly indebted to Pfeiffer for his clear and detailed exposition of these links.

The question may, however, still be asked whether both he and Garrod were right to posit so definite a break between this period and Aristotle in the field of scholarship. To some extent,

as so often, this question may prove to be one of terminology, depending on how broadly or narrowly the term "scholarship" is defined. Aristotle never seems to have actually *edited* a classical text: for Pfeiffer was most probably right to argue that there is no basis for the tradition that Aristotle actually produced an "edition" of the *Iliad*, revised or corrected by himself (*op.cit.*, 71 f.); and it has been suggested that even the one "edition" of Homer ascribed in antiquity to a pre-Hellenistic individual with any plausibility, that of Antimachus of Colophon, may possibly have been rather a critical work discussing a series of emendations[2]. But once we move on from this point to wider issues of scholarly research, the picture looks less certain.

At the outset it is essential to confront a problem which bedevils the whole subject of the possible influence of Aristotle on the centuries which followed. We know that Aristotle's works were divided into the "exoteric" dialogues written for circulation to a wider public (but now lost), and the "esoteric" treatises designed for members of his School, which form the bulk of our extant works. But later tradition was divided about the fate of his library after his death. In his account of Scepsis (XIII 1, 54, pp. 608-9) Strabo tells a curious story about Neleus the son of Coriscus of Scepsis, who was a pupil of both Aristotle and Theophrastus, and who inherited the library of Theophrastus, which included that of Aristotle (bequeathed to Theophrastus by the master). Strabo adds at this point that "Aristotle was the first person of whom we know to have made a book-collection and to have taught the kings of Egypt how to organize a library". Neleus (says Strabo) left the books to his heirs, who kept them locked up and not carefully stored. They subsequently hid them underground to protect them from being acquired by the Attalid rulers of Pergamon (in the early second

---

[2] Cf. N.G. WILSON, in *CR* 19 (1969), 369.

c. B.C.), and much later their descendants sold them to the wealthy bibliophile Apellicon of Teos, after they had been damaged by damp and bookworms. Apellicon made new copies, filling the lacunae incorrectly, and published the books full of errors. Consequently, Strabo says, the earlier Peripatetics who followed Theophrastus had no books at all except a few of the exoteric works, and could not engage in any serious philosophical activity, but could only "utter platitudes on conventional topics" (θέσεις ληκυθίζειν), whereas the later school, who were better equipped after the books appeared, were compelled to call most of their statements probabilities, because of the number of errors in the texts! After Apellicon's death, Sulla removed his library to Rome when he had sacked Athens (86 B.C.), and the scholar Tyrannion got hold of it by cultivating the librarian in charge of it, as did some booksellers who used bad copyists and did not collate the texts.

Plutarch echoes much of this story in his *Life of Sulla* (26), adding that Tyrannion worked on (ἐνσκευάσασθαι) many of the books, and gave copies to Andronicus of Rhodes, who published them and made the current catalogues of the works of Aristotle and Theophrastus.

The disturbing thing about this depressing tale is that the first and last parts appear to be true. We know that Neleus inherited the library of Aristotle and Theophrastus, from the latter's will in Diogenes Laertius (D.L. V 62), and we are told by Poseidonius that Apellicon bought up Aristotle's library (Athen. V 214 d). Moreover, there is no doubt about the edition and catalogue made by Andronicus, probably shortly before 60 B.C. (cf. Porphyry, *Vita Plotini* 24). But Poseidonius also tells us just how unreliable and disreputable a character Apellicon was: for example he had to leave Athens for a time because he had been caught stealing official archives from the Metroon! If the middle part of the history of Aristotle's library (between Ne-

leus and Apellicon) was due to Apellicon's own testimony, this immediately makes it open to question.

By contrast, Athenaeus (I 3 b) says that Neleus inherited the books of Aristotle and Theophrastus, but adds that Ptolemy Philadelphus bought them all, together with those he had acquired at Athens and Rhodes, and transferred them to Alexandria. This information, however, is also suspect: it comes in a list of early book-collectors, which includes Peisistratus and Polycrates, and this in itself is almost certainly largely mythical (R. Pfeiffer, *op.cit.*, 7 f.).

Modern scholars have on the whole viewed Strabo's story with scepticism[3]. The serious question is not so much what became of the books which Neleus inherited, but rather whether other copies of Aristotle's esoteric works were available, and if so to what extent. It is generally believed that the catalogue of Aristotle's writings preserved by Diogenes Laertius (V 22-7) dates from the Hellenistic period, and this includes many (but not all) of the esoteric works, arranged in a way which suggests the work of a member of the Peripatos. Moraux argued that this may have been done by Ariston of Ceos in the third quarter of the third century B.C., whereas Düring and others have ascribed it to Callimachus' pupil Hermippus of Smyrna[4]. In a more

---

[3] Cf. H.B. GOTTSCHALK, in *ANRW* II 36, 2, 1083 ff. and *Hermes* 100 (1972), 335-42; P. MORAUX, *Der Aristotelismus bei den Griechen* I (Berlin 1973), 3-31. But see pp. 51 f. below, where J. Irigoin argues for its truth, and suggests that what Athenaeus refers to could be the purchase by Philadelphus of the "bibliothèque de documentation réunie par Aristote et Théophraste", whereas the esoteric works, i.e. the papers and notes of Aristotle's own lectures, were kept in Scepsis.

[4] Cf. P. MORAUX, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote* (Louvain 1951), especially 243 f.; I. DÜRING, in *Classica et Medievalia* 17 (1956), 11-21. For a review of other opinions cf. P. MORAUX, *Der Aristotelismus bei den Griechen* I (Berlin 1973), 4 n.2.

recent work Moraux concluded, after a careful review of the evidence, that some at least of the esoteric texts were available and used during the Hellenistic period, but that they were probably not in general circulation[5]. As we shall see, there is indeed evidence to suggest that this is correct, although much of it relates to the documentary and antiquarian areas of Aristotle's scholarship (where, moreover, his work shades most naturally into that of his followers). The situation becomes a good deal less clear when we turn to such a key text for literary studies as the *Poetics*.

Strabo, as I mentioned, claims that Aristotle "taught the kings of Egypt how to organize a library". As it stands this cannot of course be literally true. But it does reflect what is a much stronger tradition linking Alexandria with Aristotle's school. Peter Fraser, in his book on *Ptolemaic Alexandria* I (Oxford 1972, 312 ff.), pointed out the close similarity between the Mouseion of Alexandria and both Plato's Academy and the Lyceum. The latter, as we know from the wills of Aristotle and his successors, was established as a society possessing a cult-centre with buildings. It had a shrine of the Muses, and by the time of Straton, Theophrastus' successor as head, it had clearly acquired an essentially collegiate and communal nature, with residential premises, a cloister and a garden, and also a common table. The evidence for the Alexandrian Mouseion, although mostly later (and in fact based on Strabo's account, XVII 1, 8, pp. 793-4), tells us that it had "a cloister and an arcade and a

---

[5] *Aristotelismus* I 3-31. For further discussion see A. ROSTAGNI (ed.), *Aristotele, Poetica* (Turin ²1945), pp. lxxxvi-xcii; D.W. LUCAS (ed), *Aristotle, Poetics* (Oxford 1968), pp. ix-xi, xxii-xxiii; F. GRAYEFF, *Aristotle and his School* (London 1974), 69-85; L. TARÁN, in *Gnomon* 53 (1981), 723ff. (review of Moraux); C. LORD, in *AJP* 107 (1986), 137-61; L. CANFORA, *The Vanished Library: a Wonder of the Ancient World,* transl. M. Ryle (Berkeley and Los Angeles 1990), 173-82; R. JANKO, in *Cronache Ercolanesi* 21 (1991), 7.

large house in which is provided the common meal of the men of learning who share the Mouseion. And this community has common funds, and a priest in charge of the Mouseion...". As Fraser says, the members of the Mouseion were clearly "regarded as forming a society for a religious purpose, a 'synodos', like the Peripatetic establishment".

The other main connection with Alexandria is, of course, Aristotle's own library itself: whatever its fate, it does seem likely that the very considerable collection of books assembled at the Lyceum had a direct influence on the creation of the Alexandrian Library, and that what Strabo says refers to a Peripatetic impetus of this kind[6]. The crucial link here is usually thought to have been Demetrius of Phalerum: while he was tyrant at Athens (317-07 B.C.) he is said to have helped Theophrastus to secure the legal position and property of the Lyceum (D.L. V 39; P.M. Fraser, *op. cit.*, 314 n.67), and when he went to Egypt, after his expulsion from Athens, there was at least a later tradition associating him with the foundation of the Library. Although scholars vary in their assessment of this, both Pfeiffer and Fraser were inclined to think that he did have an influence[7]. There is also a tradition that Ptolemy Soter attempted unsuccessfully to persuade Theophrastus to come to Egypt (D.L. V 37), and in the case of Straton we are explicitly told that he was one of the tutors of Ptolemy Philadelphus, together with Philitas and Zenodotus (D.L. V 58). This link with both Philadelphus and the two major scholars of the earliest Hellenistic period in Alexandria is highly significant.

Under Philadelphus himself, however, Demetrius of Phalerum fell out of favour, was imprisoned by the king, and eventually died from an asp-bite (D.L. V 78). Meanwhile

---

[6] Cf. R. PFEIFFER, *op. cit.*, 99; P.M. FRASER, *op. cit.*, 320.

[7] R. PFEIFFER, *op. cit.*, 99-104; P.M. FRASER, *op. cit.*, 114, 314-5, 689-90.

Straton returned to Athens to take over as head of the Lyceum between 288 and 284 B.C. (D.L. V 58). If this marks the end of the first period of direct connection between Alexandria and the Peripatos, then one must ask which types of Alexandrian research, if any, in the succeeding period seem closest in character and aim to those of Aristotle and his successors.

It is easiest to begin by reviewing briefly those areas where the case seems clearest, that is to say in the fields of antiquarian and documentary studies. It is in these areas that it is often most difficult to separate Aristotle's own work from that of his followers (both members of his own School and others), and we can see clearly how the powerful impetus for research and documentation which he created carried on right through the Hellenistic period. This applies equally to historical, literary and biographical work, and also to such subjects as ethnography, zoology, and especially what can rather loosely be described as paradoxography.

Thus, to consider only some salient examples, Aristotle's pioneering work of systematisation in the areas of historical chronology (the lists of Olympic and Pythian victors) and literary history (the records of dramatic contests) formed a basis for their future refinement by the Alexandrians, in the Ὀλυμπιονῖκαι and Χρονογραφίαι of Eratosthenes, the "Table and List of Dramatic Poets" of Callimachus, and the later *hypotheseis* of Aristophanes of Byzantium. (In terms of his universality and range of interests, incidentally, Eratosthenes comes closest to Aristotle of all the Alexandrians.) Aristotle's work *On Non-Greek Customs* (fr. 604-610 Rose = 696-703 Gigon) was followed by that of Callimachus, which may have supplemented it (fr. 405 Pfeiffer), and Callimachus' *On Games* (fr. 403 Pf.) must also have used the Aristotelian records. The Aristotelian *Politeiai* were certainly also used by Callimachus in his *poetic* work, as a source for some of his *Aitia*, and both share (along with Timaeus) the same particular interest in western societies

and history, for example those of Italy and Sicily (P.M. Fraser, *op. cit.*, 766-9).

It is also worth mentioning at this point a particularly striking coincidence between Aristotle's work on *Homeric Problems* and an elegiac poem of Callimachus (almost certainly the *Aitia*), which concerns their common interest in ethnography and customs. Achilles' treatment of Hector's corpse was a celebrated ancient problem. Porphyry's discussion of this quotes Aristotle's observation that it was a Thessalian custom to drag the corpse of a murderer around the tomb of his victim (Arist. fr.166 R. = 389 G. = Porph. *ad Il.* I 267, 1 Schrader, *Schol.* B *ad Il.* XXIV 15), and the same explanation is ascribed to Callimachus (fr. 588 Pfeiffer) by the Scholia (ABD and Gen.) to *Iliad* XXII 397, quoting the elegiac couplet

πάλαι δ'ἔτι Θεσσαλὸς ἀνὴρ
ῥυστάζει φθιμένων ἀμφὶ τάφον φόνεας.

It seems most probable that Callimachus is echoing Aristotle's solution to the Homeric problem here[8].

Such antiquarian researches naturally merge into the more indefinite genre of paradoxography, in which Callimachus is usually regarded as the pioneer (R. Pfeiffer, *op.cit.*, 134-5), but here too the Aristotelian impetus seems to be significant (cf. P.M. Fraser, *op.cit.*, 770 ff.). At any rate, the influence on the later paradoxographers of Aristotle's own *History of Animals*, and the post-Aristotelian ninth book of this, as well as the pseudo-Aristotelian *On Miraculous Reports*, seems clear enough, and Callimachus' own *Collection of Marvels* (fr. 407-411 Pf.) draws some of its examples from Aristotle and Theophrastus

[8] Cf. H. HINTENLANG, *Untersuchungen zu den Homer-Aporien des Aristoteles* (Diss. Heidelberg 1961), 22.

(Fraser, *op.cit.*, 771 n.387). It is worth remembering that in addition to his literary work Aristophanes of Byzantium compiled a Περὶ ζώων based on Aristotle, Theophrastus and the paradoxographers, to which we shall return later (Pfeiffer, *op. cit.*, 173; Fraser, *op.cit.*, 460 n.116).

Another field which is obviously important here is the nascent genre of literary and historical biography. Here Callimachus' own vast and fundamental work, the Πίνακες or *Tables of Persons eminent in every branch of learning, together with a list of their writings* (fr. 429-453 Pf.), a kind of universal biography and bibliography, gave rise to the succession of works by later scholars such as his pupil Hermippus, Sotion, and Satyrus: such scholars were sometimes referred to as "Peripatetics" in antiquity[9]. Behind them lies the widely developed Peripatetic tradition of anecdotal and semi-legendary biography popularised by Aristoxenus and many other followers of Aristotle[10].

Questions of language and grammar were still in Aristotle's time relegated to rhetoric or poetics, or else used by him in his logical works (cf. *De interpretatione*). But his discussions of language in the *Poetics* (chaps. 20-22) and *Rhetoric* (Book III) are actually quite detailed and systematic, building on the work of the Sophists, and they could form a basis for the later development of a separate science of grammar, in the work of the Stoics, and above all in the *Techne* of Dionysius Thrax, who was himself actually a pupil of Aristarchus. It is surely important to recall that Dionysius' *Techne* began with the broad traditional definition of grammar as "the empirical knowledge of what is generally speaking said by poets and prose-writers"

---

[9] Cf. C.O. BRINK, in *CQ* 40 (1946), 11-12; F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie* (Leipzig 1901), 118.

[10] The question of the direct influence of Aristotle's own work on this tradition is considered below, in the paper of G. Arrighetti.

(ἐμπειρία τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων: R. Pfeiffer, *op. cit.*, 268), and is said to culminate in the art of κρίσις ποιημάτων. This carries on the Aristotelian view of grammar as essentially the handmaid of literary or rhetorical study[11].

It is a notorious fact (already alluded to *à propos* of Strabo's account of Aristotle's library) that Aristotle's followers in the Hellenistic period from the mid-third century onwards did little to advance his own work in the major fields of abstract philosophy or of physics. It is striking that, apart from the possible early example of the Peripatetic Straton, Alexandria also contributed little in these areas, or for that matter in that of biological theory. By contrast, the Alexandrian achievement in other branches of science such as medicine, mathematics, mechanics and astronomy, was highly important (cf. Fraser, *op. cit.*, 336 ff.). Here they really filled gaps left largely untouched by the Aristotelian tradition (apart from some of the more philosophical aspects of mathematics).

It is now time to move on to the more difficult question of the editorial work of the major Alexandrian scholars, and in particular their Homeric scholarship. To what extent do they show an awareness of the critical principles laid down by Aristotle? We are thinking here first of Aristotle's work on *Homeric Problems* (fr. 142-179 R. = 366-404 G.), which was probably one of the published works, together with the dialogue *On Poets* (fr. 70-77 R. = 14-22 G.) and second of the *Poetics*,

---

[11] See the paper by D.M. Schenkeveld on grammar. Moreover R. Tosi, in his paper on glosses and lexicography, shows how Alexandrian work in this field reflected an Aristotelian approach, in terms of the various attempts at classification of types of expression, interest in ethnic and dialectal peculiarities, and also flexibility over the fundamental question of correctness of diction.

including chapter 25 which summarises his criteria for dealing with problems in poetry in general[12].

Aristotle's approach (as stated in *Poetics* chapter 25) to the earlier tradition of such problems was extremely flexible, and it was based on the fundamental principle that poetry is not subject to the same criteria as the other arts and sciences (*Poetics* 1460 b 13-15). Thus if it achieves its proper aims as poetry, we should not criticise it on grounds of minor faults of inaccuracy, inconsistency and so on. Equally, many of the criticisms of Homer and other poets for moral reasons raised by Plato and his predecessors could be answered by consideration of the poetic context, or the historical conditions and conventions of the poet's own time. Alternatively, historical inaccuracies or impossibilities may be justified on the grounds of idealisation. Furthermore many difficulties are soluble by careful consideration of the precise words used (πρὸς τὴν λέξιν). Aristotle concludes this chapter of the *Poetics*, however, with the characteristic and significant *caveat* that poetry should avoid gratuitous errors of a rational or moral kind, i.e. those which are unnecessary and actually detract from the overall poetic effect (1461 b 19-21).

In the rest of the *Poetics* one of the most striking things is the clear differentiation between the Homeric poems and other early epics, in terms of the unity and coherence of the former, combined with Homer's dramatic qualities and his extraordinary genius as a story-teller or master of fiction. Thus his poetry has

---

[12] For a brief discussion see N.J. RICHARDSON, *The Iliad: A Commentary*, Vol. VI (Cambridge 1993), 31-5. For *On Poets* see G. Arrighetti, in his paper, below, pp.218 ff., and R. JANKO, in *Cronache Ercolanesi* 21 (1991), 5-64. It is highly probable that some at least of the basic principles of criticism laid down in the *Poetics* were anticipated in the published work *On Poets*: consequently Alexandrian scholars do not need to have had direct knowledge of the *Poetics* in order to follow in Aristotle's footsteps.

an emotional impact similar to that of tragedy, and uses similar techniques to achieve this. Moreover epic as a whole actually has certain advantages over tragedy, owing to its greater scale and its narrative mode, allowing for more variety of material, and also a wider range in terms of realism and fantasy. These aspects naturally can be misused to create episodic and implausible stories, and it is again part of Homer's genius that he avoids these pitfalls so skilfully. At the same time, Aristotle notoriously favours a much shorter length for any future epic poem (24, 1459 b 17-22), which shows immediately that he no longer sees Homer as the direct model in all ways for the contemporary poet. In fact, since he saw epic as the historical forerunner of drama, it is questionable how far he would really have envisaged this genre as a desirable vehicle for modern poetry.

Given the fluidity of the Homeric text during the classical period, it is not so surprising that Zenodotus, the pioneer of Homeric textual work, should have exercised such a free hand in preparing his edition of the poems. If Zenodotus actually knew Aristotle's work on Homer and his *Poetics*, one might suggest that in attempting to purify the text of supposed additions, inconsistencies, repetitions and other faults, he was really trying to bring the poems closer to the Aristotelian ideal of unity and completeness, as opposed to the shapelessness of the cyclic epics. But it is questionable whether Zenodotus fully appreciated the difference between these and Homer, since we sometimes find Aristarchus explicitly combating Zenodotus' use of cyclic evidence in interpreting Homer[13].

Klaus Nickau, however, has suggested that in his attempts to deal with inconsistencies of action and character and factual inaccuracies Zenodotus may indeed be working within the

[13] A. SEVERYNS, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque* (Liège 1928), 98 f.

tradition of Aristotle's *Homeric Problems* and chapter 25 of the *Poetics*, and that he may be aware of Aristotle's principles, even if he does not always apply them in detail[14]. But it must be admitted that, if so, he seems often to fall far short of Aristotle in his perception of what a poet may be allowed to do. For example, he omitted three verses of a Homeric simile because they described a male lion rather than a lioness leading its cubs (*Il.* XVII 134-136), a minor zoological fault; and (more notoriously) he altered a verse of Anacreon which described a hind with antlers (fr. 408 *PMG*), a case actually mentioned as a trivial fault in *Poetics* chapter 25 (1460 b 29-32)! He shows the kind of pedantry which Aristotle condemns as short-sighted in attempting to eliminate minor contradictions or improbabilities, and above all he is influenced by the kind of moral criticism which had been levelled at Homer by Plato and others: in fact, one often has the impression that where Plato argued that Homer *ought* not to have portrayed his gods or heroes acting as they did, Zenodotus held that he *cannot* have done so: either he was applying censorship to the poems, or else he was trying to *save* Homer from Plato's attacks. Thus for instance he athetised the verses in which Achilles insults Agamemnon as a shameless drunkard and coward (*Il.* I 225-233) which Plato had condemned (*Rep.* III 389 e), or the story of the quarrel of Zeus with Hera, Poseidon and Athene (*Il.* I 396-406), which belonged to a pattern censured by Plato (*Rep.* II 378 b ff.)[15].

---

[14] *Untersuchungen zur textkritischen Methode des Zenodotos von Ephesos* (Berlin 1977), 134 ff.

[15] Cf. also R. JANKO, *The Iliad: A Commentary*, Vol. IV (Cambridge 1992), 22-25. H. van THIEL argues, in *ZPE* 90 (1992), 1-32, that many supposed variant readings of the Alexandrian editors were originally intended simply as marginal citations of parallel passages. This is a bold and ingenious suggestion, but I find it hard to believe.

Given this apparent blindness to Aristotle, it is hardly surprising that Zenodotus wished to abbreviate the passage about Nireus in the *Catalogue of Ships* (*Il.* II 671-675), with its unique triple anaphora of Nireus' name, although this was actually cited with approval in Aristotle's *Rhetoric* (III 12, 1414 a 2-4).

We know less than we should like of Aristophanes of Byzantium's views on the Homeric text, since these have been overlaid by those of Aristarchus, with whom he often coincides[16]. Evidently he was more judicious and conservative than Zenodotus, but he seems to have applied similar criteria, condemning or altering examples of inconsistency, repetition, unfamiliar expressions, and above all impropriety: such suspicion of impropriety especially affected the *Odyssey*, with its portrayal of an unashamedly materialist and semi-peasant society, so akin to the Alexandrians[17]. His dislike of such unromantic themes, coupled with his preference for a tidy and well-rounded narrative, might have contributed to his celebrated view, echoed by Aristarchus, that the verses (*Od.* XXIII 295-296) describing Odysseus' reunion with his wife (οἱ μὲν ἔπειτα / ἀσπάσιοι λέκτροιο παλαιοῦ θεσμὸν ἵκοντο) marked "the end" (τέλος or πέρας) of the *Odyssey*. This suggests that he was not interested in the point that the suitors' death left open the question of their relatives' desire for vengeance or satisfaction. But Erbse may be right to argue here that he was more directly following the view of Aristotle in his *Poetics* (17, 1455 b 16-23), when he ends his summary of the poem's plot with the suitors' death, and says that the rest consists of episodes. On this view, τέλος would be the word used by the Alexandrian

---

[16] Cf. W.J. SLATER (ed.), *Aristophanis Byzantii Fragmenta* (Berlin 1986), and *CQ* 32 (1982), 336-49; R. JANKO, *op. cit.*, 25.

[17] Cf. C.G. COBET, *Miscellanea Critica* (Leiden 1876), 225 ff. for a collection of examples from the Alexandrian critics.

critics (rather than πέρας), and they meant that the main plot of the poem reached its goal at this point[18]. If so, then we should have a definite example here of use of the *Poetics* itself.

As we have seen, Aristophanes wrote a work based on Aristotle's *History of Animals* and other zoological treatises (cf. fr. 377 Slater), and this raises an interesting question. Aristophanes is said to have abused Zenodotus because he altered Anacreon's poem about the "antlered hind" (which, as we have seen, Aristotle mentioned as a trivial fault in the *Poetics*), and he quoted many poetic parallels to support the original reading (Ar.Byz. fr. 378 Slater). He seems actually to have thought that the hind *could* have horns. But Aristotle categorically states in the *History of Animals* (IV 11, 538 b 18) and *Parts of Animals* (III 1, 662 a 1) that female deer are *not* horned. Slater has argued that Aristophanes actually altered the text of the *History of Animals* (IX 5, 611 a 25 ff.) in his *Epitome*, in such a way as to say that hinds *do* have horns![19] It is questionable, however, whether he did this deliberately, in order to "correct" Aristotle[20]. But at any rate it does look as if he did not follow the line of reasoning taken in the *Poetics* on this point.

It is perhaps worth adding before we leave Aristophanes that in his work on drama, at any rate, he does seem to have made extensive use of Aristotelian ideas and terminology, and that these are reflected in the Scholia to tragedy[21]. Thus one

---

[18] H. ERBSE, *Beiträge zum Verständnis der Odyssee* (Berlin 1972), 166-77; cf. also C. GALLAVOTTI, in *Maia* 21 (1969), 208-14.

[19] *CQ* 32 (1982), 341-2.

[20] Cf. D.L. BLANK, A.R. DYCK, in *ZPE* 56 (1984), 19.

[21] Cf. A. TRENDELENBURG, *Grammaticorum graecorum de arte tragica iudiciorum reliquiae* (Bonn 1867); R. MEIJERING, *Literary and Rhetorical Theories in Greek Scholia* (Groningen 1987).

naturally expects him to have done the same in the case of Homer, even if here it this less easy to demonstrate in detail.

When we turn to Aristarchus it is again difficult to prove detailed correspondence with Aristotle's work on Homer, and there is (apparently) no direct mention of Aristotle by name in the Scholia explicitly ascribed to Aristarchus. But here it is (I believe) possible to make out a better case for believing that Aristarchus was aware of Aristotle's general poetic principles and often followed them[22].

Aristarchus saw Homer above all as a poet, rather than as a source of moral or other forms of instruction[23]. He accepted the Aristotelian view (echoed also by Eratosthenes: Strabo I 1, 10, p. 7 and I 2, 3, p. 15) that the chief aim of poetry was to give pleasure, and realised that poets invent, adapt and shape their material by art to produce their desired effects[24]. He allowed that Homer drew on tradition, but saw that many stories could be invented *ad hoc*, for a particular poetic purpose. Hence inconsistencies could arise, although where possible these should still be accounted for, or sometimes removed. Above all he constantly distinguished Homer from the cyclic poets and later

---

[22] For recent discussion cf. J.I. PORTER, in *Homer's Ancient Readers*, ed. R. LAMBERTON and J.J. KEANEY (Princeton 1992), 70-80, who argues for this view; also D. LÜHRS, *Untersuchungen zu den Athetesen Aristarchs in der Ilias und zu ihrer Behandlung im Corpus der exegetischen Scholien* (Hildesheim 1992), 13-17, who is a good deal more cautious, but inclines in this direction.

[23] Aristarchus and Aristotle may have agreed in a tendency to avoid allegorical interpretations, although we do have one definite example ascribed to Aristotle (fr. 175 R. = 398 G.), of the Cattle of the Sun in the *Odyssey*. Cf. H. HINTENLANG, *Untersuchungen zu den Homer-Aporien des Aristoteles* (Diss. Heidelberg 1961), 140 ff.

[24] For Aristarchus' concern for the questions of internal consistency and poetic function cf. also D. M. SCHENKEVELD, "Aristarchus and Ὅμηρος φιλότεχνος", in *Mnemosyne* 23 (1970), 162-78.

authors, warning against reading into him versions of stories current later, and condemning what did not agree with normal Homeric practice. Behind this lay his close and detailed study of Homeric usage, which still impresses by its sharp-eyed perceptiveness.

This careful observation led to many discoveries in the field of poetic technique: for example, on the poet's use of conventional or formulaic epithets, the device of *hysteron proteron*, the use of vivid and realistic similes to enhance the epic narrative, and the contrast between the world of the similes and that of the narrative, the treatment of time and the interweaving of narrative sequences (a point anticipated by Aristotle in the *Poetics*: 24, 1459 b 22-31), the principle of τὸ σιωπώμενον and what the poet passes over in silence or does not elaborate, the use of ἅπαξ λεγόμενα (in contrast to formulaic practice), the essential structural principles of preparation and anticipation, and more generally the dramatic qualities of the narrative, the use of surprise and climax, and the postponement of an important theme to the point of maximum effect. Linked to all this are the Aristotelian issues of narrative plausibility and credibility, and the techniques by which these are achieved, together with questions of characterisation (consistency, propriety, and so on).

Aristarchus was also closely interested, as was Aristotle, in the essential differences between heroic society and *mores* and those of later Greece, and equally in possible parallels between the heroic age and the customs of other peoples or periods. Consequently he was able to avoid many of the pitfalls of interpretation into which his predecessors had fallen. At the same time he does still seem to show in a more moderate way some of the same limitations as they do in his judgments on individual passages. There is a certain lack of breadth of imagination at times which goes with his very precise and technical approach. Precision, clarity and "point" are the virtues which he most prizes, and verses which fail to meet these

criteria are often condemned or dubbed as "banal" (εὐτελής) in thought, expression or construction.

But behind such shortcomings, as with those of the other Alexandrian critics, lies the fundamental view, which they certainly share with Aristotle, that Homer is far superior to other poets. The differences of opinion concern the question of how to explain the apparent imperfections which remain, after the text has been purged of the more obvious accretions due to "rhapsodic" expansion, a task of purgation which (it is generally assumed) we owe chiefly to the work of Aristarchus himself.

I do not intend to discuss the tradition of Homeric commentaries commonly referred to nowadays as the "bT Scholia", since I have done so already in some detail elsewhere: suffice it to say that they are clearly influenced by Aristotelian principles of literary criticism, even if we cannot be sure exactly through what channels this influence was working[25]. Moreover they do actually quote Aristotle's *Homeric Problems* on a number of occasions.

It is, however, appropriate to say a few words in conclusion about the vexed question of Aristotle and the early Hellenistic poets, because Hellenistic scholarship and poetry are so inextricably interwoven, and because Pfeiffer stated so categorically that "the new poetical school of Callimachus and his followers was ostentatiously anti-Aristotelian", on account of its rejection of unity, completeness, and magnitude, in favour of discontinuity, variety and refinement on the smaller scale[26]. Pfeiffer had been anticipated by Brink, in his influential article on Callimachus and Aristotle[27], which argued that Praxiphanes' opposition to Callimachus was due to the poet's anti-Aristotelian literary

---

[25] Cf. *CQ* 30 (1980), 265-87, and R. MEIJERING, *op. cit.*

[26] *Op. cit.*, 137; cf. also 95.

[27] *CQ* 40 (1946), 11-26.

principles. Brink, however, had conceded the Peripatetic character of Callimachus' scholarly work, a concession which Pfeiffer also makes, albeit with some reluctance[28].

This is at first sight a somewhat paradoxical view, if we accept that poetry and scholarship were so closely linked for Callimachus, and also that in antiquity we cannot really distinguish the branch of study loosely described nowadays as "literary criticism" from that of scholarship in general. And in fact it is surely clear that Callimachus shared with Aristotle his admiration for Homer's poetic supremacy, just as he shared his poor view of "cyclic" poetry. Aristotle himself did not advocate direct imitation of Homer's scale in his *Poetics*, but rather a shorter form of epic poem, like that adopted by Apollonius Rhodius (*Poet.* 24, 1459 b 18-22). As we have seen, however, it is questionable whether Aristotle would really have regarded epic as the most desirable medium for modern poetry, given that he viewed it historically as the forerunner of tragedy, which in turn appears to be seen by him as having reached a peak of development before his own time (cf. *Poet.* 4, 1448 b 34-1449 a 15). Consequently he might well have accepted that new forms of poetry were desirable, or perhaps one should rather say new developments of older forms, such as Callimachus pioneered.

It remains true, however, that in the *Poetics* Aristotle pays remarkably little attention to any forms of "non-mimetic" poetry, even stating at the outset that Empedocles ought to be described as a physicist rather than a poet (1, 1447 a 16-20), whereas Callimachus clearly admires and imitates (for example) the earlier didactic, elegiac, iambic and lyric poets. But this seems to be tied up with the fact that Aristotle in the *Poetics*, perhaps

---

[28] "The learned collections and also the *Pinakes* may give the impression of being rather Aristotelian in subject-matter, despite their new purpose", *op. cit.*, 136.

because of Plato's influence, is so preoccupied with the question of *mimesis* (or representation) in poetry, and hence focuses specifically on epic and drama.

If Praxiphanes really did attack Callimachus for failing to write large-scale epic, and if there really was a difference of opinion over epic between Callimachus and Apollonius, these arguments may have turned not so much on whether Aristotle's views on epic were correct, but on the extent to which it was legitimate to see Aristotle as laying down precepts for the poets of the future, rather than analysing the poetry of the past. If the latter was his main objective, then Callimachus was quite justified in his search for new forms of expression. At any rate, I do not see how one can necessarily regard him as an anti-Aristotelian poet or critic.

Let us now return to the question from which we began. Were Garrod and Pfeiffer right to see true scholarship as beginning in Alexandria? The answer might well be "yes and no": "yes", if you confine scholarship to the meticulous editing of classical texts, "no" if you define it more broadly. What then of Aristotle's influence? How important was this? As we have seen, in many fields it can be regarded as crucial. When it comes to the major textual scholars of Alexandria the picture is less clear, and especially in the area of Homeric scholarship: but whatever the truth about Zenodotus and Aristophanes, at least it looks as if Aristarchus was working broadly in accordance with Aristotelian principles of poetic criticism and analysis. Whether or not he knew or used the *Poetics*, it seems likely that he had access to Aristotle's views in some form, and he very probably knew at least the *Homeric Problems* and *On Poets*.

In conclusion then I am only too happy to echo the words of Franco Montanari in his recent essay on Alexandrian scholarship[29]:

"Il ruolo di Aristotele e dei Peripatetici, con i loro interessi storico-letterari per le persone dei poeti e le loro opere... deve essere sottolineato come quello dei veri predecessori e ispiratori della filologia alessandrina. Il fermento decisivo fu quello aristotelico e peripatetico."

[29] *Lo spazio letterario della Grecia antica*, edd. G. CAMBIANO, L. CANFORA, D. LANZA, Vol.I, Tomo II (Roma 1993), 262.

DISCUSSION

F. Montanari: Uno degli aspetti della *Storia della filologia* di Pfeiffer che sono stati più discussi, e spesso criticati, è il ridimensionamento che egli ha operato del ruolo di Aristotele e della sua scuola come portatori degli impulsi decisivi sulla nascita della filologia in Alessandria e sul formarsi dell'attività erudita di età ellenistica. Pfeiffer ha decisamente criticato la visione, già antica e ripresa tradizionalmente negli studi moderni, che indicava in Aristotele il padre o il fondatore della filologia alessandrina ed ha con questo aperto un problema e un dibattito che non sono ancora spenti e stimolano continue ricerche e approfondimenti. E' una questione ineludibile in questo settore e quindi sarà toccata più volte per diversi temi: a me pare che non soltanto a proposito della filologia in quanto esegesi dei testi, ma anche di lessicografia e paremiografia, biografia, grammatica, retorica, il ruolo di Aristotele e del Peripato emerga in modo innegabile. Richardson ha dato perciò avvio a uno dei temi portanti di questi *Entretiens*.

Mi pare da rilevare ancora una volta come in Pfeiffer gli elementi di legame fra Aristotele/Peripato e Alessandria ci siano in buona parte e vengano anche esplicitati: voglio dire che Pfeiffer non trascura affatto di menzionare Aristotele e il lavoro dei Peripatetici quando l'argomento lo porta a farlo, ma poi svaluta la connessione più profonda, Aristotele non fu il maestro dei primi filologi, i filologi alessandrini non erano aristotelici, Aristotele non fu il fondatore o il padre della filologia, e così via. Forse questi termini, il fondatore o il padre, non sono l'ideale: a me piace dire (come Richardson ha cortesemente ricordato) che Aristotele e il Peripato promossero la nascita della filologia, furono il "fermento decisivo". Credo ormai assodato che l'orientamento di Pfeiffer derivi dall'aver privilegiato in

modo eccessivo e per così dire isolato il rapporto poesia/filologia rispetto a un contesto molto più complesso e articolato che è quello di tutta la sfera dell'attività erudita intorno alla letteratura e la lingua. In effetti, penso che se mettiamo insieme tutti gli elementi che inducono a vedere relazioni concrete e profonde fra Aristotele/Peripato e il lavoro degli eruditi di età ellenistica — elementi che via via emergono con evidenza — saremo condotti piuttosto a sottolineare e chiarire sempre meglio che fu quella linea a fornire appunto i fermenti decisivi. In questo contesto, trovo importante che Richardson abbia ricordato anche il campo della cronologia e della storia letteraria. Si trovano nell'erudizione alessandrina spunti riportabili al "fare storia della letteratura", qualche esempio: la distinzione aristarchea fra ciò che è omerico e ciò che è ciclico e neoterico, il catalogo/classificazione di Callimaco, l'inserimento di dati letterari nelle opere cronologiche, probabilmente anche considerazioni di storia dello stile e della lingua poetica (per qualche cenno su elementi diversi da questi, vd. F. Montanari, *Introduzione a Omero* [Firenze ^{2}1992], 15 sgg.).

Io credo che si debba tenere ben presente anche il campo delle riflessioni sulla poetica, che non erano mai state assenti dal pensiero di poeti e filosofi: anche qui mi pare difficile eliminare Aristotele. Contrapporre la poetica classica, al centro dello studio aristotelico, a quella alessandrina da una parte è troppo ovvio, dall'altra può rivelarsi anche sbagliato, come ha mostrato Richardson; ma non è questa la prospettiva centrale in questa sede. Bisognerà invece osservare che la *Poetica* aristotelica rifletteva proprio su quella poesia che gli alessandrini studiarono con profusione di sforzi e di mezzi; e aggiungere che i filologi alessandrini, e non solo quelli di loro che erano anche poeti, non potevano trascurare il pensiero teorico sulla poesia: mi pare assurdo pensare che Aristarco non avesse idee proprie sulla poetica. Dobbiamo considerare bene quali sono le fonti che abbiamo a disposizione: è troppo ovvio trovare scarsi indizi su questioni teoriche ed epistemologiche nei frammenti filologico-esegetici conservati, nei resti di *hypomnemata* o nella scoliografia; che la *Poetica* di Aristotele non sia citata negli scoli è un'ovvietà che non dimostra niente: perché dovrebbe esserlo, a commento di quale passo (soprattutto considerando la riduzione del materiale)? Fornì invece strumenti e orientamenti di

pensiero, posizioni teoriche e atteggiamenti intellettuali: e naturalmente non è importante trovare che i filologi alessandrini erano in disaccordo con Aristotele su certi punti specifici o su qualche singolo problema. E' con Aristotele che la grande letteratura arcaica e classica comincia a venire guardata come il tesoro di civiltà di un passato, l'insieme della *paideia* della Grecia da capire, interpretare e conservare: questo atteggiamento "riflessivo" e "scientifico" è alla base di un'attività filologica estesa e profonda, che riprende elementi di tradizioni anche molto precedenti ma produce un cambiamento con novità significative.

Ancora una osservazione su un punto specifico. Io non credo che Aristotele rifiutasse l'interpretazione allegorica, almeno in una qualche forma: il fr. 175 Rose (= *schol. ad Od.* μ 128 e 129) dei *Problemi omerici* è un esempio che difficilmente si può pensare isolato. Probabilmente Aristotele ammetteva l'uso dell'allegoresi, anche se non incluse questo strumento fra i criteri esegetici del cap. 25 della *Poetica*. Penso che sia un punto su cui riflettere maggiormente.

N. Richardson: Pfeiffer's emphasis on the poetic impulse behind Alexandrian scholarship does seem to be the main reason for his undervaluing the more mundane or prosaic rôle of Aristotle and the Peripatetics. Was this somewhat "romantic" approach to scholarship perhaps at least partly due to his long devotion to the poetry of Callimachus? Otherwise it is not easy to see why he took this line.

As to Aristotelian use of allegory, it is certainly possible that he employed this type of interpretation more frequently in his *Homeric Problems*, but it remains true that we only know of one example for certain.

H. Maehler: Sie haben vollkommen mit Recht gesagt, dass Strabons Bemerkung, Aristoteles habe die Ptolemäer gelehrt, eine Bibliothek zu organisieren, natürlich nicht wörtlich zu nehmen ist. Andererseits war es sicher im Geiste des Aristoteles, historische, geographische, linguistische und viele andere Informationen möglichst umfassend zu sammeln, und dass Demetrios von Phaleron, sozusagen ein "Enkelschüler" des Aristoteles, beim Aufbau des Museions und der Bibliothek in Alexandria eine Vermittlerrolle gespielt hat, steht ausser

Zweifel. Deshalb darf man, ganz unabhängig davon, ob ausser den "exoterischen" Dialogen auch ἐσωτερικοὶ λόγοι, wie etwa die *Poetik*, damals nach Alexandria gelangt sind, davon ausgehen, dass jedenfalls Prinzipien und Methoden der Forschung des Peripatos durch mündliche Lehre dort verbreitet waren. Wie Sokrates und die Sophisten und überhaupt alle griechischen Intellektuellen, haben sicher auch Zenodot, Kallimachos und Eratosthenes viel mehr geredet als geschrieben, und auf diesem Weg Gedanken des Peripatos (wie Theophrast und Demetrios) weitergegeben.

Daneben hat aber wohl noch ein anderer Impuls gewirkt, den wir nicht unterschätzen sollten und der besonders die geographischen und ethnographischen Forschungen in Alexandria angeregt hat; ich meine die Fülle von Informationen, die durch Alexanders Zug nach Persien, Baktrien und dem Pandjab erstmals zugänglich wurden. (Sie haben ja auch zur Entstehung des hellenistischen Romans ganz wesentlich beigetragen.)

Dem gegenüber fällt auf, dass weite Teile des aristotelischen Werkes in Alexandria anscheinend keine Rolle gespielt haben: seine Physik, die Metaphysik, die Ethik, und die Politik. Der Grund dafür, zumindest was die *Politik* betrifft, dürfte gewesen sein, dass das Mouseion unter dem Patronat der Ptolemäer stand; das böse Wort Timons vom "goldenen Musenkäfig" traf ja zu! Alexandria war keine Polis wie Athen, es hatte nicht einmal eine *boulè*, es war die Hauptstadt einer absoluten Monarchie, und zwar — das scheint mir wesentlich — in einem fremden Land, konfrontiert mit einer sehr fremden Zivilisation. Das Bemühen, die grossen Leistungen der klassischen griechischen Kultur zu bewahren, erklärt sich z.T. aus der besonderen Situation der Griechen in Alexandria unter den ersten Ptolemäern, die mit der viel älteren und in vieler Hinsicht überlegenen Kultur Ägyptens konfrontiert waren.

N. Richardson: What you say about oral transmission is surely very important. I find your other suggestions very interesting, but cannot comment on them further here.

C. J. Classen: Following up what H. Maehler said, I would like to stress that when speaking of Aristotle's influence one should distinguish between his books and his teaching and bear in mind that, even if the story of the disappearance of Aristotle's library was true, both what Aristotle had taught and what his pupils had read and absorbed may well have survived in some people's minds; one must not forget that in antiquity it was less common (than today) to rely on books.

This leads me to another question: what exactly is meant by Aristotle's "library" in Strabo's story; does it imply that this collection of books included all esoteric works of Aristotle and that no other copies were available? This seems most unlikely; we have to ask further when, where and why were the works written which were later attributed to Aristotle, but which are now regarded as spurious (whether whole works or additional books added to genuine works)? If Aristotle's works were not available they could not serve as models for later writers from about 280 or 270 till 70 B.C.

N. Richardson: The point you make about what is meant by Aristotle's "library" is quite correct. There is a good deal of uncertainty and debate about what exactly this refers to (cf. P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen* I [Berlin 1973]). The question of works falsely attributed to Aristotle is a further complication, about which I do not at present have a clear view.

D. M. Schenkeveld: The centre part of Strabo's story looks like an attempt to explain why the Peripatos was not an influential school any more.

As to the knowledge of Aristotle's *Poetics* in the Hellenistic period, one should distinguish between knowledge of the *Poetics* itself and that of Aristotle's ideas on poetry. A strong case can be made, — as is done by R. Janko (in *CronErc* 21 [1991]) — that in his περὶ ποιητῶν Aristotle has discussed much the same topics as he did in *Poetics*; π. ποιητῶν (one of the exoteric works) was known. Apart from this, *Homeric Problems* is known to the scholars of the exegetical scholia, *a priori* one may say, the early Alexandrian scholars had a copy of this text in their library.

J. Irigoin: Je suis d'accord avec N. Richardson pour reconnaître l'influence capitale qu'Aristote et ses disciples ont exercée sur l'organisation de la bibliothèque du Musée et sur les méthodes mises en œuvre par les grammairiens alexandrins. Mais je ne partage pas toujours son avis sur les voies par lesquelles cette influence a cheminé jusqu'au Musée: malgré les rapprochements qu'il a proposés avec des traités ésotériques, il me semble que la tradition orale des premiers péripatéticiens a joué un rôle important, probablement même exclusif.

A propos d'Homère, N. Richardson nous a montré, dans des analyses très fines dont je schématise les résultats, que Zénodote ne partage pas les jugements d'Aristote, qu'Aristophane de Byzance y serait plus sensible et qu'Aristarque s'y conforme souvent. Cette évolution à rebours surprend. Ne serait-elle pas plutôt due à une réflexion critique qui s'approfondit d'une génération de grammairiens à l'autre (plus d'un siècle sépare Aristarque de Zénodote)? On aurait alors affaire non plus à une influence croissante à mesure que la source s'éloigne, mais à un phénomène de convergence.

Sur le problème, difficile et disputé, du sort de la bibliothèque d'Aristote je reviendrai demain dans mon exposé. Mais je voudrais dès maintenant soumettre à votre réflexion quelques remarques sur la forme que pouvaient avoir, un peu avant la fin du IV^{e} siècle, les ouvrages d'Aristote. Il ne faut pas tout ramener au rouleau de papyrus. Les *Didascalies dramatiques*, les *Listes de vainqueurs aux Jeux Olympiques* et *aux Jeux Pythiques* se présentaient comme des inscriptions gravées dans la pierre ou le marbre. Pour les traités ésotériques, on peut penser que les autographes du Maître étaient tracés sur des tablettes de bois enduites de cire; c'est sous cette forme qu'à la mort de Platon on a trouvé le manuscrit des *Lois*, dont la publication posthume a été assurée par Philippe d'Oponte. A la différence d'une copie sur rouleau de papyrus, l'emploi de tablettes de cire permettait à Aristote, d'une année à l'autre, d'apporter aisément à ses notes de cours les modifications ou additions qu'il souhaitait.

N. Richardson: The fact that Aristophanes and Aristarchus are more judicious than Zenodotus is usually seen as due to the growth of critical experience over this period, as you suggest. I agree that this

may pose a problem, if one wishes to argue for the influence of Aristotle on these scholars.

G. Arrighetti: Desidero aggiungere qualche considerazione riguardo alla biblioteca di Aristotele e, in particolare, riguardo all'ipotesi avanzata da J. Irigoin che le opere di cui parla la tradizione straboniana fossero conservate su tavolette cerate. L'ipotesi è del tutto plausibile: oltre al precedente costituito dalle *Leggi* platoniche, è da tener presente che, dal momento che sarebbe inverosimile che tutte le copie disponibili delle opere esoteriche aristoteliche fossero state occultate, è anche possibile pensare che la famosa biblioteca del Peripato fosse costituita da autogafi e appunti di Aristotele stesso o dei suoi scolari (cfr. I. Düring, in *RE* Suppl.-Bd. XI [1968], coll. 190-200). Che l'occultamento delle opere aristoteliche non potesse significare che nessun esemplare era in circolazione può esser comprovato da molti fatti; fra gli altri c'è la circostanza che un frammento di lettera di Epicuro (n. [127] Arr.^{2}) conservato nel *PHerc.* 1005 risalente agli anni 270 circa testimonia che Epicuro scriveva a qualcuno riguardo alla *Fisica* e gli *Analitici*: ciò vuol dire che queste opere, anche se non facili a reperirsi, non erano ignote (cfr. le documentate e sensate osservazioni di A. Angeli in *Filodemo. Agli amici di scuola* (*PHerc.* 1005), "La scuola di Epicuro" 7 [Napoli 1988], 233-240).

N. Richardson: It has indeed been suggested that the story in Strabo could refer only to the autograph copies of Aristotle's (and Theophrastus's) own works.

The evidence about Epicurus is clearly important for knowledge of some of the esoteric works in the first part of the third century B.C. (before 270): cf. also P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen* I, 3 n.l., 11. It does not, however, on its own, take us very far down into this century, in relation to the story of Neleus' heirs.

F. Montanari: Il fatto che i primi filologi siano anche poeti di mestiere è senz'altro vero, però è anche vero che il pioniere Zenodoto non rientra bene in questo quadro e la sua figura creava imbarazzo anche a Pfeiffer.

Ma voglio tornare sulla questione dell'aristotelismo, che andrebbe crescendo da Zenodoto a Aristarco. Credo che bisognerebbe riconsiderare un poco l'idea che Zenodoto e Aristofane di Bisanzio sono meno aristotelici di Aristarco, e soprattutto chiarire cosa si intende per "aristotelico" e "aristotelismo": bisogna tenere ben conto della varietà di interessi e di sviluppi dei diversi Peripatetici della scuola dopo Aristotele. A me non sembra di vedere molto di antiaristotelico nemmeno in Zenodoto, anche i criteri ritenuti morali non sempre lo sono: il πρέπον è spesso un concetto estetico, utilizzato ad esempio per la coerenza nella costruzione dell'ethos del personaggio. E per Aristofane, bisogna considerare tutto l'insieme della sua opera, non soltanto la critica omerica: pensiamo alle Λέξεις, all'epitome del Περὶ ζώων, eccetera. Consideriamo anche quanto sono limitate le nostre conoscenze delle fasi prearistarchee, ritagliate in misura considerevole sulla base di quello su cui Aristarco dissentiva.

G. Arrighetti: A proposito del principio del πρέπον nella critica alessandrina è opportuno tener presente che già Platone ne aveva trattato come conoscenza propria dei rapsodi (*Ione* 540 b 3 ss.). Sulla base di questo criterio Aristarco condannava *Il.* II 791-795, come testimonia il frammento di *hypomnema* di *POxy.* 1086, 60-73.

D. M. Schenkeveld: Fraser's point about the close similarity between the Mouseion and both the Academy and the Lyceum can be made stronger when taking into account A. Dihle's observation that the members of the Museum were called φιλόσοφοι (in *Entretiens Hardt* 32 [1986], 201).

I have some difficulty in accepting your view on the attitudes of Zenodotus and Aristophanes towards Homer. Cobet's article is a product of Romanticism but, as I argued in *Mnem.* 1970, 166-8, he misunderstands the meaning of τὸ πρέπον and ἀπρεπές in the scholia. These words do not look at (im)propriety and such notions, but at the internal (in)consistency in Homer's epics. Zenodotus may well have thought that Achilles' insults against Agamemnon are inconsistent with Achilles' conduct in the *Ilias* (see also K. Nickau, *Untersuchungen,*

218-21), in much the same way as, at another occasion, Aristarchus saves the Homeric picture of Achilles.

When Aristotle says that the occurrence of "a hind with antlers" is a trivial fault, Zenodotus will have disagreed. Aristotle was not yet the only authority.

The traditional views on the use of allegorism in the Hellenistic period have been challenged by A. A. Long, in *Homer's Ancient Readers*, ed. R. Lamberton & J.J. Keaney (Princeton 1992), 41-66, and some revision is necessary.

N. Richardson: I agree that Cobet may have gone too far in his assessment of τὸ πρέπον, and there is much to be said for the point which you and Nickau have both made. At the same time, I am not persuaded that internal consistency is the sole relevant criterion here.

As you said yourself in *Mnemosyne* 1970, even Aristarchus was to some extent governed by the assumptions of his own time, and there surely are many occasions where Zenodotus or Aristophanes argued for example that "a Homeric hero or god *cannot* behave in this way", because their concept of Homeric ethics was too limited.

R. Tosi: Se la *Poetica* è essenzialmente una riflessione sulla poesia del passato, l'influenza sulla cultura alessandrina delle idee in essa esposte appare vasta. La "glossa", ad es., in essa è vista anche come una marca stilistica del linguaggio poetico ed in particolare epico (cf. ad es. 22, 1459 a 10): non pensa che la glossografia e lessicografia alessandrine presuppongano questa concettualizzazione?

Può essere di un qualche interesse per il suo discorso sull' influenza della *Poetica* la figura di Neottolemo di Pario (futura fonte d'Orazio), legato ad Aristotele ma che per certi versi sembra avere collegamento con la cultura alessandrina?

N. Richardson: I agree that Alexandrian interest in lexicography and proverbs fits in with Aristotle's ideas (as you say in your paper).

The point about Neoptolemus of Parium is extremely interesting, especially since he was also a glossographer, and so shows an unusual combination of interests in poetic theory and linguistic practice.

A. Hurst: On peut se demander s'il n'y aurait pas des indices d'une relation entre la *Poétique* d'Aristote et Lycophron:

— tout d'abord, auteur d'un περὶ κωμῳδίας, Lycophron pourrait avoir eu sous les yeux la fameuse partie de la *Poétique* que nous avons perdue. Mais cela est purement spéculatif, car ce qui nous reste par Athénée ne permet pas de se prononcer sur ce point. On concédera cependant que si le texte d'Aristote se trouvait à la bibliothèque d'Alexandrie, il serait surprenant que Lycophron n'en ait pas eu connaissance.

— en revanche, on notera que, dans l'*Alexandra*, Lycophron prend soin de préciser par la bouche du serviteur que la prophétie de Cassandre commence à l'aube (v. 16). Il fait même de cette aube un moment crucial en ceci que le jour se lève simultanément sur le paysage troyen et sur le texte: c'est par l'aube qu'est introduite l'énigme dont la solution permet à l'auditeur de comprendre que depuis le début du texte, le serviteur s'adresse à Priam, qu'on se trouve par conséquent à Troie, etc.: se pourrait-il que nous tenions ici une allusion à l'observation de la *Poétique* sur la "journée" tragique (1449 b 8) ?

N. Richardson: That is an ingenious idea, and one might compare the suggestion that the last verse of the *Argonautica* echoes *Od.* XXIII 296 (cf. Ed. Meyer, in *Hermes* 29 [1894], 478, L.E. Rossi, in *RFIC* 96 [1968], 155).

II

JEAN IRIGOIN

LES ÉDITIONS DE TEXTES

Dans son exposé inaugural sur Aristote et la philologie hellénistique, Nicholas Richardson a bien mis en valeur le rôle joué par les disciples d'Aristote dans les débuts de l'érudition alexandrine. Avec ses *Didascalies dramatiques* d'une part, avec sa *Rhétorique* et sa *Poétique* d'autre part, le philosophe avait posé les fondements de l'histoire et de la critique littéraires. De là à le considérer comme le créateur de la philologie, il y a plus d'un pas: l'exposé déjà entendu et ceux qui suivront a permis ou permettront de mieux le mesurer. Dans le domaine précis qui m'est départi, celui de l'édition, Aristote non seulement avait eu des devanciers et ne pourrait donc passer pour le fondateur d'une technique, mais l'édition (ἔκδοσις) de l'*Iliade* qui lui est attribuée par la *Vita Marciana* n'est pas mentionnée dans les diverses listes anciennes de ses ouvrages ni citée par les commentateurs alexandrins; il est donc permis d'être sceptique sur sa réalité.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que le développement du commerce du livre, dès avant la fin du V^e^ siècle, va permettre au cours du siècle suivant la constitution de bibliothèques

privées, dont la principale sera celle d'Aristote. Assez tôt, ce philosophe a pris conscience de la nécessité, pour élargir ses recherches et étayer ses conclusions, de disposer de la documentation la plus large possible. Les auteurs des ouvrages antérieurs deviennent ainsi, en quelque sorte, ses collaborateurs. En même temps, afin d'utiliser au mieux la documentation rassemblée, il fait appel à ses disciples pour la dépouiller et en extraire l'essentiel des renseignements en rapport avec sa recherche du moment. Ainsi aidé par ce qu'on nommerait aujourd'hui des documentalistes, Aristote a pu maîtriser un savoir encyclopédique et, en y appliquant ses principes méthodiques, en tirer ces ouvrages si variés qui font encore aujourd'hui notre admiration. Livres et documents de toute sorte sont ainsi rassemblés au Lycée, mais, pour en tirer parti, il a fallu d'abord les classer. A ce titre, Aristote peut être appelé le père de la bibliothéconomie, de l'organisation et de la gestion d'une grande bibliothèque, et c'est à juste titre que Strabon (XIII 1, 54, pp. 608-609) dit de lui: πρῶτος ὧν ἴσμεν συναγαγὼν βιβλία. Et il ajoute: καὶ διδάξας τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ βασιλέας βιβλιοθήκης σύνταξιν; il faut comprendre que le classement de la bibliothèque d'Aristote a servi de modèle, par l'intermédiaire de quelques péripatéticiens, à celle du Musée d'Alexandrie. Je reviendrai plus loin sur le sort de la bibliothèque d'Aristote. L'essentiel est de savoir que dans le troisième quart du IV^{e} siècle on pouvait constituer à Athènes une véritable bibliothèque de travail.

1. Les travaux d'édition au Musée d'Alexandrie

Lorsque sera créé le Musée d'Alexandrie, dans les premières années du III^{e} siècle, et que sera annexée à ce sanctuaire des Muses une bibliothèque qui s'enrichira rapidement grâce à la générosité des premiers Ptolémées, le premier bibliothécaire, Zénodote d'Éphèse, se trouva devant deux problèmes différents. D'une part, classer cette masse de livres, d'autre part éliminer

les doublets ou, mieux, en tirer parti pour établir un texte définitif et unique à partir de leurs variations. La première tâche fut accomplie par Callimaque de Cyrène qui, dans les cent cinquante livres des Πίνακες ("Tableaux") achevés vers l'an 250, s'inspira des principes de classement appliqués au Lycée, avec les adaptations nécessaires réclamées par la variété et le nombre des livres ainsi rassemblés et par les usages divers auxquels ils étaient destinés. Quant au travail d'édition proprement dit (ἔκδοσις), il commença par les poèmes homériques en raison du rôle qu'ils jouaient dans la παιδεία grecque. Le nombre élevé des copies acquises pour la bibliothèque, la variété de leur origine, l'importance des différences textuelles qui les distinguaient, réclamaient un travail d'unification, ce qu'on pourrait appeler une édition critique à la mode du III^e^ siècle, afin de mettre à la disposition des lecteurs un texte et un seul pour chaque œuvre. Zénodote se chargea lui-même de cette tâche pour Homère, les autres poètes épiques et les poètes lyriques; pour les poètes dramatiques, il partagea le travail entre deux poètes, Lycophron de Chalcis, à qui il confia la comédie, et Alexandre d'Étolie, pour la tragédie et le drame satyrique. Ce qui frappe dans cette première période, c'est l'absence des prosateurs, philosophes, historiens ou orateurs; moins étonnante est l'absence des traités techniques, notamment des traités médicaux. La situation changera avec les travaux bibliographiques de Callimaque, qui recensent l'ensemble de la production littéraire, au sens le plus large, de la Grèce archaïque et classique. Mais ce qui est le plus remarquable dès le temps de Zénodote, c'est l'attitude des grammairiens du Musée en face du texte lui-même[1], une attitude qui persistera à travers les généra-

[1] Il n'est pas question de donner ici une bibliographie des travaux alexandrins sur Homère. Il suffit de renvoyer à l'article récent de H. van THIEL, "Zenodot, Aristarch und andere", in *ZPE* 90 (1992), 1-32 et pl. 1, sans pour autant

tions d'érudits et dont les manuscrits byzantins ont conservé des traces évidentes. Cette attitude, c'est le respect du texte de base, auquel on ne touche pas même si on est en désaccord avec lui, un désaccord qui se manifeste dans un commentaire continu (ὑπόμνημα, avec διόρθωσις) et par l'emploi de signes critiques placés dans la marge, en tête du vers ou du groupe de vers concerné.

Dans le cas d'Homère, nombreuses étaient les éditions: beaucoup (αἱ πολιτικαί) représentaient une tradition locale, de Sinope à Marseille; d'autres (αἱ κατ'ἄνδρα) étaient attribuées à un individu particulier, tel Antimaque de Colophon. Il semble que Zénodote ait adopté comme texte de base une édition attique, ce qui expliquerait le nombre assez grand d'atticismes dans la tradition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les vers manifestement intrus que présentaient d'autres éditions n'y sont pas repris, mais ceux sur l'authenticité desquels on pouvait hésiter sont conservés. Pour faire connaître son jugement personnel, Zénodote utilisa un signe critique, l'obel, qui avertit le lecteur des doutes ressentis par le grammairien sur l'authenticité homérique du vers ainsi signalé, mais lui laisse la possibilité d'en décider pour son propre compte. La première qualité de Zénodote est sa prudence, associée à un esprit critique qui nous paraît encore balbutiant; mais comment pouvait-il en être autrement? D'autre part, nous ne possédons pas son édition d'Homère: nous ne faisons que l'entrevoir à travers les restes du commentaire d'un de ses successeurs à la direction du Musée, Aristarque de Samothrace, postérieur de plus d'un siècle.

La prudence de Zénodote fut imitée par les grammairiens successifs qui s'occupèrent du texte homérique, au premier rang desquels Aristophane de Byzance, qui développa l'usage des signes critiques inauguré par Zénodote, et Aristarque nommé à

---

partager toutes les vues de l'éditeur de l'*Odyssée*.

l'instant. Tous deux s'accordaient pour placer en ψ 296 la fin de l'*Odyssée*, lorsque Pénélope et Ulysse se sont reconnus, mais ils ne supprimaient pas pour autant la fin du chant ψ et le chant ω.

Le fait le plus digne d'attention est le témoignage que les papyrus ptolémaïques d'Homère nous apportent sur la rapidité avec laquelle le texte alexandrin d'Homère — auquel je n'associerai aucun nom d'éditeur — se diffuse en Égypte, en supplantant les états antérieurs, et devient une véritable vulgate. Alors que les papyrus les plus anciens offrent un texte "sauvage", avec de nombreux vers additionnels, isolés ou par groupes, tirés d'autres passages des poèmes homériques, et un certain nombre d'omissions, les papyrus postérieurs au milieu du II^e^ siècle avant notre ère ne présentent plus de vers adventices: le *numerus uersuum* est régularisé, ou plutôt fixé[2], et si les omissions ne manquent pas, elles sont le plus souvent accidentelles. Ceux des vers dont nous savons qu'ils ont été condamnés, "athétisés", par Zénodote, Aristophane ou Aristarque, figurent dans la vulgate comme si de rien n'était. Ce conservatisme, loin de prouver l'inanité des travaux alexandrins, restés sans influence sur le texte, met en évidence — tout comme l'emploi de l'obel — le respect des grammairiens pour le texte adopté, ou plutôt reconnu, par Zénodote.

Rien ne le montre mieux que l'attitude d'Aristophane de Byzance en face des textes lyriques. Il ne s'est pas contenté de les pourvoir d'une accentuation pour les formes dialectales et de signes prosodiques là où il pouvait y avoir doute. Il a établi la colométrie — c'est-à-dire la division en *côla* assez courts — de ces œuvres[3], destinée avant tout à permettre de disposer en

[2] Voir en particulier S. WEST, *The Ptolemaic Papyri of Homer* (Köln 1967).

[3] Pour le Stésichore de Lille, le plus ancien papyrus avec colométrie, l'accord semble se faire sur une date, le début ou la première moitié du II^e^ siècle avant J.-C., alors que le regretté Sir Eric TURNER penchait pour le milieu du III^e^

colonnes de largeur à peu près régulière des textes qui, antérieurement, étaient écrits soit en lignes longues très inégales, soit le plus souvent comme de la prose; la colométrie comporte en sus l'emploi de signes marquant la fin des strophes et des divers ensembles lyriques. En établissant la colométrie de la II[e] *Olympique* de Pindare, Aristophane a décelé dans le texte une interpolation, un *côlon* 48 bis: à l'énumération des dieux qui aiment Sémélé, Pallas, Zeus et Dionysos, quelqu'un avait ajouté les Muses — φιλέοντι δὲ Μοῖσαι — sans tenir compte de la correspondance strophique. Aristophane a donc athétisé cette interpolation, mais il l'a laissée subsister dans le texte et on la trouve aussi bien dans un papyrus de la seconde moitié du V[e] siècle (*P.Oxy.* 1614) que dans les plus anciens manuscrits byzantins de Pindare; c'est seulement au début du XIV[e] siècle que le grammairien Démétrios Triclinios expulsera du texte le *côlon* supplémentaire, que son prédécesseur alexandrin avait laissé subsister dans le texte en se contentant de le marquer de l'obel. Le respect ainsi témoigné au texte transmis même quand il est jugé fautif est pour nous une raison de ne pas douter de la fidélité de la tradition à l'époque alexandrine.

Ce qui vient d'être dit des œuvres lyriques vaut aussi pour les œuvres dramatiques. Certes, il n'est pas question de nier la réalité des interpolations d'acteurs ni celle de remaniements nécessités par de nouvelles représentations. Mais, pour la tragédie, la recension établie à Athènes sur la proposition de Lycurgue, entre 336 et 328, et la venue, au temps de Ptolémée III, de l'exemplaire officiel à Alexandrie, où il resta si l'on en croit l'anecdote rapportée par Galien (*In Hipp. Epid. III*, pp. 78-79 Wenkebach [*CMG* V 10,2,1]), est une garantie supplémentaire d'une tradition remontant haut et fidèlement conservée.

---

siècle (*Greek Manuscripts of the Ancient World*, 2d ed. by P. J. PARSONS [London 1987], n° 74, pp. 124-5).

Pour en revenir à Homère, si l'on me demandait comment se présentaient les éditions des grands grammairiens alexandrins et comment elles se différenciaient, je n'hésiterais pas trop à répondre qu'elles offraient toutes le même texte — celui de la vulgate — mais qu'elles différaient par l'emploi des signes critiques, avec un système inauguré par Zénodote et qui se complète d'Aristophane de Byzance à Aristarque, et surtout par les renvois que ces signes critiques faisaient à leurs commentaires respectifs. J'ajouterais même, avec quelque hardiesse, que ces commentaires, fruits de leur travail et probablement aussi de leur enseignement, s'enrichissaient de remarques nouvelles au fil des ans et pouvaient au terme faire figure de seconde édition; tel me semble être le cas d'Aristarque, qui selon Didyme aurait donné deux recensions, distinction ancienne contre laquelle s'élevait déjà Ammonios, élève et successeur immédiat d'Aristarque.

Éditer les oeuvres poétiques n'a pas consisté seulement à établir un texte critique selon les normes des III^e^ et II^e^ siècles. La tâche était plus complexe et variait selon les genres littéraires. La nature même du livre, à commencer par le type de rouleau de papyrus en usage au Musée et destiné à faciliter classement et consultation, doit être prise en considération. Seuls les poèmes homériques ont échappé, par respect d'une tradition ancienne, aux règles imposées aux autres œuvres.

Pour les tétralogies dramatiques, le classement adopté par Callimaque a eu pour effet de séparer d'abord tragédies et drames satyriques, puis l'adoption d'un classement alphabétique par titre dans chaque genre a entraîné la dislocation des trilogies tragiques, qu'elles fussent ou non liées. La longueur d'une tragédie était bien adaptée, malgré des variations sensibles, au contenu d'un rouleau de papyrus. C'est pourquoi chaque tragédie, au cours du classement, puis de l'édition d'Aristophane de Byzance, a acquis son indépendance et maintenu son unité dans le cadre offert par le rouleau, avec une série de mesures de

présentation (ἐν ἐκθέσει, ἐν εἰσθέσει) visant à la fois à maintenir l'équilibre et la verticalité théorique de la colonne écrite, et à avertir le lecteur d'un changement de mètre, par exemple le passage des trimètres aux tétramètres et vice versa, sans compter le retrait nécessité par les brefs *côla* lyriques. La notation du changement de personnage, indispensable pour la compréhension d'un texte dramatique lu, est restée assez sommaire.

La situation de départ n'était pas la même pour la poésie lyrique, qu'elle fût monodique ou chorale. Si, tout comme les tragédies, composées pour une représentation et une seule, les odes diverses sont des pièces de circonstance, leurs destinataires y voyaient souvent un moyen de perpétuer dans l'avenir le souvenir de leurs exploits et comme un gage d'immortalité. Leur conservation s'explique donc bien et il est probable qu'au fil des ans elles se sont trouvées rassemblées dans de petites collections. Pour Callimaque, chargé de les inventorier, et pour le grammairien qui entreprit ensuite de les éditer, des problèmes de critique se posaient, comme l'identification de l'auteur ou la détermination du type de l'ode; après quoi, il fallait adopter des critères de classement, de fond (genre littéraire, occasion, destinataire) ou de forme (type métrique en particulier), qui étaient variables selon le nombre et la longueur des œuvres. La tradition des lyriques fournit de bons exemples des problèmes de critique et de l'application des critères au classement. La V^e^ *Olympique* était-elle de Pindare ou non[4]? Une scholie nous apprend qu'elle ne se trouvait pas ἐν τοῖς ἑδαφίοις, expression que j'interprète comme la collection de base, probablement rassemblée par Zénodote. Aristophane de Byzance a inclus cette ode dans le livre des *Olympiques*, d'après lequel Aristarque l'a

[4] Le dernier commentateur de cette ode croit à son authenticité (W. MADER, *Die Psaumis-Oden Pindars [O.4 und O.5]. Ein Kommentar* [Innsbruck 1990]).

commentée; un siècle et demi plus tard, Didyme se déclarait partisan de l'authenticité, contre d'autres critiques non nommés. Il en est de même pour le classement, sur lequel les érudits se divisent. Selon Callimaque, la II[e] *Pythique* était une ode néméenne; Aristophane de Byzance prit le parti de la classer dans les *Pythiques*, mais son disciple Callistrate y voyait une ode olympique. La II[e] *Isthmique* était en fait un thrène, d'après Diodore de Tarse, disciple plus lointain d'Aristophane. De même, une ode de Bacchylide dont le papyrus B (*P.Oxy.* 2368) nous a fait connaître de rares fragments dans les restes d'un commentaire attribuable à Didyme était un dithyrambe dans l'édition d'Aristophane (approuvé par Aristarque), alors que Callimaque y avait vu un péan.

Après avoir trouvé une solution à ces problèmes critiques, l'éditeur restait soumis à une contrainte: les normes du livre, c'est-à-dire les limites maximale et minimale du contenu d'un rouleau de papyrus. Il fallait donc chercher un classement adapté à chaque cas et non des règles générales. Pour les trois premiers livres de Sappho, sur un total de neuf, c'est le type métrique qui a servi de critère de répartition: strophe saphique dans le livre I pour commencer, livre dont une souscription stichométrique nous apprend qu'il contenait 1320 *côla*, soit un total de 330 strophes saphiques, mais le critère de classement à l'intérieur du livre ne nous est pas connu; couplets de deux *côla* identiques dans les livres II et III. Pour les dix livres d'Alcée, un inventaire épigraphique contemporain d'Aristarque mentionne une boîte triangulaire de bois contenant les livres d'Alcée dans le Trésor d'Andros, à Délos[5]: les dix rouleaux devaient se placer dans une boîte dont la section était un triangle équilatéral de côté égal ou légèrement supérieur à quatre fois le diamètre d'un rouleau;

[5] *Inscr. Délos* 1400, 7 (après 166 avant J.-C.): ... τρίγωνον θήκην ἔχουσαν βιβλία Ἀλκαίου... (cf. *I.D.* 1409 Ba II l. 39).

c'est le résultat qu'on obtient aussi en plaçant sur une étagère dix rouleaux disposés sur 4 niveaux, 4/3/2/1. Le contenu de ces rouleaux de poètes lyriques se situait entre 1000 et 2000 stiques ou *côla*, à en juger par quelques attestations papyrologiques: en sus de la souscription du livre I de Sappho (1320), des papyrus d'Alcée ont des notes stichométriques marginales: K (=1000) dans le *P.Oxy.* 1788, Θ (=800) dans le *P.Oxy.* 2295. Elles s'accordent avec le total des livres des Épinicies de Pindare: *Olympiques* (1562), *Pythiques* (1983), *Isthmiques* (amputées de leur fin: 752), *Néméennes* (1273). Le papyrus des *Péans* (*P. Oxy.* 841) porte les notes I (=900), M (=1200), N (=1300), ce qui implique un total de *côla* nécessairement supérieur à 1300. Attribué à Bacchylide plutôt qu'à Pindare, le *P. Berol.* 16140 porte la note Ξ (=1400).

Pour obtenir cette égalité approximative, l'éditeur alexandrin a dû adopter des principes différents de partage en livres, ce qui découle de la contrainte fondamentale imposée par les dimensions du rouleau de papyrus. Rien ne le montre mieux que le classement d'odes appartenant à un même genre, l'épinicie, chez les principaux représentants de la lyrique chorale. Pour Simonide, dont la production dans ce genre avait été la plus grande, le classement est fait par épreuve: course de chars, pentathle, etc., sans qu'on connaisse le nombre total des livres, assurément supérieur à cinq, pour les onze épreuves avec trois classes d'âge dans certaines. Pour Pindare, par Jeux (soit quatre rouleaux). Pour Bacchylide, les épinicies, moins nombreuses, constituaient un livre unique. Malgré les efforts de l'éditeur, certaines odes étaient en trop petit nombre pour occuper à elles seules un rouleau de papyrus. Elles ont donc été publiées en appendice à des livres plus courts auxquels elles apportaient un complément. C'est, pour Pindare, le cas des trois odes annexées aux *Néméennes*, le dernier des quatre livres des Épinicies. Ainsi s'explique peut-être la dénomination de κεχωρισμένα, "mis à part", attribuée à certains poèmes, par exemple dans les *Parthénées* de

Pindare, et surtout pour les trois odes placées à la suite des véritables *Néméennes*.

A l'intérieur de chaque livre ainsi déterminé par la longueur de son contenu, chacune des pièces a été classée dans un ordre adopté par Aristophane de Byzance (τοῦ συντάξαντος τὰ Πινδαρικά, est-il dit à propos de la place initiale de la 1re *Olympique*), le principe de base étant le rang des épreuves, de la course de chars à la course à pied, les concours musicaux étant relégués à la fin, le tout avec quelques exceptions justifiées par le sujet traité ou le rang du personnage célébré.

Chaque ode a été pourvue d'un titre fournissant l'essentiel des renseignements historiques concernant le destinataire et sa victoire.

Cette indication discrète apparaît aussi, sous une forme assez différente, dans les arguments (ὑποθέσεις) rédigés pour les pièces des auteurs dramatiques. Souvent mis sous le nom d'Aristophane de Byzance, les arguments présentent le sujet de la pièce et fournissent fréquemment des renseignements sur sa date et son succès, tirés des *Didascalies* d'Aristote et complétés éventuellement d'après d'autres sources. Il est très vraisemblable, compte tenu de leur auteur, que chacun de ces morceaux a été composé pour figurer au début du rouleau contenant l'édition de la pièce correspondante. Le genre de l'argument ressortit déjà à celui du commentaire, mais à l'origine il devait être inséparable de l'édition proprement dite.

Faute de temps et de place, il n'est pas possible de parler de l'édition des poètes comiques. Mais au sujet de ces derniers on peut faire une constatation: de même que le nombre des poètes tragiques du Ve siècle, dès le temps de Lycurgue, avait tendu à se réduire à trois, de même, à Alexandrie, les poètes de la comédie ancienne tendent vers le même nombre, avec Aristophane, Cratinos et Eupolis, même si certains auraient voulu leur adjoindre Phérécrate.

Si nous sommes relativement bien renseignés sur les travaux critiques des grammairiens alexandrins concernant les poètes, grâce aux scholies médiévales qui en ont conservé des restes, il n'en est pas de même pour les prosateurs, historiens ou orateurs. C'est au hasard des découvertes papyrologiques que nous avons appris qu'Aristarque avait écrit un commentaire d'Hérodote et que nous devons de connaître une partie du commentaire de Didyme sur les *Philippiques* IX-XII de Démosthène. Mais, dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit pas d'édition. Et si on avait cru pouvoir inférer d'une remarque de Diogène Laërce qu'Aristophane de Byzance avait procuré une édition de Platon, cette opinion n'est plus guère soutenue aujourd'hui. Quant à l'usage du système de signes critiques adapté pour Platon, rien ne prouve qu'il puisse être rattaché à une activité éditoriale d'Aristophane lui-même, mais il reste que certains de ces signes concernent directement l'établissement du texte.

Il vaut donc la peine de s'arrêter un moment sur la tradition de Platon, en la confrontant avec celle d'Aristote. Sans aborder ici le problème d'une édition due aux soins de l'Académie, je me contenterai de quelques rappels, à commencer par le plus important: Platon est un des rares auteurs grecs de l'époque classique dont l'œuvre entière, plus quelques apocryphes, nous est parvenue; il n'y a pas de fragments de Platon, comme il y en a, par exemple, d'Aristote, pour ne rien dire des présocratiques. La bibliothèque du Musée avait pu acquérir à Athènes, et probablement à l'Académie, l'ensemble de cette œuvre, y compris des apocryphes, dans un état qui ne devait guère appeler de corrections; ce n'était pas le cas des plus anciens papyrus ptolémaïques du philosophe, mais, comme pour Homère, un peu moins nettement à cause du nombre plus réduit de témoins, le texte du Musée s'est généralisé en Égypte.

Rien de tel n'est signalé pour Aristote, comme si les grammairiens alexandrins s'étaient désintéressés de son œuvre et de sa doctrine alors que la fondation du Musée était d'inspiration

aristotélicienne. Il est nécessaire de rappeler ici, brièvement, les versions qui circulaient dans l'antiquité sur le sort de la bibliothèque d'Aristote et de son œuvre, pour montrer comment leurs contradictions peuvent se résoudre.

A la mort d'Aristote, en 322, la bibliothèque du philosophe passe à son successeur, Théophraste, qui, à son tour, lègue en 287 tous ses livres à son élève Nélée de Skepsis. C'est à partir de là qu'apparaissent deux versions contradictoires.

Selon Athénée (I 3 a-b), Nélée vend la bibliothèque d'Aristote, plus celle de Théophraste, au souverain d'Égypte Ptolémée II, qui avait succédé en 283 à Ptolémée I^{er}, et tous ces livres entrent à la bibliothèque du Musée.

D'après Strabon (XIII 1, 54, p. 609), Nélée emporte la bibliothèque dans sa ville natale de Skepsis, en Troade, et la lègue à des parents, gens peu instruits, qui la cachent dans une cave. Rongés des vers, gâtés par l'humidité, les livres sont finalement vendus, à un bon prix, par les descendants de la famille dans les toutes premières années du I^{er} siècle avant notre ère. L'heureux acquéreur, Apellicon de Téos — bibliophile plutôt que philosophe, selon Strabon — les emporte à Athènes. Après la prise de cette ville par les Romains, le 1er mars 86, le proconsul Sylla confisque la bibliothèque d'Apellicon, qui venait de mourir, et la fait transporter à Rome. C'est là que le grammairien Tyrannion remet les livres en état et en établit l'ordonnance. Après quoi, si l'on en croit Plutarque (*Sull.* 26, 1-3), le philosophe Andronicos de Rhodes en publia l'édition.

Cette version romanesque du sort de la bibliothèque d'Aristote a été souvent contestée, ne serait-ce qu'à cause de la version plus normale, et banale, qu'en donne Athénée. Et pourtant je crois qu'elle a de grandes chances d'être exacte.

D'abord parce que Strabon, né quinze ans après la prise d'Athènes par Sylla, écrit quelques décennies après les événements qu'il rapporte.

Ensuite parce que les découvertes de ce dernier demi-siècle, des bibliothèques monastiques de l'Égypte aux grottes du désert de Juda et jusqu'aux confins de l'Euphrate, nous ont apporté des témoignages indiscutables de la longue conservation et de la redécouverte de livres cachés dans des caves et des cavernes ou enfermés dans des jarres.

Enfin, et surtout, parce que la disparition, ou plutôt l'occultation, pendant près de deux siècles, de l'œuvre ésotérique d'Aristote fournit l'explication la plus simple de toute une série de faits dont voici les principaux:

— l'affaiblissement de l'école philosophique du Lycée, à Athènes, et la limitation de l'enseignement qui y est dispensé après la mort de Théophraste; la rhétorique et une morale de caractère populaire y tiennent dès lors la première place;

— l'abandon progressif, au Musée d'Alexandrie, des travaux scientifiques qui prolongeaient les recherches d'Aristote et de ses disciples Théophraste et Aristoxène; après Ératosthène, bibliothécaire du Musée peu après le milieu du III^{e} siècle et le premier à avoir établi la mesure de la circonférence de la terre, on n'a plus qu'indifférence, sinon mépris, pour les sciences appliquées et les techniques;

— l'absence de trace de l'activité des grammairiens alexandrins sur les traités d'Aristote;

— la présence, dans le texte d'Aristote, de formes de la koinè, qui pourraient s'expliquer par une mise au propre de ses notes longtemps après leur rédaction;

— enfin, et surtout, le renouveau — une véritable Renaissance — de l'aristotélisme dans le courant du I^{er} siècle avant notre ère, renouveau qui se manifeste notamment par la rédaction de commentaires ou de paraphrases; les plus anciens d'entre eux sont dus à Andronicos de Rhodes, dont Plutarque, je l'ai dit plus haut, signale l'activité d'éditeur d'Aristote.

Tous ces faits s'expliquent bien dans la version donnée par Strabon. On peut même concilier cette version avec celle

d'Athénée en considérant que Nélée de Skepsis a vendu au Musée d'Alexandrie la bibliothèque de documentation réunie par Aristote et par Théophraste, mais qu'il en a exclu les ouvrages ésotériques d'Aristote, c'est-à-dire les papiers et notes de cours du Maître; il les a emportés à Skepsis et leur découverte, après plus de cent cinquante ans de silence, a suscité la renaissance de la pensée aristotélicienne au I^er^ siècle avant notre ère.

L'œuvre ésotérique d'Aristote a échappé à toute recension alexandrine pour la raison que je viens d'exposer. D'autres œuvres semblent n'avoir pas retenu l'attention des grammairiens du Musée. C'est, d'une manière générale, le cas des traités techniques, notamment des traités médicaux conservés dans les écoles auxquelles appartenaient leurs auteurs respectifs, à Cos, à Cnide et ailleurs. Apparemment, ces traités ne se trouvaient pas au Musée lorsque Callimaque établit ses *Pinakes*, mais il est probable que des copies en ont été acquises plus tard.

Il faut noter que, d'une manière générale, les textes considérés comme secondaires (traités techniques, commentaires) ont une présentation matérielle différente de celle des œuvres littéraires: lignes plus longues et plus serrées, tracé des lettres avec tendance à une certaine cursivité, emploi d'abréviations pour un petit nombre de mots très usuels et pour quelques désinences. On en a un bon exemple dans le commentaire à l'*Iliade* du *P.Oxy.* 1086, du I^er^ siècle avant notre ère (planche II dans le tome I des *Scholia* d'H. Erbse), et aussi, une centaine d'années plus tard, dans le fameux papyrus de la *Constitution d'Athènes*, témoin de la documentation rassemblée par Aristote en vue de la rédaction de sa *Politique*. A ma connaissance, cette présentation du livre, moins soignée, ne se rencontre pas dans les papyrus d'œuvres reconnues comme littéraires au temps de la copie.

*
* *

Au risque de simplifier à l'excès, je conclurai en disant que l'activité des grammairiens du Musée s'est exercée surtout sur les poètes, à commencer par Homère; que leurs éditions sont toujours la reproduction fidèle d'un état antérieur du texte, choisi avec discernement, se présentant comme une vulgate et traité avec respect, le jeu des signes critiques et du commentaire permettant au lecteur de connaître à la fois le texte de la vulgate et les jugements et propositions critiques de l'éditeur-commentateur, éventuellement de ses devanciers. Pour les prosateurs, nous sommes beaucoup moins bien renseignés; c'est seulement grâce à une découverte papyrologique que s'est trouvée attestée l'activité d'Aristarque sur l'œuvre d'Hérodote, comme on l'a dit plus haut (p. 50).

2. Production littéraire, publication privée et édition à l'époque hellénistique et à l'époque romaine

Les travaux d'édition entrepris au Musée par des grammairiens dont beaucoup étaient des poètes ont exercé une influence sur la production poétique à l'époque hellénistique. Le classement de poèmes de circonstance par livres, en fonction de leur forme métrique (Sappho) ou de leur destination (Pindare), a incité les poètes alexandrins à regrouper eux-mêmes en recueils ordonnés des pièces diverses ou à donner à des œuvres épiques un découpage en livres différent de celui des chants homériques.

Pour la notion de recueil, on peut citer une partie de l'œuvre de Théocrite, les *Idylles* bucoliques (I, III-XI); le groupement par dix, voulu par le poète[6], sera reproduit par Virgile dans ses *Bucoliques*. Les six *Hymnes* de Callimaque ont une unité assurée par leur genre, sinon toujours par leur forme métrique; l'auteur

---

[6] Voir J. IRIGOIN, "Les bucoliques de Théocrite: la composition du recueil", in *QUCC* 19 (1975), 27-44.

des Πίνακες ne faisait qu'appliquer à ses propres œuvres l'un des principes de base de sa bibliographie. Les deux recueils ont une longueur qui tourne autour de 1000: 890 vers pour les *Idylles*, 1083 pour les *Hymnes*.

Parmi les poèmes composés dans le mètre de l'épopée, les *Phénomènes* d'Aratos comptent 1154 vers. Lycophron, qui avait été chargé par Zénodote de l'édition des comédies, a utilisé 1474 trimètres iambiques pour exprimer les prophéties de Cassandre dans son obscure *Alexandra*. Le cas le plus significatif est probablement celui des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, autre directeur de la bibliothèque du Musée. Modifiant un peu une suggestion faite par Aristote au chap. 24 de sa *Poétique*[7], il a réalisé une épopée en quatre chants, correspondant aux quatre pièces d'une tétralogie dramatique, et a donné à chaque chant un nombre de vers (les extrêmes sont 1285 et 1781) équivalant à celui d'une tragédie attique ou, en d'autres termes, au contenu moyen d'un rouleau de papyrus. Dans des conditions de départ très différentes, les travaux d'édition des érudits alexandrins et leurs œuvres poétiques originales répondent aux mêmes nécessités pratiques et se plient à leurs contraintes.

Quant aux problèmes d'authenticité ou d'attribution, ils ont été résolus à l'avance par ceux des poètes qui, de Nicandre à Denys le Périégète et à bien d'autres, ont utilisé l'acrostiche

---

[7] "L' épopée diffère de la tragédie par la longueur de la composition et par le mètre. Nous avons défini plus haut la bonne longueur: on doit pouvoir embrasser d'un seul regard le début et la fin. Ce serait le cas si les compositions étaient un peu plus courtes que celles des anciens, mais équivalentes à l'ensemble des tragédies données en une seule audition" (1459 b 17-22, trad. R. Dupont-Roc et J. Lallot). Aux trois tragédies Apollonios a ajouté le drame satyrique.

pour faire connaître discrètement leur nom, leur patrie et la date de la composition[8].

Pour les historiens d'époque classique, l'œuvre nous est parvenue répartie en livres, division qui s'accorde avec le contenu d'un rouleau de papyrus, mais pas nécessairement avec les intentions de l'auteur, si l'on en juge par les renvois d'Hérodote à ses *logoi* ou par les souscriptions de caractère annalistique, signées de Thucydide, que l'on trouve aussi bien à l'intérieur qu'à la fin des livres. Que cette division soit à attribuer aux usages de la librairie attique du IV^e^ siècle ou aux travaux des grammairiens du Musée, il reste que les historiens hellénistiques l'ont pratiquée eux-mêmes pour leurs œuvres. En tête du livre XI de ses *Histoires*, Polybe, qui a déjà été conduit à diviser en deux son introduction (livres I et II), explique pourquoi il a décidé de donner une présentation préliminaire de l'histoire de chaque olympiade sauf dans les six premiers livres où il a mis des introductions. La division en livres est donc de Polybe lui-même qui traite en général de deux années d'olympiade, mais parfois d'une seule ou de trois ou même d'une olympiade entière, selon le développement qu'exigent les événements rapportés par lui. La rédaction tient donc le plus grand compte de la division en livres posée comme un préalable d'ordre matériel. Une autre remarque faite par Polybe dans ce passage montre aussi une évolution qui cherche à répondre à l'attente du lecteur et à son besoin de trouver facilement le renseignement qu'il cherche: "L'introduction, écrit Polybe (XI 1a, 2), attire l'attention de ceux qui veulent lire, elle stimule et encourage nos

[8] Du simple ΝΙΚΑΝΔΡΟΣ des *Thériaques* (v. 345-353) et des *Alexipharmaques* (v. 266-274), confirmé dans la sphragis finale (respectivement v. 957-958 et 629-630), à la phrase de la *Périégèse* ΕΠΗ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΤΩΝ ΕΝΤΟΣ ΦΑΡΟΥ (v. 109-134) complétée par ΘΕΟΣ ΕΡΜΗΣ ΕΠΙ ΑΔΡΙΑΝΟΥ (v. 513-532).

lecteurs dans leur lecture, elle permet en outre de trouver aisément ce qu'on cherche" (trad. R. Weil). Comment ne pas voir là un résultat secondaire de l'activité des érudits du Musée et de leur effort de documentation ?

L'évolution ainsi esquissée par Polybe se poursuivra chez les historiens ultérieurs. Chacun des livres de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile est précédé d'un sommaire indiquant le contenu de chacune de ses parties (τάδε ἔνεστιν ἐν τῇ [numéro du livre] τῶν Διοδώρου βίβλων). Plus tard, chez Dion Cassius, les livres de l'*Histoire romaine* présentent un sommaire numéroté, véritable division en longs chapitres, différente de celle qui est adoptée dans les éditions imprimées récentes.

Le souci de faciliter la consultation d'un ouvrage de référence apparaît aussi dans des compositions toutes différentes, comme les *Entretiens* d'Épictète publiés par Arrien: chaque livre y est précédé de la liste numérotée des Κεφάλαια; chaque κεφάλαιον est reproduit, avec son numéro, en tête du chapitre correspondant. Rendre aisée la consultation s'impose pour une encyclopédie. Citée ici à titre comparatif, l'*Histoire naturelle* de Pline offre probablement le meilleur exemple du soin pris par l'auteur pour guider le lecteur qui cherche un renseignement précis. Le livre I, après la longue lettre de dédicace au futur empereur Titus, contient l'index détaillé des trente-six[9] autres livres, sous forme de sommaires numérotés par livre et suivis de la liste des auteurs, latins et grecs, qui ont été utilisés par Pline; en tête de chacun des livres sont repris le sommaire numéroté et la liste d'auteurs qui le concernent. La consultation du livre I

[9] Ce nombre de 36, le carré de 6, est symbolique. On le retrouve aussi dans le classement tétralogique des dialogues de Platon (9 tétralogies). Le nombre 6 est en effet égal à la somme (1+2+3) et au produit (1x2x3) des trois premiers nombres entiers.

permet donc de repérer assez aisément le livre et le chapitre relatifs au renseignement recherché.

Pour Pline comme pour les historiens, la division logique en livres ne correspond pas toujours au contenu d'un rouleau de papyrus. Le cas, déjà signalé pour Polybe, se produit chez d'autres historiens, comme Diodore de Sicile qui a divisé en deux parties son livre d'introduction et dont le livre XVII porte le titre Τῶν Διοδώρου βύβλων τῆς ἑπτακαιδεκάτης εἰς δύο διῃρημένης ἡ πρώτη (respectivement δευτέρα) περιέχει τάδε; suit le sommaire de chacune des deux parties. On le rencontre aussi chez les philosophes: le fécond Philodème de Gadara, dont les papyrus d'Herculanum nous ont fait connaître une partie de l'œuvre, est coutumier de cette division en deux, révélée par des souscriptions du type Περὶ ποιημάτων | τοῦ ε´ | τῶν εἰς δύο | τὸ β´ (*P.Herc.* 1538) ou Περὶ ῥητορικῆς | δ´ | τῶν εἰς δύο τὸ δεύτερον (*P.Herc.* 1423).

Que les livres aient correspondu au contenu d'un rouleau de papyrus ou qu'ils aient été partagés en deux pour s'y accorder, restait le problème de l'ordre de lecture des rouleaux. Les indications fournies par les souscriptions, comme celles qui viennent d'être citées, sont souvent renforcées par la présence, aux deux extrémités du livre, d'une introduction récapitulant ce qui a été dit à la fin du livre précédent, et d'une courte conclusion annonçant ce qui va faire l'objet du livre suivant. Un exemple tiré de Polybe suffira: les premières phrases du livre II — Ἐν μὲν τῇ πρὸ ταύτης βίβλῳ διεσαφήσαμεν πότε Ῥωμαῖοι συστησάμενοι τὰ κατὰ τὴν Ἰταλίαν τοῖς ἐκτὸς ἐγχειρεῖν ἤρξαντο πράγμασιν... (II 1, 1-3), "Dans le livre précédent nous avons exposé à quel moment les Romains, après avoir réalisé l'unité de l'Italie, ont commencé à se lancer dans les conquêtes extérieures..." (trad. P. Pédech) — résument le livre I, et c'est au paragraphe 4 que commence réellement le livre II: Νυνὶ δὲ τὰ συνεχῆ τούτοις πειρασόμεθα δηλοῦν..., "Maintenant nous essaierons d'expliquer les événements qui ont

suivi...". Le système fonctionne de même chez Diodore de Sicile: "au début [du livre] un rappel de ce qui précède et l'annonce de ce qui va suivre (...), à la fin une brève notation, souvent réduite à une seule phrase, marquant que le livre s'achève ou annonçant la suite"[10].

Un procédé antérieur beaucoup plus simple, avec la même fonction de liaison, consiste à écrire à la suite de la fin d'un livre les premiers mots du livre suivant. Cette fois, ce n'est pas l'auteur lui-même qui se charge de la liaison, c'est le scribe qui prend soin de faire cette addition, véritable "réclame" (*reclamantes*, catch-words). L'usage est attesté dans la tradition de Xénophon, aussi bien par un papyrus de la *Cyropédie* (*P.Oxy.* 698, III^e^ s.) à la fin du livre I, que dans une partie de la tradition médiévale de cette œuvre (famille *y*, dont le plus ancien représentant est le *Vaticanus gr.* 129, du XI^e^ s.) à la fin du livre II. D'Hérodote à Pausanias, des restes de cette pratique subsistent dans les manuscrits byzantins; ils remontent au temps où le texte était copié sur des rouleaux de papyrus.

*
* *

Le sort de la bibliothèque d'Aristote, avec l'effort de classement de Tyrannion et l'activité éditoriale d'Andronicos de Rhodes, nous avait déjà conduits à Rome, dès avant le principat. A partir de cette date et pour plusieurs siècles la capitale de l'Empire sera un centre majeur pour les éditions d'auteurs grecs.

Le correspondant et ami de Cicéron, T. Pomponius Atticus, paraît être en rapport — par sa bibliothèque personnelle ou par ses publications — avec des exemplaires de Platon et des

---

[10] F. CHAMOUX, dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, t. I, livre I (Paris 1993), p. XXXVII.

orateurs (Démosthène, Eschine) dont le texte passait pour particulièrement soigné et qui sont qualifiés d'Ἀττικιανά. Galien, dans son *Commentaire du Timée* (77 c), mentionne une variante (ὑφ' ἑαυτοῦ) qu'il attribue aux Ἀττικιανά et qui diffère du texte courant en son temps (ἐξ ἑαυτοῦ); la tradition directe de Platon (manuscrits A et F) comme la tradition indirecte (Stobée) s'accordent pour donner comme texte la variante attribuée aux Ἀττικιανά. Dans son *Lexique des dix orateurs*, le grammairien Harpocration mentionne, trois fois pour Démosthène, deux fois pour Eschine, des leçons propres aux Ἀττικιανά; dans le *Contre Androtion* (XXII 20), il relève deux variantes, αὐτὴν et αὐτῇ, attestées dans les Ἀττικιανά; l'une et l'autre se retrouvent dans la tradition médiévale de Démosthène, la première dans le manuscrit Σ (*Parisinus gr.* 2934), la seconde dans le manuscrit F (*Marcianus gr.* 416), qui justement, à la fin du discours XI (*Réponse à la lettre de Philippe*), porte une mention d'origine antique: διώρθωται ἐκ δύο Ἀττικιανῶν. Comme on le voit, les témoignages sont peu nombreux, mais leur absence totale pour les œuvres poétiques, sur lesquelles les indications anciennes fournies par les scholies sont abondantes, permet de croire que ces œuvres sont restées en dehors du domaine couvert par les Ἀττικιανά.

*
* *

Pour tout ouvrage destiné à la publication, entre la fin de la rédaction et sa mise à la disposition du public, vient s'insérer l'exemplaire revu et contrôlé par l'auteur, modèle authentique destiné aux scribes travaillant pour le libraire.

Le processus paraît simple. Il est souvent plus compliqué. Je citerai, à titre d'exemples, quelques-unes de ces complications que nous font connaître des auteurs ou des éditeurs de l'époque impériale.

La première est celle du manuscrit d'auteur, source de la mise au net. Déjà, du temps de Platon, selon Diogène Laërce (III 37), le manuscrit des *Lois* se présentait comme un ensemble de tablettes de cire (ὄντας ἐν κηρῷ) que Philippe d'Oponte, après la mort du philosophe, se chargea d'éditer. Galien nous apprend que certains de ses exposés étaient répétés devant un sténographe qui les transcrivait ensuite; deux siècles plus tard, le texte de quelques sermons des Pères grecs remonte aussi à la sténographie. Chez les néoplatoniciens comme chez les auteurs ecclésiastiques, la mention ἀπὸ φωνῆς indique, dans ses premiers emplois du moins, qu'on a affaire à des notes prises au cours[11]. Lorsque Porphyre, éditant Plotin, a utilisé les traités manuscrits de son maître, il a jugé bon de fournir dans sa *Vie de Plotin* (8, 1-6) quelques indications sur leur état: Plotin écrivait d'un seul jet "comme s'il copiait un livre; une fois qu'il avait écrit, il n'arrivait jamais à se recopier; il n'arrivait pas même à se relire jusqu'au bout parce que sa vue n'était pas suffisante. Dans le tracé de ses lettres, il ne cherchait pas à bien écrire; il ne séparait pas clairement les syllabes et il n'avait nul souci de l'orthographe". On peut se demander, à lire ces lignes, si Plotin n'utilisait pas un système brachygraphique — un signe par syllabe — comparable à celui qui sera utilisé dans l'Italie méridionale au X^e^-XI^e^ siècle.

La seconde complication est celle de la diffusion du texte, officieuse quand il est communiqué à des amis ou même, comme on dit aujourd'hui, "piraté" par des libraires peu honnêtes; officielle quand, après révision, l'auteur le confie au dédicataire ou à un libraire de métier. J'en citerai deux exemples, l'un pour la période hellénistique, l'autre pour la période impériale. Quand Apollonios de Pergé, né vers 240 avant J.-C.,

---

[11] Sur le sens de l'expression et son évolution, voir M. RICHARD, "ΑΠΟ ΦΩΝΗΣ", in *Byzantion* 20 (1950), 191-222.

composa son traité des *Coniques*, il communiqua d'abord une première esquisse des huit livres au géomètre Naucratès qui était venu suivre ses cours à Alexandrie. Puis il remit un état développé des livres I et II à quelques amis ou disciples qui les diffusèrent autour d'eux. Enfin il révisa l'ensemble de son œuvre en publiant les livres à mesure qu'il les avait corrigés; il prit soin, pour attester l'authenticité et le caractère officiel du texte destiné à la publication, de faire précéder chaque livre (le troisième excepté) d'une lettre servant à la fois de dédicace et de préface: à Eudème de Pergame pour les livres I et II (il y précise, à propos de sa révision, καιρὸν νῦν λαβόντες ἀεὶ τὸ τυγχάνον διορθώσεως ἐκδίδομεν: "nous profitons maintenant de l'occasion pour publier <les livres> à mesure qu'ils sont révisés"); à Attale pour les livres IV et suivants, révisés après la mort d'Eudème (les livres V à VII, VIII étant perdu, ne sont connus que par la traduction arabe du X^{e} siècle).

C'est à Galien (2^{e} moitié du II^{e} siècle de notre ère) que je ferai appel pour la période impériale. Dans les deux opuscules qu'il a écrits sur la rédaction et l'ordre de lecture de ses traités, il fournit quantité de renseignements sur les étapes de son travail et sur les réalités de l'édition à Rome même et parfois ailleurs. Le mieux est de le citer dans la traduction de P. Moraux, légèrement retouchée: «Me trouvant dans la rue des Cordonniers (ἐν τῷ Σανδαλαρίῳ), où sont installés la plupart des libraires de Rome, je vis des gens se demander si un ouvrage mis en vente était bien de moi ou s'il était de quelqu'un d'autre. Il portait comme intitulé "Galien médecin". Quelqu'un l'acheta comme étant de moi, et un homme compétent en matière littéraire, intrigué par le caractère étrange du titre, désira en connaître le sujet; il lut les deux premières lignes et rejeta immédiatement l'ouvrage en se contentant de dire: "Ce n'est pas

le style de Galien; ce livre porte son nom à tort"»[12]. Dans ce cas, un libraire indélicat met sous le nom d'un médecin célèbre un livre qui n'est pas de lui. L'inverse aussi se produit: certains s'attribuent ce qui est de Galien, que je cite encore: «Je passais mes écrits à des amis ou à des élèves, sans y mettre de titre, parce que je ne les destinais pas à la publication, mais uniquement à ces personnes-là qui m'avaient demandé des aide-mémoire des leçons qu'elles avaient entendues. Quand certaines de ces personnes moururent, ceux qui vinrent après elles, trouvant ces ouvrages à leur goût, en donnèrent lecture comme s'ils étaient les leurs propres (...). Les livres de ce genre, certains de mes devanciers les ont intitulés *Ébauches*, d'autres *Esquisses*, d'autres encore *Introductions*, *Aperçus* ou *Guides*. Moi, je les ai donnés tout simplement à mes élèves, sans y mettre de titre (...). Ceux que <lors de mon second séjour à Rome> d'aucuns m'apportèrent pour que je les corrige, j'ai jugé bon de les intituler *A l'usage des débutants* (τοῖς εἰσαγομένοις)»[13].

Ailleurs encore, Galien expose avec précision comment il a traité à plusieurs reprises le même sujet, en l'enrichissant chaque fois des découvertes qu'il avait faites entre temps. Tel est par exemple le cas de *La pratique de l'anatomie*. Arrivé à Rome au début du règne de Marc-Aurèle, Galien traita le sujet en deux livres; plus tard, et après d'autres publications sur le même sujet, il composa, en gardant le même titre, un ouvrage en quinze livres. On se trouve ici devant une seconde édition très fortement augmentée. Par l'absence ou la présence d'un titre (qui comporte son nom), Galien distingue très nettement les ouvrages distribués à des amis ou à des élèves, et les ouvrages destinés au public et diffusés par les libraires.

---

[12] P. MORAUX, *Galien de Pergame. Souvenirs d'un médecin* (Paris 1985), 152.
[13] *Ibid.*, 153-154.

La situation est la même un siècle plus tard, toujours à Rome, pour les traités de Plotin, dont Porphyre a assuré l'édition. Sa *Vie de Plotin*, qui en constitue la préface, est riche de renseignements[14]. Lorsque Porphyre arrive dans l'École, vingt-et-un traités sont déjà composés; et lorsqu'il part, en 268, vingt-quatre autres traités sont achevés. Tous les traités, y compris les neuf que Plotin écrira encore avant sa mort, sont dépourvus de titre. Lorsque Porphyre, une trentaine d'années plus tard, entreprendra d'éditer Plotin comme il l'avait promis à son maître, il se trouva devant des autographes difficiles à lire et dépourvus de titre, et devant des copies diverses portant des titres différents; la seule indication complémentaire dont il disposait concernait l'ordre de composition des traités. Ceux-ci étaient donc encore ἀνέκδοτα. Suivant, selon ses propres termes, l'exemple d'Andronicos de Rhodes, éditeur d'Aristote, Porphyre, qui dispose des autographes, reconnaît que les copies faites par Amélius, le seul disciple de Plotin qui ne fût pas d'origine orientale, étaient fidèles aux originaux et bien révisées; sa tâche va donc consister d'une part à ponctuer le texte et à corriger les fautes d'expression, d'autre part à renoncer au classement chronologique des traités au profit d'un classement systématique aboutissant, au prix d'un certain nombre de divisions et de regroupements, à un total "pythagoricien" de six groupes de neuf traités, les *Ennéades*. A la fois pour préparer son travail et pour aider le futur lecteur, Porphyre a composé des sommaires (κεφάλαια) et des arguments (ἐπιχειρήματα) numérotés ensemble, dont la tradition manuscrite de Plotin n'a pas gardé de traces. Enfin, Porphyre a regroupé les six *Ennéades* en trois *sômatia* comprenant respectivement les trois premières,

[14] Voir M.-O. GOULET-CAZÉ, "L'édition porphyrienne des Ennéades", dans *Porphyre. La Vie de Plotin*, t. I (Paris 1982), 280-327.

les deux suivantes et la dernière, une répartition sur laquelle je reviendrai plus loin.

Les exemples d'édition par l'auteur lui-même ou par un disciple ressortissent-ils à la philologie du temps ? Il est permis d'en douter, mais il reste qu'ils peuvent nous éclairer aussi sur des pratiques antérieures, comme le montre Galien quand il commente Hippocrate.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, il ne semble pas que les traités de la *Collection hippocratique* aient fait l'objet d'une édition d'ensemble au Musée d'Alexandrie. Mais il reste que leur intérêt pratique et le développement de la médecine à l'époque hellénistique ont exigé la création d'instruments de travail destinés à en faciliter la compréhension, depuis le lexique offrant le sens de mots rares jusqu'au commentaire proprement dit. Ces lexiques, ces commentaires, seront examinés au cours des *Entretiens*. Leur production témoigne de la diffusion des traités hippocratiques à cette époque.

Quand Galien entreprend, dans la seconde moitié du II^e^ siècle, la série de ses grands commentaires d'Hippocrate, il utilise un texte, peut-être celui dont il disposait déjà à Pergame, mais il connaît aussi deux éditions toutes récentes de l'ensemble de la collection, celle d'Artémidore Capiton et celle de Dioscoride, l'un et l'autre prodigues de conjectures (πολλὰ περὶ τὰς ἀρχαίας γραφὰς καινοτομήσαντες [XVIII/2 p. 631 Kühn]) qu'il nous fait connaître (une trentaine pour la première, quelque quarante-cinq pour la seconde) en les discutant. D'autre part, Galien, dans les lemmes de son commentaire, reproduit le texte hippocratique qu'il avait en main. Enfin, dans les discussions textuelles, il se réfère souvent à ses devanciers, éditeurs ou commentateurs, qui avaient adopté ou proposé des leçons différentes. Le commentaire du second livre des *Épidémies*, transmis seulement dans la traduction arabe de Ḥunain ibn Isḥāq, offre un exemple développé de discussion, qui fait apparaître les principes critiques mis en œuvre par Galien et aussi par certains

de ses prédécesseurs. Au livre II des *Épidémies*, section 2, chapitre 20, l'auteur mentionne le cas d'une femme qui se remet mal de l'accouchement, difficile, de deux jumelles. Il termine par une phrase qui a donné lieu à des interprétations variées et contradictoires. La traduction allemande du lemme de Galien faite par Pfaff sur la version arabe indique: "Und der Schwanz neigte nach dem Aphrodision", ce que je traduirais en français par: "Et la queue penchait vers l'Aphrodision". Dans son commentaire, Galien déclare que ses plus anciens devanciers gardaient la phrase telle quelle, mais que d'autres, ensuite, avaient corrigé *Aphrodision* en *aphrodisia*, au sens de relations sexuelles. Après quoi, Artémidore Capiton a fait une correction beaucoup plus grave — le texte proposé par lui correspond à celui de la tradition médiévale, πρὸς δὲ τἀφροδίσια οἱ ῥόοι ἔβλαπτον — dont Galien reconnaît qu'elle donne un sens satisfaisant ("les pertes dont souffrait la femme gênaient les relations sexuelles"), mais au prix d'un véritable remaniement du texte. Héraclide de Tarente (début du I^er^ siècle avant J.-C.), au contraire, avait corrigé le mot οὐρα ("queue") en θύρα ("porte", métaphore érotique employée par Aristophane), en se contentant d'ajouter dans la lettre circulaire O un petit trait transversal (Θ). Galien cite plusieurs passages d'Héraclide, qui lui-même avait fait appel au lexique de Baccheios (ce qui atteste l'antiquité, II^e^ siècle avant notre ère, de la leçon οὐρά). Il en ressort qu'on aurait là l'adresse de la malade dont la porte (αἱ θύραι) donnait (ἔβλεπον au lieu de ἔβλαπτον) sur le sanctuaire d'Aphrodite. Galien cite enfin une correction anonyme, l'addition d'un K devant ουρα, soit le duel κούρα "deux filles"; son auteur comprend que les pertes de la mère ont duré jusqu'au moment où les jumelles ont été en âge de convoler! Sans prendre parti sur la leçon originelle, on ne peut que constater la prudence des principes critiques de Galien: toucher le moins possible au texte traditionnel, se contenter de retouches minimes portant sur une lettre. Et on doit s'interroger sur les rapports du texte médiéval

avec l'édition d'Artémidore Capiton, particulièrement dans les *Épidémies*. Quant à l'édition de Dioscoride, son auteur, plus prudent qu'Artémidore, s'était contenté de faire figurer dans la marge (ἔξωθεν), sans les insérer dans le texte, ses conjectures personnelles ou celles de ses devanciers.

Si la littérature biblique avait sa place dans mon exposé, il me faudrait parler maintenant de l'activité d'un grand philologue et vaillant éditeur, Origène, dans la première moitié du III^e^ siècle, entre Galien et Porphyre. L'usage des signes critiques dans son édition de la *Septante* révisée sur l'hébreu, ou la disposition en colonnes (Tétraples, Hexaples) de l'original hébreu et des différentes versions, sont dans la droite ligne de l'érudition alexandrine.

3. Le passage du volumen au codex et ses conséquences pour l'édition

De la série d'exemples présentée plus haut, il ressort que, à partir d'une date difficile à déterminer mais certainement antérieure au début de la période impériale, la publication des œuvres mises dans le commerce avec l'accord de leur auteur et pourvues d'un titre mentionnant son nom, ne réclame pas l'intervention préliminaire d'un grammairien. De ce point de vue, la situation est toute différente de celle où se trouvaient les éditeurs du Musée devant les poèmes homériques ou des compositions de circonstance telles que les œuvres dramatiques ou les poèmes lyriques. Alors que, pour la plupart des productions littéraires de la Grèce archaïque et classique, l'édition alexandrine représente — à l'exception de quelques papyrus ptolémaïques fort anciens — la source de la tradition ultérieure, les œuvres de la période impériale — là aussi à quelques exceptions près — ont une tradition qui remonte directement à l'exemplaire original revu et reconnu par l'auteur. Entre les deux, pour la période hellénistique, il règne une incertitude plus

ou moins grande selon qu'il s'agit de courts poèmes, pièces de circonstance adressées à une personne précise, ou d'œuvres de prose destinées à un public averti; mais rien n'empêche un poète comme Théocrite de constituer ultérieurement un recueil de ses poèmes, et inversement tel ouvrage historique a pu connaître une diffusion partielle, livre par livre, avant que l'auteur ne reprenne l'ensemble et y apporte les retouches nécessaires pour la publication. Il faut faire, pour cette période, une place particulière aux œuvres de caractère technique (fussent-elles en vers comme les *Phénomènes* d'Aratos[15]), sujettes à révision avec les progrès de la science, et aux traités philosophiques: la diffusion de ceux-ci a varié selon l'École dont ils étaient issus, comme on a déjà pu le constater, pour l'époque classique, en comparant le sort des dialogues de Platon destinés au public et celui des ouvrages ésotériques d'Aristote.

Malgré les incertitudes qui pèsent sur les conditions de publication des œuvres hellénistiques, il est assuré que la tâche des éditeurs de l'époque impériale n'a rien à voir avec ce qu'avait été l'activité des grammairiens alexandrins. Les textes archaïques ou classiques établis par les savants du Musée sont reçus de tous comme une vulgate, les œuvres contemporaines sont confiées aux libraires dans l'état révisé par l'auteur lui-même. Il ne reste donc, pour ceux qui auraient une vocation d'éditeur, que des ouvrages conservés jalousement dans une bibliothèque d'École ou longtemps cachés comme un trésor; il

---

[15] C'est ainsi que, dès la première moitié du IIe siècle avant J.-C., à Rhodes, Attale rectifie le texte d'Aratos. Dans sa préface, citée par Hipparque, il prétend "avoir corrigé le livre conformément à l'intention de l'auteur" en suivant le principe le plus solide, "l'accord du poète avec la réalité des phénomènes"; et il qualifie son travail d'édition révisée [... τὸ τοῦ Ἀράτου βιβλίον... διωρθωμένον ὑφ' ἡμῶν] accompagnée d'un commentaire [τὴν ἐξήγησιν αὐτοῦ] (Hipparque, I 3, 3 Manitius, cité et traduit par J. MARTIN, *Histoire du texte des Phénomènes d'Aratos* [Paris 1956], 24 et n. 2).

est probable que, pour certains d'entre eux, c'est leur caractère technique qui les avait fait écarter. L'édition d'Aristote par Andronicos de Rhodes, celles des traités hippocratiques par Artémidore Capiton et par Dioscoride, sont des exemples de ces travaux éditoriaux postérieurs de plusieurs siècles à la rédaction de l'œuvre. Mais ces exemples sont rares et limités le plus souvent aux traités techniques: il suffit de mentionner, pour une période plus récente, l'édition des *Éléments* d'Euclide due à Théon (fin du IV^{e} siècle) ou les travaux d'Eutocius (début du VI^{e} siècle) sur les livres I à IV des *Coniques* d'Apollonios de Pergè.

La situation va se modifier à la suite d'un changement survenu dans la forme du livre, un changement capital, dont les origines et les premiers développements se situent à Rome, et non dans l'Orient hellénique. La naissance du codex, liée étroitement à l'usage d'un nouveau support de l'écriture, le parchemin, va bouleverser les usages des libraires et des auteurs, tous habitués au rouleau de papyrus et à ses contraintes.

Les avantages du codex, livre à pages, paraissent nombreux: les deux faces du support de l'écriture sont utilisées, d'où une dépense deux fois moindre pour une même matière; la lecture n'exige pas, comme avec le rouleau, l'emploi simultané des deux mains, l'une déroulant, l'autre enroulant; la recherche d'un passage déterminé est beaucoup plus rapide.

Mais le codex présente deux autres avantages qui ont exercé une influence sur la pratique des libraires, des éditeurs et des auteurs eux-mêmes. Le premier est une capacité bien supérieure à celle d'un rouleau, de l'ordre de cinq en moyenne. Le second est l'apparition d'une unité autonome — la page avec ses marges; certes les colonnes du rouleau étaient distinctes, mais leurs marges latérales restaient mal définies alors que celles de

la page, qu'elle porte une ou plusieurs colonnes[16], sont matériellement fixées.

Avec les rouleaux, la difficulté majeure était de contrôler, pour les ouvrages d'une certaine longueur, que l'ensemble était complet; il fallait ensuite s'assurer de l'ordre dans lequel ils devaient être lus. Le codex permet de rassembler en lui le contenu de plusieurs rouleaux et d'en arrêter définitivement l'ordonnance. Les classements proposés successivement pour les dialogues de Platon — par trilogies, par tétralogies[17] — ou la détermination de l'ordre de la lecture des traités médicaux pour les débutants, trouvent une solution avec le passage du rouleau au codex. Ainsi apparaît sous une forme matérielle la notion de *corpus*, de collection[18]. Les quatre livres des Épinicies de Pindare, qui occupaient quatre rouleaux de papyrus dans l'édition alexandrine, se trouvent rassemblés en un codex qui en fixe l'ordre — un ordre inexact puisque, par suite de l'interversion de deux rouleaux, les *Néméennes* ont été placées avant les *Isthmiques*, une erreur de classement qui s'est perpétuée

---

[16] La disposition usuelle est à pleine page (une colonne), plus rarement sur deux colonnes. Au IV[e] siècle, les manuscrits bibliques de grand format ont trois colonnes (le *Vaticanus*) ou même quatre colonnes (le *Sinaiticus*) . A ces deux derniers types pourraient s'appliquer les adjectifs τρισσὰ καὶ τετρασσὰ employés par Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin* (IV 37), à propos des exemplaires de la Bible commandés par l'empereur.

[17] Ces trilogies ou tétralogies n'avaient pas de réalité matérielle: des dialogues très courts y figurent comme unité, au même titre que la *République* (dix livres) ou les *Lois* (douze livres). Une bonne mise au point sur les deux classements est donnée par A. CARLINI, *Studi sulla tradizione antica e medievale del Fedone* (Roma 1972), 24-28.

[18] Voir "La formation d'un corpus: un problème d'histoire des textes dans la tradition des *Vies parallèles* de Plutarque", in *RHT* 12-13 (1982-83), 1-12.

jusqu'aux plus récentes éditions imprimées[19]. Quand Porphyre a édité Plotin, il a regroupé les six *Ennéades* en trois tomes de contenu à peu près égal qu'il qualifie de σωμάτια (I-III, IV-V, VI). Pour les historiens, l'usage à peu près général a été de grouper les rouleaux — les livres dans la terminologie des auteurs eux-mêmes à partir de Polybe, sinon plus tôt — par cinq comme y invitait leur total, un multiple de dix le plus souvent[20]. Ainsi s'explique que la tradition byzantine ne nous ait transmis pour la plupart des historiens que des groupes de cinq livres ou de multiples de cinq livres. De Polybe, les cinq premiers livres (sur un total de quarante) nous sont parvenus et les *Excerpta antiqua* vont de I à XVIII comme si leur auteur avait eu en main une série d'exemplaires avec les vingt premiers livres, le dernier tome étant peut-être mutilé à la fin. Pour Diodore de Sicile, sur un total de quarante livres nous en avons quinze (I à V et XI à XX). Le cas des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, qui comptaient vingt livres, est particulièrement significatif: seuls les dix premiers nous sont parvenus en entier dans le *Chisianus* R VIII 60 (*gr.* 51), avec la souscription finale τέλος σὺν θεῷ τοῦ δευτέρου βιβλίου, ce deuxième βιβλίον n'étant pas un rouleau de papyrus, mais un codex contenant cinq livres (VI-X), comme le premier βιβλίον (I-V), le mot étant détourné de son sens originel; des extraits des vingt livres nous sont parvenus par une autre voie médiévale. Avec

---

[19] Les *Entretiens* d'Épictète ont été rassemblés en deux tomes de quatre livres chacun; l'un des deux ne nous est pas parvenu. Le regroupement pouvait dépendre de celui qui commandait la copie. Pour le *De civitate Dei*, saint Augustin propose, dans une lettre publiée seulement en 1935, de regrouper pour la reliure les vingt-deux livres en deux (10+12) ou en cinq (5+5+4+4+4).

[20] Pour respecter ces décades et leur valeur symbolique, l'auteur était parfois contraint, en raison de l'ampleur du sujet, de répartir un même livre sur deux rouleaux de papyrus, comme il a déjà été dit (p. 56 et p. 58) et comme on le verra dans un instant.

l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, en quatre-vingts livres, on peut suivre la disparition progressive des groupes de cinq: le patriarche Photius, au milieu du IX^e^ siècle, en connaissait l'ensemble (*Bibl.*, cod. 71); dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, l'*Epitome* de Jean Xiphilin s'étend du livre XXXVI au livre LXXX; seuls les livres XXXVI à LX sont parvenus aux humanistes de la Renaissance. L'existence d'éditions des historiens grecs d'époque hellénistique et d'époque romaine, avec regroupement de cinq livres par codex, ne fait pas de doute. Que s'est-il passé, avec l'adoption du codex, pour des œuvres plus courtes, indépendantes les unes des autres, comme les tragédies attiques? C'est une question qui se pose et à laquelle je tenterai d'apporter une réponse.

En raison de leur longueur moyenne, les tragédies occupaient chacune un rouleau. A la différence des poèmes lyriques rassemblés en livres par Aristophane de Byzance, les tragédies étaient classées par auteur et alphabétiquement d'après l'initiale de leur titre. A côté des collections d'arguments (ὑποθέσεις) suivant l'ordre de l'alphabet, dont les publications papyrologiques nous ont fait connaître plusieurs exemples, le groupe des pièces d'Euripide dites alphabétiques nous offre une suite dont les titres s'échelonnent de E (*Hélène*) à K (*Cyclope*) en passant par H (*Héraclès*, *Héraclides*) et I (*Suppliantes, Iphigénie en Tauride, Iphigénie à Aulis*). Il suffisait de rassembler les pièces par cinq pour obtenir une disposition comparable à celle du groupement par cinq des livres d'historiens. Mais autant une suite de cinq livres appartenant à un même ouvrage présente une unité interne, autant est lâche le lien entre des tragédies rapprochées par l'initiale de leur titre.

La solution qui a été adoptée d'une manière générale pour les œuvres poétiques est celle du choix répondant au contenu d'un codex, avec, en tête, la *Vie* de l'auteur. Et le choix, à mon avis, est étroitement lié à l'emploi du codex. Bien plus, l'apparition du commentaire marginal me paraît elle aussi associée au

développement du codex, à une date assez haute. Il convient d'examiner les données de fait.

Je commencerai d'abord par une mise en garde contre la tentation de ce que je nommerais l'alexandrinocentrisme. Pendant un siècle et demi ou un peu plus, de la fondation du Musée aux difficultés que connaît l'Égypte dans la seconde moitié du IIe siècle, ou, en d'autres termes, de Zénodote aux disciples d'Aristarque, Alexandrie rayonne sur tout le monde hellénistique. L'apparition et la concurrence de nouveaux centres de science et d'érudition dans la Méditerranée orientale d'une part, la montée de la puissance romaine d'autre part, vont atténuer la primauté de la capitale lagide. Dès le principat, avec la fondation des premières bibliothèques de Rome, la capitale de l'empire va attirer de plus en plus les savants, les érudits et les professeurs de toute espèce. Au siècle des Antonins, Rome est devenue la capitale de l'hellénisme. Les trouvailles de papyrus littéraires, si abondants dans l'Égypte du IIe siècle, gauchissent un peu notre jugement: la documentation provient d'Égypte, il ne s'ensuit pas que la capitale de ce pays soit restée le centre de l'hellénisme; la bibliothèque philosophique d'Herculanum est là pour nous le rappeler.

Utilisons donc la documentation papyrologique sans préjuger de ce qu'elle peut nous apprendre. Je limiterai son examen à l'un des trois Tragiques, Euripide, le mieux représenté dans les papyrus et pour qui nous disposons depuis peu d'une liste de témoignages établie par O. Bouquiaux-Simon et Paul Mertens[21].

Les tableaux ci-dessous fournissent les principales données à prendre en compte. Le premier concerne les pièces dites du choix, d'*Alceste* aux *Troyennes*, plus le *Rhésos*; le second, les pièces dites alphabétiques.

---

[21] Parue dans *Papyrologica Lupiensia* 1 (1992), 95-107.

Titre	Nombre de témoins	Limites chronologiques des attestations	Codex de papyrus	Codex de parchemin
Alceste	1	II/III	0	0
Andromaque	10	II-VII/VIII	3	1 ou 2
Bacchantes	7	Ia-V/VI	3	0
Hécube	10	III/IIa-V	1	0
Hippolyte	4 (+ 1 ostracon)	IIIa-VI (IIa)	0	1
Médée	14	IIa-V/VI	4	1
Oreste	17	III/IIa-VI/VII	7	2
Phéniciennes	21 (+ 1 ostracon) (+ 1 tablette)	III/IIa-VI/VII (IIa) (IV/V)	5	0
Troyennes	0 (1 tablette) (1 commentaire)	 (I) (V)	0	0
Rhésos	1	IV/V	1	0
Total	85		24	5 ou 6

TABLEAU 1
Pièces du choix

Titre	Nombre de témoins	Datation	Postérieur au IIe siècle
Cyclope	0		
Électre	0 (argument)	(III)	
Hélène	1	Ia	
Héraclès	2	IIIa et IIIa	
Héraclides	0		
Ion	0 (1 citation dans un document)	(III)	
Iphigénie à Aulis	3	IIIa, IIa et III	1 (III)
Iphigénie en Tauride	3	IIIa, I/II et III/IV	1 (III-IV)
Suppliantes	0		
Total	9		2

TABLEAU 2
Pièces alphabétiques
(toutes sur rouleau de papyrus)

De la comparaison entre les tableaux 1 et 2, il ressort qu'en Égypte aucune des neuf pièces alphabétiques n'est attestée sur codex, alors que cette forme de livre est utilisée pour une trentaine d'exemplaires de l'une ou l'autre des neuf pièces du choix plus le *Rhésos* (vingt-quatre pour le codex de papyrus, cinq ou six pour le codex de parchemin). D'autre part, à l'exception d'*Alceste*, les pièces du choix ont des représentants jusqu'au Ve siècle, et même largement au-delà pour la moitié d'entre elles, alors que deux restes de pièces alphabétiques seulement sont postérieurs à l'an 200; ils appartiennent l'un et l'autre à des rouleaux de papyrus.

Des pièces d'Euripide, beaucoup plus nombreuses — soixante-dix environ — , qui n'appartiennent pas à l'une ou l'autre des deux séries recensées, quatre seulement sont attestées après le III^e^ siècle: une sur rouleau de papyrus (*Œdipe*, IV^e^ s.), une sur codex de papyrus (*Sciron* [?], V^e^ s.), deux sur codex de parchemin (*Mélanippe captive* [?], V^e^ s.; *Phaéton*, IV^e^ s., fragment palimpseste d'origine non égyptienne); il est possible que le fragment des *Crétois*, reste d'un codex de parchemin du II^e^ siècle, le plus ancien connu avec un texte grec, soit d'origine occidentale.

Quel que soit le lieu où le choix de neuf tragédies d'Euripide plus le *Rhésos* a été établi, tout se passe en Égypte comme si les pièces qui en étaient exclues avaient été, dans de brefs délais, retirées du commerce de librairie. L'effet rappelle, à quelques siècles de distance, celui qui a été constaté pour les papyrus d'Homère autour de l'an 150 avant notre ère.

Un tel changement, avec ses répercussions rapides, est sans aucun doute à mettre en relation avec les programmes scolaires, au sens le plus large. Certes, des érudits ou des amateurs éclairés ont pu continuer à commander et obtenir des copies de pièces non comprises dans le choix: ce n'est pas au seul hasard qu'il faut attribuer la prédominance du codex de parchemin (deux sur trois = 66%) pour ces pièces, alors que la proportion est au plus de 20% (cinq ou six sur vingt-neuf ou trente) pour les pièces du choix. Mais, dans l'ensemble, la restriction s'est opérée assez rapidement: en plaçant vers la fin du II^e^ siècle le choix d'Euripide, et en même temps celui des autres poètes, dramatiques ou lyriques (Sappho, Pindare), on a des chances de mettre en accord ces choix et la transcription sur un même codex, éventuellement deux, des pièces ou livres ainsi sélectionnés. Parmi les fragments papyrologiques d'Euripide, certains proviennent d'un codex de papyrus contenant au moins deux tragédies du choix, par exemple les *Phéniciennes* et *Médée* (ordre non déterminé) dans les *P.Berol.* 17018, 21218 et

13231 E, du V^e siècle, *Médée* et *Oreste* (ordre non déterminé) dans le *P.Oxy.* 1370, du V^e siècle, ou même au moins quatre, sinon cinq, comme dans le *P.Oxy.* 3718, lui aussi du V^e siècle, qui, après deux ou trois pièces non identifiées, donnait à la suite *Oreste* et les *Bacchantes*. Il est vraisemblable que les autres fragments de codex sont eux aussi les restes de livres groupant plusieurs tragédies.

Le témoignage des papyrus d'Euripide est éclairant sur les rapports du choix[22] et du codex. Mais il faut ajouter que les pages du codex, avec leurs marges, offraient un espace pour des remarques explicatives ou critiques, indispensables pour l'utilisation du texte dans l'enseignement. Le corpus de scholies entourant le texte, que présentent les grands manuscrits classiques du X^e siècle (*Venetus* A de l'*Iliade*, *Ravennas* d'Aristophane, *Laurentianus* d'Eschyle, Sophocle et Apollonios de Rhodes, pour ne citer que les plus fameux), a des sources antiques, comme en témoignent les souscriptions bien connues de ces manuscrits, mais la constitution du corpus a été attribuée, le plus souvent, à l'activité des érudits de la Renaissance macédonienne. Rien ne montre mieux cette tendance que les deux articles de G. Zuntz sur les scholies d'Aristophane, publiés juste avant la dernière guerre et réédités en 1975 avec une postface qui marque une certaine évolution de l'auteur[23]. En fait, ce problème du commentaire marginal n'est pas directement de mon

---

[22] Une autre forme de choix est représentée par les anthologies constituées autour d'un ou plusieurs thèmes (à ne pas confondre avec les anthologies, collections de pièces de petite taille, comme les recueils antiques d'épigrammes et la fameuse *Anthologie Palatine*). La plus importante de ces anthologies thématiques est celle de Jean Stobée (V^e siècle), qui repose pour une large part sur des recueils antérieurs. Le genre lui-même remonte au début de la période hellénistique, mais j'hésiterais à y voir une édition au sens propre; c'est plutôt un travail de seconde main.

[23] G. ZUNTZ, *Die Aristophanes-Scholien der Papyri* (Berlin ²1975).

ressort dans ces *Entretiens*. Je me contenterai donc de mentionner ici quelques témoignages sur l'utilisation des marges du codex. D'abord des restes de codex de papyrus:

— un Callimaque d'Oxyrhynchos (n° 32 Pfeiffer), partagé entre Berlin, Oxford et Florence, daté du III^{e} siècle par Pfeiffer, ramené à la seconde moitié du IV^{e} siècle par Cavallo-Maehler;

— un autre Callimaque d'Oxyrhynchos (n° 37 Pfeiffer), remarquable par son format (la largeur de la page est supérieure à 370 mm) et par l'ampleur de ses marges: plus de 80 mm pour les marges supérieure et latérale, plus de 55 mm pour la marge inférieure; une date aux alentours de 500 me paraît probable [Turner, VI^{e} ou VII^{e} s. (?); Cavallo-Maehler, VI^{e} s.];

— le Pindare de Vienne (*P.Rain.* 1, 23), coin supérieur d'un folio de grand format portant seulement des scholies dont la disposition à intervalles irréguliers prouve qu'elles accompagnaient le texte poétique; daté du III^{e} siècle, il a été rajeuni considérablement dans un *erratum* publié sept ans plus tard: "Scholienschrift des VI. Jahrh. n.Chr. (vielleicht etwas früher)";

— le texte non identifié avec *marginalia* du *P.Oxy.* 3709, du III^{e} siècle: "It is possible that the fragment is from the top corner of a codex" (M.W. Haslam, in *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. 53 [1986], pp. 88-89).

Puis un codex de parchemin:

— le célèbre Dioscoride de Vienne, offert à Anicia Juliana peu avant 512, porte dans la marge inférieure de plusieurs pages, de la main du copiste mais dans une écriture de plus petit module, des extraits de Galien et de Crateuas (par exemple f. 30^{r}).

Enfin quelques attestations littéraires, avec le verbe παραγράφειν "écrire à côté, dans la marge" et παράκεισθαι "se trouver à côté, dans la marge", le couple d'adverbes ἔξωθεν et ἔσωθεν, désignant respectivement ce qui est en dehors de la colonne écrite et ce qui se trouve à l'intérieur de celle-ci. On trouve les deux verbes employés dans les souscriptions des

grands manuscrits classiques déjà mentionnées plus haut. A ces textes bien connus on ajoutera une remarque d'Eutocius (vers 500) dans son commentaire d'Apollonios de Pergè: ἔξωθεν δὲ ἐν τοῖς συντεταγμένοις σχολίοις (ed. I.L. Heiberg, t. II, p. 176) et une note du grammairien Théognostos (fin du VIII[e] siècle): οὕτως εὗρον παρακείμενον σχόλιον εἰς τὰ Ἔργα Ἡσιόδου (Théognostos, dans J.A. Cramer, *Anecd. Oxon.* II, p. 99, 4, citant la scholie aux *Travaux et Jours* d'Hésiode, 115 b [p. 51, 25-52, 6 Pertusi]).

Je ne développerai pas davantage ce qui concerne le commentaire marginal, dont les chaînes exégétiques inaugurées par Procope de Gaza au début du VI[e] siècle semblent être une imitation, et me contenterai de signaler brièvement quelques innovations en rapport avec le texte lui-même.

L'une concerne les œuvres de prose et le rythme de la phrase; l'autre, les ouvrages poétiques et l'analyse des vers lyriques. Saint Jérôme, dans la préface de sa traduction du prophète Isaïe[24], déclare qu'il a voulu imiter, dans la présentation matérielle du texte *quod in Demosthene et Tullio solet fieri, ut per cola scribantur et commata*, c'est-à-dire matérialiser la composition rhétorique du discours par une division en lignes de sens plus ou moins longues. Castor de Rhodes, rhéteur des alentours de l'an 500, auteur d'un Περὶ μέτρων ῥητορικῶν, cite des exemples de division *per cola et commata* appliquée au début de l'oraison funèbre de Périclès (Thuc. II 35) et à l'exorde du discours *Sur la Couronne* de Démosthène. A Athènes, au début du V[e] siècle, lorsque les bâtiments de la bibliothèque d'Hadrien, endommagés en 396 par Alaric, furent restaurés par le Préfet du prétoire Herculius, le bibliothécaire, Philtatios, reconstitua le fonds et fut récompensé d'une statue pour avoir montré, à propos des livres écrits *per cola*, ce qu'était la mesure

[24] *PL* XXVIII 825.

du *côlon* (Olympiodore, dans Phot. *Bibl.* cod. 80, p. 61 a 7-11)[25]. Quelques décennies plus tard, toujours à Athènes, Proclus mentionne à deux reprises, dans ses commentaires de Platon, des exemplaires κεκωλισμένα du philosophe: ils sont plus exacts (*In Ti.* II p. 308, 25-33 Diehl[26]); la leçon qu'ils offrent en un certain passage est récente (*In Rempubl.* II p. 218, 28-29 Kroll). Il s'agit donc, avec ces exemplaires, d'une édition soignée, dont l'auteur anonyme, ne reculant pas devant l'innovation, a adopté une disposition originale qui vise à souligner la composition rhétorique.

Avec les œuvres des poètes lyriques, certaines indications pourraient laisser croire qu'on a aussi innové dans la division en *côla* des strophes ou des ensembles chantés. Il n'en est rien. A la fin du I^er^ siècle, le travail d'Héliodore, mentionné dans le *Venetus* d'Aristophane (κεκώλισται πρὸς τὰ [ou: ἐκ τῶν] Ἡλιοδώρου) n'était pas une nouvelle division des parties lyriques de la comédie, c'était en fait une analyse métrique avec indication des signes strophiques et des indentations (ἐν ἐκθέσει / ἐν εἰσθέσει) du texte. Les scholies métriques de Pindare sont une description des *côla* tels que les présentait l'édition d'Aristophane de Byzance; il est possible qu'elles soient l'œuvre d'un grammairien antérieur à Apollonios Dyscole, Dracon de Stratonicée, qui selon la *Souda* avait écrit sur les vers de Pindare, de Sappho et d'Alcée. Beaucoup plus tard, dans la seconde moitié du V^e^ siècle, le grammairien Eugénios, qui

---

[25] Voir H.D. SAFFREY, "Proclus, les Muses et l'amour des livres à Athènes au V^e^ siècle", in *From Athens to Chartres. Neoplatonism and Medieval Thought.* Studies in Honour of Edouard Jeauneau, ed. H.J. WESTRA (Leiden 1992), 163-171.

[26] Il faut ici corriger κεκολασμένοις en κεκωλισμένοις, tout comme, dans la *Bibliothèque* de Photius, cod. 80 (t. I, p. 179 Henry = p. 61 a, 8-9), il faut remplacer κεκολλημένων par κεκωλισμένων et adopter la leçon de A, κῶλου, et non celle de M, κόλλου.

enseignait à Constantinople, écrivit une colométrie des parties chantées d'Eschyle, Sophocle et Euripide, tirées de quinze drames. Sans chercher à déterminer quelles pouvaient être ces pièces et comment elles se répartissaient entre les trois Tragiques, je dirai qu'une fois encore il doit s'agir d'une description de la division en *côla* mise au point par Aristophane de Byzance. Le témoignage des papyrus prouve l'unité de la division colométrique, que confirment les manuscrits byzantins. Lorsqu'il y a une discordance marquée, il faut d'ordinaire accuser l'ignorance ou plutôt l'indifférence du copiste, tel celui du *P. Oxy.* 3717, qui a transcrit au II^e^ siècle, au verso d'un document, les v. 1377-1396 d'*Oreste*, "a careless piece of copying by an uncomprehending scribe" (M.W. Haslam, in *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. 53 [1986], p. 133). Le cas d'une colométrie différente, sinon erronée, est exceptionnel; il est possible qu'on en ait un exemple au début de notre ère, sinon un peu plus tôt, dans le *P.Oxy.* 1177 d'Euripide (*Phéniciennes* 171-185 et 220-226) auquel semble se rattacher le *P.Oxy.* 3714 (v. 625-635).

S'il fallait tirer une conclusion pratique de ce long exposé, ce serait la suivante: l'histoire des éditions dans l'antiquité ne se comprend bien que si l'on tient compte en même temps de l'histoire du livre. Après les contraintes du rouleau de papyrus, les possibilités offertes par le codex, qu'il fût de parchemin ou de papyrus, ont été rapidement exploitées, comme je viens de le montrer. Il en a été de même pour d'autres possibilités plus matérielles: le numérotage des pages, ou pagination; le décompte des lignes ou vers à la page, substitut de la stichométrie primitive; le titre courant, aide à la consultation d'un passage déterminé. Toutes ces nouveautés si utiles et dont certaines nous semblent indispensables ne vont pas tarder à être abandonnées, les unes pour un bon millénaire, d'autres définitivement. Seul le numérotage des cahiers — les signatures qui en garantissent

l'ordre de succession — a été maintenu sans interruption, par nécessité.

DISCUSSION

F. Montanari: Jean Irigoin ha terminato la sua ricca e ben esemplificata esposizione evidenziando un concetto importante, che è stato una delle linee portanti della relazione: la storia delle edizioni dei testi nell'antichità e i problemi collegati non si possono capire del tutto se non si tiene conto parallelamente della storia del libro. E' un altro problema al quale gli studi di storia della filologia di solito non fanno spazio sufficiente, forse anche perché spesso mancano le conoscenze specialistiche e tecniche necessarie. Certo è un tema che fa solo sporadiche comparse nella *Storia della filologia* di Pfeiffer (che comunque scrive: «la stessa esistenza della filologia è subordinata al libro», trad. it. p. 62; cfr. per es. p. 130 e altrove), probabilmente anche perché il periodo da lui trattato non arriva all'età imperiale, quando in questo campo fenomeni di portata decisiva, come abbiamo sentito, si produssero con una evidenza difficilmente trascurabile. Certo è un tema di cui dovremo imparare a tenere maggiormente conto: ho voluto cominciare da questo fatto perché mi pare l'acquisizione generale — come del resto ha indicato lo stesso Irigoin — che dobbiamo trarre dalla relazione.

Ci sono molti argomenti sui quali vale la pena soffermarsi ancora. Sappiamo bene che l'allestimento di nuove edizioni basate su nuovi criteri è uno degli aspetti fondamentali e più caratterizzanti, e anche più gravidi di conseguenze, della situazione culturale determinatasi nell'età ellenistica. Accanto al commentario, risultato tipico del lavoro dei grammatici alessandrini fu l'*ekdosis*: una nuova edizione comportava sia opera di emendamento sul testo tradito, sia scelta fra varianti rinvenute in copie diverse. Questi due aspetti sono stati differentemente

enfatizzati e c'è stato chi ha voluto sottrarre totalmente all'impostazione critico-filologica e intellettuale dei maggiori grammatici alessandrini il confronto di copie e la scelta fra varianti testuali, facendone soprattutto dei congetturatori capaci di correggere senza scrupoli un testo ritenuto, per i più svariati motivi, corrotto e insostenibile. In realtà, anche se non c'è alcun dubbio che spesso gli alessandrini intervenissero con una certa disinvoltura sui testi, pare impossibile sottrarre loro almeno un certo lavoro di collazione e di scelta fra varianti di fronte a una tradizione non univoca, a copie discordanti: dunque, una vera idea di critica testuale e di storia del testo, anche se ai nostri occhi ancora embrionale e magari non applicata con totale coerenza. Ma basta aver individuato il problema dei guasti nella tradizione e della correttezza dei testi e aver concepito e attuato il metodo per affrontarlo e perseguire il testo genuino, perché un progresso intellettuale di decisiva importanza sia stato acquisito per sempre: nei maggiori filologi alessandrini l'unità organica e solidale di critica del testo e interpretazione è operante, bisogna rendersi ben conto della portata che l'inizio di questo progresso scientifico ha significato nella storia della cultura. Zenodoto, come Irigoin ha giustamente indicato, ha compiuto il passo decisivo con il suo atteggiamento prudente nei confronti del testo e l'invenzione dell'*obelos* come segno di dubbio filologico. Mi pare peraltro da ricordare anche come a questo proposito ci sia stata un'evoluzione significativa dopo Zenodoto: per il testo omerico, oltre alla proposta di espunzione segnata con l'*obelos*, egli ricorreva a quanto pare anche a un intervento più drastico, cioè alla vera e propria "eliminazione" che avrebbe portato a condannare all'oblio un certo numero di versi. Probabilmente anche per l'affinarsi dell'uso dei segni critici, questo procedimento e la terminologia che lo identifica non compaiono per i filologi successivi e sembra che quei versi, che sarebbero stati condannati da Zenodoto, siano stati per così dire "salvati" dalla perdita. Anche per quanto riguarda il ricorso a congetture probabilmente ci fu un'evoluzione, nel senso che si proseguì sulla linea della prudenza da lui iniziata: Aristofane e Aristarco sembrano essere stati più conservatori (il che nulla toglie al valore iniziale di Zenodoto).

Si è discusso molto anche su cosa fosse l'edizione alessandrina: cosa produceva esattamente un grammatico quando faceva una *ekdosis*? Una possibilità è che il risultato del lavoro fosse proprio una nuova copia recante il *suo* testo; l'altra è che egli lavorasse su una copia già esistente, opportunamente scelta, e che su questa facesse i suoi interventi, apponendo segni critici, scrivendo nei margini varianti o brevi note oppure ricorrendo alla trattazione filologica del commentario. Se ho ben capito, mi pare che Irigoin immagini il seguente procedimento: il filologo sceglieva, con scelta ben oculata, una copia di base del testo (dunque una copia del testo diffuso) e su questa lavorava, mettendo segni critici e discutendo varianti e interpretazioni nell'*hypomnema* (mi chiedo allora: questo vuol dire in sostanza che *hypomnema* e *ekdosis/diorthosis* erano di fatto la stessa cosa?). Io sono del tutto incline a condividere la suddetta rappresentazione del modo di procedere del filologo alessandrino per quanto riguarda Aristarco e l'epoca a lui successiva, quando l'*hypomnema* era diventato un prodotto usuale dell'attività filologica: ho difficoltà a immaginarmi la stessa situazione per Zenodoto e Aristofane di Bisanzio, per i quali non abbiamo notizie che abbiano scritto un *hypomnema*. Se per l'edizione di Zenodoto penso alla copia di base corredata nei margini da varianti, quasi un apparato, e forse brevi annotazioni, il che potrebbe spiegare molte cose, mi chiedo quale fosse concretamente l'indicazione e il significato della "eliminazione" di versi (per cui esiste una terminologia precisa, cfr. K. Nickau, *Untersuchungen zur textkritischen Methode des Zenodos von Ephesos* [Berlin-New York 1977], capp. I-II): ha senso allora discutere se questi versi "eliminati" restavano nel testo? Un altro problema legato a questo è l'influenza avuta dal lavoro dei grammatici alessandrini: la fissazione del *numerus versuum* mostra che il testo scelto come base da Zenodoto rimase rispettato, nel senso che furono conservati anchi i versi per cui Zenodoto proponeva la "eliminazione". Sappiamo anche però che la presenza nella tradizione manoscritta delle lezioni scelte dai maggiori filologi alessandrini è in genere relativamente scarsa: questo fa pensare che si siano usate di preferenza copie con quel numero di versi, ma generalmente non si siano prodotte copie corrette sulla base delle *ekdoseis/diorthoseis* dei grammatici e queste non furono all'origine di una copiosa filiazione di esemplari.

Grazie alla relazione di Irigoin, abbiamo visto come anche in questo settore, cioè quello della storia delle edizioni dei testi, un quadro più attendibile e completo lo si abbia solo tenendo conto di quanto accaduto nel periodo complessivo costituito dall'età ellenistica e dall'età imperiale. Già a partire dal I sec. a.C. il primato di Alessandria si attenua e il centro si sposta progressivamente a Roma: il mondo della filologia non è più alessandrinocentrico. Sono illuminanti le riflessioni presentate sulla diversa storia editoriale per le opere di età classica per le quali esistette un'influente edizione alessandrina, e per quelle di età imperiale, per lo più derivate da una copia d'autore, e di conseguenza su come sia stato diverso il compito e il lavoro compiuto dagli editori alessandrini rispetto agli editori di età imperiale. L'attività dei grammatici alessandrini si svolse soprattutto sui poeti, a cominciare da Omero, perché i poeti rappresentavano la vera base essenziale della *paideia* classica, ma almeno a partire da Aristarco il campo si allarga rapidamente ai prosatori ed è difficile sapere se prima le opere in prosa erano del tutto trascurate: voglio ricordare che la definizione di Dionisio Trace (sicuramente autentica: cfr. la relazione di Schenkeveld) della *grammatikè* come *empeiria* delle opere di poeti *e prosatori* comprende evidentemente anche il lavoro sulle opere in prosa (cfr. la relazione di Maehler). Irigoin ha detto come per gli autori di età ellenistica la situazione sia più problematica ed ha ben esemplificato l'influenza che la pratica editoriale può aver esercitato sulle caratteristiche esterne con le quali i poeti ellenistici presentavano e strutturavano le loro opere. E' sicuramente più difficile farsi un'idea del lavoro che fu compiuto sulle opere dei poeti ellenistici: comunque il commentario a Callimaco del papiro di Lille ci ha mostrato come in età alessandrina si sia iniziato assai presto a studiare i contemporanei (cfr. anche il celebre *P.Louvre* 7733, commento a un'elegia probabilmente di Filita) e quando si arriva all'età augustea (soprattutto con Teone) i poeti alessandrini sono già un comune terreno di lavoro filologico. Nell'arco di tempo fra Zenodoto e l'età augustea (Didimo, Aristonico, Teone) mi pare che l'attività filologica sia arrivata a un raggio assai vasto di interessi, si direbbe praticamente a tutti gli aspetti principali della letteratura greca arcaica, classica e 'contemporanea', cioè ellenistica (senza dover pensare senz'altro a edizioni e commenti plurimi per tutti

gli autori). Torneremo certo anche su questo punto con la relazione di Maehler.

Per terminare, una indicazione su un dato particolare, a proposito dei codici di papiro con scoli: penso che sia da aggiungere il frammento di Berlino dell'*Athenaion Politeia, P.Berol.* 5009, probabilmente del IV sec. (cfr. Aristoteles. *Athenaion Politeia*, ed. M. Chambers [Leipzig 1986], pp. V sgg.), un codice di papiro che a quanto pare recava negli ampi margini degli scoli non più leggibili (cfr. M. Chambers, in *TAPhA* 98 [1967], 62 sgg.; F. Montanari, «L'"Athenaion Politeia" dai papiri alle edizioni», in *L'«Athenaion Politeia» di Aristotele*, a cura di L.R. Cresci et L. Piccirilli [Genova 1993], 3-24).

J. Irigoin: Sur la présentation des éditions alexandrines d'Homère, sur le rapport entre le texte poétique pourvu de signes critiques et le commentaire qui le justifie et l'éclaire, j'ai dû faute de temps me contenter de remarques rapides, sans noter assez clairement les progrès philologiques et matériels qui se manifestent au cours de plus d'un siècle, de Zénodote à Aristarque.

Sur la terminologie proprement dite — ἔκδοσις, διόρθωσις et ὑπόμνημα — les deux premiers mots, qui sont de genre animé, relatifs au texte et à son établissement, manifestent l'activité du grammairien, mais avec un certain flottement entre eux; en revanche, le nom neutre ὑπόμνημα désigne bien ce que nous appelons un commentaire continu, suivant l'ordre du texte poétique (c'est aussi un autre nom neutre, σύγγραμμα, qui sert pour désigner une monographie).

D. M. Schenkeveld: Is not the Derveni-papyrus proof of the existence of something like an ὑπόμνημα before the Alexandrian time?

And in connection with the problem of Zenodotus *hypomnemata* I refer to the article of H. van Thiel (*ZPE* 90 [1992], 1 ff.): Zenodotus points out that similar expressions to that in the line under discussion are found in other lines. A simple sign of reference is not enough, and Zenodotus must have written down the lines he refers to.

J. Irigoin: Vous avez raison de rappeler que la notion de commentaire est antérieure aux Alexandrins, comme le montre le papyrus de Derveni. Quant à l'édition de Zénodote, il est certain qu'elle comportait des éléments de commentaire, mais je ne trouve pas que la solution proposée par van Thiel — notes marginales ou interlinéaires — soit pleinement satisfaisante.

D. M. Schenkeveld: The absence of editorial activities for "prosateurs, philosophes...orateurs" may be explained as due to their not being part of the παιδεία in the sense of formal education. But then the question comes up why Aristarchus wrote a commentary on Herodotus. How do you explain this phenomenon? Does this activity of Aristarchus have a different explanation from Callimachus' discussion about the authenticity of orations ascribed to Dinarchus?

J. Irigoin: J'ai dit: "Ce qui frappe dans cette première période...", c'est-à-dire le III[e] siècle. Les Alexandrins ont commencé par les poètes, dont vous avez raison de rappeler la place dans la παιδεία, mais ultérieurement ils n'ont pas négligé les prosateurs: à côté du commentaire d'Hérodote dû à Aristarque, il faudrait rappeler l'usage fait des historiens et des orateurs dans les *Lexeis* d'Aristophane de Byzance et aussi mentionner l'adaptation des signes critiques, établis pour Homère, aux dialogues de Platon. Quant à la fin de votre question, il est assuré, d'après les rares fragments des *Pinakes* parvenus jusqu'à nous, que Callimaque n'avait pas négligé les orateurs autres que Dinarque (fr. 443-448 Pfeiffer).

D'autre part, si l'on pense que plusieurs des grammairiens du Musée ont été nommés précepteurs des enfants royaux, il paraît difficile de croire qu'ils n'aient pas utilisé les œuvres historiques comme source d'instruction pour de futurs souverains.

D. M Schenkeveld: Your list of facts getting a proper explanation by assuming Strabo's account being valid contains items which to my mind are not connected with the presence/absence of Aristotle's library. *E.g.* why would Alexandrian grammarians feel a need to do exegesis of Aristotle's works?

Apart from this point, the weakening of the Peripatos is not necessarily due to the absence of the master's library only. Other explanations are possible, see for instance the paper of A.A. Long on this subject, given at the Theophrastus Conference, Leyden 1993 (to be published in *Rutgers Un. Stud. Class. Humanities*).

J. Irigoin: Je vous concède volontiers que l'affaiblissement du Péripatos n'est pas nécessairement lié à la disparition, hypothétique, de la bibliothèque du Maître. Mais comment expliquer mieux que par la version de Strabon, presque contemporaine des faits relatés par lui, la renaissance de l'aristotélisme au cours du I^er^ siècle avant J.C.?

N. Richardson: In itself the argument about the absence of scholarly study of Aristotle's treatises in Alexandria does not necessarily support the story of the disappearance of Aristotle's esoteric works, since we do not know of any work on Aristotle's exoteric dialogues, and yet we assume that these must have enjoyed a wider circulation.

J. Irigoin: Votre remarque, très juste, souligne la faiblesse d'un argument négatif.

C. J. Classen: In der Tatsache, dass Platons Dialoge erhalten geblieben sind, die Werke des Aristoteles teilweise nicht, teilweise angeblich nicht zugänglich waren, wie die Anekdote über das Schicksal seiner Bibliothek impliziert, spiegelt sich m.E. vor allem das grundsätzlich verschiedene Wesen des Philosophierens Platons einerseits und der Aktivitäten des Aristoteles und des Peripatos andererseits.

Ergänzend möchte ich an das merkwürige Faktum erinnern, dass die Schule der Kyrenaiker um 270 v. Chr. Geb. gleichsam verschwindet und etwa 200 Jahre später ein Interesse an ihren Lehren erwacht, ohne dass die Schule selbst wieder entsteht (aber auch ohne dass etwas über das Schicksal der Bücher der Kyrenaiker erzählt wird).

Zur Frage der Auswahl der zunächst in Alexandria bearbeiteten Autoren (Dichter, nicht Prosaiker wie Philosophen, Historiker, Redner) sei an das je verschiedene Interesse erinnert, das den einzelnen

Autoren entgegengebracht wurde; Homer wurde auch gelesen, um von ihm zu lernen, was *pulchrum, turpe* und *utile* ist, wie Horaz sagt (*E.* I 2,3), während man die Redner — später — las und im Unterricht lesen liess, um ihren Stil nachzuahmen. Entsprechend sind auch die Erläuterungen jeweils von verschiedenen Zielsetzungen geprägt.

Zur Gliederung in fünf oder zehn Bücher darf ich ergänzend an Livius erinnern, der sein Werk in Pentaden und Dekaden gliederte, während Tacitus selbst wahrscheinlich darauf verzichtete, und seine *Historien* (wohl 14 Bücher) und seine *Annalen* (wohl 16 Bücher) erst später zu 30 Bücher zusammen gefasst wurden, also 3 x 10; für Ammian scheinen diese Gliederungseinheiten keine wesentliche Rolle gespielt zu haben, obwohl auch er einen Einschnitt nach Buch 25 spürbar werden lässt.

J. Irigoin: Le cas des Cyrénaïques est instructif et je vous remercie de l'avoir signalé. Toutefois les conditions dans lesquelles s'éveille, après deux siècles, un nouvel intérêt pour leur doctrine, me paraît assez différent de ce qui se passe dans le cas de l'aristotélisme.

Il est d'autre part certain que l'intérêt porté aux orateurs à une date plus tardive est en relation avec l'utilité qu'ils présentèrent alors pour l'étude de l'art oratoire, et j'aurai grand plaisir à vous entendre développer ces idées dans votre exposé sur la rhétorique et la critique littéraire.

Par principe, puisqu'il est question dans ces *Entretiens* de la seule philologie grecque, je me suis gardé, à une exception près, celle de Pline, de faire appel à des témoignages latins. Les vicissitudes de la tradition de Tite-Live, avec ses livres groupés par pentades et décades tantôt conservées, tantôt perdues, rappellent de près ce qui s'est passé avec le texte des historiens grecs de Rome, depuis Polybe. Quant au cas de Tacite, j'ignorais ce regroupement postérieur en trente livres; mais les pertes qu'ont subies ce que nous appelons aujourd'hui les *Histoires* et les *Annales* ne concordent pas aussi bien que pour Tite-Live avec une répartition par cinq ou par dix livres.

H. Maehler: Ergänzend zu dem, was J. Irigoin über die Editionstätigkeit der alexandrinischen Philologen der frühen Ptolemäerzeit gesagt hat, möchte ich zwei Punkte zur Sprache bringen, die vielleicht weiteres Nachdenken verdienen. Der erste betrifft die "wilden" oder "unorthodoxen" Homerpapyri. Stephanie West hat das bis 1967 bekanntgewordene Material mit vorbildlicher Klarheit vorgelegt, immer unter dem Gesichtspunkt, ob die von der Vulgata abweichenden Textfassungen akzeptabel, der Vulgata gleichwertig oder gar überlegen seien; in den meisten Fällen kommt sie zu dem Schluss, dass die Vulgata den Vorzug verdient. Man müsste aber auch fragen, nach welchen Kriterien die Herausgeber die "wilden" Textfassungen verworfen haben; dann wird sich möglicherweise zeigen, ob diese Kriterien auch sonst die textkritischen Entscheidungen der frühen Homereditoren bestimmt haben.

Der zweite Punkt liegt noch *vor* der eigentlichen Editionstätigkeit. Aus der riesigen Zahl der Texte, die in die Bibliothek des Mouseions gelangt waren, sind vorwiegend die der "klassischen" (oder "kanonischen") Autoren ediert und kommentiert worden. Gemessen an der Menge der ursprünglich vorhandenen Texte — man denke nur an die vielen Kultorte, für deren Götter- und Heroenfeste regelmässig Kultlieder (Hymnen, Paiane usw.) komponiert wurden, oder an die Dithyramben- und Dramenagone — ist das eine sehr kleine Auswahl. Warum hat sich von der Kultdichtung[27], den Dithyramben und den Stücken der nicht-kanonischen Dramatiker so verschwindend wenig auf Papyrus erhalten? Ich vermute, dass die ersten Ptolemäer Agenten aussandten mit dem Auftrag, in städtischen, privaten und Tempelarchiven systematisch nach Texten der damals bereits als "kanonisch" angesehenen Dichter zu suchen. Die Dichtung ist also zweimal sozusagen gefiltert worden, einmal zu Beginn der Ptolemäerzeit durch die Auswahl des Kanons (nach Kriterien der dichterischen Qualität) und ein zweites Mal im späten 2. oder frühen 3. Jh. n. Chr. nach dem

[27] Das Wenige, was erhalten ist, ist ja zu einem guten Teil inschriftlich überliefert, also an den jeweiligen Kultorten selbst, und nicht über Alexandria.

Kriterium ihrer Eignung für den Schulunterricht. Beide Kriterien bedürfen m.E. der weiteren Aufhellung und Präzisierung.

J. Irigoin: Je remercie H. Maehler d'avoir appelé notre attention sur deux points. D'abord sur le cas des papyrus ptolémaïques de type "sauvage", trop vite et trop facilement condamnés alors qu'ils mériteraient un examen plus attentif et dont les résultats nous aideraient à mieux comprendre les principes critiques des éditeurs alexandrins. Tout cela mérite réflexion, comme il l'a dit.

D'autre part, les conditions dans lesquelles les grammairiens du Musée ont enrichi leur bibliothèque ne sont pas toujours évidentes. A côté des commandes d'œuvres d'auteurs connus, ne peut-on penser que des particuliers, sachant le prix élevé payé pour certains livres par les émissaires du Musée, soient allés leur proposer d'eux-mêmes des pièces d'actualité conservées chez eux comme souvenirs de famille? Mais il reste certain qu'un nom d'auteur connu est la première référence pour les acheteurs et pour les intermédiaires.

N. Richardson: What do we know about the circulation of actual texts of lyric poetry in the fifth and fourth centuries B.C.? We have, for example, quotations and extensive discussions in Plato of some of the poems of Pindar and Simonides, in addition to the evidence of Aristophanes that an educated Athenian was expected to know some early lyric poems by heart. Presumably there were at least some actual texts in circulation as opposed to being preserved in archives or by wealthy families.

R. Tosi: I frammenti delle Γλῶσσαι di Zenodoto riguardono passi spinosi di cui egli si era occupato nelle sue edizioni. Sembrerebbe logico postulare un processo in due fasi: una prima in cui le annotazioni testuali si trovavano in margine, una seconda in cui esse erano recepite in un'opera a sè stante, ordinata alfabeticamente.

Che la critica testuale degli Alessandrini non fosse limitata alle congetture, ma riguardasse anche le scelte tra le varianti potrebbe essere confermato dal fatto che la tradizione lessicografica rispecchia talora delle *variae lectiones antiquae*, come ho cercato di dimostrare

in *Studi sulla tradizione indiretta dei classici greci* (Bologna 1988, 139-146).

La tradizione degli studi su Ippocrate non è, a mio adviso, limitata ad un solo interesse "tecnico". Stando alla ricostruzione di H. von Staden (*Herophilus* [Cambridge 1989], 484-500), ad. es., il lessico di Baccheo di Tanagra tradisce una richezza e complessità di interessi che secondo me poteva derivare solo da Aristofane di Bisanzio.

J. Irigoin: Sur le processus, que vous estimez logique, d'une rédaction en deux temps des Γλῶσσαι de Zénodote, je dirai que vous avez raison logiquement, mais je serais tenté d'y insérer une phase intermédiaire, soit au total: un travail préparatoire fondamental, c'est-à-dire l'annotation inscrite sur un exemplaire du texte, en marge ou dans l'interligne; un relevé de ces annotations fait en suivant l'ordre du texte; enfin, le classement alphabétique d'après la seule lettre initiale. On peut se demander, à ce propos, si sous chaque lettre l'ordre du texte est maintenu (ce qui supprimerait la phase intermédiaire mentionnée ci-dessus) ou si un autre ordre est adopté (et alors selon quels critères?).

Il me semble que, dans la tradition lexicographique, ce que vous nommez *variae lectiones* recouvre en grande partie des gloses, plus précisément des mots plus courants qui ont remplacé le terme rare dans la tradition médiévale selon un processus de dégradation bien attesté.

Je ne suis pas certain que les *Lexeis* hippocratiques de Baccheios témoignent d'un intérêt autre que technique pour les traités médicaux de l'Ecole de Cos. S'il arrive à Baccheios de faire appel au témoignage de poètes pour établir le sens d'un mot, n'est-ce pas parce que, à en croire Galien (t. XIX p. 65 Kühn), il a utilisé les *Lexeis* d'Aristophane de Byzance où les mots poétiques tenaient une grande place?

III

HERWIG MAEHLER

DIE SCHOLIEN DER PAPYRI IN IHREM VERHÄLTNIS ZU DEN SCHOLIENCORPORA DER HANDSCHRIFTEN

Die Papyruspublikationen unseres Jahrhunderts haben eine neue Grundlage geschaffen für das Studium der Überlieferungsgeschichte nicht nur der Texte der griechischen "Klassiker", sondern auch der antiken Kommentare dazu. Manches von dem, was Wilamowitz und Wendel seinerzeit als selbstverständliche Voraussetzung angenommen hatten, ist durch sie in Frage gestellt oder widerlegt worden. Die mittlerweile sehr angewachsene Menge der Bruchstücke antiker Kommentare, sowohl von Hypomnemata als auch von Textausgaben mit Randnotizen, müsste es heute möglich machen, die Entwicklung der antiken Kommentare von Aristarch und Didymos bis zu den Scholienhandschriften des 10. bis 14. Jahrhunderts genauer zu rekonstruieren und damit einen Beitrag zu leisten zu dem zweiten Band der *History of Classical Scholarship*, den Rudolf Pfeiffer nicht mehr hat schreiben können. Dabei wäre u.a. zu fragen, welche Bedeutung z.B. die Behandlung der klassischen Autoren

in den Schulen für die Entstehung bestimmter Arten von Kommentaren, Glossensammlungen, Lexika usw. gehabt haben kann. Aber auch "technische" Faktoren, wie die Verdrängung der Buchrolle durch den Codex[1] und später die Ablösung der Majuskel durch die Minuskel[2], haben Form und Überlieferung der Kommentare bestimmt. So wie die Textüberlieferung der einzelnen Autoren in verschiedenen Bahnen verlaufen ist[3], so sind auch die antiken Kommentare auf jeweils verschiedene Weise zustande gekommen, überliefert und dabei umgeformt worden. Die Überlieferungsgeschichte der griechischen Klassikerexegese einigermassen zuverlässig zu rekonstruieren, wird aber nur möglich sein aufgrund aller erhaltenen Reste kaiserzeitlicher und spätantiker Kommentare und Glossare, die erst einmal systematisch gesammelt, nachgeprüft und ausgewertet werden müssen; vor allem Lesungen und Datierungsvorschläge sind oft revisionsbedürftig. Deshalb möchte ich vorschlagen, nach dem Vorbild des *Corpus dei Papiri Filosofici* und des geplanten "Corpus dei Papiri Storici" auch ein "Corpus dei Papiri Scoliografici e Glossografici" in Angriff zu nehmen. Die Zeit ist reif für ein solches Unternehmen, reiches Material steht zur Verfügung und verlangt danach, in einer konzertierten Aktion aufgearbeitet zu werden, und man kann mit Zuversicht erwarten, dass der Ertrag den Aufwand reichlich lohnen wird.

Was ich hier heute vorlegen kann, ist nur eine sehr vorläufige Übersicht, die notwendigerweise eklektisch sein wird. Das

---

[1] Vgl. C.H. ROBERTS — T.C. SKEAT, *The Birth of the Codex* (London 1983).

[2] Vgl. W. SCHUBART, *Griechische Paläographie*, Handbuch der Altertumswissenschaft I 4, 1 (München 1925), 156 ff.; H. HUNGER, "Antikes und mittelalterliches Buch- und Schriftwesen", in *Geschichte der Textüberlieferung* I (Zürich 1961), 94 f.

[3] Vgl. H. ERBSE, "Überlieferungsgeschichte der griechischen klassischen und hellenistischen Literatur", in *Geschichte der Textüberlieferung* I 207-283.

ganze, weite Feld der Homerexegese habe ich ausgespart, weil es bei unserem Freund Franco Montanari in den allerbesten Händen ist, von dem wir uns eine umfassende Sammlung und Neuedition der Scholia minora zu Homer erhoffen. Ausgespart habe ich auch die glossographischen Papyri, denn über dieses Gebiet wird unser Kollege Renzo Tosi berichten[4]. Ich habe mich beschränkt auf wenige Autoren, zu denen Reste antiker Kommentare erhalten sind, die Einblicke in die Entstehungsgeschichte der Scholiencorpora erlauben. Auch von diesen habe ich manche beiseite gelassen, die eine genauere Betrachtung lohnen würden, wie z.B. Arat und Nikander, aber auch alle Reste antiker Kommentare zu Autoren, die nicht in mittelalterlichen Handschriften mit Scholien überliefert sind.

Ich beginne meine Übersicht mit der Rekonstruktion der Entstehungsgeschichte der Theokritscholien, die Carl Wendel 1920 vorgelegt hat[5]. Wendels Entwurf scheint mir deshalb als Testfall besonders geeignet, weil damals die beiden wichtigen Theokritpapyri mit Scholien aus Oxyrhynchos und Antinoupolis zwar schon gefunden, aber noch nicht veröffentlicht waren (gefunden 1913/4, publiziert 1930 durch Johnson und Hunt)[6]. Sie machen es nun möglich, Wendels Rekonstruktion jedenfalls für die erhaltenen Textpartien mit je einer kaiserzeitlichen und einer spätantiken Theokrithandschrift mit Randnotizen zu vergleichen unter dem Gesichtspunkt, ob und wie sich diese Randnotizen der Papyri in das von Wendel entworfene Bild von der Entstehung der Theokritscholien einfügen. Dieser Vergleich

---

[4] S. hier, Seite 144 ff.

[5] C. WENDEL, *Überlieferung und Entstehung der Theokrit-Scholien*, Abh. Ges. Wiss. Göttingen, Phil.-hist. Klasse, 17, 2 (Berlin 1920).

[6] A.S. HUNT-J. JOHNSON (edd.), *Two Theocritus Papyri* (London 1930) (= R.A. PACK, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, 2nd Ed. [Ann Arbor 1965], Nr 1487 und 1489; zitiert als Pack^2).

ist bisher nicht im Einzelnen durchgeführt worden, wie denn überhaupt der spätantike Papyruscodex aus Antinoupolis nicht die Beachtung gefunden hat, die er verdient.

Wendel hatte die Sammelausgabe der bukolischen Dichtung durch Artemidoros, Theons Vater, zum Ausgangspunkt genommen; damit kommen wir in die Zeit des Ptolemaios XII Auletes, etwa 80-60 v. Chr. Daraus habe zuerst Asklepiades von Myrlea einige Theokritgedichte ausgewählt und mit Anmerkungen versehen; diese seien dann in den Kommentar Theons zu Theokrit I-XVIII, seinen äolischen und einigen anderen Gedichten einbezogen worden. Theons Kommentar war umfassend; er behandelte Mythologie, Zeitgeschichte, Literaturgeschichte und Fragen der Geographie. Aus diesem Kommentar stammen lexikographische Glossen, "die über Pamphilos zu Galen und Hesychios gelangten"[7] und sogar von den Vergilerklärern benutzt worden seien.

Davon unabhängig sei der Kommentar des Munatios von Tralles im 2. Jh. n. Chr. gewesen, der hauptsächlich aus durchlaufender Paraphrase und Inhaltsangabe sowie der Bestimmung der redenden Personen bestanden habe, aber auch Fragen der Prosodie und Wort- und Sacherklärungen enthalten habe. Etwas später habe dann Theaitetos den ziemlich elementaren Kommentar des Munatios mit dem gelehrten Kommentar Theons kombiniert. Während Theaitetos sich mehr um die Sprichwörter gekümmert zu haben scheint, hat sich Amarantos, der letzte der namentlich bekannten Kommentatoren[8], mehr für Naturkunde interessiert; diese späteren Kommentatoren sind anscheinend mit Theons Kommentar recht frei umgegangen, haben seinen

---

[7] C. WENDEL, *op. cit.*, 166.

[8] Er wird namentlich angeführt in *Et. Gen.* (*EM* 156, 30) = *Schol. ad* Theocr. 4, 57b p. 151 Wendel, und in *Et. Gen.* (*EM* 273, 40) = *Schol. ad* Theocr. 7, 154a p. 114 Wendel.

Deutungen mitunter auch eigene entgegengestellt; so kommen die einander widersprechenden Erklärungen in den Scholien zustande. Dieser Kommentar wurde im 5. Jh. von Orion und Anderen benutzt, durch die viele Glossen in die Etymologika übernommen wurden. "Als zur Zeit des Photios", so Wendels Zusammenfassung[9], "die Teilnahme an der alten Literatur sich wieder zu regen beginnt, findet der Verfasser des ältesten Etymologikons nur noch Amarantos vor. Der Kommentar des Amarantos war aber nicht mehr derselbe wie zur Zeit seiner Entstehung. Er war von gelehrten Benutzern, die wir uns etwa im 5. Jh. tätig denken mögen, so überarbeitet worden, dass seine verschiedenen Exemplare nicht unerheblich von einander abwichen. Einer dieser Benutzer hatte auch aus den umfänglichen Randscholien knappe Auszüge hergestellt, die zwischen den Zeilen des Textes Platz finden und demjenigen, der auf gründlichere Belehrung verzichten wollte, jene ersetzen konnten. Der Gelehrte, der etwa im 10. Jh. eine möglichst vollständige Ausgabe der Bukoliker herzustellen unternahm und damit den Archetypus unserer Hss schuf, übernahm daher oft aus mehreren Exemplaren des Amarantos parallele Fassungen desselben Scholions." Ausserdem habe er den Kommentar gekürzt und vor allem die Dichterzitate weggelassen, und oft erlahmte auch der Eifer der Schreiber, so dass die Scholien gegen Ende immer dünner werden.

Soweit Wendels Rekonstruktion. Wie verhalten sich dazu die drei bisher bekannten Scholienpapyri? Der älteste ist *P. Berol.* 7506, ein Stück aus einem Hypomnema aus dem 1. oder frühen 2. Jh. n. Chr.[10] Das hat der Herausgeber so charakterisiert: "Die Erklärung ist ganz ungelehrt, schlechter als unsere Scholien, mit

---

[9] C. WENDEL, *op. cit.*, 167.

[10] Ediert von U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Berliner Klassikertexte* (BKT) V 1 (1907), p. 56 (= Pack [2] 1496).

denen die Berührung nicht näher ist, als der gleiche Stoff es hervorrufen musste", und Wendel bemerkte, dass der "Charakter des Schulheftes" sich auch darin zeige, "dass die von der gelehrten Auslegung ausführlich behandelten Verse [5,] 41-43 mit Stillschweigen übergangen werden, offenbar, weil ihr obszöner Inhalt eine Behandlung in der Schule nicht zuliess."[11]

Behandelt wird in diesem Hypomnema das Lemma λυκιδεῖς (5,38), das die Scholien der Hss. korrekt als "Wolfsjunge" erklären (λύκων ἐκγόνους), während der Papyrus drei andere Erklärungen anbietet: [ὁμοίους λύ]κοις, ἢ πονηρούς, ἢ τὰ δμματα λύκων ἔχοντ[ας· ἔπαι]ξε δὲ τοῦτο ἀντὶ τῶν κοι [νῶν (lies κυνῶν) λύκους εἰπών.., Theokrit habe also in scherzhafter Übertreibung die Hunde zu Wölfen gemacht. Das sagen die Scholien der Hss. nicht, statt dessen erklären sie θρέψαι κύνας als Sprichwort aus der Geschichte des Aktaion, der von seinen eigenen Hunden zerrissen wurde[12].

Ein gemeinsamer Nenner, der auf gemeinsamen Ursprung weisen könnte, ist hier nicht zu entdecken, wohl aber in der folgenden Glosse (5, 40), wo ἀνδρίον erklärt wird als Diminutivform: σμικρύνων τὸ ἐξηνέγκατο, ὡς ἀνθρώ[πιον oder ἀνθρω[πάριον. Die Hss. bieten dasselbe, aber mit etwas mehr Interpretation (δυσγενὲς καὶ ἀνελεύθερον ἀνθρώπιον bzw. ἀνδράριον, ἀνθρωπάριον· ὑποκοριστικῶς). Das nächste Lemma im Papyrus ist erst 5,44 ὕστατα βουκολιάξηι, dessen Erklärung keine Entsprechung in den Hss. hat, gefolgt von τηνεί (5,45), das als Ortsadverb erklärt wird (ἀ[ντὶ τοῦ ἐκεῖ ἐπιρρήμα]τος τοπ[ικοῦ), während die Hss. Paraphrase bieten (und zwar in zwei Fassungen: ἐκεῖσε οὐ βαδιοῦμαι, ἢ εἰς

---

[11] C. WENDEL, *op. cit.*, 170.

[12] *Schol. ad* Theocr. 5, 38c (p. 165 Wendel) παροιμία ἀπὸ τοῦ Ἀκταίωνος τοῦ ὑπὸ τῶν ἰδίων κυνῶν βρωθέντος· τάσσεται δὲ ἐπὶ τῶν ἀχαριστούντων τοῖς εὐεργέταις.

ἐκεῖνον τὸν τόπον καὶ οἶκον). Also auch hier wieder: Übereinstimmung in der Sache, aber unterschiedlich formuliert.

Einen im Prinzip ähnlichen Befund bieten die Randscholien des Theokritpapyrus *P.Oxy.* 2064 + 3548 aus dem späteren 2. Jh.: "a certain number of approximations to the extant Scholia .. But no very striking coincidences of phraseology occur, and there is a large residue which is unrepresented in the existing Scholia, while they on their side include very much that finds no place in the papyrus. On the whole, the relation between the two is less close than might have been expected."[13] Übrigens stammen die Scholien in diesem Papyrus von verschiedenen Händen, was sich auch sonst oft beobachten lässt.

An Stellen, wo dasselbe Lemma sowohl im Papyrus als auch in den Hss. erklärt wird, ist meist sachliche Übereinstimmung festzustellen; z.B. wird φιλεχθής "streitsüchtig" im Papyrus erklärt als φιλῶν ἀπεχθάνεσθαι, in den Hss. als εἰς ἔχθος καὶ μῖσος ἄγων τοὺς φίλους. Interessanter sind die Stellen, wo der Papyrus allein Erklärungen bietet. Zu 5,138 wird die Intervention des Morson erklärt, der den Sängerwettstreit zwischen Komatas und Lakon entscheidet, aber der Erklärer hat sich geirrt: ὁ κριτὴς ὁ Μόρσων κ̣α̣τεδίκασε [τ]ο̣ῦ Κομ(άτα)[14] — das stimmt nicht, denn Morson "verurteilt" nicht Komatas, sondern im Gegenteil, er verhilft ihm zum Sieg! Also entweder hat der Exzerptor sich geirrt, oder der Irrtum stammt aus dem Hypomnema, aus dem er schöpfte. Die Scholien der Hss. sagen gar nichts dazu.

Ein anderer Fall, wo der Papyrus mehr bietet als die Hss., ist die Notiz am unteren Rand der Kolumne XII, die sich auf 7,40

---

[13] A.S. HUNT-J. JOHNSON, *Two Theocritus Papyri*, p. 5.

[14] So gelesen von P.J. PARSONS, statt τ̣ο̣υτ εδικασε [σ]ο̣υ Κομ(ατα).

bezieht, wo der Dichter Philitas erwähnt ist: [Φιλητᾶς π]οιητὴς ἐγέν[ετο... μητρὸ]ς δ(ὲ) Εὐκτιόνης
θανο]ῦσαν ἔθαψεν̣[
Die Hss. erklären, Philitas sei ein Dichter aus Kos oder Rhodos,ein Sohn des Telephos; von einer Mutter (?) Euktione sagen sie nichts[15]. Vorausgesetzt, dass Euktione im Papyrus wirklich die Mutter des Dichters war, hätten wir hier ein Stück sachlicher Information, das später verloren gegangen ist; es müsste dann ebenfalls aus einem älteren Hypomnema stammen, also vielleicht, wenn Wendel recht hat, aus Theon.

Ähnlich steht es mit der Glosse zu 3,42 Ὄθρυος] ὄρος Θεσσαλίας, wozu die Scholien der Hss. nichts sagen, und mit der zu 3,45 Ἀλφεσιβοίας, die im Papyrus Tochter des Bias und der Pero heisst, während die Hss. nur Peiro nennen, weil Bias' Name ja im Text des Dichters steht. Das möchte ich als Indiz dafür werten, dass das vom Text getrennte Hypomnema beide Namen nannte (Βίαντος καὶ Πηροῦς), aber als die Scholien später systematisch auf die breiten Ränder von Theokrit-Codices kopiert wurden, hat man weggelassen, was entbehrlich schien, hier also den Namen des Vaters Bias, der im vorangehenden Vers genannt war.

Schliesslich wollen wir einen Blick werfen auf den späten Papyruscodex aus Antinoupolis. Auch hier, im 5. oder 6. Jh., bietet sich wieder das gleiche Bild: erwartungsgemäss viele Übereinstimmungen in der Sache, doch überraschend wenige in der Formulierung. Interessant sind die (allerdings seltenen) Fälle sachlicher Diskrepanz. In 14,53 spricht Theokrit von einem gewissen Simos, der sich in ein Mädchen verliebt hatte, aber davon kuriert worden war, indem er als Söldner auf Reisen ging;

---

[15] *Schol. ad.* Theocr. 7, 40 f (p. 89 Wendel) Φιλητᾶς Κῷος τὸ γένος, ὡς δέ τινες Ῥόδιος, υἱὸς Τηλέφου· ἐγένετο δὲ καὶ αὐτὸς ποιητής (entsprechend *Schol.* 40g).

das Mädchen wird ἐπίχαλκος genannt (ὁ τᾶς ἐπιχάλκω ἐρασθείς), die "bronzene", was die Scholien der Hss. als "Schild" deuten. Nun stimmt es zwar, dass ἐπίχαλκος in der Umgangssprache "Schild" heissen kann[16], aber in diesem Zusammenhang wäre das Unsinn; der unglücklich verliebte Aischinas kann ja nicht sagen "Ich will es machen wie Simos, der liebte den Schild" (d.h. den Kriegsdienst: τὴν στρατείαν δηλοῖ, *Schol.*) "und wurde davon kuriert, indem er zur See fuhr, so will auch ich als Söldner über's Meer fahren". Sinn hat dagegen die Randnotiz des Papyrus: λί(πεται) πόρνης — das Mädchen ist also eine Hetäre, und die kann ἐπίχαλκος heissen, weil sie ihre Dienste ἐπὶ χαλκῷ anbietet, "für Kleingeld". Wie kommt es, dass die späteren Scholien sich mit einer offenkundig unsinnigen Deutung abmühen, wo doch die richtige zur Verfügung stand, vermutlich in demselben Hypomnema, aus dem sowohl der Papyruscodex als auch die Hss. schöpften ? Oder müssen wir damit rechnen, dass noch in der Spätantike verschiedene Hypomnemata unabhängig von einander bestanden ?

Andererseits bietet der Papyrus auch Irrtümer, so z. B. zu 2,35 κύνες... ὠρύονται· ἐπειδὴ ἐν νυκτὶ βαστάζο[υσιν, weil sie in der Nacht bringen (oder holen)" — offenbar ein Versehen für βαΰζουσιν "heulen" (die Hunde heulen in der Nacht, wenn Hekate erscheint, wozu die Scholien eine längere Passage aus Apollodors περὶ θεῶν anführen). Während βαστάζο[υσιν für βαΰζουσιν ein visuelles Versehen, d.h. Verlesung der Vorlage, sein kann, bietet der Papyrus zu 2,16 (φάρμακα)... Περιμήδας einen sachlichen Irrtum: er behauptet, Perimede habe in der *Odyssee* Helena das Kraut gegeben, das sie in den Wein tat, um Telemachos seinen Kummer vergessen zu lassen; Perimede kommt aber in der *Odyssee* gar nicht vor, vielmehr ist es

---

[16] Pollux X 144, der Ameipsias' *Sphendone* anführt, = Ameipsias fr. 17 Kock = 16 Kassel-Austin; vgl. Hesych. *s.v.* ἐπίχαλκος (ε 5412 Latte).

Polydamna, die Ägypterin[17]. Diese Verwechslung muss aus der Quelle stammen, dem Hypomnema. Die Hss. setzen Perimede mit Agamede gleich und zitieren *Il.* Λ 740-741. Ob aber diese beiden einander ausschliessenden Deutungen ursprünglich in einem und demselben Kommentar gestanden haben können, ist auch hier wieder die Frage. Die Möglichkeit, dass noch um 500 n. Chr. verschiedene Hypomnemata existierten, ist nicht von der Hand zu weisen. Ich komme noch darauf zurück.

Ein weiterer Fall dieser Art ist 15,14, wo ναὶ τὰν ποτνίαν im Papyrus als τὴν Ἀφροδίτην erklärt wird, während die Hss. es auf Kore/Persephone beziehen. Für Beides lassen sich Argumente anführen, aber kann man sich Beides in demselben Kommentar vorstellen?

Zuweilen hat der Papyrus mehr Information als die Hss.; zu 2,133 Λιπαραίω... Ἀφαίστοιο sagen diese nur, Lipara sei ein Ort oder es sei das Feuer von Lipara gemeint, während der Papyrus die Werkstatt des Hephaistos dort lokalisiert. Der umgekehrte Fall ist natürlich häufiger; in 2,156 ὄλπαν steht im Papyrus nur die Glosse τὴν λήκυθον; hier ist die Erklärung der Hss. viel ausführlicher, aber die Glosse ὄλπη = λήκυθος steht auch im *Et. Gen.*(*EM* 623, 2-4) und bei Hesych *s.v.* ὄλπα (o 646 Latte), hier interessanterweise in der dorischen Form ὄλπα. Hesych hat mehrere Glossen zu Theokrit, auch zu Stellen, zu denen die Scholien der Hss. nichts haben. Daraus hat Wendel geschlossen, dass Hesych ein Theokrit-Glossar benutzt hat, dessen Verfasser seinerseits eine kommentierte Ausgabe der frühen Kaiserzeit ausgezogen hat, denn "die Glosse γριπεύς ist durch das Etymologikon für Theon gesichert. Bemerkenswert ist, dass alle auf Theokrit zurückgeführten Glossen Hesychios allein angehören und weder bei Photios noch in anderen byzantini-

[17] *Od.* δ 220-230; sie ist Gattin des Thôn, der bei Herodot II 113 Θῶνις heisst.

schen Lexicis wiederholt werden. Das Glossar ist also lediglich im alten Kern des Hesychios (Pamphilos) benutzt, während Kyrill und seine Erweiterer es nicht kennen".[18]

Soviel zu den Theokrit-Scholien. Im Vergleich zu ihnen liegt uns zu Apollonios ein viel begrenzteres Material vor, denn es sind bisher nur vier Apollonios-Papyri mit Scholien bekanntgeworden, davon drei Texte mit Randnotizen und ein Stück eines Hypomnema.

Der älteste Text mit Rand- und Interlinearglossen ist *P.Köln* 12 + *P.Mil.Vogl.* 6, aus dem 1. Jh. n. Chr., mit Teilen der Verse 699-719 des ersten Buches. An den Glossen fällt auf, dass nur eine einzige von den 14 erhaltenen sich möglicherweise mit einem Scholion des Laurentianus (L) berührt: zu 703 ἡ Ἰφινόη δ[ε]ησομένη πέμπεται (so Koenens Ergänzung), vgl. Schol. τὸ δὲ ἀντιόωσα ἀντὶ τοῦ ἀντιάσουσα οἷον ἀξιώσουσα, τουτέστι δεησομένη. Eine weitere bezieht sich zwar auf ein Lemma (707 εὐμενέοντας), das auch in den Scholien des Laurentianus erklärt wird, aber auf andere Weise. Die übrigen 12 Glossen haben keine Entsprechungen in den Hss.; sie sind ganz einfache Worterklärungen, z.B. ἐξερέοντας· ἐρωτήσ]αντας 711, ἤνδανε· ἤρεσε 717. Einzelne finden sich allerdings in Lexika; so steht z.B. neben Vers 709 Μινύα[ς λέγει τοὺς] ἀπὸ Μι[νύου ἥρωας[19], was in ähnlicher Form im *Et. Gen.* (AB) *s.v.* Μινύας wiederkehrt: Μινύας τοὺς ἀπὸ Μινύου τὸ γένος ἔχοντας ἥρωας, und zu 706 θυμῆρες· εὐάρεστον, was bei Hesych (θ 879) als ἀρέσκον ψυχῇ erklärt wird. Das ist aber auch alles (693 ὁπλοτέρησι· ν]εωτέραις steht auch bei Hesych, aber wohl aus *Scholl.* AD *ad Il.* Ξ 267); die fast voll-

[18] C. WENDEL, *op. cit.*, 48.

[19] Ergänzt von A. HENRICHS, in *ZPE* 5 (1970), 49-56; vgl. *ZPE* 6 (1970), 76 f.

ständige Unabhängigkeit von den Scholien der Hss. ist bemerkenswert.

P.Berol. 13413 aus dem 2. Jh.[20] enthält ein Stück eines Hypomnema zum 2. Buch der *Argonautika*, Verse 1052-1127. Einige Anklänge sind zu erkennen, aber die Erklärung zu 1099 ὕδασ[ι ση]μαίνων διερὴν ὁδ[ὸν] Ἀρκτούροιο lautet schlicht ἡ τοῦ Ἀρκτούρου δύσις χειμῶνα ποιεῖ, während die Scholien viel ausführlicher darlegen, dass im Gegenteil der Aufgang des Arkturos den Nordwind wecke, der dann Regen bringe, wozu sie Demokrit und Arat zitieren[21]. Dagegen haben die beiden nächsten Glossen (zu 1103 und 1127) keine Entsprechungen in den Scholien. Aber die Erklärungen des Papyrus sind merkwürdig selektiv, d.h. sie übergehen Vieles, was in den Scholien erklärt ist und auch der Erklärung bedurfte. Ausserdem sind hier die Lemmata nicht, wie sonst meistens, nach links ausgerückt oder sonstwie hervorgehoben. Möglicherweise haben wir es hier nur mit einem Auszug aus einem Hypomnema zu tun. Andererseits war der Text, aus dem seine Lemmata genommen sind, offenbar gut, denn in Vers 1127 bietet er πείρομεν οἶδμα, was schon von J.H. Voss für das unsinnige τειρόμενοι ἄμ'ἐπὶ der Hss. vorgeschlagen worden war; der Fehler im Archetypus unserer Hss. ist offensichtlich eine Majuskelkorruptel, also sicher älter als der von Wendel im 9. Jh. angesiedelte Archetypus, d.h. die Vorlage von L[22].

---

[20] Ediert von A. WIFSTRAND, in *Eranos* 30 (1932), 1-6 (= Pack² 104).

[21] *Schol.* II 1098-99a δεικνὺς τὴν ἑῴαν ἐπιτολὴν τοῦ ἀρκτούρου βορέαν ἐποίησε πνεῖν, ὅπως ῥαδίως ὄμβρος καὶ ταραχὴ γένηται· τοῦτο δὲ ἔφη, ἐπεὶ κατὰ τὴν ἐπιτολὴν τοῦ ἀρκτούρου σφοδραὶ καταχεῦνται ὄμβροι, ὥς φησι Δημόκριτος... (68 B 14) καὶ Ἄρατος (*Phaen.* 745), κτλ. (p. 205 Wendel).

[22] C. WENDEL (ed.), *Scholia in Apollonium Rhodium vetera* (Berlin 1958), pp. X-XII.

P.Oxy. 2693 (Anfang des 2. Jhs.) enthält III 940-971 mit drei ziemlich zerstörten Randnotizen (zu 938, 948, 954). Nur die erste ist einigermassen kenntlich; sie erklärt ἀτεμβομένη 938 mit στερισκομένη und (?) μεμφομένη — vielleicht war gesagt, dass die Späteren das Verb nicht im Sinne von "beraubt werden" verwenden, sondern von "tadeln". Das ist weitaus mehr, als die Hss.-Scholien hier bieten (ἔλεγε μεμφομένη τῷ Μόψῳ ἡ κορώνη), entspricht aber ungefähr dem Scholion zu II 56b.

P.Oxy. 2694 schliesslich, auch aus dem 2. Jh., enthält zu IV 431-441 schwer lesbare Reste von Randscholien, die u.a., wie es scheint, von den Söhnen des Phrixos handelten. Die Hss. haben zu dieser Partie so gut wie keine Scholien.

Leider sind zu Apollonios, anders als zu Theokrit, keine Scholien oder Hypomnemata in spätantiken Hss. erhalten, die möglicherweise engere Übereinstimmung mit den späteren Scholien zeigen würden. Die Randnotizen der Papyri des 2. Jhs. berühren sich mit ihnen so gut wie gar nicht; allerdings müssen wir mit Schlüssen vorsichtig sein, weil nur so wenig davon erhalten ist. Aber wie lässt sich das vereinbaren mit dem, was wir über die Überlieferung der Scholienhss. des Apollonios wissen ? Die Subskription des Laurentianus lautet[23]: παράκειται τὰ σχόλια ἐκ τῶν Λουκίλλου Ταρραίου καὶ Σοφοκλέους καὶ Θέωνος, sie sind also aus drei Kommentaren zusammengestellt, von denen Theons der älteste ist; die beiden anderen gehören nach Wendel ins 2. Jh. n. Chr. Er nahm an, dass Sophokleios den bereits gekürzten Theonkommentar absorbiert habe, während Lukillos eine Ausgabe mit Randscholien hergestellt habe; der Compilator der L-Scholien habe dann diese kommentierte Lukillos-Ausgabe benutzt und den Sophokleios-Kommentar dazu auf die Ränder geschrieben, wohl im 5. Jh., und zwar von Papyrusrollen in einen Pergamentcodex,

---

[23] *Ibid.*, 329.

und von diesem Codex stammten die Scholien der Vorlage von L. Daraus stammen aber auch die Apollonios-Glossen des *Et. Gen.* (οὕτως εὗρον εἰς τὰ σχόλια τῶν Ἀργοναυτικῶν τοῦ Ἀπολλωνίου), aber aus einer volleren Version, die noch z.B. Dichterzitate und manches Andere enthielt, was in den Hss. nicht mehr steht. Wenn das *Genuinum* ins 9. Jh. gehört, muss diese Vorlage also älter gewesen sein; sie enthielt auch noch nicht die Lücke in den Scholien zum 1. Buch, die alle Hss. haben und die folglich aus einem Textverlust im Archetypus resultiert[24].

Soweit Wendels Rekonstruktion, die im grossen und ganzen schlüssig ist, allerdings mit zwei Einschränkungen: 1. Stephanos v. Byzanz zitiert (im 6. Jh.) drei Stellen, die wörtlich in den Scholien wiederkehren, aus dem Hypomnema des Sophokleios (Σοφοκλῆς ὑπομνηματίζων τὰ Ἀργοναυτικά I 598/9, 932/3, Σοφοκλῆς... φησί II 377/80). Das beweist m.E., dass zur Zeit Justinians das Hypomnema des Sophokleios noch unter seinem Namen existierte, es war also noch nicht mit dem Kommentar des Lukillos vereinigt auf die Ränder einer Textausgabe verteilt worden. Und 2. geben die Scholien, für die Lukillos Tarrhaios als Autor genannt wird, keinerlei Hinweis darauf, dass er auch eine Edition gemacht habe. Wendels Annahme einer mit Randkommentar versehenen Apolloniosausgabe des Lukillos im 2. Jh. findet darin keine Stütze — im Gegenteil, wir werden noch sehen, dass eine solche Annahme aus anderen Gründen ausgeschlossen ist.

Wenn also, wie wir gesehen haben, das Hypomnema des Sophokleios noch im 6. Jh. unabhängig existierte (wohl als Codex, nicht mehr als Rolle), dann können wir im 2. Jh. sicher mit mehreren, von einander unabhängigen Hypomnemata rechnen, von denen die einen gelehrt und anspruchsvoll, die

[24] *Ibid.*, pp. XIX-XX.

anderen eher elementar gewesen sein können. Was die Hss. erhalten haben, ist ja auch eine bunte Mischung, nur war das Material im 2. Jh. noch ungemischt. So könnte sich wohl erklären, dass Randnotizen und Hypomnemata-Exzerpte im 2. Jh. so auffallend wenig Berührung mit den Hss.-Scholien zeigen.

Ich habe die Existenz von textunabhängigen Hypomnemata zu Apollonios (und Theokrit) noch im 6. Jh. postuliert. Dass es tatsächlich so spät noch Hypomnemata gab, freilich nicht mehr in Rollen, sondern in Codices, zeigt das Codexblatt *P. Würzb.* 1 mit Scholien zu Euripides' *Phoinissen*[25]. Hier sind die Lemmata durch doppelte oder dreifache Spitzklammern und doppelte Schrägstriche kenntlich gemacht. Die Scholien sind auffallend eklektisch; auf nur zwei Seiten des allerdings ziemlich grossen Codexblattes reichen sie von Vers 344 bis 1108. Noch merkwürdiger ist, dass ihre Reihenfolge gestört ist: auf das Lemma 808 folgt 606, dann 24, 43, 982, 90, 1019, 1023, usw., ohne dass dafür ein Grund zu erkennen wäre. Wegen der geringen Zahl der ausgewählten Lemmata dachte Schwartz an eine Epitome, und weil alle Zitate fehlen, auch weil die Sprache ungepflegt ist und manche Erklärungen trivial wirken, sah er dahin "eine Privatarbeit eines mittelmässigen Schulmeisters". Wir sollten aber, meine ich, mit solchen Urteilen zurückhaltend sein, denn es könnte doch sein, dass schon seine Vorlage gekürzt war und Vieles weggelassen hatte.

Die meisten Lemmata des Papyrus sind auch in den Hss. kommentiert, und in der Sache stimmen sie mehr oder weniger überein, wenn auch nicht in der Formulierung. An einigen Stellen gibt der Papyrus eine kürzere Erklärung als die Hss. (z.B. zu Vers 347, 640, 683-5, 730, 808); interessant ist aber, dass an nicht wenigen Stellen der Papyrus ausführlicher ist, so

---

[25] Ediert von U. WILCKEN, *P. Würzb.* 1, Abh. Preuss. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Kl. 1933, Nr 6, mit Beiträgen von Ed. SCHWARTZ, 7-22 (= Pack² 419).

z.B. zu 631 (Ἀγυιεύς), zu 1043-5 (hier fragt Oidipus nicht "wer sind meine Eltern ?", sondern "lebt mein Vater ?"), und vor allem zu 982 σεμνὰ Δωδώνης βάθρα, wo die Hss. nur sagen, dass Dodone in Thesprotien lag und ein Heiligtum des Zeus hatte, während der Papyrus über das Orakel von Dodona zwei Versionen ausführlich neben einander stellt[26]: a) Drei Tauben weissagen oben auf der Eiche (das klingt an bei Soph. *Tr.* 171 f., wo zwei Tauben genannt sind, und bei Strabon VII Fr. 1, wo Priesterinnen den Flug von drei Tauben deuten, vor allem aber bei Dion. Hal. I 5, der zwar nur von *einer* Taube spricht (πέλεια ist ausgelassen), aber ausdrücklich sagt: ἐκεῖ μὲν ἐπὶ δρυὸς <πέλεια> καθιζομένη θεσπιῳδεῖν ἐλέγετο). Darauf folgt die zweite Version: (b) οἱ δὲ λέγουσιν, eine rationalistische Deutung: eine der drei Graien hiess Peleia, nach ihr wurden dann alle Drei "Tauben" genannt; ganz ähnlich Strabon, der sich auf molossische und thesprotische Lokalsage beruft, der zufolge τὰς γραίας πελίας καλεῖσθαι, so dass vielleicht οὐκ ὄρνεα ἦσαν αἱ θρυλούμεναι πελειάδες, ἀλλὰ γυναῖκες γραῖαι τρεῖς περὶ τὸ ἱερὸν σχολάζουσαι (auch Pausanias X 12,10 erwähnt, dass die Priesterinnen von Dodona "Tauben" hiessen). Woher aber der Kommentator die Version (b) kannte, ist nicht klar; offenbar war es eine Lokalsage.

Vergleichbar ist die Erklärung zu 1019/20, die drei verschiedene Versionen über den Ursprung der Sphinx anbietet[27]: sie stamme (a) aus dem Blut des Laios, (b) sie sei von Gê geboren, (c) von Typhon und Echidna. Die Hss. haben (b) und

---

[26] Ἔστιν ἐκεῖ ἱερόν, ἔνθα ἦσαν τρεῖ[ς πελειάδες μα]ντευόμεναι ἐπάνω τῆς δρυός· οἱ δὲ λέγουσιν ὅτι τρ[ε]ῖ[ς] γ̣ρ̣[αῖας ἐκάλουν π]ε̣ρ̣[ι]στερὰς τῆς προφήτιδος τῆς Πελείας ὀνόματι· αἵτινες ἀπ[ὸ τῆς δρυὸς ἔσ]χον τ[ὰ]ς μαντείας.

[27] [τινὲ]ς λέγουσιν ὅτι ἡ Σφὶγξ γέγονεν ἐκ τοῦ αἵματος τοῦ Λαΐου, ἄλλοι [ὅτι ἐ]κ τῆς Γῆς ἐγεννήθη, ἄλλοι ὅτι ἐκ τοῦ Τυφῶνος καὶ τῆς Ἐχίδνης.

(c), aber von (a), dem "tiefsinnigen Gedanken" (Wilcken), dass die Rächerin aus dem Blut des Erschlagenen entsteht, haben sie keine Spur.

Viel ausführlicher als die Hss. ist der Papyrus auch zu 1108; während die Scholien Atalante nur kurz erwähnen[28], erzählt der Papyrus die ganze Meleagrosgeschichte von Oineus' Opfer an, übereinstimmend mit Apollodor I 8, 2. Artemis schickt den Eber, Καλυδώνιον· οὕτως δ'ἐκ]λήθη ὅτι *vacat* εἶτα τοῦ κάπρου ἐλθόντος usw.; es folgt die Geschichte der Jagd, in zwei Fassungen: (a) τινες μὲν λέγουσιν, Atalante habe den Eber selbst erlegt, (b) ἄλλοι δὲ ὅτ]ι Μελέαγρος ἦν ὁ φονεύσας, dass er sich in Atalante verliebt habe und ihr deswegen das Eberfell schenkte. Die Version (b) bietet auch Diodor IV 34, 4[29].

Der Papyrus hat also nicht nur gekürzt, was in seiner Vorlage stand, er hat auch an mehreren Stellen eine wesentlich ausführlichere Fassung als die Hss. Aber warum hat er nur so (relativ) wenige Lemmata, und warum ist an zwei Stellen ihre Reihenfolge gestört ? Ich vermute, dass die Vorlage des Würzburger Papyrus noch eine Rolle war, und zwar eine in mehrere Stücke zerrissene und unvollständige Rolle, von der der Schreiber das, was er noch vorfand, in einen Codex umschrieb; dabei gerieten abgetrennte Bruchstücke seiner Vorlage an die falsche Stelle und wurden von ihm eingefügt, ohne dass er die Reihenfolge der Lemmata an einer Euripidesausgabe nachprüfte.

---

[28] *Schol.* 1107 ἔχει γὰρ ἐν τῇ ἀσπίδι τὴν Ἀταλάντην τοξεύουσαν τὸν Αἰτωλὸν κάπρον τοῖς μακροβόλοις ὀιστοῖς.

[29] *P.Würzb.* 1 Μελέαγρος... ἐρασθεὶς τῆς Ἀταλάντης [ἔδωκεν ἀριστεῖα] τῆς νίκης τὴν κεφαλὴν καὶ τὸ δέρμα τοῦ κάπρου /, vgl. Diod. IV 34, 4 ἐρασθεὶς αὐτῆς ὁ Μελέαγρος παρεχώρησε τῆς δορᾶς καὶ τοῦ κατὰ τὴν ἀριστεῖαν ἐπαίνου.

Eine sehr instruktive Parallele zu *P.Würzb.* 1 ist in einem Fragment in Oslo (inv. 1662) erhalten[30]. Die Herausgeber datieren es ins 5. Jh., aber halten es gleichwohl für ein Bruchstück einer Rolle, weil die Rückseite (→) unbeschrieben ist; nur die Seite der vertikalen Fasern trägt Schrift. Das ist seltsam; ich komme darauf zurück.

Es liegt ein Stück aus einem Hypomnema zum Prolog (Vers 9 ff.) der *Troerinnen* vor, der z.T. wörtlich mit den Scholien des Vaticanus 909 (V) übereinstimmt, wonach sich die Länge der Zeilen auf ca. 80 Buchstaben (etwa 28 cm) berechnen lässt. Zeile 1 kehrt wörtlich im Scholion V wieder, das aber nach ὡς Θουκυδίδης das Zitat weglässt, das der Papyrus in Z. 2-3 wörtlich bringt (Thuc. I 112, 5), woran sich ein Zitat aus Philochoros' *Atthis* über den "heiligen Krieg" anschliesst (*FGrHist* 328 F 34); im Schol. V steht dafür nur καλεῖται δὲ ἱερὸς ὅτι περὶ τοῦ ἱεροῦ τοῦ ἐν Δελφοῖς ἐγένετο — das ist wohl die stark verkürzte Quintessenz aus dem Philochoros-Zitat (περὶ τοῦ ἐν Δελφοῖς ἱεροῦ τὸν ὕστερον ὑπὲρ Φωκέων ἱερὸν καλούμενον πόλεμον ἐπολέμησαν Ἀθηναῖοι). Die darauf im Scholion V folgende Genealogie des Epeios hat der Papyrus nicht; dort folgt auf das Philochoros-Zitat das ἄλλως-Scholion, das mit V im wesentlichen übereinstimmt (ἄλλως ist zwar im Papyrus nicht erhalten, aber in der Lücke am Anfang von Zeile 8, die um 2 Buchstaben nach links ausgerückt war, mit Sicherheit zu ergänzen). Das bedeutet, dass echte oder scheinbare Alternativerklärungen, mit ἄλλως angeschlossen, bereits in Hypomnemata auftreten können. Also können schon in diesem Stadium verschiedene Kommentare zusammengeschrieben worden sein — wahrscheinlich bei der Übertragung aus Rollen in Codices. Und damit kommen wir auf die Frage zurück, ob

[30] Ediert von S. EITREM und L. AMUNDSEN, in *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni* II (Milano 1957), 147-150 (= Pack² 429).

das Osloer Fragment von einer Rolle oder einem Codexblatt stammt.

Über dem Lemma aus Vers 9 (ὁ γὰρ Παρνάσιος) würde im Format des Papyrus der Kommentar zu den Versen 1-6 etwa drei lange Zeilen gefüllt haben, wenn er mit den Scholien des Vaticanus übereinstimmte. Der Papyrus könnte die Hypothesis enthalten haben, die in diesem Format etwa sieben lange Zeilen gefüllt hätte, dann drei Zeilen Kommentar zu Vers 1 und 6, dann hätte das Lemma aus Vers 9 die 11. Zeile gebildet; der erhaltene Teil des Papyrus hatte dann die Zeilen 15-23 enthalten, also etwa das untere Drittel. Die Erklärung dafür, dass die andere Seite (→) unbeschrieben ist, kann m.E. nur sein, dass diese Seite die letzte des Kommentars zum vorangehenden Stück war, der die Seite nicht ganz füllte. Auf jeden Fall muss es sich um ein Fragment eines Codexblattes handeln, denn Rollen mit literarischen Texten finden sich im 5. Jh. so gut wie gar nicht mehr, und quer zu den Fasern beschriebene Rollen schon gar nicht (diese kommen erst für gewisse byzantinische Urkunden wieder in Gebrauch)[31].

Ausser diesen beiden Hypomnemata-Resten in Codexform haben wir aus der gleichen Zeit (5./6. Jh.) auch ein Papyrusfragment eines Codexblattes der *Medea* mit zwei Randnotizen[32]. Beide stimmen mit den entsprechenden Scholien der Hss. (AB) z.T. wörtlich überein, sind aber kürzer. Das Scholion zu Vers 824 lesen wir in A und B in zwei getrennten, aber inhaltlich

---

[31] Vgl. E.G. TURNER, "The Terms Recto and Verso", in *Actes du XV^e Congrès International de Papyrologie* I, Papyrologica Bruxellensia 16 (Bruxelles 1978), 26 ff., bes. 47-53.

[32] *P. Antin.* I 23 = Pack² 406; von demselben Codex ist auch ein Stück der *Bakchai* erhalten, *P. Antin.* II 73, ohne Scholien.

gleichen Fassungen; die entsprechende Randnotiz des Papyrus[33] liest sich dagegen wie ein auf das Wesentliche reduzierter Extrakt aus beiden — in Wirklichkeit war es natürlich umgekehrt; die Scholien der Hss. und die Randnotizen des Papyrus stammen aus demselben Kommentar.

Die Überlieferungsgeschichte der Pindarscholien darf als weitgehend geklärt gelten, dank den Untersuchungen unseres Kollegen Jean Irigoin[34], dank aber auch der etwas reicheren Überlieferung. Irigoin kommt zu folgendem Ergebnis: Zu der Pindarausgabe des Aristophanes von Byzanz verfasste Aristarch einen Kommentar (zu allen 17 Büchern), der allerdings viele Irrtümer enthielt, hauptsächlich durch Unkenntnis historischer Fakten. Dieses Manko wurde vor allem durch Didymos ausgeglichen, dessen Hypomnemata in den Scholien oft zitiert werden, allerdings nur die zu den Epinikien, die allein die Spätantike überdauert haben. Bis zur 2. Hälfte des 2. Jhs. blieben die Hypomnemata des Didymos der massgebliche Pindarkommentar. Nachdem wohl am Ende des 2. Jhs. die Auswahl der Lyriker sich auf Sappho und Pindars Epinikia reduziert hatte, wurde für die Zwecke der Schule ein anderer Kommentar nötig, der letzten Endes die Quelle der Scholien der Hss. war; wann er verfasst wurde, ist nicht klar — im 4. oder 5. Jh., oder früher ? Jedenfalls zitieren die Scholien keine Grammatiker oder sonstigen Autoren, die später wären als etwa 200 n. Chr., und das in *P. Berol.* 13419 erhaltene Hypomnema[35] zeigt enge Übereinstimmung mit den Scholien der Hss. Ähnliches gilt für die

---

[33] [χδ]ρ̣ọ̣[ς] ἀποτρέ[π(ων) Μή]δειαν τῆς [παῖδ(ων)] ἀναιρέσε(ως) [ὡς μια]ῖφονον [οὐχ] ὑποδέξον(ται).

[34] J. IRIGOIN, *Histoire du texte de Pindare* (Paris 1952).

[35] Ediert von U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Sitzungsberichte der Kön. Preuss. Akad. d. Wiss., Berlin, 1918, 36, 749-750 (= Pack² 1357); vgl. J. IRIGOIN, *op. cit.*, 97.

Randscholien des Papyruscodex in Wien *P.Vindob.* G 29817 aus dem 6. Jh.[36] Vor allem aber ist mit *P.Oxy.* 2536 (2. Jh.)[37] ein grosses Stück von Theons Hypomnema zu den *Pythien* zutage gekommen, das einen interessanten Vergleich mit den Hss. erlaubt.

Es lohnt sich, den Text hier zu wiederholen, mit einigen kleinen Änderungen gegenüber der Erstedition:[38]

Col. i

]*Πολυδέκτηι.* λυγρόν τ' [ἔρανον
εὐ]ωχουμένοις γ(ὰρ) αὐτοῖς τ̣ο̣ύ̣τ̣οις̣
[ἔδειξεν ὁ *Περσεὺς* τὴ]ν κεφαλὴν κ(αὶ) οὕ(τως) ἀπελιθώθησαν. (2. hand)
]οσ̣ε̣ ε[ ]ω̣θ̣ ἔσωθεν ἵν' ᾖ καὶ τὴν ἢ ἀ-
]σ..[ ]βιαζομένης γ(ὰρ) τῆς *Δα-* πὸ κοι-
[νάης ὑπὸ τοῦ *Πολυδ*]έκ̣τ̣ο̣υ̣ συνέβη αὐτὴν κατα- νοῦ τοῦ ἀμαύ-
[φυγεῖν πρὸ]ς̣ τὸν βωμὸν τοῦ τὸν δὲ ρωσε
[*Πολυδέκτην*] εὐλαβούμενον τὸν *Περσέα* πέμψαι
[ἐπὶ *Μεδούσης*] κ̣αρατ̣ο̣μίαν ὡς ἀπολούμενον καὶ
[ ] τὸν μ(ὲν) *Πολυδέκτην* θεωρήσαντα
[τὴν τῆς *Γοργόνο*]ς̣ κεφαλὴν ἀπολιθωθῆναι κ(αὶ) σωθῆ-
[ναι τὴν *Δανάη*]ν. ἔνιοι δ(ὲ) φα(σὶν) οὐ ταύτην (εἶναι) τὴν *Γορ-*
[γόνα ἀλλὰ τὴν] γηγενῆ ἣν ἡ γῆ ἀνέδωκεν ἐν τ̣ῶ̣ι πολέ-
[μωι τῶι τῶν γι]γάντων πρὸς τοὺς θεούς. τὸν ἀπὸ
[χρυσοῦ φαμεν αὐ]τ̣ορ̣ύτου τὸν *Περσέα*· ὁ γ(ὰρ) *Ζεὺς* χρυ-

---

[36] Ediert von H. OELLACHER, *P. Rain.* I 23 (Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien, Neue Folge I, 1932, = Pack² 1356).

[37] Ediert von E.G. TURNER, *P.Oxy.* XXXI (1966), pp. 16-22 und Taf. 3.

[38] In col. I 20 las Turner]ect. c, aber der halb weggebrochene Buchstabe nach Iota endet mit einem kleinen Halbkreis wie das N von τουτέστιν in Zeile 23.

[cὸc γενόμενος] cυνῆ[λ]θε τῆι Δανάηι. ἀλλ' ἐπεὶ ἐκ
[τούτων] ἀλλ' ἐπεὶ ἡ Παρθένος φ(ης)ὶ ἤγ(ουν) Ἀθηνᾶ
[ἐρρύcατο τὸν φί]λον ἄνδρα τότε κατεcκεύαζε τὸ μέ-
[λος· οὕτω γ(ὰρ) φ(ης)ὶ c]υνεργῆcαι τὴν Ἀθηνᾶν τῶι Περcεῖ
[μετὰ τὴν ἀναίρ]εcιν τῆc Γοργόνος. ὅφρα τὸν Εὐρυ- (2. Hand)
[άλας ἐκ καρπαλιμ]ᾶν γεν[ύων] ἕως το(ῦ) εὗρεν θεός ἐρικλάγκταν· μεγαλοκλάγκτην
[εὗρεν γ(ὰρ) ἡ θεὸc ἤγ(ουν)] Ἀθηνᾶ τὴν αὐλητικὴν ὅπως μι-
[μήcαιτο cὺν ἕν]τεcι τῶν αὐλῶν τουτέcτιν τοῖc
[ὀργάνοις θρῆνον] τῶν καρπαλιμῶν γενύων τῆc
[Γοργόνος Εὐρύα]λας ἱcτᾶc[α] γόον· ἀπὸ δὲ τῆc μιᾶc
[καὶ τὴν ἑτέραν τ]ὴν Cθεννὼ παρίcτηcι. ἀλλά μιν
(3. Hand)
[λεπτοῦ διανι]cόμενον χαλκοῦ θ' ἅμα ἔνιοι θαμὰ.
[καὶ δονάκων] τοὶ παρὰ καλλιχόρον νάοιcι ἄκυρον τὸ
[νᾶοιcι· Εὐριπί]δης δ' ἐν Οἰδίποδι· τόν θ' ὑμνοποιόν δόνα-
[κα ὃν ἐκφύει (?) Μέ]λας ποταμὸc ἀηδόν' εὐπνόων αὐλῶν cοφήν

. . . . . .

Col. ii

. – . . . . . .

(Reste von 4 Zeilen)

τοῦ[τ]ο δὲ ὥcπ(ερ) ἐπιcφραγίζων [π]ροεῖ. τό γε μόρcιμο(ν)
οὔ πᾶ φυκτόν [τ]ὸ γ(ὰρ) μοιρίδι[ο]ν οὐκ (ἔcτι) παραφυγεῖν
ἀλλ' ὅ[c]α ἡ μοῖρα β[ούλ]εται ..... εὐτυχῆcαι
.[.....] κ(αὶ) οὐ παρφ[υ]κτόν

Θέω[νος] τοῦ Ἀρτεμιδώρου

Πινδάρου

Πυθιονικῶν Ὑπόμνημα

Die Lemmata sind dieselben, die auch in den Scholien erklärt werden, aber das Hypomnema ist viel voller. Der Papyrus setzt ein mit 25a λυγρόν τ'[ἔρανον (= *Pyth.* 12, 14) und erzählt, wie Perseus mit dem Haupt der Gorgo die Gäste des Polydektes versteinerte. Apollodor II 4, 3 und Pherekydes (*FGrHist* 3) F 11-12 erzählen dieselbe Geschichte, die Scholien dagegen lassen sie aus. Theon fügt dann eine alternative Version über die Gorgo hinzu: ἔνιοι δέ φασιν, sie sei von Gê "emporgesandt" worden (ἀνέδωκεν) im Kampf der Giganten gegen die Götter; das könnte auf eine alte Gigantomachie-Dichtung des 6. Jh. v. Chr. zurückgehen, vielleicht des Stesichoros, denn ab etwa 560 v. Chr. wird das Thema in der Kunst häufig dargestellt[39]. Man wüsste gern, ob Theon den Autor genannt hatte und erst ein Abschreiber den Namen durch ἔνιοι ersetzte ! Das nächste Lemma (ἀπὸ [χρυσοῦ... αὐ]τορύτου) ist im Papyrus und in den Hss. ähnlich erklärt, wenn auch nicht wörtlich übereinstimmend. Das folgende (ἀλλ'ἐπεὶ ἐκ [τούτων]) stimmt weitgehend wörtlich überein, ausser dass Theon Athenas Hilfe für Perseus hervorhebt, während die Scholien nur sagen, dass die Gorgonen ihn bis nach Boiotien verfolgten. — Interessant ist das nächste, ὄφρα τὸν Εὐρυ[άλας κτλ.: hierzu geben Papyrus und Hss. die gleichen Informationen, der Papyrus in einem zusammenhängenden Stück, die Scholien der Hss. durch ἄλλως getrennt; hier zeigt sich also, dass auch Scholien, die in den Hss. mit ἄλλως angeschlossen werden, also aus verschiedenen Quellen zu stammen scheinen, aus demselben Kommentar stammen können.

Das nächste Lemma (ἀλλά μιν bis χαλκοῦ θ'ἅμα) wird gar nicht erklärt, nur eine Variante ist erwähnt; hier muss der Papyrus Einiges ausgelassen haben, was die Hss. bewahrt haben.

---

[39] Vgl. F. VIAN, *Répertoire des gigantomachies figurées dans l'art grec et romain* (Paris 1951); ders. in *LIMC* IV (1988), 191-270 mit Bibliographie.

Danach sagt er zu τοὶ παρὰ καλλιχόρον νάοισι: ἄκυρον τὸ [νάοισι (nicht δονάκων, wie Turner ergänzt hatte), und illustriert das mit einem Zitat aus Euripides' *Oidipus*; von diesem hatte sich nur das Wort ἀηδόνα als Hesychglosse erhalten (= Fr. 556 N^2), die Scholien lassen es aus[40].

Das letzte Scholion, in der 2. Kolumne, ist noch nicht ganz entziffert, scheint aber etwas anders formuliert zu sein als die späteren Hss. und vor allem kürzer. Damit ist klar, dass der Papyrus nicht überall den vollen Text Theons enthält; da sich ausserdem nicht weniger als drei verschiedene Hände unterscheiden lassen, haben wir offenbar eine Sammlung von Exzerpten vor uns. Sie zeigen immerhin, dass der originale Theon-Kommentar vielfach ausführlicher war als die Scholien der Hss., sich aber in der Sache nicht wesentlich von ihnen unterschied; d.h. dass ihnen eine verkürzte Fassung des Theon-Kommentars zugrundeliegt, die dem von Irigoin postulierten "Schulkommentar" wohl recht ähnlich sah.

Einen ähnlichen Befund wie der Theon-Papyrus bietet auch das etwas spätere Hypomnema, ebenfalls zu den *Pythien*, des *P. Berol.* 13419^{v} (Ende 3./Anf. 4. Jh.)[41], nur dass es noch genauer, bis in den Wortlaut, mit bestimmten der Hss.- Scholien übereinstimmt. Wie der Theon-Papyrus, bietet auch dieses Hypomnema z.T. mehr als die Hss.; diese führen zu *Pyth.* 2, 31 κτίλος Ἀφροδίτας die Homerstelle *Il.* III 196 nur in Paraphrase an, der Papyrus hat sie im Wortlaut, ausserdem leitet er κτίλος von κωτίλος ab, eine Etymologie, die sich sonst nirgends findet, und schliesslich hat er zu dem Exkurs über Hierons Hilfe für die Lokrer gegen Anaxilas von Rhegion die Quelle angeführt

---

[40] ναΐοισι kritisieren auch die Scholien: σκληρῶς καὶ διθυραμβωδῶς προήγαγεν· ἔδει γὰρ εἰπεῖν φῦονται (*Schol.* 45b, II p. 269 Drachmann).

[41] Ediert von U. v. WILAMOWITZ, Sitzungsberichte Akad. Berlin 1918, 36, 749-750 (= Pack^2 1357).

(ταῦτα ἱστορεῖ [— leider ist der Name verloren, vielleicht war es Timaios). Die Scholien haben also auch hier einiges weggelassen. Der Herausgeber, Wilamowitz, bemerkt dazu: "Die antiken Exemplare wechselten im Bestande und im Ausdruck. Ein solches Exemplar kam nach Byzanz. Dass wir so viele nur in der Form verschiedene Scholien nebeneinander stellen, kommt daher, dass die Hss., die wir haben, verschiedene byzantinische Bearbeitungen jenes einen Exemplars nebeneinander enthalten."

So einfach kann es aber nicht gewesen sein. Es ist kaum denkbar, dass nur ein einziges Exemplar nach Byzanz kam (wann ? im 6. Jh. ?), aus dem dann erst die Byzantiner die unterschiedlichen Fassungen der Scholien entwickelt hätten. Ausserdem sind die Scholien in zwei Rezensionen überliefert (der des Ambrosianus A, nur für die *Olympien* erhalten, und der Vaticana der Hss. BDEH), die, wie Irigoin gezeigt hat[42], bereits in der Spätantike getrennt waren. Da jedenfalls die Rezension A zahlreiche Majuskelfehler enthält, kann sie unmöglich erst byzantinisch sein. Vielmehr werden wir schon für die spätere Kaiserzeit mit verschiedenen Fassungen, und zwar immer noch in der Form des vom Text getrennt überlieferten Hypomnema, desselben Kommentars rechnen müssen. Aus dem, was Theon und Didymos zusammengestellt hatten, wählten spätere Bearbeiter jeweils Verschiedenes aus und formulierten es jeweils auf ihre Weise. Was von diesen unterschiedlichen Fassungen nach Byzanz gelangt war, wurde dort irgendwann, vielleicht zur Zeit des Photios und Arethas, auf den Rändern von grossen Codices vereinigt. Auf dieses Problem werden wir bei der Betrachtung der Aristophanes-Scholien zurückkommen.

---

[42] J. IRIGOIN, *op. cit.*, 103 ff.

Nur im Vorbeigehen möchte ich das Fragment eines Codexblattes in Wien erwähnen[43], des 6. Jhs., das Randscholien zu *Pyth.* 1, 46 ff. (= 87-127 Dr.) enthält. Es war eine Textausgabe, aber es ist nur die obere äussere Ecke eines Blattes erhalten mit Randscholien, nur an *einer* Stelle ist gerade noch das letzte Wort eines langen Verses stehen geblieben, sonst ist der Pindartext verloren (von dem besonders langen Vers 94 ἀνιχ' εὑρισκοντο θεων παλαμαις τι]μαν ist noch die letzte Silbe zu sehen)[44]. Auch dieser Kommentar ist eklektisch, wie alle antiken Kommentare; dort, wo die späteren Scholien eine entsprechende Erklärung haben, ist die Übereinstimmung eng, aber sie haben auch Vieles, wovon der Papyrus keine Spur bewahrt hat; der hat aber auch Etliches, was die Scholien nicht haben, z.B. die ganze Philoktet-Geschichte auf dem oberen Rand der Rectoseite, und, wie es scheint, die Etymologie des Namens Poias von πόα, dem Kraut, das schliesslich Philoktets Wunde heilte. Zu λευκοπώλων Τυνδαριδᾶν hatte er den Vers 606 aus Euripides' *Phoinissen* angeführt — auch den haben die Scholien weggelassen.

Nun ist es ja nicht überraschend, dass Abschreiber von Kommentaren Vieles weglassen, was ihnen nicht mehr relevant zu sein scheint (wir machen es ja heute nicht anders). Das wird vor allem im Verlauf der beiden Umschreibungen geschehen sein; zwischen dem 4. und dem 6. Jh. sind die Hypomnemata von Rollen in Codices umgeschrieben worden, und später hat man aus diesen wiederum ausgewählt, was nützlich schien, um in

---

[43] *P.Vindob.* G 29817, ediert von H. OELLACHER, *P. Rain.* I 23 (s. oben, Anm. 36).

[44] Sie ist in derselben kleinen Buchschrift geschrieben wie die Scholien, anscheinend nur durch einen horizontalen Strich über der Zeile gekennzeichnet. Der Freundlichkeit von Herrn Dr. Hermann Harrauer verdanke ich ausgezeichnete Photographien von Recto und Verso.

winziger Minuskel möglichst viel davon auf den Rändern eines Codex mit dem Dichtertext in der Mitte unterzubringen.

Auffallend ist aber an den spätantiken Kommentaren die Verbindung von enger, oft wörtlicher Übereinstimmung mit *einigen* der späteren Scholien und ihrem gleichsam eklektischen Verhalten. Das ist wohl nur so zu erklären, dass verschiedene Fassungen (Rezensionen) des Kommentars in Umlauf waren, von denen mehrere nach Byzanz gelangten, vielleicht zur Zeit Justinians, der ja 529 die Universität von Konstantinopel gründete (und vermutlich mit Büchern ausstattete), vielleicht aber auch um 640, als die Byzantiner Alexandria den siegreichen Arabern überliessen.

Dass jedenfalls in der Kaiserzeit Kommentare zu demselben Dichter auf ganz unterschiedlichem Niveau in Umlauf waren, lässt sich am Beispiel des Bakchylides zeigen. Während *P. Oxy.* 2367, auf dem Verso von Urkunden, eine eher anspruchslose Paraphrase der Epinikien enthält, haben wir in *P. Oxy.* 2368 ein Stück einer gelehrten Diskussion um die Klassifizierung des Gedichts *Kassandra*: Kallimachos stellte es zu den *Paianen*, Aristarch dagegen zu den *Dithyramben*; der Verfasser, vielleicht Didymos, gibt Aristarch recht.

Wir haben bis jetzt ausschliesslich von Kommentaren zu Dichtertexten gesprochen. Es ist aber lehrreich, zum Vergleich auch einen Blick auf die Kommentare zu klassischen Prosaschriftstellern zu werfen, nämlich Thukydides und Demosthenes, und zu fragen, ob ihre Entstehung ähnlich verlaufen ist wie die der Euripides- und der Pindarscholien. Zu Thukydides kann ich mich kurz fassen, denn dazu hat Otto Luschnat in seiner grossen Abhandlung das Wesentliche gesagt[45]. Er kommt zu dem

---

[45] O. LUSCHNAT, "Die Thukydidesscholien", in *Philologus* 98 (1954), 14-58; vgl. dazu jetzt auch Maria Jagoda LUZZATTO, "Scholia tardoantichi. Il commentario di Marcellino a Tucidide", in *Quaderni di Storia* 38 (1993), 111-

Schluss, dass die antike Thukydidesexegese "durchaus nicht nur in wissenschaftlichen Kommentaren, sondern auch in schulmässigen Glossensammlungen oder Behandlungen inhaltlicher Probleme, etwa kulturhistorischer Fragen aus der 'Archäologie', bestehen konnte." Der wesentliche Inhalt solcher exegetischen Schriften "wurde aber weiter in Kommentaren tradiert und gelangte über verschiedene uns nicht mehr kenntliche Zwischenstufen in die hauptsächlich von rhetorischen Interessen bestimmten Scholiensammlungen, von denen wir zwei in dem Korpus der Markellinos- und in der älteren Vorstufe der Patmosscholien wenigstens als Typus kennenlernen konnten. Aus solchen vom Text getrennten Kommentaren oder Scholiensammlungen, die sich bis in die mittelbyzantinische Zeit erhalten hatten, sind dann die Randscholien unserer Hss. ausgeschrieben worden; jene selbst [= die Kommentare] gingen verloren, da sie ja nicht mehr benötigt wurden."[46]

Die Geschichte der antiken Demosthenes-Exegese ist von Manfred Lossau behandelt worden[47], so dass ich mich auch hier kurz fassen kann. Nur gleichsam im Vorbeigehen möchte ich die Fragmente eines kürzlich publizierten Berliner Papyrus eines Demosthenes-Hypomnema erwähnen[48]. Kommentiert wird dort der Schluss der Rede *über den Frieden*, wo der Redner das Sprichwort vom Streit um den Schatten des Esels abwandelt und auf Philipps Anwesenheit im Amphiktyonenrat in Delphi bezieht. Während die Scholien dazu nur eine sehr dürftige

115.

[46] O. LUSCHNAT, *art. cit.*, 49.

[47] M. LOSSAU, *Untersuchungen zur antiken Demosthenesexegese*, Palingenesia 2 (Bad Homburg 1964).

[48] H. MAEHLER, "Der Streit um den Schatten des Esels", in *Proceedings of the XIXth International Congress of Papyrology* (Cairo 1992), I 625-633 (= *P. Berol.* 21188 recto).

Paraphrase geben und über das Sprichwort selbst gar nichts sagen, berichtet Harpokration in seinem *Lexikon, s.v.* περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιᾶς: "Didymos sagt, der Redner habe das Sprichwort vom Schatten des Esels abgewandelt, als er von dem Schatten in Delphi (d.h. Philipp) sprach, es werde aber gebraucht von denen, die um wertlose Dinge streiten". (Δίδυμός φησι τὴν περὶ ὄνου σκιᾶς παροιμίαν παραπεποιῆσθαι ὑπὸ τοῦ ῥήτορος λέγοντος περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιᾶς, λέγεσθαι δ'αὐτὴν ἐπὶ τοῖς περὶ τῶν μηδενὸς ἀξίων μαχομένοις).Diese Erklärung stimmt fast wörtlich mit der des Hypomnema überein, das ebenfalls Didymos zitiert: παρα]πεποιῆσθαί φησιν ὁ Δίδυ[μος παρὰ τὴν θρυλου]μένην [π]αροι[μίαν ὑπὸ τῶν π]ροτέρων τὴν οὕτως [φερομέν]ην "περὶ ὄνου σκιᾶς", "Didymos sagt, er (Demosthenes) habe das abgewandelt nach dem von seinen Vorgängern strapazierten Sprichwort, das laute "Um des Esels Schatten (streiten)". Demosthenes habe das nicht um des Amphiktyonenbeschlusses willen angeführt, sondern um Philipps willen, wegen Delphi und der phokischen Frage; indem er Frieden mit ihm empfahl, mahnte er, sich um wichtigere und nützlichere Dinge zu kümmern und Ruhe zu halten, anders als es der Eseltreiber tat, der mit dem Schatten seines Esels Profit machen wollte (οὐ γὰρ [παρέλαβε]ν ὁ Δημοσθένης ἕνεκα [τοῦ γραφέ]ντος ὑπὸ τῶν Ἀμφικτυ[όνων ψ]ηφίσματος, Φιλίππου [δέ, διὰ Δελ]φοὺς καὶ τὰ Φωκικά· [ἐπαινῶν τὴν π]ρὸς αὐτὸν εἰρήνην [προύτρεψε μεί]ζοσι κ[αὶ] χρησιμω[τέροις προσέχειν ἡ]συχάσα[ν]τας κατε[ναντίον τῷ ὀνηλ]άτῃ τῇ ὄνου σκιᾷ [κερδαίνοντι). Darauf folgte recht ausführlich die Geschichte von dem Eseltreiber, der für den Schatten seines Esels extra bezahlt werden wollte.

Wieweit der Verfasser des Berliner Hypomnema Didymos ausgeschrieben hat, ist nicht klar; möglicherweise stammt die ganze Geschichte aus Didymos. In den Scholien der Hss. findet sich nichts davon. Das ist vielleicht ein extremes Beispiel dafür,

wie sich das Interesse der Erklärer vom Faktisch-Historischen fort und zur Rhetorik hin verlagert hatte.

Lassen Sie mich schliessen mit einem Ausblick auf die Aristophanes-Scholien, deren Entstehungsgeschichte schon von Günther Zuntz weitgehend geklärt worden ist[49]. Während noch z.B. *P.Oxy.* 856, ein Hypomnema zu den *Acharnern* aus dem 3. Jh., nur einfache Worterklärungen bietet — Zuntz nennt es "ein ganz ärmliches Schul-Hilfsbuch... viel kürzer als unsere Scholien, und ohne Verwandtschaft mit diesen"[50] — , berühren sich die Hypomnemata-Fragmente in Wien zu den *Wolken* (*P. Vindob.* G 29423) und zum *Frieden* (*P. Vindob.* G 29780), beide aus dem 5. Jh., die M. Gronewald identifiziert hat[51], deutlich mit den Scholien in R und V, z.T. wörtlich übereinstimmend, und das Gleiche gilt für die von Zuntz und mir publizierten Pergamentbruchstücke aus den *Rittern* mit Randscholien[52], aus der gleichen Zeit. Im Gegensatz zu den älteren Hypomnemata und den gelegentlichen Randnotizen enthalten diese Reste spätantiker Kommentare nur noch Weniges, was nicht auch in den späteren Hss. steht. Zuntz hat als Quelle der Randscholien

---

[49] G. ZUNTZ, "Die Aristophanes-Scholien der Papyri", in *Byzantion* 13 (1938), 631-690 und 14 (1939), 545-613; 2. verbesserte Auflage mit Nachwort und 6 Tafeln Berlin 1975. Ich zitiere nach der 2. Auflage.

[50] G. ZUNTZ, *op. cit.*, 28.

[51] *P. Vindob.* G. 29423, ediert von H. OELLACHER, *P. Rain.* III 20 (=Pack^2 1715); *P. Vindob.* G 29780, ediert von H. GERSTINGER, *P. Rain.* I 34 (= Pack^2 2865); dazu kommt ein kleines Fragment, *P. Vindob.* G 29833c, das H. Harrauer dazugefunden hat. Beide Texte hat M. GRONEWALD identifiziert und neu veröffentlicht in *ZPE* 45 (1982), 61-69.

[52] *P. Berol.* 13929, ediert von G. ZUNTZ, in *Byzantion* 13 (1938), 635-656 (= 2. Aufl., 5-26 und Taf. 1, = Pack^2 142); *P. Berol.* 21105, ediert von H. MAEHLER, in *Hermes* 96 (1968), 287-293, abgebildet in G. CAVALLO-H. MAEHLER, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period* (London 1987), Nr. 24c.

des Berliner Pergamentcodex der *Ritter* einen Schulkommentar etwa des 4. Jhs. erschlossen, dessen Material wohl auf Didymos zurückgeht, zu dem aber stellenweise auch Apions *Glossen*, sowie andere Kommentare (Symmachos ?) beigetragen haben[53].

Zuntz hat auf das neuerwachte Interesse für Aristophanes im 4. Jh. hingewiesen[54], bei Autoren wie Libanios (*Or.* I 9) und Themistios, die Aristophanes' Stücke noch aus eigener Lektüre kannten. In dieser Zeit wurden wohl auch noch Hypomnemata verfasst, d.h. aus älteren zusammengeschrieben. Aber was den Kommentatoren damals noch zur Verfügung stand, war bescheiden, gemessen an dem Reichtum, aus dem Didymos schöpfen konnte. Immerhin muss es damals noch eine ganze Anzahl unabhängiger Hypomnemata gegeben haben; das beweist u.a. das Bücherverzeichnis aus Hermupolis *P. Turner* 9 (4. Jh.), das u.a. ein 'Αρχιλόχειον, ein Αἰσχίνειον, ein 'Ομηρικὸν [εἰ]ς 'Ιλιάδα, ein Δημοσθενι[κὸν] ἰδιω[τικῶν λόγων ὑπόμνημα aufführt, und in einem Brief aus dem 5. Jh. bittet ein Anwalt einen Kollegen, die entliehenen Bücher zurückzuschicken, u.a. den Demostheneskommentar des (sonst unbekannten) Alexander Claudius[55].

Aus Hypomnemata des 4. und 5. Jhs. stammen also die Randnotizen in Aristophanes-Codices dieser Zeit. Zuntz hat mit Recht betont, dass damit noch nicht ein neuer Buchtyp geschaffen war, nämlich der Scholiencodex in der Art des Venetus A der *Ilias*, wie wir ihn vom 10. Jh. an finden. Die Randnotizen, die oft von verschiedenen Händen stammen, wollen und können

---

[53] G. ZUNTZ, *op. cit.*, 27.

[54] G. ZUNTZ, *op. cit.*, 111.

[55] *P. Berol.* 21849, ediert von H. MAEHLER, "Menander Rhetor and Alexander Claudius in a Papyrus Letter", in *GRBS* 15 (1974), 305-311 und Taf. 10, = *Sammelbuch* XII 11084, aus Hermupolis; abgedruckt in J. HENGSTL (Hrsg.), *Griechische Papyri aus Ägypten...* (München 1978), Nr. 91, S. 227-229.

ja nicht ein Hypomnema wiedergeben: "Wem an einem solchen lag, dem stand es ja damals noch frei, sich eine Abschrift davon zu beschaffen" (Zuntz 115). Dagegen kann sich die Buchform der Scholienhandschrift, die den ganzen, ausführlichen Kommentar auf breiten Rändern um den Dichtertext herum gruppiert, erst nach der Erfindung der Minuskel entwickelt haben; anders wäre die Masse der erhaltenen Scholien gar nicht auf den Rändern unterzubringen. Gewiss hat es dazu Vorstufen gegeben, die sich ganz vereinzelt noch greifen lassen: der bekannte Kallimachos-Papyrus *P.Oxy.* 2258, ein Stück eines Codexblattes mit Randscholien in derselben Schriftart wie der Text, in "Alexandrinischer Majuskel", nur etwas kleiner, ist sicher eine solche Vorstufe, sie zeigt aber auch die engen räumlichen Grenzen, die dem Kommentar gesetzt waren, solange er in Majuskeln geschrieben wurde[56]. Merkwürdig ist allerdings, dass in manchen Scholien- und Katenenhandschriften des 9. und noch des frühen 10. Jahrhunderts der Haupttext in Minuskel, der Randkommentar dagegen in kleiner Majuskel geschrieben ist[57]. Es fehlt auch nicht an Beispielen von Katenenhandschriften aus dieser Zeit, in denen Haupttext und Kommentar in Majuskeln geschrieben sind[58]. Die Schreiber haben offensichtlich mit

---

[56] Abbildung in *P.Oxy.* XX (1952), Taf. 13-15; E.G. TURNER, *Greek Manuscripts of the Ancient World* (London ²1987), Nr. 47; vgl. dazu G. ZUNTZ' Nachwort, *op. cit.*, 131-132.

[57] So z.B. der Lukian-Codex Vat. gr. 90 (P. FRANCHI DE' CAVALIERI — J. LIETZMANN [edd.], *Specimina Codicum Graecorum Vaticanorum* [Berlin 1929], Taf. 10) und die 914 geschriebene Clemens-Hs. Paris. gr. 451 (R. MERKELBACH-H. van THIEL, *Griechisches Leseheft* [Göttingen 1965], Nr. 16); aus dem 10. Jh. die NT-Hs. Vat.gr. 220 (W.H.P. HATCH, *Facsimiles and Descriptions of Minuscule Manuscripts of the New Testament* [Cambridge / Mass. 1951], Taf. 19).

[58] Z.B. der Codex Zacynthius des NT in London, Library of the British and Foreign Bible Society Nr. 24 (um 800 geschrieben ?); Facsimile in W.H.P.

verschiedenen Schriften experimentiert, immer mit dem Ziel, möglichst grosse Textmengen unterzubringen, ohne doch den kommentierten Haupttext allzusehr zu reduzieren. Wie bald das Fassungsvermögen einer Seite erschöpft war, auch wenn man den Haupttext auf ganz wenige, kurze Zeilen beschränkte, zeigen die Majuskelkatenen deutlich. Für Autoren wie Homer, Hesiod, Pindar, Euripides, Aristophanes, zu denen umfangreiche Kommentare erhalten waren, musste eine andere Lösung gefunden werden. Erst die voll ausgebildete kleine Buchminuskel mit ihrem Abkürzungssystem machte es möglich, Textausgabe und Kommentar auf einer Buchseite zu vereinigen. Diese Form der 'Scholienhandschrift' ist daher kaum vor dem 9. Jahrhundert denkbar[59].

HATCH, *The Principal Uncial Manuscripts of the New Testament* (Chicago 1939), Taf. 25; vgl. G. ZUNTZ, *op. cit.*, 97 Anm. 4 und Taf. 3. — Vgl. auch die Hiob-Katene Vat. gr. 749 (P. FRANCHI DE' CAVALIERI-J. LIETZMANN, *Specimina Codicum Graecorum Vaticanorum*, Taf. 8) aus dem 9. Jh.

[59] Vgl. G. ZUNTZ, *op. cit.*, 86-88.

DISCUSSION

F. Montanari: La relazione di Maehler ha esemplificato un concetto che non è affatto scontato e che dobbiamo tenere sempre ben presente. Il cammino che va dai commentari antichi ai *corpora* di scoli dei manoscritti bizantini non può essere immaginato come un grande fiume unitario che trascina nello stesso modo e con lo stesso percorso i materiali esegetici relativi a tutti gli autori: si tratta piuttosto, per proseguire la metafora, di una serie di torrenti con caratteristiche e percorsi differenti. Diverse sono intanto le prime origini dei materiali esegetici stessi, risalenti a opere prodotte da personalità diverse e in epoche e condizioni diverse nel lungo arco di tempo che comprende l'età ellenistica e l'età romana fino al periodo tardoantico. Poi, ciascun percorso è stato naturalmente influenzato dagli interessi e dalle situazioni culturali dei periodi e dagli ambienti che ha attraversato, con eliminazioni, aggiunte, selezioni e trasformazioni proprie. Ciò significa che la semplice affermazione secondo cui esiste un rapporto fra le opere esegetiche di età alessandrina e romana e i *corpora* di scoli è indubitabilmente vera e tuttavia rimane abbastanza generica. Fra l'età tardoantica e quella bizantina ci sono stati dei nodi e delle tappe che hanno determinato molte delle caratteristiche con cui il materiale esegetico ci è pervenuto. E non bisogna dimenticare inoltre che alcuni di questi passaggi si sono determinati già assai presto e hanno inciso profondamente. Il fatto che il rapporto che possiamo rilevare fra frammenti di commentari o scoli marginali nei papiri e gli scoli dei mss. bizantini sia molto differenziato deriva proprio da questi percorsi diversi e tortuosi: un *corpus* di scoli ha utilizzato certe cose, un papiro ne ha conservate altre e così via. Sarebbe molto strana una coincidenza totale fra i frammenti di materiale esegetico restituiti casualmente dai

papiri e i *corpora* di scoli: i compilatori dei *corpora* di scoli intervenivano ancora molto sulle loro fonti, almeno sulla loro formulazione.

Abbiamo parlato di prime origini dei materiali esegetici in età ellenistica e imperiale. A questo proposito bisogna in primo luogo ricordare che molte questioni esegetiche e anche problemi testuali erano trattati sia negli *hypomnemata* che nei *syngrammata*, e anche nelle *lexeis*: non solo dagli *hypomnemata*, ma anche dai *syngrammata* e dalle raccolte di *lexeis* provengono materiali che, attraverso varie tappe e vari canali, sono confluiti nella scoliografia. In secondo luogo proprio i frammenti di papiro ci mostrano che *hypomnemata* e *syngrammata* cominciarono assai presto a essere epitomati e ben presto si iniziò a trarne dei prodotti miscellanei in cui si fondevano diversi filoni di contenuti esegetici. Il fatto che in molti casi abbiamo poche coincidenze nei materiali fra i frammenti di esegesi antica e gli scoli bizantini è, paradossalmente forse, ancor più interessante delle coincidenze che in altri casi si trovano facilmente: perché questo semplicemente ci fa capire quanto abbiamo perduto di una letteratura esegetica di notevole valore storico-culturale e vuol dire che negli scoli e nei papiri possiamo facilmente trovare testimonianza di filoni diversi. Gli scambi di materiali sono sempre stati molto facili e frequenti fra commentari, raccolte di note marginali, lessici e così via. E non bisogna lasciarsi trascinare dall'idea secondo cui una volta che un certo *hypomnema* sia stato utilizzato ed epitomato per un'altra opera miscellanea, questo sia accaduto una sola volta e abbia significato immediatamente la sua scomparsa.

Proviamo a guardare il caso degli scoli omerici, che probabilmente è quello meglio conosciuto. Lasciamo stare il lavoro fatto già in età augustea da Didimo e Aristonico sui prodotti di Aristarco (e della sua scuola) e quello compiuto un paio di secoli dopo da Nicanore e Erodiano: non molto dopo un altro grammatico, detto convenzionalmente VMK, epitomò e fuse le opere di questi quattro filologi; poi VMK fu epitomato almeno un'altra volta prima di essere utilizzato dal modello degli scoli del Ven. A dell'*Iliade* nel X secolo. Ma chi ha redatto il *corpus* degli scoli del Ven. A ha utilizzato anche altre fonti: non solo sporadicamente alcuni commentari i cui contenuti sono alla base dei cosiddetti *Scholia exegetica*, ma anche un esemplare con gli

Scholia D, dai quali trasse spiegazioni glossografiche e soprattutto *historiae* mitografiche provenienti da un commentario specializzato detto *Mythographus Homericus*. Anche il caso degli *Scholia D* è interessante: esso contiene sostanzialmente glosse e *historiae* mitografiche, le prime provenienti dagli *Scholia minora* abbondantemente noti dai papiri, le ultime provenienti dal già citato *Mitografo omerico*: l'unione di questi elementi in un *corpus* unico ci è ignota fino all'età tardoantica, nel senso che, almeno allo stato attuale, fino al VII secolo d.C., abbiamo moltissimi frammenti di *Scholia minora* e un buon gruzzolo di frammenti del *Mitografo omerico*, ma non abbiamo alcun testimone che ci mostri questi due elementi fusi insieme in un unico commentario. Chi fra la fine dell'età tardoantica e la rinascita bizantina (il ms. più antico è il Romano-Matritense datato fra la fine del IX e gli inizi del X sec., dunque anteriore al Ven. A) ha allestito l'archetipo degli *Scholia D*, ha operato una fusione di due categorie di materiali che poi ha avuto fortuna, è stata copiata più volte ed è stata variamente utilizzata.

Il caso del *Mitografo omerico* merita qualche riflessione ancora. Abbiamo adesso ben otto frammenti sicuri per l'*Iliade* (contro uno solo per l'*Odissea*, che per altro è quello più consistente per dimensioni, il *PSI* 1173), che si distribuiscono su un arco cronologico grosso modo dal I al V sec. d.C. Ci sono complesse questioni legate ai problemi dell'origine, del carattere e della forma originale del *Mythographus Homericus* e dell'attendibilità o meno delle sottoscrizioni delle *historiae* che oggi lo compongono, non solo nei papiri ma anche nel corpus degli *Scholia D*, che non possiamo certo affrontare qui. Ma possiamo per lo meno osservare che nei papiri il *MH* si presenta non certo nella forma del manuale mitografico bensì in quello dell'*hypomnema*, che segue l'ordine del testo omerico al quale è strettamente e organicamente collegato grazie alla costante presenza dei lemmi: questo fatto formale di per sé porta a vederne l'origine più antica nell'ambito della più autorevole ricerca filologica ed erudita su Omero. Attraverso vari passaggi e manipolazioni poi il *MH* sarà pervenuto nelle mani del compilatore degli *Scholia D*, responsabile della sua fusione con il grosso portato dell'elemento parafrastico-glossografico. Se poi confrontiamo i frammenti su papiro con il testo degli *Scholia*

D, possiamo fare le seguenti osservazioni. Nessun frammento di papiro ha esattamente lo stesso testo dei manoscritti, nessun frammento di papiro presenta un testo totalmente differente rispetto a quello dei manoscritti; due frammenti di papiro (quando il confronto è possibile, cosa purtroppo assai rara) non presentano esattamente lo stesso testo, cioè non abbiamo due copie distinte della stessa versione del *MH*, il che vuol dire che ogni copia rappresentava una redazione differente; in generale, malgrado le differenze maggiori o minori, constatiamo una similitudine e un parallelismo di fondo fra i papiri e gli *Scholia D*. Ciò significa che fino alla tarda antichità sono circolate diverse copie con differenti versioni del *MH* e il compilatore che ha realizzato l'archetipo degli *Scholia D* ha prodotto una sua versione. Per quanto concerne il punto cruciale delle *subscriptiones* delle *historiae* mitografiche, possiamo osservare tutto il ventaglio delle possibilità: c'è in generale coincidenza fra papiri e manoscritti, sia in presenza che in assenza, ma si danno anche differenze che comportano maggiore ricchezza talvolta nei papiri e talvolta nel testo dei mss., nel senso che un papiro conserva una sottoscrizione omessa dai mss. oppure i mss. conservano una sottoscrizione omessa da un papiro. E tuttavia è notevole in questo quadro che non abbiamo casi di contraddizione fra papiri e mss. per quanto riguarda le sottoscrizioni, cioè non si dà il caso per cui una stessa *historia* viene attribuita a due fonti diverse in due testimoni. Questo quadro offre diversi paralleli, pur nell'autonomia dei vari casi, al discorso che Maehler ha tracciato sulla storia dei rapporti fra materiali esegetici testimoniati nei frammenti di papiro e nei *corpora* scoliografici.

Se gli scoli ai poeti arcaici e classici sono in genere i più ricchi che ci sono pervenuti, questo dipende sicuramente dal fatto che essi furono i più costantemente e abbondantemente commentati — e anche editi, cfr. la relazione di Irigoin — in età alessandrina e in età imperiale perché rappresentavano la vera base essenziale della *paideia* classica, ma vuol dire anche che, almeno per le opere che furono scelte, essi continuarono a godere di favore, prestigio e autorevolezza durante l'età tardoantica e bizantina. Ho ascoltato con molto interesse l'esemplificazione che Maehler ci ha fornito nella sua relazione, perché ha utilizzato copiosamente anche i poeti ellenistici (Teocrito e Apollonio Rodio) e

i prosatori (Tucidide e Demostene) per mostrare come possono essere differenti le storie dei materiali esegetici. Su questi due ordini di esempi voglio dire qualcosa, perché da qualche tempo i ritrovamenti papiracei hanno allargato significativamente le nostre conoscenze proprio in questi due campi.

Il caso dei poeti ellenistici è molto importante. Il commentario a Callimaco del papiro di Lille (ma cfr. anche il celebre *P. Louvre* 7733, commento a un'elegia probabilmente di Filita) ha fatto vedere definitivamente come in età alessandrina si sia iniziato assai presto a studiare i poeti 'contemporanei' e in età augustea, soprattutto con l'opera di Teone, i poeti alessandrini sono già un comune terreno di lavoro filologico esegetico. Gli scoli a Teocrito, Apollonio Rodio, Arato, Nicandro, e anche a Callimaco (per il quale non mancano frammenti di commentari su papiro, e abbiamo anche un frammento di lessico dell'*Inno* 3, *P.Oxy.* 3328 del II sec. d.C.) benché più scarsi, sono l'esito di una storia esegetica iniziata certo più tardi di quella omerica o pindarica, ma non troppo più tardi e comunque ancora in età alessandrina (cfr. la relazione di Irigoin).

Anche il fatto che si facciano progressi nelle conoscenze sul lavoro filologico relativo ai prosatori è molto significativo. Come sappiamo, vennero prima gli storici e certo poi si studiarono gli oratori. Per Demostene, abbiamo una scoliografia povera di fronte alla testimonianza di un assai considerevole *hypomnema* di Didimo e frammenti di altri *hypomnemata*. Questo vuol dire sicuramente che la consistenza della scoliografia ci trae in inganno, che Demostene fu riccamente commentato almeno a partire dall'età augustea, e allora dobbiamo chiederci: è possibile che l'*hypomnema* di Didimo a Demostene fosse del tutto senza precedenti, che fosse proprio la prima prova su un oratore? Per quanto riguarda gli storici, ricordiamoci che la scoliografia erodotea ci offre proprio pochissimo e se non avessimo avuto il caso fortunato di *P.Amherst* 12 non sapremmo che addiritura Aristarco scrisse un *hypomnema* a Erodoto: Pfeiffer si esprime con cautela sul fatto che Aristarco abbia commentato anche Tucidide, ma è fiducioso sull'esistenza di studi tucididei prima di Didimo, e Maehler ci conferma questa opinione, che personalmente condivido pienamente. La domanda che mi viene spontanea è questa: per commentare molta

della letteratura arcaica e classica non erano forse troppo utili storici e oratori perché i filologi alessandrini li trascurassero (senza pensare naturalmente che questo fosse l'unico motivo per studiarli). La definizione di Dionisio Trace, sicuramente autentica (cfr. la relazione di Schenkeveld), della *grammatikè* come *empeiria* delle opere di poeti *e prosatori* significa che, con la generazione immediatamente dopo Aristarco, era normale parlare di lavoro anche sulle opere in prosa.

Le informazioni che abbiamo acquistato a proposito del lavoro compiuto sui poeti ellenistici e sui prosatori mostra come nell'arco di tempo fra Zenodoto e l'età augustea (Didimo, Aristonico, Teone) l'attività filologica, senza voler pensare per forza a edizioni, commenti e lessici per ogni opera di ogni autore, sia arrivata comunque a un raggio assai vasto di interessi, si direbbe praticamente a tutti gli aspetti principali della letteratura greca arcaica, classica e ellenistica. E' un fatto che mi sembra molto rilevante, ed è altro dato che deve farci riflettere, come già dicevo sopra, su quanto abbiamo perduto in questo settore della letteratura greca, di cui abbiamo scarsi ma preziosissimi resti dalla scoliografia e dai frammenti papiracei.

G. Arrighetti: La relazione di Herwig Maehler mi suggerisce qualche considerazione di carattere generale ed altre più puntuali.

La possibilità, di cui si è discusso, che esistessero commentari destinati alla scuola di differente livello a seconda delle capacità degli scolari non è chiaramente documentabile. Noi abbiamo testi scolastici di livello elementare (per es. il libro di scuola del III sec. a.C. pubblicato da Guéraud e Jouguet) ma sappiamo poco dell'istruzione superiore: io sospetto che questa avesse fra i suoi strumenti quei commentari che noi consideriamo di livello scientifico. I vari tipi di commentari sembrano piuttosto diversificati sulla base di precisi interessi: c'erano quelli che privilegiavano ἱστορίαι che se non unicamente, come il *P.Würzb.* 1; oppure raccolte di ζητήματα, ἀπορίαι, λύσεις (come il *P.Oxy.* 1611, su cui cfr. *Poeti, eruditi e biografi*, pp. 204-228 e p. 231 *Addendum* a p. 217), oppure ancora fenomeni grammaticali (come *P.Oxy.* 1087). Queste opere erudite, che io considero estratti specializzati da *hypomnemata* sistematici, vivevano una vita loro sempre più indipendente da quella del testo a cui si

riferivano originariamente e ciò può costituire una spiegazione del fatto che *P.Würzb.* 1 mostra ad un certo punto disordine nella sequenza dei versi commentati, un disordine che non sappiamo come originato e che nessuno aveva mai sentito il bisogno di rimediare: il fatto è che questo testo veniva utilizzato come raccolta di narrazioni mitologiche (ἱστορίαι) tratte da un *hypomnema* e poco interessava la sua connessione con le *Fenicie* di Euripide.

Herwig Maehler avanza l'ipotesi che *P.Berol.* 13413, contenente resti di un *hypomnema* ad Apollonio Rodio, rappresenti un estratto da un originale più vasto, dal momento che i *lemmata* non appaiono graficamente messi in evidenza. Una conferma a questa ipotesi può essere rappresentata da *P.Arg.* 84 (*Anonymus Argentinensis*) che testimonia uno stadio di analoga trasformazione di un commentario, questa volta al *contra Androtionem* di Demostene: qui i *lemmata* non solo non sono evidenziati, ma addirittura appaiono parafrasati e sembrano svolgere l'unico ruolo di indicazioni degli argomenti trattati nell'esegesi che volta a volta li segue.

Infine una considerazione di carattere generale. Abbiamo visto molti casi di opere di commento estratte da *hypomnemata* sistematici e con varie alterazioni rispetto agli originali. Perché era sentita così ampiamente questa necessità di fare estratti? Perché gli *hypomnemata* non continuavano tutti ad esser copiati nella loro forma e ampiezza originaria? Forse un motivo di queste trasformazioni poteva essere rappresentato dal bisogno di estrarre e di raccogliere problemi di carattere omogeneo che gli *hypomnemata* contenevano, però sparsi e mischiati con altri generi di materiali la cui trattazione non poteva ovviamente rispondere ad alcun criterio sistematico, ma veniva affrontata seguendo le parti del testo che mano a mano erano prese in considerazione. Il Περὶ Δημοσθένους didimeo può rappresentare una prova di questa esigenza a cui gli *hypomnemata* erano soggetti: l'esemplare che ci è giunto non solo è costituito da un estratto, come videro subito gli editori Diels e Schubart, ma porta in alto ad ogni colonna una *capitulatio* che indica i problemi trattati nella colonna medesima. L'unica spiegazione di questo fatto è la comodità di reperimento del materiale contenuto.

H. Maehler: Zum ersten Punkt, den G. Arrighetti angesprochen hat: Ich möchte in *P.Würzb.* 1 nicht eine Sammlung von ἱστορίαι sehen, sondern einen Kommentar, oder zumindest Teile eines Hypomnema, aus folgenden Gründen: 1) Neben Mythologischem enthält er auch Worterklärungen, so zu den Versen 640, 808, 43 und 90; diese letztere Erklärung, zu ἐς διῆρες ἔσχατον, ist der der späteren Scholien ähnlich, aber ausführlicher. — 2) Die Reihenfolge der Lemmata des *P.Würzb.* 1 folgt im allgemeinen dem Euripidestext, bis auf die Lemmata 606, 24, 43, 90; die beiden letztgenannten Erklärungen sind gerade *keine* ἱστορίαι.

Dass die gestörte Reihenfolge mechanische Ursachen haben könnte, erscheint durch Zeile 80 nahegelegt, wo mitten in der Erzählung von der Kalydonischen Jagd eine Lücke klafft: Artemis sandte den Kalydonischen Eber, οὕτως δ'ἐκ]λήθη ὅτι *vacat* — hier konnte der Schreiber seine Vorlage nicht entziffern, sie war unleserlich, beschädigt oder lückenhaft.

Der Grund, warum überwiegend mythologisches Material ausgeschrieben wurde, ist vermutlich in den persönlichen Interessen des Schreibers/Exzerptors zu suchen; es ist gut vorstellbar, dass seine Fassung dem Schulunterricht dienen sollte. Das Vorherrschen der Mythenerzählungen, neben gelegentlichen Worterklärungen, könnte darin seinen Grund haben.

Ihr zweiter Punkt betrifft den Apollonios-Kommentar *P.Berol.* 13413. Sie haben an den *Anonymus Argentinensis* erinnert, der allerdings keine Lemmata enthält und daher kein Hypomnema ist, sondern Darstellungen der Hauptpunkte ("Kapitulationen") der *Rede gegen Androtion* des Demosthenes enthält[1]. Hypomnemata, in denen die Lemmata nicht besonders hervorgehoben sind, gibt es freilich auch sonst, z.B. in *P.Oxy.* 2434 (zu Simonides, = Pack² 1951) und *P.Oxy.* 2506 (= Pack² 1950).

---

[1] *P.Strasb.* inv. 84 = Pack² 310; vgl. R. LAQUEUR, in *Hermes* 43 (1908), 220-8; M. LOSSAU, *Untersuchungen zur antiken Demosthenesexegese* [Bad Homburg 1964], 129 s.

J. Irigoin: Ce matin, j'ai parlé des risques de l'alexandrinocentrisme. Je serais tenté maintenant de nous mettre en garde contre l'égyptocentrisme. Du fait que la presque totalité de la documentation papyrologique vient d'Égypte, on court le risque de généraliser à l'ensemble de l'empire romain ce qui est attesté dans ce pays. Les particularités d'écriture et de facture du livre présentées dans les rouleaux d'Herculanum doivent nous avertir.

Sur la cause du désordre dans le commentaire des *Phéniciennes* du *P.Würzb.* 1, l'explication de H. Maehler ne me convainc pas, mais je n'ai rien de mieux à proposer. Le *P.Oxy.* 2536, qui contient la fin du commentaire de Théon aux *Pythiques*, malgré la souscription si explicite (Θέωνος τοῦ Ἀρτεμιδώρου / Πινδάρου / Πυθιονικῶν ὑπόμνημα), n'en offre que des extraits, transcrits par trois mains différentes, ce qui est une manière singulière de faire un choix. L'écriture est cursive, avec des abréviations, et disposée en lignes longues, comme je l'ai indiqué ce matin à propos des commentaires. Bien plus longues, 28 cm., sont les lignes du *P.Oslo* (inv. 1662), mais il est vrai que ce commentaire du prologue des *Troyennes* est du V^{e} siècle.

A propos des débuts du codex à scholies marginales, je voudrais insister sur le cas du fragment de Callimaque dont vous avez parlé en terminant. Le *P.Oxy.* 2258 est un fragment exceptionnel pour un codex de papyrus, puisque la largeur de la page dépasse 37 cm., ce qui permet de supposer que la hauteur se situait entre 40 et 50 cm. Ecrit en "majuscule alexandrine" (ou "onciale de type copte"), il comporte deux modules d'écriture différents, l'un pour le texte, l'autre, plus petit, pour le commentaire. On a là, vers 500 et en Egypte, un exemple de livre avec scholies marginales. Je pense donc qu'il est difficile de soutenir qu'il a fallu attendre l'apparition de l'écriture minuscule et le X^{e} siècle pour voir apparaître le codex à scholies. En dehors de l'Égypte, le superbe Dioscoride de Vienne, écrit et peint pour Juliana Anicia peu avant 512, comporte en bas de page, dans une écriture de petit module, des extraits tirés de Galien et de Crateuas; cette pratique est généralisée dans quelques manuscrits des VII^{e} et VIII^{e} siècles. Les chaînes exégétiques apparaissent (à l'imitation, selon moi, des corpus de scholies) en Palestine avant l'an 600. Enfin, il faut observer que la

majuscule — une majuscule de très petit module, dite traditionellement "petite onciale" — est normalement employée dans la 1ère moitié du X^e siècle pour transcrire les scholies marginales autour d'un texte en minuscule. Il me semble que cette série de faits ne s'accorde pas avec votre dernière conclusion.

J'ajouterai que la survivance de l'hypomnêma après l'apparition des scholies marginales rappelle, *mutatis mutandis*, la longue concurrence du *volumen* et du codex.

H. Maehler: Jean Irigoin hat ganz zu Recht auf den Ausnahmecharakter des Kallimachoscodex *P.Oxy.* 2258 hingewiesen. Sein Format ist in der Tat ungewöhnlich; ebenso ungewöhnlich ist aber auch die Anordnung der Scholien in "Alexandrinischer Majuskel" auf den Rändern, für die bisher aus spätantiken Hss. keine wirklich enge Parallele bekanntgeworden ist. Eine Schwalbe macht noch keinen Sommer; solange ausführliche Hypomnemata vorhanden waren, hat man Excerpte, Notizen, Varianten etc. aus ihnen herausgezogen und auf die Ränder der Textausgaben geschrieben. Ich habe an einigen Beispielen zu zeigen versucht, dass selbst diese Excerpte oft ausführlicher sind als die in den späteren Hss. erhaltenen Scholien. Daher werden die Hypomnemata generell, und wohl meist noch im 5. und 6. Jh., mehr enthalten haben — oder umgekehrt ausgedrückt: Bei der Übertragung des Kommentars aus dem getrennt überlieferten Hypomnema auf die Ränder eines Textcodex ist ausgewählt und gekürzt worden. Es mag sein (und liesse sich wohl experimentell nachprüfen), dass ein grosser Teil der A-Scholien zur *Ilias* auf den Rändern des Venetus Marc. 454 auch in Majuskeln hätte untergebracht werden können, sofern diese sehr klein geschrieben worden wären; die Tatsache, dass bis heute keine spätantike Handschrift dieses Typs bekanntgeworden ist, lässt mich an der These von Zuntz festhalten.

J. Irigoin: En faveur d'une datation ancienne des scholies marginales, j'ai cité ce matin une remarque d'Eutocius (vers l'an 500), ἔξωθεν δὲ ἐν τοῖς συντεταγμένοις σχολίοις. Il ne me semble pas qu'on puisse donner à ἔξωθεν le sens de "au verso". Voici ce qu'Eusèbe de Césarée écrit, au début du IV^e siècle, à propos du titre du psaume 45

(*Comment. in psalmos*, 45, 1 [J.B. Pitra, *Analecta sacra* III, Paris 1882, 442]): 'Αντὶ τοῦ "ὑπὲρ τῶν υἱῶν Κορέ" παρέκειτο ἔξωθεν "τοῖς υἱοῖς Κορέ". Et on lit, un siècle plus tard, chez Cyrille d'Alexandrie, à propos de *Genèse* 4, 24 (*PG* LXXVI 1108b): Ἔχει μὲν γάρ τινα τῶν ἀντιγράφων ὅτι "'Ιδόντες οἱ ἄγγελοι τοῦ Θεοῦ τὰς θυγατέρας τῶν ἀνθρώπων". Παραγραφὴ δέ ἐστιν ἔξωθεν τιθεμένη· τὸ γὰρ ἀληθές ἐστιν "'Ιδόντες οἱ υἱοὶ Θεοῦ τὰς θυγατέρας τῶν ἀνθρώπων". Dans le premier cas, il s'agit d'une variante transcrite en marge; dans le second cas, d'un signe critique marginal.

H. Maehler: Ihre Bemerkung zur Bedeutung von ἔξωθεν (= "am Rand") ist sehr interessant. Ich stimme Ihnen zu, dass an den beiden Stellen bei Eusebius und Kyrill, die Sie angeführt haben, παρέκειτο ἔξωθεν bzw. παραγραφὴ... ἔξωθεν τιθεμένη sich auf eine Variante bzw. auf ein Verweiszeichen am Rand bezieht; solche finden sich ja sowohl in Rollen wie in Codices nicht selten. Für den Hinweis bin ich Ihnen sehr dankbar.

J. Irigoin: Plutôt que de parler de baisse du niveau de connaissance du grec à propos des papyrus scolaires, ne faudrait-il pas considérer que les fils des conquérants, au III^{e} siècle avant J.-C., étaient des Grecs ou des Macédoniens hellénisés, alors qu'à l'époque impériale l'enseignement s'adresse pour une part à des enfants de fellahs?

H. Maehler: Sie haben zweifellos recht mit Ihrer Bemerkung, dass die griechische Schule der Kaiserzeit sich nicht mehr, wie im 3. Jh. v. Chr., ausschliesslich an Kinder von Griechen und hellenisierten Makedonen wandte, sondern nunmehr in steigendem Masse auch an Kinder hellenisierter Ägypter. Die Schultexte aus Ägypten lassen erkennen, wie sich der Charakter der Schule verändert hat; das *Livre d'écolier* (Pack^{2} 2642) aus dem späteren 3. Jh. v. Chr. verwendet ausschliesslich griechischen Lehrstoff (Mythologie, Götternamen, Geographie, Literatur), Ägyptisches kommt überhaupt nicht vor (sogar der Nil erscheint nur als mythologischer, nicht als geographischer Name), so dass man den Eindruck gewinnt, dass zu jener Zeit die

Schule von ihrer ägyptischen Umwelt gar keine Notiz nahm, sie vielleicht bewusst ignorierte[1]. Die Schule der Ptolemäerzeit setzt die Kenntnis der griechischen Sprache voraus, folglich unterrichtet sie weder Formenlehre noch Syntax. Das ändert sich jedoch mit dem Beginn der Kaiserzeit. Die Schulübungen zur Deklination und Konjugation auf Papyrus, Holztafeln usw. zeigen deutlich, dass jetzt die Schule den Bedürfnissen der ägyptischen Bevölkerung entgegenkam, indem sie Griechisch als Fremdsprache unterrichtete. Das hatte sicher zur Folge, dass sich nun auch die Erklärung der Texte zuweilen auf einem eher bescheidenen Niveau bewegen musste. Dass in der Kaiserzeit gelehrte und elementare Dichtererklärungen nebeneinander, in verschiedenen Hypomnemata, verschiedenen Bedürfnissen dienten, habe ich am Beispiel der Bakchylides-Kommentare *P.Oxy.* 2367 und 2368 zu illustrieren versucht; es liessen sich aber viele Beispiele dieser Art finden.

N. Richardson: One point which struck me in your paper is the lack of correspondence between papyrus commentaries and scholia of the Hellenistic poets Theocritus and Apollonius, whereas in the case of the earlier classical authors one does find considerable areas of agreement. Admittedly the number of papyri for the Hellenistic poets is small, but a provisional conclusion might be that (as one would expect) it took longer for the scholarly tradition of commentary on these to reach general circulation than was the case with the classical authors, who were often already the subject of scholarship in the earlier Hellenistic period.

H. Maehler: Es ist sicher richtig, dass Kommentare zu hellenistischen Dichtern nicht so früh Verbreitung gefunden haben wie die zu den "klassischen" Dichtern. Aber erklärt das die auffällige Diskrepanz zwischen den frühen Hypomnemata und den Scholien der Hss. ? In der Spätantike wird sich diese Zeitverschiebung kaum noch ausgewirkt

[1] Vgl. H. MAEHLER, "Die griechische Schule in ptolemäischen Ägypten", in *Egypt and the Hellenistic World*, Studia Hellenistica (Leuven 1983), 191-213.

haben. Ich vermute vielmehr, dass die Kommentierung für Zwecke des Unterrichts, verbunden mit einer Reduzierung des Stoffes, allmählich zu einer gewissen Vereinheitlichung der Hypomnemata zu den in der Schule behandelten Autoren geführt hat. Wenn etwa vom 3. Jh. an, um nur ein Beispiel zu nennen, nur noch eine stark begrenzte Anzahl von Dramen gelesen und im Unterricht erläutert wurde, musste das fast zwangsläufig zu einer Normierung der Erläuterungen führen. Von dieser Entwicklung waren aber die hellenistischen Dichter nicht betroffen.

Ob Vergil selbst frühe Hypomnemata zu Theokrit benutzt haben kann, ist Carl Wendel nachgegangen, der, entgegen Wilamowitz' Meinung (*Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker*, Philologische Untersuchungen 18 [Berlin 1906], 110 f.), nach eingehender Prüfung zu dem Ergebnis kommt (*Überlieferung und Entstehung der Theokritscholien* [Berlin 1920], 72): "Es hat sich also bei Vergil auch nicht eine Stelle gefunden, von der man mit irgendwelcher Sicherheit sagen könnte, dass sie durch Theokrit-Scholien, die mit den erhaltenen zusammenhängen, beeinflusst sei... Übrigens lässt sich eine Kenntnis der Apollonios-Scholien ebensowenig bei ihm nachweisen." Dieses Ergebnis scheint mir nach wie vor gültig zu sein.

D. M. Schenkeveld: You are arguing for the existence of "von einander abhängigen Hypomnemata". I would like to link this point with a question about our knowledge of the various kinds of audiences (readers) these commentaries have been written for. Some hypomnemata are evident "Schulkommentare", but for what kind of audience are other, more extensive and more learned hypomnemata meant?

Will a comparison with the situation in the Latin West help? I have the impression that we know somewhat more about the Latin side of philological commentaries and the intended readers. Cf. R. Kaster, *Guardians of language* (Berkeley 1988).

J. Classen: Zur Ergänzung und Bestätigung dessen, was H. Maehler über die Vielfalt der Kommentare gesagt hat und im Anschluss an die Frage von D.M. Schenkeveld möchte ich daran erinnern, dass Dionys von Halikarnass bemerkt, dass nur wenige Leute Thukydides verstehen

können, und auch diese einige Passagen nicht ohne ἐξήγησις γραμματική (*Thuc.* 51, 1; s. auch 54, 3; 55, 2) — das setzt eine elementare sprachliche Form der Erklärung voraus, die sich von historisch-inhaltlicher Erklärung ebenso unterscheidet, wie von stilistischer, die die Eigenart des Stils eines Autors erhellt, den man zur Nachahmung empfiehlt. Aus diesem Grund und mit dieser Zielsetzung werden Redner erläutert, aber auch Historiker, nicht nur um die Tragödien mit Hilfe der Redner und Historiker besser zu verstehen, sondern um zu zeigen wie man Geschichte schreiben soll, d.h. welche Autoren man als Historiker sich zum Vorbild nehmen soll.

IV

RENZO TOSI

LA LESSICOGRAFIA E LA PAREMIOGRAFIA IN ETA' ALESSANDRINA ED IL LORO SVILUPPO SUCCESSIVO

A. La lessicografia

1. Della tradizione lessicografica greca ci sono pervenute quasi esclusivamente opere bizantine, nelle quali si trovano, accostati ed agglutinati, materiali di diversa provenienza, la cui identificazione non sempre è agevole, sia per la pluralità delle fonti, sia per i vari strati compositivi, caratterizzati da interpolazioni ed epitomazioni. Nell'analizzare i prodotti di questo genere erudito dobbiamo dunque partire dal presupposto che si tratta di opere con una finalità strumentale, i cui testi sono stati considerati per lungo tempo 'aperti', quindi passibili di modifiche, completamenti e riduzioni, a seconda delle esigenze dei centri culturali in cui venivano utilizzate. La critica si è da sempre sforzata di enucleare filoni, di riconoscere derivazioni: anche se risultati sono spesso apprezzabili, il materiale con sicurezza attribuibile ai grandi filologi alessandrini è comunque scarso.

2. Una importante differenza, innanzi tutto strutturale, ma anche concettuale e programmatica, è quella tra lessicografia e onomastica, tra raccolte — per lo più ordinate alfabeticamente — di lemmi seguiti dai relativi *interpretamenta,* e opere che procedono tramite l'accostamento di sinonimi o di termini che fanno riferimento allo stesso campo semantico. Siamo infatti abituati a porre in relazione tale dicotomia con la polemica tra Frinico e Polluce, tra uno stretto rigorismo atticista ed un approccio più permissivo, fra una struttura verticale impositiva ed una orizzontale 'comprensiva', e si è tentati di vedere nella lessicografia il genere dominante, di contro ad un'onomastica la cui unica testimonianza è costituita da Polluce. In epoca alessandrina, come vedremo, le cose stanno molto diversamente.

3. Non è facile enucleare le linee attraverso cui sorse e si sviluppò l'interesse lessicografico, ma lo schema desumibile da Pfeiffer, che vede in Filita il punto di partenza, ed in Aristofane di Bisanzio il momento nodale, è senz'altro tuttora valido. In vari punti, tuttavia, si nota il tentativo di separare il Peripato dall'Alessandrinismo, in sintonia con l'impostazione 'umanistica' che sta alla base dell'intera opera: se la vera filologia è indissolubilmente sposata alla poesia, essa si opporrà a tutto quel modo 'filosofico' di analizzare i dati culturali, che caratterizza le ricerche dei Peripatetici[1]. Questo per la lessicografia non può essere accettato: si deve parlare di 'evoluzione', non di 'gap', innanzi tutto perché è Aristotele che lucidamente pone l'accento sulle γλῶσσαι, come elemento importante del linguaggio poetico (*Po.* 25, 1460 b 11; *Rh.* III 3, 1406 a 7) e dell'epica in particolare (*Po.* 22, 1459 a 9; 24, 1459 b 35; *Rh.* III 3, 1406 b

[1] Si veda anche *Philologia perennis*, Festrede Bayer. Akad. München (München 1961), 6. Sui limiti di questa impostazione si sono soffermati vari studiosi, cf. in particolare L.E. Rossi, in *RFIC* 104 (1976), 98-117.

2), ne specifica lo statuto, contrapponendole alle parole di uso comune o alle accezioni correnti dei termini (1457 b 4-7), coglie la relatività del concetto ed in particolare il suo legame con le peculiarità etnico-dialettali (la stessa parola può essere 'glossa' in una zona, comune in un'altra, cf. *Po.* 21, 1457 b 5-7), e, infine, inserisce le glosse nella sfera dell'ἀσαφές (*Top.* VI 2, 140 a 5; *Rh.* III 10, 1410 b 12), quindi di ciò che — in un sistema basato innanzi tutto sulla chiarezza — va usato con parsimonia (*Rh.* III 2, 1404 b 28), e, che, perché possa risultare di più efficace fruibilità, deve essere assolutamente spiegato. Anche se non si può parlare di un'influenza specifica e diretta della *Poetica*, questa concettualizzazione pone a mio avviso le premesse per l'ampio lavoro erudito alessandrino, da cui derivò la tradizione lessicografica: ciò che in Alessandria è veramente nuovo, e che parzialmente può dare ragione a Pfeiffer, è solo il fatto che mentre Aristotele raccomanda un uso limitato delle glosse, i *poetae docti* vogliono realizzare non solo repertori per l'interpretazione dei classici, ma anche archivi di belle parole cui attingere nelle loro opere[2]. E' anche — e soprattutto — per questo che si può affermare che la lessicografia nasce ad Alessandria: la duplice finalità, di ausilio per la lettura e di indirizzo per la produzione letteraria — pur con accenti e gradazioni diverse — caratterizzerà infatti questo genere erudito durante tutta la sua storia.

---

[2] A questo proposito non sarà inutile ricordare i rapporti fra filologia omerica e poesia alessandrina (in particolare Apollonio Rodio e Callimaco), evidenziati nei lavori di H. ERBSE (in *Hermes* 81 [1953], 163-196) e A. RENGAKOS (in *ZPE* 94 [1992], 21-47). Singolare, nel suo estremismo, è la figura di Alessarco, fratello del diadoco Cassandro, il quale, secondo Eraclide Lembo (fr. 5, *FHG* III p. 169 Müller), avrebbe edificato 'Uranopoli', città dove si parlava con sole glosse, ed in 'uranopolese' avrebbe scritto una lettera in cui non avrebbe capito nulla neanche la Pizia.

4. La prima raccolta di cui abbiamo notizie certe è quella di Filita, intitolata Ἄτακτοι γλῶσσαι o Ἄτακτα[3]. E' difficile farsi un'idea non superficiale delle caratteristiche di questa opera sulla base dei soli trenta frammenti rimasti: dal titolo pare che venisse trattata una serie di termini rari e difficili, non ordinati ma presi in considerazione in ordine sparso[4]; per quanto riguarda i frammenti, si può solo dire che siamo di fronte a due diversi tipi: un *corpus* di venticinque glosse che si presentano con le stesse caratteristiche, cioè con un contenuto di tipo lessicale-metafrastico, senza annotazioni sulla liceità o meno

[3] Antidoro di Cuma — colui che per primo si sarebbe fregiato dell'appellativo di γραμματικός — è per noi poco più di un nome: non conosciamo con esattezza l'età in cui visse (anche se probabilmente si tratta del terzo secolo), e, quanto alle sue opere, ci sono pervenuti solo due titoli: la prima, un σύγγραμμα su Omero ed Esiodo, non è certo lessicografica, mentre parrebbe esserlo la seconda, intitolata Λέξις. Tale denominazione, tuttavia, sembra troppo generica: è probabile che sia mutila e che vi manchi una specificazione; potrebbe però anche trattarsi di una trattazione d'altro genere, del tipo del Περὶ λέξεως di Teofrasto (cf. B.A. MÜLLER, in *RE* Suppl.-Bd. III [1918], 121-123; R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship* [Oxford 1968], 158). Pochissimo invece sappiamo di Simia, un autore che anche nelle opere poetiche si serviva frequentemente di glosse: di lui rimangono solo quattro frammenti (29-32, cf. H. FRÄNKEL, *De Simia Rhodio* [Gottingae 1915], 113-115), uno dei quali (fr. 29) è di probabile ascendenza omerica (rispecchia l'ἴσθμιον di σ 300: a far propendere per l'attribuzione ad Omero è l'*explicatio*, non certo la terminazione all'accusativo — come vorrebbe Fränkel — perché potrebbe essere frutto di 'lemmatizzazione'), uno (fr. 30) cita Anacreonte (fr. 93 Gentili), il terzo spiega κοτύλη con ἅλεισον, ed il quarto (fr. 32) riguarda un peculiare termine cretese.

[4] Il significato di ἄτακτοι è in realtà controverso: A. von BLUMENTHAL (*RE* XIX 2 [1938], 2169) lo intendeva come "dall'interpretazione non ben definita" e N.G. WILSON (in *CR* 19 [1969], 368) va nella stessa direzione, richiamando la possibilità che una stessa parola avesse significati diversi nei diversi dialetti. Un titolo del genere, però, parrebbe giustificabile per la sezione dialettologica, non per quella collegata alla filologia omerica.

delle parole, con scarsissimi richiami letterari (due epigrammi anonimi [frr. 12, 25 Kuchenmüller] e forse un giambo comico nel fr. 22; la citazione di Ecateo del fr. 23 è invece dubbia[5]) e con ben nove osservazioni etnico-dialettali (lo speciale interesse in questo ambito non meraviglia: già Aristotele, come si è visto, evidenziando il relativismo delle glosse, le collegava alle parlate dialettali). Le altre cinque, invece, sono costituite da interventi sul testo di Omero, tramandati dagli scolî o da Eustazio, e puntualmente contestati (in due casi [frr. 26, 27 K.] sulla scorta di una critica di Aristarco). La fama e l'autorità di quest'opera sono proprio testimoniate, come osserva Pfeiffer, oltre che da una citazione del comico Stratone (fr. 1, 42-44 K.-A. = test. 2 Kuchenmüller), dal fatto che Aristarco, un secolo e mezzo dopo, si premurasse di contestarne esplicitamente alcune scelte testuali (occorre però precisare che ciò non è certo un fatto eccezionale: nei συγγράμματα, ad es., si partiva dall'opinione dei filologi precedenti con cui si era in disaccordo). I due diversi tipi di glosse di Filita evidenziano comunque i due principali filoni attraverso cui la lessicografia greca fin dall'inizio reperiva i materiali: da una parte lo studio dei dialetti, dall'altra l'esegesi degli autori. Per quanto riguarda il primo, le glosse erano

---

[5] La fonte è Hesych. (υ 262 Schm.), *s.v.* ὑπ' αὐνῆν· παρ' Ἑκαταίῳ. Φιλῆτας (il Marciano offre παρεκατέω, la correzione è del Musuro). M. Schmidt commenta con un eloquente "glossam non expedio", Jacoby registra il nostro passo tra i frammenti di Ecateo di Mileto (*FGrHist* 1 F 365) e (I a p. 374) aggiunge: "aus den glossen des Philetas? oder φηλητής, zu dem das synonymon in dem korrupten lemma steckt?"; Kuchenmüller crocifigge giustamente ὑπ' αὐνῆν ed avanza un'altra ipotesi ("forsitan glossa cum praecedente [υ 260] ὑπ' αὐλῆν· ὑπ' οἶκον in unam iungenda hoc modo: ὑπ' αὐλῆν· ὑπ' οἶκον. παρ' Ἑκαταίῳ. Φ."). A mio avviso, ὑπ' αὐνῆν non può che essere corruzione di ὑπ' αὐλῆν, mentre, pur con la dovuta cautela, non si può escludere che παρ' Ἑκαταίῳ originariamente facesse riferimento non al logografo ionico, bensì all'Ἑκαταῖον, alla statuetta di Ecate posta non solo nei trivî, ma anche davanti alle porte delle case.

costituite da termini dialettali, propri di parlate locali, che potevano quindi fare riferimento al linguaggio parlato[6], o a puntuali riprese nella lingua letteraria; nell'ambito del secondo, proprio per quella simbiosi fra poesia e filologia che per Pfeiffer costituisce l'originale nucleo della cultura alessandrina e che altrimenti, come nota Wilson, *o.c.* 369, non sarebbe affatto evidente per Filita, si registra una stretta connessione con l'attività del filologo: fin da quest'opera venivano contemplate, sotto il minimo comune multiplo di 'glosse', anche asperità testuali che il filologo aveva tentato 'aristotelicamente' di chiarire ed affrontato con un procedimento logico basato sul verisimile, che trovava la sua più efficace esplicitazione nella congettura, ma che ad essa non si limitava[7].

Anche se si interpreta il titolo come spia di una raccolta non sistematica, non è tuttavia logico che essa affastellasse le glosse con un criterio solo casuale, e si può sospettare che vi fosse un ordinamento per 'famiglie' di termini, come parrebbe suggerire un 'onomastico' poetico, datato 270-230 a.C., e restituito da *P. Hibeh* 172, in cui si ha una serie di aggettivi composti, divisi in gruppi contraddistinti dall'identità di una delle due componenti (ad es. μελαμπέταλος, μελάμφυλλοι, μελαγκρήπιδες, μελαμφαρής). Data anzi la presenza tra i frammenti degli Ἄτακτα di μελαγκράνινος (25 K.), un composto che apparterrebbe di diritto alla sequenza sopra menzionata, si è sospettato che l'anonimo onomastico andasse identificato con l'opera di Filita, o che comunque — visto che in esso mancano

---

[6] W. D. LEBEK, in *Hermes* 97 (1969), 65.

[7] Di questo procedimento una componente essenziale era costituita dal dubbio, da quello che ora chiamiamo 'probabilismo': di qui la denominazione di εἰκασμοῦ ἐπιρρήματα per avverbi come ἴσως, τάχα e τυχόν (Dion. Thr., in *Gramm. Gr.* I/1 p. 80, 2 Uhlig), nonché la definizione di Eliodoro, uno dei commentatori bizantini dell'*Ars grammatica* (I/2 p. 101, 1 s.: εἰκασμός ἐστιν ὁ μετὰ δισταγμοῦ εἰκονίζων πρᾶγμα λόγος).

le spiegazioni che invece dovevano essere parte essenziale in Filita — fosse ad essa strettamente collegato, cioè una sua forma di epitome[8]. Tali ipotesi mi appaiono (come in definitiva pensa anche Pfeiffer) azzardate, ma è forse possibile, visto che si tratta di due opere lessicografiche molto vicine nel tempo e forse con materiali in comune, trarre un'indicazione strutturale: non è escluso che le glosse di Filita fossero sì ἄτακτοι, ma raggruppate con un criterio in un certo senso simile a quello di *P.Hibeh* 172, cioè per parentela formale. L'aggettivo ἄτακτος, in tal caso, doveva soprattutto contrapporle alla forma più usuale in ambito alessandrino, quella in cui il materiale era ordinato secondo campi semantici.

5. La maggior parte dei lessici alessandrini aveva una struttura di tipo onomastico non perché allineasse sinonimi[9], ma perché dava vita ad elenchi che funzionavano secondo campi semantici. Un'opera di questo tipo, particolarmente importante, è rappresentata dalle Ἐθνικαὶ ὀνομασίαι di Callimaco: che egli però fosse il primo ad adottare tale sistema, un antesignano dell'onomastica, come lo definisce I. Schoenemann[10], mi pare dubbio. In questa opera si avevano elenchi di animali, oggetti, fenomeni con frequenti indicazioni di tipo etnico-dialettale[11]; Pfeiffer,

---

[8] Cf. E.G. TURNER (ed.), *The Hibeh Papyri* II (Oxford 1955), 1-3; R. PFEIFFER, *History*, 91 s.

[9] Scarse sono le testimonianze di lessici sinonimici: Ateneo ci riporta vari frammenti di quello di Simaristo, mentre è probabile che un altro vada attribuito ad Ermonatte (secondo un emendamento di Athen. XI 480 f, proposto da P.P. DOBREE, *Adversaria* III 113, ed accolto — pur con qualche dubbio — da E. DEGANI (ed.), *Hipponax. Testimonia et fragmenta* [Leipzig 1983], p. 186).

[10] *De lexicographis antiquis qui rerum ordinem secuti sunt* (Hannoverae 1886), 44.

[11] Cf. C. WENDEL, in *RE* XVIII 1 (1939), 508.

History, 135, riferisce — giudicando la cosa non impossibile, anche se non dimostrata — quelli che, secondo le congetture di vari studiosi[12], dovrebbero essere — alla luce di *Suda s.v.* Καλλίμαχος (κ 227 Adler) — i titoli di alcune sezioni, ma l'unica sicura (fr. 406 Pf.), perché attestata da Ateneo (VII 329 a) ed Eustazio (*ad Od.* XXIII 3, p. 1936, 14), è quella riguardante i pesci. In questo frammento abbiamo dieci denominazioni, di cui tre sono accompagnate dall'etnico (in una quarta, inoltre, come a ragione ipotizza Pfeiffer, deve essere caduto Ἀθηναῖοι), mentre non ci sono riferimenti ad autori: resta aperto il problema se essi mancassero già nell'originale o se la redazione ripresa da Ateneo sia epitomata. Mi sembra infatti improbabile che questa opera callimachea non avesse anche una puntuale dimensione filologico-letteraria.

Significativo è il caso del nome dello sperlano: nel frammento callimacheo si legge δζαινα, ὀσμύλιον Θούριοι. Il termine ὀσμύλια (neutro pl.) compare anche in un frammento di Aristofane (258 K.-A.), rispecchiato — oltre che da Athen. VII 324 b ad esemplificazione di un altro sostantivo e da Phot. *Lex.* 352, 25 Porson, dove gli ὀσμύλια sono detti genericamente ἰχθύδια εὐτελῆ — da Poll. II 76 ed Hesych. *s.v.* ὀσμύλια (o 1410), nei quali, come in Callimaco, si ha l'equivalenza fra ὀσμύλια[13] e δζαιναι[14]. Sussiste, a mio avviso, la possibilità che la citazione aristofanea comparisse originariamente anche nel Ἐθνικαὶ ὀνομασίαι.

---

[12] Cf. J.A. FABRICIUS, *Bibl.* III 482; I. SCHOENEMANN, *op. cit.*, 44-46; A. DAUB, in *Jhrb. f. kl. Ph., Suppl.* XI [1888], 466; K. LATTE, in *Philologus* 80 (1924), 163; J. TOLKIEHN, in *RE* XII 2 (1925), 2438 s.

[13] Polluce ha per la verità un erroneo femminile singolare ὀσμυλία.

[14] E' inoltre evidente la parentela (tramite, ovviamente, la tradizione della *Synagoge*) fra la glossa di Fozio ed Esichio, in cui compare anche l'*interpretamentum* καὶ ἰχθύδια ποῖ' ἄττα εὐτελῆ.

6. Per quanto riguarda la disposizione in ordine alfabetico, scarse sono le attestazioni nella prima età alessandrina: in particolare, il *P. Hibeh* 175 ci conserva un frammento di lessico, con una serie di lemmi inizianti per δε-, e tre per εὐ-, ed una divisione alfabetica è inoppugnabilmente testimoniata per le Γλῶσσαι di Zenodoto. Si tratta di sparute tracce, e tuttavia, come afferma Pfeiffer (p. 195) a proposito di Zenodoto, la loro importanza è grande, perché siamo di fronte ad "un modello per il futuro". Per comprendere appieno il motivo di tale diversa organizzazione e del fatto che essa non abbia avuto immediatamente séguito, è necessario individuare la peculiarità delle Γλῶσσαι di Zenodoto, unica opera di una certa importanza (anche se quantitativamente limitata) per cui abbiamo notizia di un'organizzazione alfabetica. Si è già visto per Filita come le raccolte di glosse comprendessero da una parte termini peculiari dei diversi dialetti, dall'altra parole derivate da *loci classici* particolarmente difficili ed affrontati dal filologo: per quanto riguarda Zenodoto, le glosse dialettali trovavano collocazione nelle Ἐθνικαὶ λέξεις, di cui restano tre frammenti (p. 175 Pusch), mentre delle Γλῶσσαι i frammenti — sicuri o presunti — a noi pervenuti appartengono a passi studiati nell'edizione di Omero: unica eccezione è il fr. 11 Pusch, che comunque deriva da Hes. *Theog.* 116, un luogo di cui Zenodoto probabilmente si sarà occupato nell'Εἰς τὴν Ἡσιόδου Θεογονίαν. E' quindi, forse, lecito ipotizzare che si trattasse di una sorta di repertorio alfabetico di rapida consultazione, che funzionava come supporto in primo luogo all'edizione di Omero ed, eventualmente, ad altre simili opere su altri autori: ad esso doveva venire, in mancanza di un commentario, affidata la spiegazione delle scelte testuali in passi particolarmente ardui[15].

---

[15] Cf. K. NICKAU, in *RE* X A (1972), 39 s.; F. MONTANARI, in *Lo spazio letterario della Grecia antica* I/2 (Roma 1993), 266.

K. Nickau, *Untersuchungen zur textkritischen Methode des Zenodotos von Ephesos* (Berlin-New York 1977), 44 n. 7, afferma giustamente che "das einzige sichere ausdrückliche Zitat aus seinen Γλῶσσαι" è costituito da un *hapax*, δάμνιον (fr. 1 Pusch), che il nostro leggeva in γ 444 (si tratta ovviamente di δ'ἀμνίον, la fonte è lo schol. *ad loc.*, e la dottrina di Zenodoto era anche rispecchiata da Esichio, *s.v.* δάμνια, δ 205 L.). Lo stesso Nickau formula la plausibile ipotesi che vi figurasse anche la variante ἄας δή di Θ 470: anche qui Zenodoto è citato dallo schol. *ad loc.* (senza però la specificazione delle Γλῶσσαι: l'annotazione è di Aristonico), ἄας è lemma in Hesych. α 23 L., e sia lo scoliasta che il lessicografo asseriscono che si tratta di una forma beotica col valore di ἐσαύριον. Non molto dissimili sono i casi dei frr. 2-10 Pusch; proprio H. Pusch (*Quaestiones Zenodoteae*, Diss. Philol. Halenses XI [Halle 1890], 189 s.) aveva invero fatto giustizia di molte altre attribuzioni decisamente azzardate. Un'ultima osservazione, solo apparentemente marginale: Nickau (in *RE* X A, 40-43), dopo aver giustamente demolito le motivazioni che avevano portato Düntzer e Latte a dubitare dell'autenticità delle Ἐθνικαὶ λέξεις, avanza l'ipotesi che queste costituissero in realtà una sezione delle Γλῶσσαι. La teoria è sostenuta da validi argomenti (*Schol. ad* Apoll. Rh. II 1005 s., ad es., cita un frammento di tipo dialettale di Zenodoto con ἐν Γλώσσαις) e senza dubbio seducente: Zenodoto avrebbe redatto un solo lessico, simile a quello di Filita, ma in cui i due tipi di glosse — e le loro diverse finalità — erano più evidenti, grazie all'ordine alfabetico e alla separazione in due diverse sezioni.

A mio avviso le Γλῶσσαι di Zenodoto non erano, dal punto di vista funzionale, essenzialmente lontane dalle opere di quei γλωσσογράφοι che gli scolî ad Omero citano spesso in

opposizione ad Aristarco[16] e da cui comunque molti ammettono che egli fosse influenzato[17]. L'opera di questi glossografi, con ogni probabilità, consisteva originariamente in un commento semplice, esposto in note marginali o interlineari[18], in cui le asperità lessicali erano risolte alla luce del singolo contesto, senza che venissero presi in considerazione altri luoghi (con terminologia moderna si potrebbe dire: nel microtesto, senza far riferimento al macrotesto)[19]. Il fatto, però, che Aristarco li criticasse perché tali interpretazioni non potevano essere

---

[16] Cf. A.R. DYCK, in *HSCPh* 91 (1987), 119-160. Dyck ha ragione nell'affermare che per questi glossografi non possediamo indizi di tipo cronologico, all'infuori della polemica di Aristarco: K. LEHRS (*De Aristarchi studiis Homericis* [Leipzig ^{3}1882], 37 s.) li identificava con maestri di scuola dal quarto secolo; K. LATTE (in *Philologus* 80 [1925], 148) contestava tale ipotesi, postulando una data più recente, e R. PFEIFFER (*op. cit.*, 147), coerente con la propria convinzione che la filologia sia una creazione alessandrina, li pone "non prima del tardo III secolo"; a Latte e Pfeiffer si è poi unito anche A.A. NIKITAS, in *WJA* N.F. 4 (1978), 75, 77.

[17] Si veda ad es. il fr. 6 Dyck, in cui il testimone (Aristonico) afferma che l'esegesi dei glossografi è accolta da Zenodoto.

[18] Va ricordato che anche le prime edizioni potevano forse presentarsi in modo non dissimile: l'ipotesi è prospettata da H. van THIEL, in *ZPE* 90 (1992), 1-32.

[19] La polemica di Aristarco si basa essenzialmente sul fatto che mancava un'adeguata analisi dell'*usus* dell'autore. Quando si hanno esegesi dei glossografi che tengono presenti altri luoghi, oltre al contesto di quello commentato, si tratta per lo più non di paralleli semantici, ma di passi concretamente imparentati con l'azione descritta, come ad es. nel fr. 2 Dyck, dove l'αἰών riferito al cadavere di Patroclo in T 27 è spiegato come 'midollo spinale' alla luce di Π 806-808, in cui si descrive il colpo mortale subito dall'eroe (cf. A. NIKITAS, *art. cit.*, 75 ss.). Sullo stesso piano è l'interpretazione di μῶλυ come ἔλκυσμα τῶν φαρμάκων nel fr. 20 (l'esegesi di κ 305 tiene presente un particolare riferito in κ 236 e 290). Eccezioni parrebbero però il fr. 11, in cui si spiega lo ἱερόν di K 56 come μέγαν e si richiama l'analogo uso in Π 407, e il fr. 24, dove l'esegesi di ὁμοῖος come φαῦλος parte dall'analisi di più luoghi.

applicate a tutti i luoghi in cui un dato termine compariva significa probabilmente che esse in un certo momento dovettero essere estrapolate, scardinate dal loro legame con i singoli passi e riunite in lessici. Apparirebbe logico ipotizzare che i primi timidi esempi di ordinamento alfabetico si avessero in opere come queste, sussidiarie al commento ad Omero: ciò trova conferma in alcuni frustuli papiracei, che ci conservano raccolte di glosse omeriche, appartenenti alla prima età tolemaica (*P. Freib.* 1 c, *P. Heid.* 180 V, *P. Hibeh* 5 V.). Sarebbe importante sapere se il Περὶ γλωσσῶν Ὁμήρου di Neottolemo di Pario (che — tra l'altro — veniva esplicitamente definito γλωσσογράφος, cf. test. 1 Mette[20]) adottasse un ordine in qualche modo di tipo alfabetico. Precisi indizi in tal senso però mancano: si può solo constatare che negli unici due frammenti di quest'opera in cui è segnalato il numero del libro (9 e 10 Mette) abbiamo a che fare con il terzo e, parallelamente, con glosse inizianti con la lettera κ (κυνάμυια / κινάμυια, ad Φ 394, κισσύβιον / κίσσινον, ad ι 346)[21]. Sarebbe parimenti importante conoscere le linee di un eventuale sviluppo della glossografia nella scuola di Zenodoto, ma non abbiamo notizie certe in proposito: si può solo sospettare che in tale direzione si sia mosso Agatocle, riunendo materiale tratto da una parte dagli studi omerici, dall'altra da indagini dialettali[22] (secondo,

---

[20] In *RhM* 123 (1980), 1-24.

[21] Parallelamente, è significativa, ma non suffragata da sufficienti prove, l'ipotesi di C. STRECKER (*De Lycophrone Euphronio Eratosthene comicorum interpretibus* [Diss. Greifswald 1884], 4), secondo cui Licofrone, l'iniziatore degli studi sulla commedia, il cui metodo era senza dubbio simile a quello dei glossografi omerici, raccolse le sue osservazioni in un lessico alfabetico (si può semmai supporre che si trattasse di un lessico, ma è impossibile stabilire i criteri secondo cui era organizzato).

[22] Cf. F. MONTANARI (ed.), *I frammenti dei grammatici Agathokles, Hellanikos, Ptolemaios Epithetes* (Berlin-New York 1988), 23 s.

quindi, i due principali filoni già enucleati per Filita). L'ordine alfabetico, comunque, doveva essere in definitiva proprio dei repertori di rapida consultazione, desunti da opere più ampie e diversamente organizzate[23]. Anche il sopra citato *P.Hibeh* 175 — come notava già Turner — dà questa impressione: non si può tuttavia pensare ad un semplice compendio di un'opera di glossografia omerica, ma deve trattarsi di un lessico più complesso, visto che tra i lemmi che vi compaiono due non sono presenti in Omero: δέπαστρον — a quanto pare — va riferito ad Antimaco (frr. 19, 1; 20, 4; 23, 1 e 25[24]).

7. Punto nodale è costituito dalle Λέξεις di Aristofane di Bisanzio, personaggio che fu da Pfeiffer definito lo studioso per eccellenza, e la cui originalità e capacità critica sono state invece recentemente messe in discussione da Slater[25]. Un problema importante riguarda le finalità e le caratteristiche della prima parte, contraddistinta dal titolo Περὶ τῶν ὑποπτευομένων μὴ εἰρῆσθαι τοῖς παλαιοῖς: non si può pensare, come faceva Wilamowitz, che il filologo polemizzasse con le falsificazioni pseudo-atticiste; del resto, anche la suddivisione di Pfeiffer in due sezioni, una delle Λέξεις usate dai παλαιοί ed una delle καινότεραι (le parole dello studioso sono invero ambigue: non

---

[23] Ciò concorda pienamente con l'osservazione di J. TOLKIEHN, in *RE* XII 2 (1925), 2434, secondo cui originariamente l'ordine alfabetico era "ein Zeichen späterer Entstehung oder Bearbeitung eines Werkes".

[24] Sospetto che anche le opere derivate dalla glossografia omerica, una volta assunta la forma lessicografica, fossero considerate 'aperte' alla ricezione di nuovi materiali: in questa direzione si può risolvere l'annoso problema, se i primi repertori alessandrini fossero limitati a glosse omeriche.

[25] Cf. *CQ* N.S. 32 (1982), 336-349. Le posizioni di Slater appaiono improntate ad una *vis* dissacratoria, quindi stimolanti, ma anche estremistiche e non condivisibili *in toto*: si veda la critica costruttiva di D.L. BLANK e A.R. DYCK, in *ZPE* 56 (1984), 17-24.

si capisce se si tratta davvero di due sezioni, o solo di due tipi di parole) non convince, né si avvale di sufficienti supporti. C.K. Callanan[26], invece, afferma che i frammenti di questa parte delle Λέξεις evidenziano semplicemente "die wichtigen semantischen Kategorien", tradendo un carattere semasiologico, di contro all'altra sezione, di tipo sistematico, e che il titolo può anche essere un'aggiunta tarda. Tale teoria appare forse estremistica, ma certe asserzioni vanno a mio parere condivise: le καινόφωνοι λέξεις sono probabilmente i termini strani, non immediatamente perspicui, e non semplicemente quelli usati dagli Alessandrini, come intendeva Pfeiffer (si ricordi, come parallelo, il citato Strato fr. 1 K.-A., dove, al v. 3, καινὰ ῥήματα designa glosse omeriche usate da un cuoco); si deve constatare che abbiamo di fronte due sezioni tra loro molto differenti: l'unico elemento unificatore della prima sta nel fatto che il filologo si occupa di termini strani e di difficile comprensione, mentre nella seconda abbiamo a che fare con rassegne minuziose, talora schematiche e pedanti, che intendono esaurire i campi semantici prescelti, senza occuparsi della caratura stilistica e della diffusione dei termini. Ciò nonostante, se si analizzano molti frammenti (ma non tutti), il titolo Περὶ τῶν ὑποπτευομένων sembra più pertinente di quanto voglia Callanan: il filologo infatti — come W.J. Slater ipotizza in *Phoenix* 30 (1976), 236 s. ed evidenzia nella sua edizione — dimostrava l'infondatezza di assunzioni eccessivamente 'puristiche', che consideravano moderne alcune λέξεις solo perché erano καινόφωνοι, all'apparenza nuove e strane, mentre di esse veniva dimostrato l'uso antico.

Per alcune glosse questa esegesi è molto probabile. Ad es. per la n. 3, dove è agevolmente desumibile che Aristofane si era

[26] *Die Sprachbeschreibung bei Aristophanes von Byzanz* (Göttingen 1987), 75-89.

opposto a quanti affermavano che le donne ateniesi erano denominate ἀσταί o Ἀττικαί, non Ἀθηναῖαι — una dottrina secondo le nostre fonti portata avanti dal peripatetico Megaclide (*FHG* IV p. 443) e in seguito ripresa da Frinico (fr. 8 p. 132 de Borries); per la n. 5 ἄσιλλα, termine indicante un oggetto d'uso (una specie di basto grazie al quale si portavano ceste piene di pesci per venderli al mercato), di cui il nostro si sforza di dimostrare la classicità, richiamando un epigramma dedicato ad un vincitore ad Olimpia (*Further Greek Epigrams*, ed. D.L. Page [Cambridge 1981], pp. 259 s.), riportato anche nella *Retorica* aristotelica (I 7, 1365 a 24; I 9, 1367 b 18) e qui attribuito — secondo un vezzo diffuso in età ellenistica — a Simonide[27]. Un altro esempio è costituito dalla gl. 8 καὶ καταφαγᾶς· ὁ ἀδηφάγος, in cui l'*Antiatticista* — citando Men. fr. 357 Koerte-Th. — si contrappone a tutta una tradizione atticista, che vede alleati Polluce (VI 40) e Frinico (*Ecl.* 402 Fischer). Significativo è anzi ciò che afferma Polluce: tale aggettivo, usato dal comico Mirtilo (fr. 5 K.-A.), è παμπόνηρον... κἂν Αἰσχύλος (fr. 428 Radt) αὐτὸ ᾖ προειρηκώς. Forse il passo di Eschilo era portato da Aristofane di Bisanzio a sostegno della classicità dell'aggettivo?

---

[27] Slater, sulla scorta di T. Preger (*Inscriptiones Graecae metricae ex scriptoribus praeter Anthologiam collectae* [Leipzig 1891], *ad* nr. 144) e coerentemente con la propria svalutazione delle qualità e dell'acribia di Aristofane (cf. n. 25), suppone che tale attribuzione sia un'invenzione del filologo alessandrino. Ciò è possibile, ma si deve ricordare, con Page (*loc. cit.*), che ai tempi di Aristofane era già probabilmente in circolazione quella *Sylloge Simonidea*, che fu fonte di Meleagro, e si può perlomeno prospettare l'ipotesi che la paternità simonidea tragga origine da un testo corrotto di *Rh.* I 9, 1367 b 18-21, dove il nostro epigramma era seguito da un altro (*Further Greek Epigrams* pp. 239 s. Page), introdotto da καὶ τὸ τοῦ Σιμωνίδου (sarebbe bastato un κατ(ὰ) invece di καὶ per ingenerare l'errore).

In altri casi è meno sicuro — ma pur sempre probabile — che le cose stiano così. Si veda ad es. la famosa gl. 1: Aristofane prende in considerazione un insulto, σάννας, in cui verisimilmente si sentiva un riferimento ad una popolazione barbara, tradizionalmente stupida (doveva essere come dare del 'beota', e ciò non può certo meravigliare: si pensi alla successiva fama degli Sciti), e che non sarà stato usato solo da una ristretta cerchia di dotti (Eust. *ad Od.* XIV 350, p. 1761, 23 ne riporta la grafia volgare τζάννας), e ne attesta la classicità, in particolare con un riferimento ad un luogo di Cratino (fr. 489 K.-A.[28]), secondo molti anche richiamando Hippon. fr . 129, 1 Dg., dove si ha il vocativo ὦ Σάνν(ε)[29].

---

[28] Da non scartare l'ipotesi che in Cratino si abbia σαννᾶς (come κοννᾶς), avanzata da F.V. FRITZSCHE (Aristophanis *Ranae* [Turici 1845], 325) e sostenuta da Th. ZIELINSKI, *Iresione* (Leopoli 1931), 125, nonché da W. CRÖNERT, *Kolotes und Menedemos* (Leipzig 1906), 25.

[29] Su tale ipotesi, avanzata da R. PFEIFFER (*History*, 199), e accolta da vari autorevoli studiosi (E. DEGANI, *Studi su Ipponatte* [Bari 1984], 35, e lo stesso Slater), è forse lecito nutrire qualche dubbio. Le prove a favore sono sostanzialmente due: 1. *P. Oxy.* 2176, che commenta il carme ipponatteo, cita Aristofane; 2. Eustazio, che è la fonte del frammento di Aristofane (*ad Od.* XIV 350, p. 1761, 20-25), in un altro luogo (*ad Od.* X 552, p. 1669, 46), dopo aver fornito la spiegazione aristofanea di σάννας, aggiunge ὡς ἀπό τινος κυρίου ὀνόματος. Va tuttavia osservato che: 1. il papiro cita Aristofane a proposito del fr. 130 Dg. e non per Σάνν(ε), per il quale richiama Polemone, la cui esegesi, radicalmente diversa da quella di Aristofane di Bisanzio, godrà di una certa fortuna, visto che suoi frustuli compaiono in un lessico papiraceo del III sec. d.C., forse da identificare con quello di Diogeniano (*P. Oxy.* 3329, 1, 3-7); 2. l'ἀπό τινος κυρίου ὀνόματος potrebbe anche far riferimento all'etnico, come potrebbe suggerire proprio Eust. p. 1761, 20-25, dove tra la citazione di Cratino e l'esplicito richiamo ad Aristofane si legge: δόξοι δ'ἂν εἰλῆφθαι ἡ λέξις ἀπὸ τῶν 'Ασιανῶν Σάννων, οὓς οἱ ἰδιῶται τζάννους καλοῦσι, βαρβαρικοὺς ὄντας καί, ὡς εἰκός, εὐήθεις δι'ἀπαιδευσίαν.

Slater esagera però nel tentativo di leggere tutti i frammenti in questa ottica, anche quando non esistono sufficienti indizi a proposito.

Qualche esempio. La gl. 6 afferma che μοιχή e μοιχίς — cioè quelli che secondo lo schema grammaticale sarebbero i femminili di μοιχός — sono ἀσυνήθη[30], e aggiunge δι' ὧν δηλοῦται ἡ μοιχαλίς (termine tardo, attestato dai *Settanta* in poi e particolarmente diffuso nella letteratura giudaico-cristiana[31]). Per Slater Aristofane avrebbe trovato attestazioni di μοιχή e μοιχίς, e da questo avrebbe dedotto anche la classicità di μοιχαλίς. Ciò è possibile, ma appare più economico supporre, con Nauck, che δι' ὧν δηλοῦται ἡ μοιχαλίς sia un'aggiunta del testimone (Eust. p. 1761, 26)[32]. Per la gl. 26 τάγηνον· τὸ τήγανον Slater stesso ricorda la compatta tradizione atticista secondo cui τάγηνον è la forma corretta, e commenta: "Ar. Byz. seems rather to have dealt with an alleged difference in meaning between the two forms", ma di tutto questo mancano prove: se proprio si vuole ipotizzare una annotazione di carattere 'antipuristico' sarà più agevole supporre che fosse asserita la semplice compresenza delle due forme nei comici, come afferma Poll. X 98.

Che l'intento antipuristico non sia esclusivo è confermato dal fatto che talora si ha la spiegazione di termini certamente strani e disusati, ma di alto livello stilistico, per i quali ben difficilmente si poteva negare la classicità.

---

[30] Ciò sembra strano alla luce del *moecha* caro a Catullo (42, 3; 68, 103), che parrebbe un termine appartenente alla lingua d'uso (cf. A. RONCONI, *Studi catulliani* [Brescia 1971], 142). Forse l'estensione al femminile è propria del latino (cf. W. KROLL [Hrsg.], *C. Valerius Catullus* [Leipzig-Berlin 1929], 77).

[31] Nei *Settanta* cf. *Pr.* 18, 22; 24, 55; *Ho.* 3, 1; *Ma.* 3, 5; *Ez.* 16, 38; 23, 45; nel *Nuovo Testamento, Matth.* 12, 39; *Ep. Rom.* 7, 3; *Ep. Iac.* 4, 4; *Ep. Petr.* II 2, 14.

[32] Cf. anche C.K. CALLANAN, *op. cit.*, 77.

Uno di questi a mio avviso è il φερνή della gl. 4, spesso usato dai tragici e da Euripide in particolare (cf. Aeschylus, *Supp.* 979; Eur. *IA* 47, 611, 869; *Andr.* 1282; *Hipp.* 629; *Ion* 298; *Med.* 956; *Or.* 1662; *Phoen.* 1587; *Phrixus*, *P. Oxy.* 2685, I, 23, ed infine *Phaeth.* 175 [fr. 775, 2 N^2], testimoniato proprio dal nostro Aristofane di Bisanzio).

A volte, poi, si ricorda un particolare significato che certi termini assumono negli autori attici, differente da quello usuale: si tratta soprattutto di avvertimenti per i lettori, di indicazioni di stranezze semantiche. Non si può certo parlare di volontà di imporre la valenza attica, né di vero e proprio antipurismo: si deve solo osservare che si tratta di descrizioni dell'*usus* linguistico, alla cui base sta un atteggiamento aperto e 'possibilista'.

All'interno delle gll. 11-14, dove si analizzano alcune *voces mediae*, che possono essere usate con valenza sia positiva che negativa, notevoli sono la 13, dove si ricorda lo strano significato di πλεονεξία (equivalente ad εὐπορία) in Isoc. *Or.* XV (*Antid.*) 281, e la 11, che riguarda la possibile valenza negativa di μεγαλοψυχεῖν e μεγαλοψυχία. Altri casi sono più problematici, come la gl. 7, dove per στεγανόμιον sono riportati due valori, dei quali quello che viene definito specificatamente 'attico' coincide con l'usuale[33], mentre quello diffuso ai tempi di Aristofane (παρ' ἡμῖν) non è altrove attestato e sembrerebbe dovuto ad un'associazione pseudo-etimologica con un'espressione del tipo di στέγη νομῶν "stanza delle distribuzioni di cibo", secondo un procedimento diffuso fra gli Alessandrini (cf. *infra* p.178). Una glossa che si presenta con questa struttura, ma a proposito della quale sono stati sollevati molti dubbi, è la 10: di λαπίζειν, che di solito significa 'vantarsi', si attesta che in

[33] In effetti il termine compare solo in autori tardi (Athen. I 8 d; Poll. I 74-75; X 20) e in iscrizioni (L. MITTEIS & U. WILCKEN, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde* III 3 [IV d.C.]).

Sofocle (fr. 1062 Radt) era invece un equivalente di συρίζειν. Pearson, approvato da Slater, congettura λαπίζειν· <διὰ τοῦ ζ ὡς> συρίζειν, sulla base di paralleli grammaticali seducenti, ma non altrettanto persuasivi[34]. Potrebbe, invece, trattarsi di una valenza desunta autoschediasticamente da un passo di difficile interpretazione.

Il materiale non appare dunque omogeneo: in realtà la prima parte dell'opera doveva non essere molto dissimile da quella di Filita, e presentare una serie di 'glosse' non ordinate, per alcune delle quali il filologo polemizzava con chi le aveva considerate termini estranei al vocabolario dei classici (lo stesso Pfeiffer, probabilmente, con la sua sibillina osservazione, piuttosto che ipotizzare diverse sezioni, faceva riferimento a una possibilità di questo tipo). Se poi la mia precedente ipotesi sulla struttura del lessico di Filita è esatta, un'altra analogia è costituita dal fatto che anche in Aristofane dovevano esserci raggruppamenti di parole etimologicamente imparentate o che presentavano una identica peculiarità grammaticale.

I testimoni riportano questi casi di lemmi etimologicamente imparentati: μοιχή, μοιχίς, μοιχίδιον[35] (gl. 6, in cui si precisa quali termini sono usuali e quali strani), ἐπικοκκάζω, ἐπικηκάζω, ἐπικοκκαστρία (gl. 9), βαυβᾶν, συοβαύβαλος, βαυβαλίζω (gl. 15), βλακεύεσθαι, βλάξ, βλακεύειν, βλάκες, βλακικῶς (gl. 16), ἄρδα, ἀρδαλῶσαι, ἀρδαλόν (gl. 18), κοκκύζω, κόκκυξ, κόκκυ, κοκκυβόας, ὀβριοκόκκυξ (gl. 20), i due ἴσθι ed ἔσσο (gl. 22), στίμμις, στίμμι, στίβη (gl. 23, con i problemi evidenziati *infra* p. 163), μαγίς, μάγειρος (gl. 24), λεπύχανον, λόπισμα (gl. 29), μόμφος, μομφή, μομφίς (gl. 32,

---

[34] Cf. in particolare Phot. *Lex.* 208, 1 P. λαπήττειν· τὸ ψεύδεσθαι καὶ ἀλαζονεύεσθαι. καὶ λαπήκτης, ὁ ψεύστης διὰ τοῦ κ, ὡς σαλπίγκτης συρίγκτης. οἱ δὲ Δωριεῖς διὰ τοῦ σ.

[35] Per μοιχαλίς cf. *supra* p. 159.

analoga strutturalmente alla gl. 6[36]), ἐπικύλλωμα, κατακύλλωμα (gl. 34). I raggruppamenti di parole che presentano la stessa peculiarità morfologica sono: ἐσχάζοσαν, ἐλέγοσαν, ἐφεύγοσαν, ἐγράφοσαν (gl. 19), γερόντοις, παθημάτοις (gl. 25 C), ἀπόστα, κατάβα, ἀνάβα, διάβα (gl. 28).

8. La prima parte delle *Lexeis* doveva essere dunque costituita da una rassegna (non alfabetica) di glosse: di alcune — forse del maggior numero — si attestava l'uso antico contro chi le definiva moderne, di altre si indicava un significato singolare, altre ancora erano, infine, semplicemente rarità di cui si forniva la spiegazione. La struttura, non dissimile da quella dell'opera di Filita, era senza dubbio di tipo lessicografico, ma si era molto lontani dal rigoroso purismo impositivo della futura lessicografia postfrinichea: non è certo un caso che il piccolo lessico antipurista detto *Antiatticista* vada posto, come è stato ampiamente dimostrato[37], in diretta relazione con Aristofane di Bisanzio.

Talora l'*Antiatticista* risulta utilissimo per l'integrazione ed il completamento di canoni che altrimenti risulterebbero monchi.

---

[36] I frammenti pervenuti (oltre alla testimonianza di Varrone, *De lingua Latina* V 9, VI 2) dimostrano che in Aristofane l'etimologia giocava un ruolo limitato, per lo più funzionale a spiegazioni di singoli termini (cf. C.K. CALLANAN, *op. cit.*, 97-102): significativi sono tuttavia questi due raggruppamenti, attraverso i quali si può intravvedere un schema quasi paradigmatico di derivazione. Un ulteriore parallelo è costituito dalla gl. 24, dove μαγίς è fatto derivare da μᾶζα o μαστεύειν, poi è detto che da μαγίδας αἴρειν trae origine μάγειρος. Si noti il procedimento etimologico che fa derivare un termine dalla contrazione di due parole, attestato già nei glossografi (si veda ad es. l'esegesi di ἀγερῶχους nel fr. 1 Dyck), e che anche in seguito sarà ampiamente adottato, ad es., da Apione.

[37] Cf. in particolare A. FRESENIUS, *De* λέξεων *Aristophanearum et Suetonianarum excerptis Byzantinis* (Aquis Mattiacis 1875), 16; ulteriore bibliografia in K. ALPERS, *Das attizistische Lexikon des Oros* (Berlin-New York 1981), 108.

E' il caso del già citato schema (cf. *supra* p. 161) dei derivati di μοιχός presente nella gl. 6, dove l'*Antiatticista* ci permette di recuperare anche μοιχίδιον. Nella gl. 23, parimenti, consente di integrare, accanto a στίμμις e στίμμι, anche il lemma στίβη: se nella gl. 6, tuttavia, il diminutivo si inserisce perfettamente in un paradigma grammaticale, nella 23 tale inserimento si rivela più problematico, visto che il contenuto è impositivo, con la prescrizione del femminile ἡ στίμμις di contro al neutro τὸ στίμμι[38]. Particolarmente significativo è, a mio avviso, che l'*Antiatticista* conservi numerose citazioni, che altrimenti sarebbero andate perdute (per limitarsi alla prima parte delle *Lexeis*, nella 8 Men. fr. 357 K.-Th., nella 15 Eur. fr. 694 N^2, Alexis fr. 231 K.-A. e Canthar. fr. 3 K.-A., nella 16 Plat. *Gorg.* 488 a, *Euthyd.* 287e ed Aristoph. *Plut.* 325, nella 28 Men. fr. 158 K.-Th., nella 32 Teleclid. fr. 69 K.-A. e Eur. fr. 633 N^2)[39]. Grazie a queste citazioni, talora, si possono compiere passi notevoli sulla strada della comprensione delle annotazioni. Si è già analizzato (*supra*) il caso del καταφαγᾶς della gl. 8, nella quale, però, non si può desumere in che misura per Aristofane fosse un'autorità quel Menandro, che egli comunque apprezzava (cf. R. Pfeiffer, *History*, 190-192); è presumibile che l'alessandrino sostenesse la liceità di καταφαγᾶς, basandosi, più che su Menandro, sul precedente eschileo. Nella 28, da *Antiatt.* p. 81, 12 si può dedurre che Aristofane di Bisanzio giustificava

---

[38] C.K. CALLANAN, *op. cit.*, 105 s., cerca di offrire una esegesi che attenui la forza impositiva di questo canone. Credo anch'io, con Callanan, che Aristofane fosse un descrittore del lessico, un cultore della letteratura 'classica' e che non intendesse imporre rigide regole alla lingua contemporanea, ma non si può altresì negare che per quanto riguarda στίμμι / στίμμις sia stata tramandata una chiara ed indubbia prescrizione.

[39] Non inserisco nell'elenco la citazione aristofanea della gl. 25, perché mi sembra particolarmente difficile da intendere, e, comunque, irrimediabilmente corrotta.

l'imperativo ἀπόστα[40] basandosi su Men. fr. 158 K.-Th., sulla stessa linea dei primi atticisti (sempre che sia esatta l'attribuzione di Σ^{b} 135, 4 e *Suda s.v.* ἀπόστα (α 3545), *ad* Ael. Dion. α 163 Erbse, cf. anche R. Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologika* [Lipsiae 1897], 395), ma dal confronto con Eust. p. 1761, 38 si evince che egli sosteneva questa affermazione anche con il richiamo al κατάβα di Aristofane comico (cf. *Vesp.* 979; *Ran.* 35). Slater (*Ar. Byz.*, p. 120) segnala tre casi in cui l'*Antiatticista* è in contrasto con Aristofane: questi, però, non inficiano certo l'assunto generale dei rapporti fra i due autori. Aristoph.Byz. 369 Sl. e *Antiatt.* p. 96, 8 non mi paiono in diretta polemica: in realtà l'*Antiatticista* si rivolge contro gli irrigidimenti post-aristofanei del canone (cf. *infra*); tra Ar. Byz. 347 Sl. ed *Antiatt.* p. 98, 17 il contrasto sarebbe superato se in Aristofane fossero state presenti eccezioni, fatto di cui purtroppo mancano indizi, ma che non può essere escluso. Ar. Byz. 35 Sl. polemizza con coloro che restringono l'uso di ἐπιστάτης ai soli χυτρόπους e μεταιτής, e che ignorano che tale termine è impiegato anche per il παιδοτρίβης (Aristofane probabilmente rispecchiava Pherecr. fr. 240 K.-A., cf. Phot. ε 1160): si tratta quindi di un tipico canone antipuristico, che Aristofane conclude ammettendo a malincuore che τὸ δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων καθηγητῶν τάττειν οὗ φημι πάντως τὴν χρῆσιν δεικνύναι. L'affermazione dell'*Antiatticista* (p. 96, 12: ἐπιστάτης· ἀντὶ τοῦ διδάσκαλος ὁμολογουμένως Ἀντιφάνης) dunque più che polemizzare con le posizioni aristofanee ne traeva le più estremistiche conseguenze, sulla base di un luogo di Antifane (fr. 306 K.-A.), che Aristofane evidentemente non aveva presente.

Ma i rapporti fra Aristofane e la successiva tradizione antipurista non si fermano qui: K.Alpers (*op. cit.*, 108 ss.) ha dimostrato

---

[40] Per forme di questo tipo, cf. A. THUMB, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (Strassburg 1901), 207.

che i suoi canoni — anche se per lo più mediati da Didimo[41] — furono ripresi da altri lessicografi moderati ed aperti alle istanze anomaliste, come Oro.

Sorprende che Slater non dia il dovuto rilievo a ipotesi di questo tipo, a parte il palmare caso di γνώριμος (fr. 312, cf. Orus A 25, p. 162-3 Alpers e *Antiatt.* p. 87, 25 s., dove senz'altro è da accettare la proposta di Alpers, che ci sia a monte uno scambio fra lemma ed *interpretamentum*). E' ben vero che, come ho più volte affermato, bisogna essere cauti nei confronti di attribuzioni seducenti, ma meramente ipotetiche: e tuttavia non si possono neppure trascurare tesi come queste, fondate su validi indizi, e che, in definitiva, appaiono più che plausibili. Un esempio: la forma verbale κάθῃ ha una breve spiegazione in *Antiatt.* p. 100, 32 (κάθῃ· ἀντὶ τοῦ κάθησαι. Ὑπερείδης ὑπὲρ Κρατίνου [fr. 115 Jensen]), nei confronti della quale il canone di Orus A 57, p. 178-9 Alpers rappresenta una versione più ampia e più perspicua. In Oro, anzi, sono citati per esteso sia il passo di Iperide sia un frammento di Cratino (309 K.-A.), il che depone a favore della congettura di W. Luppe[42], che lesse nell'*Antiatticista* Ὑπερείδης καὶ Κρατῖνος: contro tale ipotesi sta l'uso dell'operetta di adottare l'asindeto e non il καί tra i richiami ai singoli autori e il fatto che la stessa dicitura Ὑπερείδης ὑπὲρ Κρατίνου compare anche in *Antiatt.* p. 77, 27. In questa situazione, Alpers giudica la congettura di Luppe "zweifelhaft", mentre R. Kassel e C. Austin (*Poetae Comici Graeci*, IV p. 138, *ad* Cratin. fr. 34) esprimono parere decisamente negativo: il parallelo tra l'*Antiatticista* ed Oro è tuttavia troppo calzante perché possa essere sottaciuto. Va inoltre ricordato che nell'*Antiatticista* il nome

[41] La dimostrazione di Alpers anche per questo particolare sembra del tutto convincente. Egli riprende L. COHN, in *Jhrb. für class. Phil.* XV (1881), 295.
[42] Cf. *Wiss. Zeitschr. d. Univ. Halle* 16 (1967), 406.

degli autori è spesso seguito dall'indicazione dell'opera: riterrei quindi possibile che la versione originaria fosse Ὑπερείδης ὑπὲρ <...>, Κρατῖνος (e che la corruzione successiva fosse facilitata proprio dall'esistenza di un'orazione di Iperide intitolata ὑπὲρ Κρατίνου), oppure, addirittura, che fosse Ὑπερείδης ὑπὲρ Κρατίνου. Κρατῖνος. Comunque stiano le cose per questo problema testuale, non si può ignorare che la stretta connessione tra l'*Antiatticista* ed Oro fa sospettare una fonte comune, e che questa — direttamente per il primo, con la mediazione di Didimo per il secondo — può essere identificata con Aristofane di Bisanzio. In altri casi l'ipotesi è confortata dal contenuto: così l'ἀνάβα di Orus B 12, p. 199 Alpers andrà collegato al fr. 28 ἀπόστα, κατάβα, ἀνάβα, διάβα, il δημότης di Orus A 27, p. 163-4 Alpers alla serie di simili denominazioni presenti nel fr. 298.

9. Se la sezione introduttiva adottava una forma embrionale di lessico, quelle successive — organizzate per campi semantici — erano di tipo onomastico[43]: Wendel, (in *RE* XVIII 1, 508), anzi, le pose in stretta relazione con le Ἐθνικαὶ ὀνομασίαι di Callimaco perché spesso vi è la puntualizzazione dell'area geografica in cui viene usata una determinata parola. Che Aristofane conoscesse lo strumento messo a punto dal maestro appare indubbio, ma non accentuerei questo rapporto fino a

[43] Un evidente difetto dell'edizione di Slater — già notato da C.K. CALLANAN (*op. cit.*, 20, 46), e da vari recensori, come F. BOSSI, in *Gnomon* 64 (1992), 14; A.R. DYCK, in *CPh* 84 (1989), 256 — consiste nel fatto che le testimonianze sono presentate in modo frammentario: tale procedimento è soprattutto pernicioso in questa sezione, perché impedisce di cogliere immediatamente la struttura onomastica. Che si tratti di un difetto, è reso ancor più evidente dal fatto che anche l'epitome a suo tempo edita da E. MILLER (*Mélanges de littérature grecque* [Paris 1868], 427-434) presentava una diversa struttura fra la prima parte e le altre.

trasformarlo in dipendenza: egli, in realtà, con le sue precisazioni etniche, non fa altro che ribadire un interesse generalmente sentito da tutta la cultura alessandrina, che abbiamo notato fin da Filita, e che avevamo già visto preannunciato dalla speculazione aristotelica. Basterà poi ricordare come un altro maestro di Aristofane fosse quel Dionisio Giambo che aveva scritto un Περὶ διαλέκτων, un'opera che secondo Pfeiffer fu utilizzata per le Γλῶσσαι Λακωνικαί e che — stando all'unico frammento rimasto (cf. Athen. VII 284 b) — doveva occuparsi di alcune denominazioni locali (nella fattispecie si tratta di un pesce), con dovizia di spiegazioni e di richiami ad autori, ma la cui struttura, troppo discorsiva anche per un onomastico, non era certo di tipo lessicografico[44].

Un elemento interessante (già segnalato da Callanan, *op. cit.*, 95 s.) è il tentativo di adottare griglie e schemi fissi, con l'esplicita denuncia dei casi di lacuna semantica; ciò conferisce una certa schematica organicità ad una ricerca che rimane però sempre sul piano dell'empirismo: qui non siamo comunque più nell'ambito delle ἄτακτοι γλῶσσαι, bensì in quello della sistematizzazione organica dei dati semantici, con un approccio che lascia anch'esso trasparire tracce dell'impostazione linguistica di Aristotele.

10. Se nell'opera aristofanea si può notare una presa di posizione contro gli eccessi puristici, bisogna chiedersi se qualcuno avesse preso, in Alessandria, le parti di un rigoroso

---

[44] Per un quadro generale degli studi di tipo dialettologico in ambito ellenistico, rinvio ad E. DEGANI, 'Lessicografi', in AA. VV., *Dizionario degli scrittori greci e latini* (Milano 1987), 1172 s. Si deve aggiungere, come dato di un certo interesse, l'ipotesi che i glossografi tendessero a risolvere varie asperità lessicali del testo omerico come peculiarità dialettali, cf. K. LATTE, 'Glossographika', in *Kleine Schriften* (München 1968), 641 ss.; A.D. DYCK, in *HSCPh* 91 (1987), 135.

atticismo. Secondo Slater[45] "Eratosthenes appears as a strict atticist, Aristophanes as a milder follower of the συνήθεια", e si possono enucleare due linee, una che porta da Callimaco ad Aristofane, ed una, contrapposta, di Eratostene. Il rigido atticismo di quest'ultimo era stato poi a suo tempo già sostenuto da C. Strecker (*op. cit.*, 19): Eratostene avrebbe negato l'autenticità di alcune opere sulla base di peculiarità linguistiche non attiche, e si sarebbe parallelamente interessato in misura minore rispetto agli altri filologi delle caratteristiche etnico-dialettali delle glosse e di parole e forme che non appartenevano al patrimonio dell'attico. Da un esame dei frammenti, tuttavia, non emerge una particolare rigidità puristica, ma solo una tendenza in questo senso: bisogna fra l'altro ricordarsi che siamo di fronte ad un'opera di per sé non prescrittiva ma esplicativa, e che è l'interesse specifico per i comici attici a far sì che quasi tutti i frammenti abbiano come punto di partenza l'esegesi di loro luoghi (con particolare riguardo ad Aristofane, Cratino ed Eupoli). Per quanto concerne le annotazioni dialettali, oltre alla ovvia contrapposizione fra 'ionico' ed attico, abbiamo solo un paio di richiami all'*usus* di Cirene; non molte sono, in definitiva, le annotazioni con tratti che parrebbero anticipare quelli dei canoni specificamente atticistico-puristi.

Le gll. 1, 2, 47 riguardano la presenza dell'α lungo in termini del tipo di ἀγνοία: la dottrina, alla luce di Phot. 34, 68 Porson, era sicuramente di Eratostene, anche se appare azzardato attribuirgli, come fa Strecker, tutte le glosse reperibili nei vari lessici, che in qualche modo vi si collegavano[46]. Si deve inoltre

---

[45] In *Phoenix* 30 (1976), 241.

[46] Un difetto della pur pregevole edizione di C. STRECKER consiste nel fatto che sono attribuiti ad Eratostene, Eufronio e Licofrone vari frammenti per i quali non esistono sufficienti indizi; è il caso, ad es., del fr. 24, una problematica testimonianza degli Ἀψευδεῖς di Teleclide (fr. 12 K.-A.), per la quale

tener presente che non possiamo sapere con precisione in che modo era presentata, visto che le sue testimonianze ci sono pervenute con il filtro di Elio Dionisio (α 21 Erbse, cf. Eust. *ad Od.* VII 297, p. 1579, 28). Parallelo è il fr. 75, dove si attesta come Eratostene avesse osservato il passaggio a ρρ in attico dello ionico ρσ, ma il caso più eclatante di purismo è costituito dalla dottrina su εὐθύς (gl. 46, cf. anche 96): l'uso di εὐθώς + gen. con valore di direzione era probabilmente il motivo fondamentale per cui Eratostene negava che i Μεταλλεῖς fossero di Ferecrate (cf. fr. 93 Strecker) e, d'altro canto, l'alessandrino rifiutava recisamente la possibilità di un εὐθύ con valore temporale; tali rigorose prese di posizione erano probabilmente mitigate dall'analisi di Aristofane di Bisanzio (fr. 369 Sl.), come ha convincentemente argomentato Slater nel citato articolo di *Phoenix*[47].

---

deve dirsi del tutto ipotetica la derivazione da Eratostene. Altrove la motivazione è molto vaga, come per il fr. 30, nel cui lemma la sequenza ἀρῦστιχος καὶ ἄρυστις καὶ ἀρυστήρ porta Strecker ad affermare: "Eratosthenis onomasticum sapio". Strecker, inoltre, riporta, pur *dubitanter*, una serie di frammenti di Didimo, riguardanti la λέξις comica, ed in cui si registravano due diverse interpretazioni: era stato M. Schmidt a postulare che tali divergenze rispecchiassero controversie tra Licofrone ed Eratostene, anche in casi come questi, in cui mancano ulteriori indizi. Cf. anche R. PFEIFFER, *History*, 159 s.

[47] Stando alla ricostruzione della fonte (Erennio Filone), compiuta da K. NICKAU (in *RhM* 110 [1967], 348 s.), e basata su Ammon. 202, Aristofane avrebbe ribadito la dottrina di Eratostene, ma ciò non è del tutto persuasivo: Slater sospetta invece che le parole di Aristofane "have been distorted by the omission of the relevant exceptions, for he could not have taken sides in what was obviously an ongoing argument by simply repeating an atticist canon" (*art. cit.*, 240). A tale ipotesi va dato il dovuto rilievo, mentre lo stesso Slater, stranamente, commentando il frammento nell'edizione, non la ribadisce con il necessario vigore. Essa trova conferma in una frase di Erennio, che riferisce — ad attenuazione del proprio rigido lemma — che secondo Aristofane di Bisanzio alcuni antichi avrebbero usato εὐθύς con valenza temporale: ma,

Il fatto che la maggior parte dei frammenti di Eratostene derivi dalla sua opera sulla commedia attica[48] fa sì che — a dispetto dell'enciclopedismo che ne caratterizza l'attività — rari siano i richiami ad autori che non le appartengano: a ben vedere, anzi, essi dovevano, per lo più, essere originariamente funzionali alla spiegazione di luoghi comici.

Nella gl. 9 Strecker, ad es., viene spiegato il difficile ἀμολγαίη di Hes. *Op.* 590 (che probabilmente denota una focaccia impastata con latte) con un vago ποιμενική: il punto di partenza è però il μολγόν di Aristoph. *Eq.* 963, di fronte al quale Eratostene trovandosi a mal partito, cerca un parallelismo con il simile aggettivo esiodeo (mentre — a quanto pare — si tratta di un termine tarantino che indica un tipo di otre). Nella gl. 66 si ha una puntuale esegesi di Eur. *Tr.* 1175: questa però doveva originariamente trovarsi nell'ambito di un discorso su due diversi tipi di capigliatura, funzionale all'interpretazione di due luoghi aristofanei (*Ach.* 849 e *Av.* 806); il verso euripideo probabilmente era citato da Eratostene come conferma della propria ipotesi. Nella gl. 136 si ha una spiegazione dell''Αρχιλόχου μέλος di Pind. *O.* 9, 1, ma anche in questo caso si sarà

---

poche righe sotto, lo stesso Erennio riporta le precise parole del filologo alessandrino, che impongono, per il significato temporale, εὐθύς. La contraddizione è palese, e non si può risolvere, se non ammettendo che Aristofane rese conto di eccezioni al canone. Concludendo, non sarà inutile riassumere la storia della questione, come è da noi plausibilmente ricostruibile: 1. Eratostene pose una barriera netta fra un εὐθύς temporale ed un εὐθύ spaziale; 2. Aristofane ribadì la dottrina, ma — coerentemente con la propria visione della lingua — evidenziando alcune eccezioni; 3. Il successivo purismo, con Erennio Filone e Frinico (*Ecl.* 113), operando con finalità prescrittive, irrigidì il canone, differenziando recisamente εὐθέως, εὐθύς ed εὐθύ, e provocando la reazione dell'*Antiatticista* (p. 96, 8: εὐθύ· ἀντὶ τοῦ εὐθέως).

[48] Esiste qualche sporadica traccia anche dei suoi studi sulla commedia dorica, cf. ad es. fr. 37 Strecker.

trattato di un parallelo richiamato a proposito dell'esegesi di un passo aristofaneo (*Av.* 1764). Ciò non toglie che si debba essere d'accordo con Pfeiffer (*History*, 162) quando fa rientrare questa osservazione nei pregevoli commenti ai lirici dovuti «to Eratosthenes' wide literary horizon». Più complesso è il problema del fr. 35, che potrebbe appartenere ad uno studio su Omero (cf. Pfeiffer, *History*, 161): esso è testimoniato dallo scolio di Aristonico a Hom. K 364, mentre gli etimologici bizantini (*Etym. Gen.* — *Etym. M.* 280, 28) lo riprendevano attribuendogli una connotazione atticista. A far propendere per l'ipotesi che la fonte fosse un σύγγραμμα di Eratostene sull'uso omerico del duale è un altro scolio di Aristonico (a Ω 282), su cui Strecker a torto sorvola.

Eratostene, dunque, non fu un lessicografo, ma dovette influenzare, con la sua posizione, la successiva tradizione lessicografica. Appare, infatti, probabile che per lui si debba parlare di una tendenza purista, dovuta innanzi tutto all'argomento trattato; si tratta però solo di una tendenza, e non lo si può ovviamente accostare a coloro che nell'ambito del movimento atticista svolgeranno una vera e propria funzione purista, su un piano decisamente e programmaticamente prescrittivo. Una conferma indiretta può venire dal fatto che — come dimostra M. Naechster[49] — i suoi Σκευογραφικόν e Ἀρχιτεκτονικόν — gli onomastici sui termini tecnici dell'artigiano e sugli utensili domestici, che avevano uno stretto collegamento con gli studi sulla commedia (cf. R. Pfeiffer, *History*, 163) — furono una delle fonti principali di Polluce, cioè del principale esponente di quell'atticismo moderato e meno legato a rigide griglie che si contrappose direttamente al rigorismo frinicheo. Di altri atticisti dell'epoca alessandrina non si può certo ipotizzare

[49] *De Pollucis et Phrynichi controversiis* (Diss. Leipzig 1908), 29 ss.

un atteggiamento purista. R. Weber[50], ad es., ricostruisce la figura di uno dei primi glossografi che si occuparono esplicitamente di lingua attica, Filemone di Exone, e dimostra che era discepolo di Callimaco e che si era occupato degli accenti delle parole, ma più in là non può spingersi: sarà quindi doveroso considerarlo un proto-atticista per il suo interesse specifico, non certo per un approccio rigido ai problemi lessicali e tanto meno per eventuali finalità impositive. Occuparsi di lingua e lessico attici era doveroso, dato che questo era il dialetto dei capolavori del quinto secolo (le raccolte di termini attici saranno state, fin dall'inizio, sillogi non tanto di parole peculiari della lingua parlata, quanto di osservazioni sull'uso lessicale degli autori attici), ma ciò non equivaleva *tout court* ad una presa di posizione puristica: anche Aristofane, tra l'altro, scrisse delle Λέξεις Ἀττικαί, e nei frammenti di quest'opera è evidente il solito atteggiamento 'possibilista' (cf. ad es. fr. 340 Sl.).

11. Nei secoli seguenti la lessicografia prosegue nelle stesse direttrici in cui si era precedentemente avviata, ma subisce altresì una lenta progressiva trasformazione: in primo luogo il suo sviluppo va visto in connessione con un importante processo culturale, cioè con l'estrapolazione dai commentari di singoli materiali, i quali, decurtati ed agglutinati, finirono nei lessici e negli scolî. Tale estrapolazione, come ha mostrato G. Arrighetti[51], avviene attraverso una trasformazione degli *hypomnemata* nel senso — da un lato — di una più profonda specializzazione, dall'altro, di una generica banalizzazione; nel corso di tale processo, che Arrighetti illustra partendo dal Περὶ Δημοσθέ-

[50] *De Philemone Atheniensi Glossographo*, in *Commentationes Philologicae...* O. Ribbeck (Lipsiae 1888), 442-450.

[51] *Museum Philol. Lond.* 2 (1977), 65-67, nonché *Poeti, eruditi e biografi* (Pisa 1987), 191-204.

νους di Didimo[52] e dal *P. Arg.* 84 (contenente un 'commentario' alla *Contra Androtionem*, redatto dal cosiddetto *Anonymus Argentinensis*), divenne ad un certo punto comodo e necessario organizzare il materiale estrapolato secondo l'ordine alfabetico (esemplare è il caso di Arpocrazione, che dipende dagli *hypomnemata* didimei agli oratori): si tratta — *mutatis mutandis* — delle stesse esigenze che avevano già portato Zenodoto ad adottare tale sistema. Su questa strada assume sempre maggiore importanza la compilazione di lessici di singoli autori, anche diversi da quelli per cui già da tempo agli ὑπομνήματα erano stati accostati repertori lessicografici, che erano essenzialmente Omero e l'iniziatore della tradizione medico-scientifica, Ippocrate[53]. Per la conservazione di molti materiali e per la loro

---

[52] A proposito del quale egli segue giustamente l'ipotesi del Diels (*ap.* H. DIELS — W. SCHUBART, Didymos. *Kommentar zu Demosthenes* (*Pap.* 9780) [Berlin 1904], XV ss.) e contesta quella di Fr. LEO (Nachrichten Göttinger Gesellsch. Wiss., Phil.-hist. Kl. 1904, 254-261 = *Ausgewählte kleine Schriften* II [Roma 1960], 387-394), che si tratti di un σύγγραμμα o di una delle opere denominate Περὶ τοῦ δεῖνα.

[53] Secondo Erotiano (Erotiani *vocum Hippocraticarum collectio*, rec. E. NACHMANSON [Göteborg 1918], p. 4, 24) il primo autore di un lessico ippocrateo sarebbe stato Senocrito di Cos; sempre Erotiano, nella prefazione al suo lessico, afferma (p. 5, 16 s.) che Euforione πᾶσαν ἐσπούδασε λέξιν ἐξηγήσασθαι διὰ βιβλίων ς': a tale opera sono stati attribuiti due frammenti (175, 176 Gr.), e B.A. v. GRONINGEN (*Euphorion* [Amsterdam 1977], 229) ipotizza che in essa Euforione polemizzasse con il lessico ippocratico di un contemporaneo, Baccheo di Tanagra (sulle cui caratteristiche si veda H. von STADEN, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria* [Cambridge 1989], 484-500). Di tale contrasto non esistono in realtà testimonianze esplicite: la tesi di van Groningen si basa essenzialmente sulla contrapposizione fra gli ambienti culturali di Antiochia ed Alessandria. Condivido le perplessità di E. DEGANI ("Lessicografi", 1172) relative ai dubbi sull'autenticità di quest'opera (avanzati per la verità anche da R. PFEIFFER, *History*, 150): il vivo interesse di Euforione per i termini medici è fra l'altro attestato dal fr. 157 Gr. Altri autori di lessici ippocratici, di cui abbiamo poco più del nome,

trasmissione ai secoli successivi non va certo trascurata l'opera di Didimo, ma un momento particolarmente importante per lo sviluppo della lessicografia fu senza dubbio la monumentale raccolta di Panfilo (I sec. d.C.), la cui struttura è stata a lungo oggetto di discussione: la *Suda* (π 142 Adler), infatti, ne testimonia l'ordine alfabetico, ma ciò è in chiaro contrasto con tutta una serie di altri indizi[54]. Si è tentato a più riprese di giungere ad un compromesso, postulando una combinazione di struttura onomastica e lessicografica, un insieme di glosse miste ad una rassegna di nomi, suddivisi per campi semantici, e, all'interno di questi, posti in ordine alfabetico, ma la questione rimane aperta, soprattutto perché non è possibile piegare la notizia della *Suda* ad altre interpretazioni, mentre le massicce riprese da parte di Ateneo fanno decisamente propendere per un ordine onomastico (o, perlomeno, sospettare larghe sezioni onomastiche). Comunque stiano le cose, l'ordine alfabetico è ormai sul punto di prendere definitivamente il sopravvento: sarà un epitomatore di Panfilo, Diogeniano (la principale fonte di Esichio, del cui lessico rimangono probabilmente due papiri, *PSI* VIII 892 e *P. Oxy.* 3329) a spingere l'organizzazione alfabetica oltre la terza lettera[55].

La vera e propria svolta, però, che porta alla nascita della lessicografia che noi conosciamo, è dovuta all'atticismo, e riguarda non tanto e non solo il materiale, bensì una nuova volontà analogistico-puristica, con caratteri sempre più decisamente prescrittivi, che trovò una evidente esplicitazione nelle teorie frinichee, per le quali quella lessicografica si dimostrò la struttura più adeguata. I lessici atticisti del II sec., in realtà,

---

sono Filino di Cos e Glaucia Empirico.

[54] Cf. I. SCHOENEMANN, *op. cit.* (n. 10), 63 s.; C. WENDEL, in *RE* XVIII 1, 336-349.

[55] Cf. su questi problemi K. ALPERS, in *Gnomon* 47 (1975), 113 s.

riprendono spesso materiali alessandrini, ma infondendovi un intento retorico che originariamente era loro estraneo[56]: dietro all'atticismo infatti si intravvede una coerente — anche se rigidamente ancorata a una cittadella classicistica — visione della semantica, quindi della lessicografia, che non è ancora nella coscienza degli Alessandrini, spesso legati, come si è visto, nella ricerca e nella 'recensione' dei termini ad un procedimento non privo di schemi di base (quali quelli evidenziati dalla costatazione delle lacune semantiche nella parte sistematica delle Λέξεις), ma essenzialmente empirico e legato all'interpretazione dei testi. Collegato con l'atticismo, ma non *tout court* identificabile con esso, esercitò una certa influenza il movimento arcaista: ricordo che con Galeno (XIX p. 65 s. Kühn) si ha una specificazione del concetto di glossa nel senso di termine antiquato e proprio per questo non più in uso, ed è quindi presumibile che l'attenzione per le glosse intese come arcaismi — e per la loro caratura stilistica — abbia dato impulso alla formazione di loro raccolte e di repertori per i loro utilizzatori. All'interno dell'atticismo, poi, notevole fu l'influsso sullo sviluppo della lessicografia proprio di quel Frinico che rappresentò un polo estremistico e che, sulle orme del maestro Elio Aristide, si discostò notevolmente dalla tradizione alessandrina, attaccando non solo tutta la commedia nuova (che per la verità, al di là dell'ammirazione di Menandro da parte di Aristofane di Bisanzio, era abitualmente contrapposta all'antica, perché reputata linguisticamente inferiore), ma anche autori come Senofonte, che in genere erano stati considerati validi modelli.

---

[56] Ciò è messo in luce da A. DIHLE ("Der Beginn des Attizismus", in *Antike und Abendland* 23 [1977], 162-177), per il quale la rigidità stilistica dell'atticismo è in gran parte dovuta all'estensione — operata nella cultura romana — ad un ambito retorico di materiale derivato dalla tradizione grammaticale greca.

12. In ambito lessicografico, dunque, gli Alessandrini non sembrano aver raggiunto il livello teorico che, come ha dimostrato F. Montanari, avevano assunto in ambito esegetico: l'onomastica come registrazione orizzontale dei dati pare costituire la struttura più frequente, mentre quella lessicografica è ancora embrionale. Anche i discorsi puristici e antipuristici restano a livello di tendenza, e l'interesse classicistico per gli autori attici si inserisce nell'alveo del predominante studio su Omero (e sui lirici, come Pindaro), ed inoltre è in qualche modo compensato da numerosi approfondimenti di peculiarità etnico-dialettali. La lessicografia, come la conosciamo noi, è, quindi, sì erede della glossografia alessandrina, dove, tra l'altro, come si è visto, era strettissima la connessione fra *lexeis* ed esegesi degli autori, ma trae altresì linfa vitale da materiali desunti dai commentari e dall'impostazione, teoricamente più coerente, dell'atticismo; la sua stessa struttura dominante, quella alfabetica, è essenzialmente dovuta all'intervento di queste due componenti. Alla più importante teorizzazione esegetica degli Alessandrini, comunque, la successiva tradizione lessicografica deve moltissimo: l'autoschediasmo, le cosiddette 'coppia contigua' e 'coppia endiadica'[57] in realtà possono essere visti come un'applicazione lessicografica di un metodo interpretativo che nella versione più grezza era stato tipico dei glossografi e che

[57] Su tale fenomeno — già lucidamente enucleato da I. VAHLEN (*Index Lectionum Hibernarum 1898/99 = Opuscula Academica* II [Lipsiae 1908], 302 s.) e presente a W.G. R. RUTHERFORD (*A Chapter in the History of Annotation* [London 1905], 315) — si è negli ultimi decenni discusso ampiamente: è merito di B. Marzullo aver richiamato l'attenzione su di esso (cf. in *QIFGCagliari* 3 [1968], 70-87 = *Studia Classica et Orientalia Antonino Pagliaro oblata* I [Roma 1969], 85-105); per ulteriori approfondimenti si vedano L. BOTTIN, in *BIFG* 3 (1976), 38-62; E. DEGANI, in *BIFG* 4 (1977-1978), 135-146; F. BOSSI — R. TOSI, in *BIFG* 5 (1979-1980), 7-20, ed infine il mio *Studi sulla tradizione indiretta dei classici greci* [Bologna 1988], 127-135.

aveva poi trovato la sua più matura espressione nello "spiegare Omero con Omero" del grande Aristarco[58].

Spesso glosse che sembrerebbero anomale perché apparentemente prive di equivalenza fra lemma ed *interpretamentum* sorgono in realtà da tentativi di intendere un termine difficile alla luce di un determinato contesto o della contiguità con un'altra parola, oppure vogliono semplicemente evidenziare un rapporto sintattico (per l'esemplificazione ed ulteriori particolari rinvio, da ultimo, alle citate pagine dei miei *Studi sulla tradizione indiretta dei classici greci*). La dipendenza dai metodi interpretativi degli Alessandrini è palese: un istruttivo esempio è costituito dal fr. 13 Dyck dei glossografi, che spiega l'ἴσκε di τ 203 ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων con ἔλεγεν. Ciò non toglie che la storia di questo criterio metafrastico sia ben più antica: esso affonda le proprie radici già nella prassi poetica classica, che usava accostare una glossa ed un suo equivalente più usuale.

E' inoltre doverosa una precisazione. Non tutte le glosse che si presentano con queste caratteristiche vanno storicamente spiegate con autoschediasmi: talora esse non traggono origine da altre simili, ma le strutture sono dovute a banali fatti meccanici (ad es. interpolazioni ed epitomazioni). Un esempio è fornito da Aristoph. Byz. fr. 20 Sl.: *Antiatt.* p. 101, 4, che ne deriva, recita κοκκύζειν τοὺς ἀλεκτρυόνας. Δίφιλος Πλινθοφόρῳ (fr. 66 K.-A.). Sembrerebbe, all'apparenza, che nel passo di Difilo il soggetto di κοκκύζειν fosse τοὺς ἀλεκτρυόνας. Ciò non corrisponde a verità, dato che il luogo del comico è restituito da Eust. p. 1479, 43 ss., il quale offre un'ampia stesura del canone, e vari esempi, tra cui spicca Cratin. fr. 344 K.-A. κοκκύζειν τὸν ἀλεκτρυόνα οὐκ ἀνέχονται. L'eventuale struttura

[58] L'origine aristarchea anche della puntuale formulazione (e non solo dell'applicazione pratica) è dimostrata da F. MONTANARI, in un articolo in corso di stampa (in *RFIC*).

sintattico-contestuale[59] pare, semmai, derivare da Cratino, ma potrebbe anche trattarsi di un'espressione generica, come quella del compendio del *Paris.gr.* 1630: καὶ κοκκύζειν ἐπὶ ἀλεκτρυόνος.

Anche altri meccanismi interpretativi usuali nella lessicografia hanno significativi precedenti nei frammenti dei filologi alessandrini: in particolare il tentativo di spiegare termini imbarazzanti attraverso somiglianze con altri, con collegamenti pseudo-etimologici che per lo più sono ben lontani dal cogliere il vero valore.

Queste pseudo-etimologie sono attestate ben prima di Filosseno, colui che introdusse l'etimologia come scienza linguistica in Alessandria. Un esempio è rappresentato dal collegamento fra il μολγόν di Aristoph. *Eq.* 963 e l'ἀμολγαίη di Hes. *Op.* 590 compiuto da Eratostene (cf. *supra*,...), da cui tra l'altro dipende un'ampia tradizione scoliografica e lessicografica (cf. *schol. ad* Aristoph., *loc. cit.*; Procl. *ad* Hes., *loc. cit.*; Hesych. *s.v.* μολγός [μ 1565 L.]; *Suda, s.v.* μολγός (μ 1191 A.); *Etym. Gen. - Etym. M., s.v.* ἀμολγός, 86, 10; *s.v.* μάζα, 573, 22). Si noti come in questo caso entri in gioco il principio della mobilità dell'alfa iniziale, fondamentale per i grammatici greci, come ad es. dimostrano molte etimologie delle *Glosse omeriche* di Apione (cf. Susanne Neitzel, *Apions* Γλῶσσαι Ὁμηρικαί [Berlin-New York 1977], 192). Per quanto riguarda poi la struttura, tipica di Apione, secondo cui un termine deriva dalla fusione di due diverse parole (ad es. στεγανόμιον da στεγὴ νομῶν, μάγειρος da μαγίδας αἴρειν) cf. *supra* pp. 160 ss.

---

[59] Su questo termine ad indicare glosse che precisano semplicemente il rapporto sintattico che si instaura fra due parole in un particolare contesto, cf. F. Bossi — R. Tosi, in *BIFG* 5 (1979-1980), 19 s., nonché i miei *Studi*, 135-137.

B. La paremiografia

1. Anche per quanto riguarda gli studi greci sui proverbi non si può non partire da Aristotele: egli li considerò il residuo di una sapienza antica, della civiltà precedente il diluvio, e, con ogni probabilità, dedicò loro un Περὶ παροιμιῶν (l'ipotesi è con buone ragioni sostenuta da K. Rupprecht e J.F.Kindstrand[60], sulla base della testimonianza di Diogene Laerzio, V 26[61], ed approvata da O. Gigon, cf. Arist. frr. 463 s., di contro alle contestazioni di V. Rose e O. Crusius). Per Aristotele, infatti, era doveroso riscoprire e trattare con rispetto le tracce di tale antica filosofia, perduta dopo l'immane catastrofe, identificabili non solo nei proverbi, ma anche nel mito: questo è — come bene ha visto Rupprecht — il senso delle affermazioni aristoteliche, e non è possibile, come hanno fatto alcuni studiosi[62], intravvedervi una concezione quasi pre-romantica della poesia popolare. Il grande filosofo richiamò spesso proverbi, talora anche ne elencò alcuni dalla valenza affine (cf. ad es. *EN* IX 8, 1168 b 8[63]), e invitò i discepoli a raccoglierli (il che non mancò di procurargli critiche da parte di Ctesifonte, allievo di Isocrate[64]). Da questi studi del maestro derivò un genuino interesse da parte di tutta la scuola peripatetica, nel cui àmbito furono effettuate le prime, fondamentali osservazioni, come, almeno, è desumibile dalle scarne testimonianze. Teofrasto separò le παροιμίαι dagli apoftegmi, frasi di autori diventate

---

[60] Rispettivamente in *RE* XVIII 2, 3 (1949), 1738, ed *Eranos* 76 (1978), 71-85.

[61] Si veda anche Athen. II 60 d-e.

[62] Ad es. F. SEILER, *Deutsche Sprichwörterkunde* IV 3 (1922), 118.

[63] Per un utile repertorio dei proverbi usati da Aristotele, si veda H. BONITZ, *Index Aristotelicus* [Berlin 1870], 569-570.

[64] Cf. il citato Ateneo, II 60 d-e.

famose e ripetute con valenza gnomica[65]; Clearco, che scrisse un Περὶ παροιμιῶν in due libri, più volte richiamato da Ateneo, accostò i proverbi ai γρῖφοι, cioè agli indovinelli, per l'icasticità e brevità, chiaro indizio dell'appartenenza a quell'antica sapienza di cui parlava Aristotele[66]; dagli scarsi frammenti rimasti (100-103 Wehrli), infine, sembra che Dicearco evidenziasse come alcuni proverbi derivassero da avvenimenti storici; lo Pseudo-Demetrio, infine (*Eloc.* 232), contrappose le παροιμίαι — viste come appartenenti ad un patrimonio comune (κοινόν) e popolare (δημοτικόν) — alle sentenze che presupponevano uno specifico autore (ὁ δὲ γνωμολογῶν καὶ προτρεπόμενος), e sembra aver decisamente imboccato la strada che esclude quella valenza dotta e letteraria dei proverbi che con ogni probabilità era invece presente ad Aristotele e Teofrasto.

Sempre in ambito peripatetico si hanno le prime riflessioni sulla caratura stilistica dei proverbi[67], e sul loro possibile uso

---

[65] Cf. W. TSCHAJKANOVITSCH, *Quaestionum paroemiographicarum capita selecta* (Tübingen 1908), 27 ss.; K. RUPPRECHT, in *op. cit.*, 1737 (con ulteriore bibliografia).

[66] La notizia è in realtà legata a un passo di Ateneo (X 457 c) in cui si dice che nel primo libro dell'opera Περὶ παροιμιῶν Clearco affermava che la ricerca sugli indovinelli non era diversa da quella filosofica. Per Rupprecht il titolo dell'opera è corrotto (dovrebbe trattarsi del Περὶ γρίφων): ciò non meraviglierebbe poiché nella tradizione indiretta spesso si hanno guasti nei titoli delle opere e nei nomi degli autori. Dato però che Ateneo cita spesso il Περὶ παροιμιῶν, piuttosto che parlare di corruzione, pare lecito dedurre che Clearco accostasse 'aristotelicamente' παροιμίαι e γρῖφοι.

[67] Già in Aristotele (*Rh.* III 11, 1413 a 17 ss., cf. anche 1412 a) il proverbio è accostato alla metafora, secondo una visione senza dubbio parziale (molti proverbi, ma non tutti, sono basati su metafore), ma in seguito tanto fortunata da essere ripresa da numerosi retori (come ad es. Trifone, *Tropoi*, III p. 191, 24; 192, 1; 206, 19-22 Spengel) e dai paremiografi (cf. Ps.-Diogen. I p. 178 3 s. Leutsch-Schneidewin). Dello Pseudo-Demetrio sono importanti l'osservazione (*Eloc.* 232) che i proverbi si adattano — al contrario di massime e

comico-parodico (cf. Teofrasto, in Ateneo, VIII 348 a[68]). Altre notizie non possono certo dirsi sicure, e pochi sono i documentati punti di interesse per il nostro argomento in altre scuole. Tra di essi il più notevole è costituito dallo stoico Crisippo, che scrisse almeno due libri Περὶ παροιμιῶν πρὸς Ζηνόδοτον (*SVF* III p. 202 von Arnim[69]): in un frammento (45 fr. 2), infatti, si ha la distinzione fra παροιμία e ἀπόφθεγμα, e da alcuni indizi si può desumere il suo contrasto con la tradizione alessandrina.

Il fr. 2 (*SVF* III p. 202 v. Arnim) precisa che χρήματα χρήματ' ἀνήρ era un apoftegma dell'argivo Aristodemo: la fonte (*schol. ad* Pind. *Isthm.* 2, 17) contrappone nettamente gli apoftegmi alle paroimie, affermando che in questo caso alcuni erroneamente citano la frase tra le seconde. Ovviamente non conosciamo le parole esatte di Crisippo, e, quindi, se la sua posizione era così recisa o più sfumata. Per quanto riguarda il dissenso con la posizione alessandrina, esso appare assicurato anche da due frammenti (4 e 7): nel primo Zenob. V 32 spiega οὐ νυκτιπολεῖς, poi cita la palmare incomprensione di Crisippo, che finisce per citarlo erroneamente come νυκτιπολεῖς (il testo riportato da von Arnim è monco: per comprendere bene la testimonianza bisogna rifarsi a Rupprecht, in *op. cit.*, 1739), nel secondo Plutarco (*Arat.* 1, 1) cita espressamente una sua divergenza con Dionisodoro di Trezene (anche in questo caso lo stoico ha torto). E' presumibile che quest'ultimo desse maggio-

---

sentenze — allo stile epistolare, soprattutto perché contribuiscono a creare συντομία "stringatezza", e la conclusione (*Eloc.* 156) che essi procurano χάρις non tanto grazie al tessuto stilistico quanto all'argomento, al di là di alcuni elementi formali, come la *brevitas* (cf. *Eloc.* 137), la metafora, l'allegoria (142, 151).

[68] Si veda inoltre Aristotele, *Rh.* III 11, 1412 a 19 & b 3.

[69] Due frammenti, non presi in considerazione da von Arnim, sono registrati da K. RUPPRECHT, in *RE* XVIII 2, 3 (1949), 1738.

re importanza, rispetto agli Alessandrini, alle tradizioni popolari ed etnografiche: è per questo plausibile che — come suppone Rupprecht — egli utilizzasse una raccolta di proverbi corinzi.

In ambito paremiografico è spesso citato l'attidografo Demone (cf. *FGrHist* 327 F 4), contemporaneo di Crisippo, la cui esegesi, a proposito della quale già gli antichi avanzavano riserve, era essenzialmente di tipo storico: a lui appartengono 17 frammenti certi, mentre solo ipotetiche sono le attribuzioni di Hesych. *s.v.* Ἱππάρχειος Ἑρμῆς (ι 783), e quella, opera di Crusius, di un'intera sezione di Zenobio (II 1-28)[70]. Per quanto riguarda i Cinici esistono rapporti anche stretti fra le 'chrie', ad es. attribuite a Diogene, e la tradizione proverbiale, ma non ci sono pervenute testimonianze sicure su eventuali sillogi paremiografiche.

2. A proposito delle raccolte di proverbi curate da Aristofane di Bisanzio, R. Pfeiffer scrive (p. 326): "Aristotele aveva considerato i proverbi sopravvivenze di un'antica sapienza e incoraggiò i suoi discepoli a raccoglierli. Però Aristofane, pur non trascurando l'origine popolare delle παροιμίαι, pare che si sia interessato della loro completa e propria formulazione e dei loro differenti significati, e le abbia rintracciate nei testi letterari, specie nei poeti comici". Pfeiffer sottolinea dunque, anche qui, le differenze tra i filologi alessandrini e la scuola di Aristotele in modo troppo radicale: anche nel caso delle raccolte di παροιμίαι, infatti, è innegabile che risalta una continuità di interesse fra Aristotele, la sua scuola e la filologia alessandrina (il vedere in essi il residuo di un'antica sapienza, tra l'altro, non esclude che essi fossero reperiti nei testi letterari). Ciò non toglie che esistano peculiarità nell'approccio di Aristofane ai proverbi: innanzi tutto, una nuova attenzione ad essi nella loro qualità di

---

[70] Cf. K. RUPPRECHT, in *op. cit.*, 1742 s.; W. BÜHLER (ed.), Zenobii Athoi *Proverbia* I (Göttingen 1987), 339-342.

fenomeni letterari, quindi non intesi come preziosi frustuli di un'antichissima sapienza preletteraria. Di conseguenza, la sua attenzione si sarà appuntata non solo sulle loro variazioni in differenti contesti, ma anche sul processo attraverso cui singoli versi erano divenuti tanto famosi da acquisire valenza 'proverbiale', dando luogo a quelli che ora noi chiamiamo 'geflügelte Worte'. I testimoni ci riferiscono del suo ἀναγράφειν ("registrare") interi versi come proverbiali: a mio parere, ciò allude proprio al suo interesse per i "geflügelte Worte", ed è riduttivo vedervi, come fa Rupprecht, una semplice integrazione del testo non completo dei proverbi. Tutto ciò non va considerato come segno di contrapposizione al Peripato (vari esempi di versi divenuti proverbiali si hanno, ad es., nei *Problemata* pseudo-aristotelici[71] e — come si è visto — già Teofrasto si era occupato di frasi famose ripetute con valenza gnomica), ma di una nuova affinata sensibilità filologico-letteraria.

Qualche esempio tratto dalle ἔμμετροι παροιμίαι. Un caso lampante è costituito dal fr. 359 Sl.: nell'*Aiace* di Sofocle (vv. 745 s.), replicando alle ingenue assicurazioni del Coro sulle intenzioni del protagonista, il messaggero inviato da Teucro obietta scoraggiato: ταῦτ' ἐστὶ τἄπη μωρίας πολλῆς πλέα, / εἴπερ τι Κάλχας εὖ φρονῶν μαντεύεται. Lo scolio (p. 64, 21s. Papag.) a proposito del v. 746 annota: εἰς παροιμίαν ὁ στίχος παρῆκται, ἣν καὶ Ἀριστοφάνης ἀναγράφει. Evidentemente, Aristofane aveva trascritto l'intero verso, ormai diventato un vero e proprio 'geflügeltes Wort'[72]. Il fr. 360 è

---

[71] Cf. ad es. XX 2, 923 a 9; XXV 7, 938 b 10; XXVI 9, 941 a 20; XXVI 20, 942 b 1; XXVI 27, 943 a 25; XXVI 41, 945 a 8; XXVI 45, 945 a 29; XXVI 57, 947 a 7 ss.

[72] Non si vede tra l'altro perché Slater ponga ad esponente solo Κάλχας εὖ φρονῶν. Lo studioso annota poi: "Nowhere else is this recorded: the line alludes to Homer A 73" (p. 127). In effetti, in A 73 è ripetuta per Calcante la formula ὃ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν, che nell'*Iliade* spesso

testimoniato dalla redazione 'vulgata' di Zenobio (VI 40 = I p. 173, 4-7 L.-S.), che reca: χάραξ τὴν ἄμπελον· παροιμία, ὅταν ὑπὸ τοῦ σῴζοντος τὸ σῳζόμενον ἀπατηθῇ. ἀναγράφει δὲ αὐτὴν κακῶς Ἀριστοφάνης· "ἐξηπάτησεν ἡ χάραξ τὴν ἄμπελον"[73]. Il filologo alessandrino viene qui richiamato non perché si è semplicemente occupato dell'espressione, ma perché l'ha registrata rifacendosi al più famoso *locus classicus* in cui essa compare, Aristoph. *Vesp.* 1291 εἶτα νῦν ἐξηπάτησεν ἡ χάραξ τὴν ἄμπελον[74]. Non si tratta quindi di un 'geflügeltes Wort' vero e proprio, ma di un verso famoso che riprende un proverbio (come tra l'altro indica l'aoristo gnomico ἐξηπάτησεν, a torto emendato in perfetto da Richter, Blaydes e Coulon), e che avrà contribuito alla sua diffusione, soprattutto in ambito dotto[75]. Di particolare interesse è il fr. 358, testimo-

---

introduce i discorsi degli eroi (cf. anche A 253, B 78, 283, H 326, 367, I 95, O 285, Σ 253). Il fatto, però, che Sofocle avesse presente questo passo non modifica la sostanza delle cose: Aristofane citava come proverbiale non il solo Κάλχας in quanto εὖ φρονῶν per antonomasia, bensì l'intero verso, sulla cui valenza a livello gnomico, purtroppo, nulla è dato sapere.

[73] A questa annotazione si collega tutta una tradizione paremiografica, in cui però manca la puntuale indicazione dell'ἀναγράφειν di Aristofane; in Diogen. Vind. III 90 (II p. 51, 2-4 L.-S.) si ha semplicemente Ἀριστοφάνης· "ἐξηπάτησεν κτλ.", mentre in Macar. III 96 (II p. 165, 6-7 L.-S.), *Mant. Prov.* III 44 (II p. 779, 4-5 L.-S.), e *App. Prov.* II 71 (I p. 408, 4-5 L.-S.), la citazione diviene lemma, senza ulteriori rimandi ad autori precisi. Il proverbio è inoltre chiosato — senza richiami ad Aristofane di Bisanzio — anche da *schol. ad* Ar. *Vesp.* 1291, Hesych. χ 185 Schm.; *Suda* χ 97 A.; Eust. *ad Il.* XVIII 563, p. 1163, 33 (IV p. 257, 1 v.d. Valk).

[74] Sul significato di questo proverbio in Aristofane, a lungo frainteso, cf. G. MASTROMARCO, "Il commediografo e il demagogo", in AA.VV. *Tragedy, Comedy and the Polis* (Bari 1993), 348-354.

[75] Senza dubbio sorprendente è l'avverbio κακῶς: non si vede perché Aristofane avrebbe trascritto 'malamente'. SLATER (p. 128) si limita ad osservare che "the reason for the criticism is not discernible": nel considerare

niato da Arpocrazione (133, 18-134, 3 Dindorf): ἔργα νέων· τοῦτο καὶ Ὑπερείδης (fr. 57 Kenyon) ἐν τῷ κατ' Αὐτοκλέους Ἡσιόδου (fr. 321 M.-W.) φησὶν εἶναι. παροιμία τίς ἐστιν, ἣν ἀνέγραψε καὶ Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικὸς οὕτως ἔχουσαν· "ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσων, εὐχαὶ δὲ γερόντων"[76]. Il verso citato dal filologo alessandrino costituisce una variazione rispetto alla topica opposizione polare 'forza dei giovani / senno dei vecchi'[77], e pare ovvio che si tratti

---

saldo il testo, sembra in realtà muoversi sulle orme di RUPPRECHT (in *op. cit.*, 1743), il quale ritiene che si tratti di una critica di fronte alla tendenza aristofanea a "den in der Tat oder scheinbar unvollständigen Text der Sprichwörter ergänzen", e afferma: "Es wäre für uns von höchstem Interesse zu erfahren, welcher antike Gelehrte die durch Zenobius erhaltene Kritik [...] geübt hat". Con ogni probabilità, invece, bisognerà postulare una corruzione e perlomeno segnalarla con la *crux*. Visto poi che il semplice καλῶς non è proponibile (sostituirebbe un inspiegabile apprezzamento negativo con uno positivo, ma altrettanto privo di significato), la soluzione migliore appare il καὶ οὕτως proposto da Nauck, che restituirebbe una situazione analoga a quella del fr. 358 (cit. *infra*), anche se permangono perplessità: il καί infatti ha senso davanti ad Ἀριστοφάνης ('anche Aristofane') piuttosto che prima di οὕτως ('anche così'), e rimane quindi il sospetto che si nasconda qui una corruzione più ampia, forse dovuta a un *saut du même au même*, provocato dall'uguaglianza del nome del filologo e dell'autore classico. Non mancano infine studiosi che sospettano che la citazione del filologo sia erronea e che qui si abbia a che fare solo col comico: di questo avviso è A.R. DYCK, in *CPh* 84 (1989), 258, che propone ἀναφέρει per ἀναγράφει, ed espunge κακῶς (o lo sostituisce con οὕτως). C. Neri mi segnala che, con questa interpretazione, si potrebbe anche salvare il κακῶς intendendolo "malignamente" (di maligna ironia è infatti pervaso l'antepirrema delle *Vespe*, vv. 1284-1291).

[76] Questa glossa è poi ripresa, in ambito lessicografico, da Phot. 12, 11-13 P., in quello paremiografico, da Apostol. VII 90 (II p. 419, 3-420, 2 L.-S.).

[77] Si vedano ad es. Eur. fr. 508 N^2; Democr., in *Vorsokr.* 68 B 294; Pind. fr. 199, 1 s. Sn.-M.; Aristot. *Polit.* VII 9, 1329 a 14-16; Plut. *An seni resp. ger. sit* 10, 789 E; nonché il νέοις μὲν ἔργα, βουλὰς δὲ γεραιτέροις di ignota derivazione, attestato in *App. Prov.* IV 6 (I p. 436, 9 L.-S.). Il *topos* è presente

dello stesso luogo esiodeo[78] cui faceva riferimento Iperide, richiamandone semplicemente l'*incipit*[79], e la cui parodia è testimoniata da Strab. XIV 5, 14, p. 674-675; di ciò non dubitava Nauck, e non dubitano neppure Merkelbach-West, che ipotizzano una eventuale attribuzione agli *Insegnamenti di Chirone*, senza peraltro validi sostegni[80]. E' quanto mai significativo che Aristofane abbia, anche in questo caso, concentrato la propria attenzione su un verso che costituiva una peculiare variazione su un tema (innovava sulla tradizionale contrapposizione fra giovani e vecchi, trasformandola in una più articolata

---

anche nelle letterature moderne, cf. e.g. Petrarca, *Ecl.* VIII 9.

[78] Quanto alla massiccia presenza di proverbi in Esiodo, cfr. E. PELLIZER, in *QUCC* 13 (1972), 24-37.

[79] Non si tratta di un caso isolato: analogo è, ad es., quello di ἄνω ποταμῶν, abitualmente usato per ἄνω ποταμῶν χωροῦσι πηγαί (cfr. e.g. Aeschyl. fr. 335 Radt; *Com. Adesp.* fr. 50, p. 120 Demiańczuk; Demosth. *Or.* XIX 287; Aristot. *Meteor.* II 2, 356 a 18; Cic. *Att.* XV 4, 1; Lucian. *Dial. Mort.* 6, 2; Iulian. *Or.* VI 1, 180 d Hertlein; Liban. *Or.* XIX 23 [II p. 395, 17 F.], *Ep.* 326 [X p. 306, 9 s. F.], 509, 4 [X p. 484, 10].

[80] Ben più stravagante è la supposizione di Slater, che si chiede: "Strabo 14, 5, 14, p. 674-5, gives a parody of Aristophanes' verse with πορδαὶ for εὐχαί; this is found also in Macar. 4, 11. Could it be that Aristophanes reconstructed an "epic" verse from a parody? " In effetti, Strabone (*loc. cit.*) riferisce un curioso episodio, avvenuto a Tarso ai tempi delle lotte tra Antonio e Ottaviano (quindi circa centocinquant'anni dopo la morte di Aristofane di Bisanzio): i fautori di un certo Boeto, un poetastro amico di Antonio, imbrattarono i muri della città scrivendo ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσων, πορδαὶ δὲ γερόντων, contro Atenodoro, l'anziano inviato di Ottaviano, il quale peraltro rispose per le rime, facendo scrivere sotto: βρονταὶ δὲ γερόντων, con evidente allusione al proprio potere e all'eventualità di essere costretto a tuonare contro di loro. E' ben vero che i buontemponi di Tarso avrebbero potuto usare un noto verso parodico, ma Strabone ha tutta l'aria di riferire una *boutade* estemporanea, basata sulla *detorsio* di un verso tanto famoso da essere divenuto ormai proverbiale.

suddivisione di compiti fra tre classi di età[81]), e che aveva a sua volta dato luogo ad una tradizione topico-proverbiale, per noi rappresentata dalla ripresa di Iperide e dalla più tarda parodia del circolo di Boeto.

3. Da vari indizi risulta evidente che molti proverbi erano spiegati nel Περὶ τῆς ἀρχαίας κωμῳδίας di Eratostene: quest'opera deve avere avuto per la tradizione paremiografica un'importanza maggiore di quanto di solito le venga attribuita. Si può forse supporre una situazione analoga a quella della lessicografia: Eratostene, pur non avendo raccolto né glosse né proverbi, finì infatti per esercitare la propria influenza su entrambi i generi eruditi, sull'uno perché la sua esegesi, non priva di spunti dettati da una concezione della lingua non duttile e rigorosa, risultava stimolante e provocatoria, sull'altro perché evidenziava l'uso dei proverbi nella commedia attica.

Una voce di una raccolta paremiografica conservata nel cod. *Laur.* LVIII 24 ed edita da L. Cohn, *Zu den Paroemiographen* (Breslau 1887) [*CPG Suppl.* I], 41, dimostra che Eratostene si era occupato di μὴ ἄνω τῆς πτέρνης, cf. anche K. Rupprecht, in *op. cit.* 1742, R. Pfeiffer, *History*, 160. Nel fr. 74 Strecker Eratostene si contrappone a Licofrone, che interpretava κόρκορος come ἰχθύδιον, affermando che si tratta di un legume e citando il proverbio καὶ κόρκορος ἐν λαχάνοισι: nella successiva tradizione paremiografica sarà ripreso l'intero canone (cf. Zenob. *Vulg.* IV 57, Diogen. V 36, *Suda* κ 1404). Si potrebbe inoltre ipotizzare — pur con la dovuta cautela — a

[81] Secondo P. ROUSSEL, in *Mémoires de l'Institut National de France* 43 (1933), 123-227, questa tripartizione è particolarmente significativa, perché allude alla funzione militare propria dei giovani, a quella civile-deliberativa delle persone mature, ed infine ai compiti religiosi, cui erano deputati gli anziani. Tale tripartizione sarebbe vitale nel mondo greco, fino a trovare una chiara esplicitazione nella *Politica* aristotelica.

proposito del fr. 16 Str., nel complesso canone riportato da Eust. *ad Il.* II 612 sqq., I p. 468, 27-35 v. d. Valk, derivi da Eratostene non solo φελλὸς Ἀρκάς, ma anche l'esegesi del proverbio Ἀρκάδας μιμούμενος, che è esplicitamente collegato a Platone comico (fr. 106 K.-A.). Questa, che rimane una mera ipotesi di lavoro, pare tuttavia avere una conferma da un nuovo frammento di Eratostene, ritrovato in *P. Oxy.* 2737, 44 (cf. Plat. com. test. 7 K.-A.), che dimostra come l'alessandrino si fosse occupato proprio della circostanza che per Eustazio spiegava l'uso di Ἀρκάδας μιμούμενοι nel *Pisandro* di Platone: il fatto cioè che questo autore fosse stato l'artefice della vittoria di altri, 'regalando' loro le proprie commedie. Se effettivamente anche questo lemma e non solo Ἀρκὰς φελλός va attribuito ad Eratostene, questi si sarebbe occupato di due espressioni legate agli Arcadi, di cui una era proverbiale e l'altra rispecchiava una tradizione letteraria (cf. Paus. VIII 12, 1)[82]. Da tale trattazione sarebbe derivata (probabilmente grazie ad una mediazione, forse di Didimo) la successiva tradizione lessicografica e paremiografica (cf. Hesych. *s.v.* Ἀρκάδας μιμούμενος (α 7268 Latte); *Anecd. Gr.* p. 218, 19 Bekker; Phot. *Lex.* α 2817 Theod.; Zenob. Ath. II 68, vulg. II 59 [I p. 47, 13-48, 3 L.-S.]); *Prov. Bodl.* 60; Diogen. I 29 [I p. 185, 11-13 L.-S.], *Prov. ap. Par. Suppl.* 676), ed in particolare quel Pausania atticista (α 151, 153, p. 165 Erbse), il quale, operando une selezione per adeguare il materiale ad una struttura lessicografica, avrebbe richiamato Eratostene per Ἀρκὰς φελλός (a proposito del quale non possedava

[82] Strecker la definisce un "adagium", ma l'espressione — frutto di un'erronea analogia tra la corteccia detta φελλὸς Ἀρκάς ed il sughero — sembra essere notevole non perché proverbiale, ma in quanto usata in ambito poetico-letterario (Pausania cita Ermesianatte, fr. 10 Powell).

citazioni di classici) e Platone comico per Ἀρκάδας μιμούμενοι[83].

Un discorso simile a quello fatto per Eratostene può coinvolgere altri commentatori dei comici, come Eufronio e Callistrato, che vanno, tra l'altro, sicuramente annoverati fra le fonti di Didimo. Del primo alcuni frammenti riguardano esplicitamente dei proverbi (cf . 72, 105, 114 Str.), per il secondo un analogo interesse è ad es. attestato dagli scolî alle *Vespe* (ai vv. 604 e 675) ed alla *Pace* (v. 1060) di Aristofane[84]. Di altri, che si occuparono delle παροιμίαι, quasi nulla possiamo dire: Dionisodoro, seguace di Aristarco, pare fosse autore di una polemica con Crisippo e la fonte di varie annotazioni paremiografiche presenti negli scolî a Teocrito (a 4,62 s., 1,56 e 14,51; i commentatori di Teocrito, come Teeteto ed Asclepiade, si avvalsero di fonti paremiografiche ed ebbero interessi in questa direzione); materiale di Ermippo confluì sicuramente nella successiva tradizione paremiografica[85]; Milone e Attalo sono per noi solo nomi; nella scuola di Pergamo, se ne era occupato Polemone di Ilio, il quale sembra nutrisse un più vivo interesse per gli usi propriamente popolari. Anche per la tradizione paremiografica notevole importanza riveste poi la figura di

---

[83] Il collegamento tra il fr. 106 e la test. 7 di Platone comico era già effettuato da Kaibel. In R. KASSEL — C. AUSTIN (*ad loc.*), infatti, leggo: "ipsa Platonis verba in Zenobio Ath. servata esse susp. Kaibel, cf. test. 7".

[84] L'interesse paremiografico di questo allievo di Aristofane di Bisanzio è anche attestato dallo *schol. ad* Soph. *Ai.* 293, che riporta la sua esegesi di γυναικὶ κόσμον ἡ σιγὴ φέρει, un chiaro 'geflügeltes Wort'. Per le varie testimonianze attinenti ai suoi commentari ai comici cf. inoltre R. SCHMIDT, *Commentatio de Callistrato Aristophaneo, ap.* Aristophanis Byzantii Alexandrini *Fragmenta* coll. et disp. A. NAUCK (Halis Saxonum 1848), 324-326.

[85] Cf. F. MONTANARI, in *Corpus dei Papiri filosofici greci e latini* I 1** (Firenze 1992), 258-264.

Didimo, il quale rappresentò, nell'età di Augusto, un vero e proprio bacino collettore di tutta la cultura precedente e in particolare di tutto il materiale rielaborato in ambito alessandrino: un esaustivo raccoglitore la cui acutezza critica è stata però spesso posta in discussione. Dal punto di vista storico la rilevanza di Didimo è evidente: egli scrisse un Πρὸς τοὺς Περὶ παροιμιῶν συντεταχότας (che doveva quindi contenere molti spunti polemici, evidentemente, poi tolti dagli epitomatori) ed usò ampiamente materiali paremiografici nei suoi commentari e nei lessici (soprattutto nei Σύμμικτα); la raccolta di proverbi di Zenobio — base per l'intera "vulgata" paremiografica bizantina — è sostanzialmente un compendio della sua opera. Tra Didimo e Zenobio (età di Adriano) ci dovrebbe essere, stando al titolo di quest'ultimo (Ζηνοβίου ἐπιτομὴ ἐκ τῶν Ταρραίου καὶ Διδύμου παροιμιῶν), il lavoro di un ulteriore epitomatore, un certo Tarreo, da identificare forse con il Lucillo di Tarre, di cui ci rimangono alcuni altri titoli, uno di carattere storico (Περὶ Θεσσαλονικῆς), e un paio di tipo grammaticale (Τεχνικά, Περὶ γραμμάτων); occorre invece maggiore cautela nell'identificazione con l'epigrammista Lucillo, che è stata talora tentata[86]. Per la verità, non si può negare che il titolo di Zenobio presenti una formulazione ambigua: non è chiaro se il nostro riprenda due diverse opere precedenti, una di Didimo e una del Tarreo, o una sola che portava il nome di entrambi gli autori, perché era l'epitome di Didimo operata dal Tarreo; questa seconda, però, appare sul piano culturale l'ipotesi più verisimile: lo stesso titolo sembra orientare in questa direzione, se si pensa

[86] Sopratutto nel fondamentale A. LINNENKUGEL, *De Lucillo Tarrhaeo epigrammatum poeta, grammatico, rhetore* (Paderborn 1926). Cf. però le recensioni di R. MARTIN, in *Gnomon* 5 (1929), 124 ss. e K. PREISENDANZ, in *Philologische Wochenschrift* 50 (1930), 289 ss. Ancor più fantasiosi sono i tentativi di farlo coincidere con il Lucilio di Seneca.

che si trattava di opere 'aperte', che potevano essere rielaborate da più mani successive, e da esse sottoposte sia ad epitomazione sia ad interpolazione.

4. La raccolta di Zenobio doveva avere finalità di tipo prettamente scolastico: per questo motivo, se il materiale non era distribuito in ordine alfabetico, l'opera era corredata di indici che la rendevano maggiormente fruibile (K. Rupprecht, in *op. cit.*, 1754, ha ragione nel contestare l'opinione di O. Crusius secondo cui questi accorgimenti apparterrebbero a un bizantino). Di essa non abbiamo la versione genuina, ma solo stesure successive, già epitomate e interpolate, e in particolare una redazione "atòa", ancora vicina all'originale[87], e una "vulgata" in cui il materiale è ordinato alfabeticamente (si noti come in ambito paremiografico, analogamente a quanto avviene nella lessicografia, l'ordine alfabetico sia un'acquisizione strutturale tarda), ed ha subito epitomazioni e interpolazioni. Quest'ultima, di cui ci è pervenuto un codice, il *Parisinus graecus* 3070, ed alcuni da esso derivati[88], appartiene a tutta una serie di opere bizantine che costituiscono sia per la forma sia per il contenuto un compatto *corpus* di raccolte di proverbi in ordine alfabetico, corredati da spiegazioni e richiami ai testi classici. Abbiamo a che fare con un 'genere' erudito fornito di sue proprie caratteristiche, ben distinto dai florilegi di massime e sentenze (tale differenziazione è a ben vedere l'ultima conseguenza della distinzione fra apoftegmi e paroimie che abbiamo visto affiorare già nelle prime indagini paremiografiche), il quale ebbe una certa importanza nella cultura bizantina, come dimostrano alcuni elementi: a) esistono anche raccolte di proverbi 'volgari' che

---

[87] Per una recente esaustiva descrizione dei codici e per le loro interrelazioni, rinvio a W. BÜHLER (ed.), Zenobii Athoi *Proverbia* I (Gottingae 1987), 41-90.
[88] Cf. W. BÜHLER, *op. cit.*, 91-101.

seguono le stesse modalità della paremiografia dotta[89]; b) materiali paremiografici vengono ripresi da altri generi dotti come la scoliografia e la lessicografia (in particolare dalla *Suda* e dalla tradizione della Συναγωγή[90]); c) l'apporto di nuovi materiali provenienti dai florilegi è ridotto e poco significativo fino all'opera di Apostolio — Arsenio (XV-XVI secc.); d) i lemmi sono per lo più di origine classica, con scarse aggiunte dai libri sapienziali della *Bibbia*.

5. Per concludere, la paremiografia tardo-antica e bizantina — e quindi anche quella umanistica — è strutturalmente e concettualmente di origine e derivazione alessandrina: elemento fondamentale risulta essere la presenza nei classici, quindi la valenza letteraria del proverbio; non si cerca certamente di individuare la sapienza dei popoli, o le tracce di una sapienza pre-letteraria, e le osservazioni su peculiarità etniche non sono numerose. Sorge quindi il problema del rispecchiamento dei *loci classici* da parte dei paremiografi e della fedeltà dei lemmi paremiografici agli autori. L'interesse per la dimensione letteraria dei proverbi, infatti, non toglie che i lemmi per lo più rispecchino forme paradigmatiche, e non quelle che concretamente comparivano nei *loci classici*; parallelamente, sarebbe spesso erroneo estrapolare dalla spiegazione generale del proverbio le connotazioni che esso assume in un particolare passo, citato come esemplificazione.

Mi sono ampiamente occupato di questi fenomeni in *Studi sulla tradizione indiretta dei classici greci*, 203-215; in questa sede mi limito a richiamare brevemente un paio di casi emble-

---

[89] Cf. K. KRUMBACHER, *Mittelgriechische Sprichwörter* (München 1894).

[90] Per un inquadramento su tale complessa tradizione rinvio da ultimo a Kl. ALPERS (Hrsg.), *Das attizistische Lexikon des Oros* (Berlin-New York 1981), 69-79.

matici. Per quanto concerne la differenza fra lemma paremiografico e *citatum*, si veda ad es. Diogen. II 89 (I p. 211, 7-10 L.-Schn.) ἀπορραγήσεται τεινόμενον τὸ καλώδιον· ἐπὶ τῶν βίᾳ τι καὶ ἀνάγκῃ ποιούντων. Λουκιανός [*Dial. Meretr.* 3, 3]· καὶ δρα μή, κατὰ τὴν παροιμίαν, ἀπορρήξωμεν πάνυ τείνουσαι τὸ καλώδιον. Per l'esegesi generica, da non applicare pedissequalmente all'esempio citato, notevole è il caso di Archil. fr. 178 W., testimoniato da Zenob. Ath. III 85 (p. 367 Miller): vari studiosi hanno cercato di far rientrare in Archiloco la storiella di Eracle ed i Cercopi, che però doveva costituire la spiegazione eziologica del proverbio, non un riassunto del contesto archilocheo. Questo doveva essere ben diverso, come testimonia Porph. *ad* Hom. Ω 315 (275 Schrader), cf. F. Bossi, *Studi su Archiloco* (Bari ²1990), 190-206.

C. Conclusione

La paremiografia e, soprattutto, la lessicografia sono spesso state viste come scopo di ristrette ricerche erudite, o come campi privilegiati in cui esercitare l'acume congetturale o semplicemente come generi di secondo piano, di cui occuparsi in modo episodico ed empirico, quando sono testimoni di frammenti letterari. Questo mio contributo, innanzi tutto, vuole rivendicare la loro dignità storico-culturale: fin dal quarto secolo, infatti, il mondo greco ha fatto i conti con i grandi capolavori del passato, e dal proprio rapporto con essi ha tratto stimoli e direttive per la propria impostazione culturale e letteraria. Di tale rapporto lessicografia e paremiografia rappresentano alcuni dei veicoli più notevoli, ed è per questo motivo che il loro studio ha diritto ad una propria autonomia e rilevanza all'interno del discorso storico-culturale e letterario. Passo ora ad alcune osservazioni marginali.

E' possibile sapere quanto di autenticamente alessandrino ci conservano i lessici e le raccolte paremiografiche? Lo è certo

possibile più per le seconde, che rappresentano una tradizione abbastanza compatta e monolitica, che per i primi, la cui caratteristica di strumenti di largo uso (ben maggiore di quello dei repertori di proverbi) ne rende il testo 'aperto' e fa sì che in essi operi in modo selvaggio l'agglutinazione dei materiali. Istruttivi sono, come si è visto, i paralleli fra glosse dell'*Antiatticista*, derivanti da Aristofane di Bisanzio, e i relativi frammenti dello stesso citati da Eustazio. Si tratta di due diversi veicoli di tradizione indiretta, dei quali il secondo tenta di inglobare il tutto in un enciclopedico commento onnicomprensivo, il primo vuole ridurre i canoni all'essenziale, opera selezioni, ma non elimina — come spesso succede — drasticamente le citazioni, perché proprio grazie al materiale aristofaneo intende sviluppare un orientamento antipuristico. Ancora più illuminanti sono i casi in cui il rapporto è tra Eustazio e una tradizione lessicografica complessa come quella della *Synagoge*, dove la riduzione è di solito più radicale ed i numerosi tramiti rendono dubbia la possibilità di un rapporto diretto con Aristofane. Ciò che in definitiva rimane dei canoni aristofanei nella lessicografia di età imperiale e bizantina è estremamente ridotto: non ci si può certo dare ad arrischiate ricostruzioni.

Uno dei meriti dell'edizione di Slater è che lo studioso si attiene al dato certo, evitando ogni ricostruzione del *Wortlaut*, ma egli probabilmente esagera nella rigorosa applicazione di questo criterio: altro è rifiutare ricostruzioni basate sui lessici bizantini, altro spezzare il tessuto delle citazioni di Eustazio (cf. *supra*...).

Un esempio di glossa di Aristofane rispecchiata dalla lessicografia con *Wortlaut* diverso. La gl. 27 chiosa il lemma γόμος con φόρτος τῆς νεώς e cita Demosth. *Or.* LVI 3; Hesych. γ 801 offre lapidariamente γόμος· † ζωμός (l'impossibile *interpretamentum* è emendato in θωμός da Latte: preferirei ῥῶπος, alla luce di Poll. I 99).

Risultano quindi evidenti le difficoltà insite nel tentativo di fornire un inquadramento storico-culturale dei nostri materiali. Bisogna inoltre chiedersi se è possibile trarre qualche conclusione sulle metodologie lessicografiche. Va da sé che il rigoroso studio storico dei lessici e delle loro interrelazioni è basilare ed ineliminabile, ma un altro fertile campo d'indagine riguarda le strutture esegetico-metafrastiche, che trovano un punto di partenza nella filologia alessandrina. Se infatti la nostra lessicografia per struttura e finalità non può essere compresa se non alla luce dell'atticismo, le radici alessandrine sono evidenti non solo per la cospicua mole di materiale ereditato dagli *hypomnemata*, ma soprattutto perché i suoi meccanismi interpretativi sono essenzialmente quelli messi a punto dagli Alessandrini. In particolare bisogna far riferimento ai metodi di interpretazione dei classici, al principio della σαφήνεια già teorizzato da Aristotele, adottato in Alessandria, e soprattutto concettualizzato da Aristarco. Tale dipendenza della lessicografia greca ha conseguenze di grande rilievo, che lo studioso moderno non può ignorare:

1) il tentativo di chiarire il significato dei termini nel caso di ardui testi poetici porta talora ad un immiserimento dell'esegesi, soprattutto ad ignorare quell'ambiguità e polisemia che costituiscono tratti ineliminabili del linguaggio di vari autori, ad es. di Eschilo[91];

2) alcune sorprendenti interpretazioni lessicografiche traggono origine da particolari contesti, nei quali termini difficili sono stati spiegati autoschediasticamente. Esegesi di questo tipo ricordano quelle dei glossografi contro cui polemizza Aristarco, ma anche il principio dello "spiegare Omero con Omero" costituiva un maturo sviluppo — attento alle esigenze del macrotesto — del metodo interpretativo autoschediastico;

[91] Alcuni casi sono stati da me analizzati in *Lexis* 3 (1989), 3-24.

3) Eduard Fraenkel (Aeschylus. *Agamemnon* I [Oxford 1950], 10 s.; in *CR* 51 [1937], 60) aveva già evidenziato la pericolosità dell'ʽΗσυχιασμός, dell'indiscriminato uso della lessicografia per la critica del testo[92], ma bisogna altresì mettere in guardia nei confronti di un tale atteggiamento anche per quanto concerne l'esegesi di singoli termini problematici: non si può infatti dimenticare che la lessicografia rispecchia limiti e difetti dell'esegesi antica, che nel caso di singoli termini problematici spesso poteva solo empiricamente dedurne il valore o dal contesto o da analisi pseudo-etimologiche. Diverso è ovviamente il caso in cui un'interpretazione lessicografica riguarda non un singolo elemento semantico, bensì il senso generale di un intero carme[93], su cui, ovviamente, gli antichi possedevano in genere maggiori conoscenze di noi.

La storia della paremiografia è più lineare: si è visto che la derivazione alessandrina della paremiografia bizantina è molto più generale ed uniforme di quanto avvenga per materiali lessicografici. I proverbi che vi sono rispecchiati hanno quindi una valenza ed un uso letterario: ciò significa che i paremiografi bizantini sono spesso importanti per la tradizione indiretta dei classici greci, ma anche che non si può ignorare la specificità del contesto paremiografico. Spesso i lemmi, quando non si tratta di clamorosi 'geflügelte Worte' (ma anche in tal caso abbiamo visto come siano possibili citazioni decurtate, ad es. che un verso sia richiamato con le sole prime parole), riportano una formula-standard, e non il *Wortlaut* di un singolo passo, e

---

[92] A proposito dell'*Agamennone*. Una mia indagine in questo senso (in *MCr* 21-22 [1986-1987], 35-61) non ha fatto che confermare l'impostazione di Fraenkel.

[93] Esemplare è l'importanza di Hesych. π 839 Schm. πάρεξ τὸ θεῖον χρῆμα· ἔξω τῆς μίξεως per l'esegesi di Archil. fr. 196 a W^2 (cf. E. DEGANI, in *QUCC* 20 [1975], 229).

talora l'esegesi generale di un lemma paremiografico riferisce la spiegazione eziologica di un proverbio, non coincide con quella di un luogo citato a sua esemplificazione.

Queste considerazioni finali rischiano di apparire riduttive nei confronti di lessicografia e paremiografia come veicoli di tradizione indiretta (la conclusione è che esse andranno sempre usate con cautela e cognizione di causa): esse però, come si è detto, costituiscono due grandi generi eruditi, che hanno giocato un ruolo importante nella cultura greca dall'ellenismo fino alla tarda età bizantina, e il cui studio rimane un indispensabile tramite per l'esatta comprensione di tale cultura.

DISCUSSION

F. Montanari: La sintesi tracciata da Tosi sulle fasi iniziali della lessicografia e della paremiografia e sul loro sviluppo nei primi secoli dell'età imperiale ci ha confermato che questi due generi occupano uno spazio certamente di primo piano nell'insieme della letteratura erudita dall'età ellenistica in poi. Sarebbe senz'altro molto interessante e istruttivo seguire bene le linee di sviluppo di questi generi fino alle grandi raccolte bizantine, soprattutto perché da queste ultime dipendiamo per gran parte delle nostre informazioni (come peraltro accade anche nel caso della scoliografia), ma questo è troppo lontano dal nostro arco cronologico in questo momento. La lessicografia in particolare si riallaccia agli altri aspetti dell'erudizione in modi che sono stati più volte evocati nelle relazioni precedenti, sia a proposito dell'edizione dei testi che a proposito dei commentari. Anche in questo caso sono stati toccati numerosi problemi di grande interesse.

Tosi ha messo in luce il ruolo avuto da Aristotele e dai Peripatetici per gli impulsi dati alla prima crescita sia della lessicografia che della paremiografia. In ambiente filosofico, le massime tradizionali erano viste come resti di un'antica sapienza, primi passi del pensiero filosofico, che valeva la pena recuperare e analizzare: è con ogni probabilità nella linea peripatetica che tutto ciò venne trattato, oltre che per una "storia della filosofia", anche con un atteggiamento più erudito-antiquario, che aprì la strada in primo luogo all'interesse dei filologi e poi all'autonoma attività paremiografica.

Emerge chiaramente, a mio avviso, come il presupposto fondamentale per la nascita, il delinearsi e il crescere di questi generi di letteratura erudita stia nell'interpretazione dei testi letterari, da Aristotele e i suoi

discepoli in poi nel corso dell'età alessandrina e romana. Dalle fonti letterarie vengono i principali stimoli e una gran parte dei materiali sia per la lessicografia (anche quelli di tipo dialettale dovevano, almeno in parte, provenire per lo più dall'analisi della lingua letteraria con le ben note peculiarità dialettali legate ai generi) che per la paremiografia. Per quanto riguarda Aristofane di Bisanzio, è stato colto opportunamente il carattere assai composito della sua opera, che vuol dire ricchezza di materiali e di influssi significativi: e voglio chiarire che ritengo sbagliato cercare di ridimensionare a tutti i costi la figura di Aristofane, che invece a me pare di grande portata e che segnò una fase decisiva prima di Aristarco. L'altra personalità di cui è stato dato un giusto apprezzamento è Eratostene, una figura di erudito enciclopedico, capace di avere un posto significativo in tanti settori e il cui spettro di competenze evoca a buon diritto un modello aristotelico.

Poi Tosi ha evidenziato la rilevanza, per questo processo di sviluppo, di quanto accadde nei primi secoli dell'età imperiale, l'arco di tempo fra il periodo augusteo e il II sec. d. C., con le novità portate nella riorganizzazione e nell'uso dei materiali e nel loro orientamento: il ruolo importante giocato dall'Atticismo nella configurazione che viene prendendo la lessicografia, il formarsi di assai cospicue sillogi lessicografiche e paremiografiche che costituirono una tappa decisiva nella conservazione e trasmissione dei materiali.

Bisogna ricordare la distinzione, precisamente indicata, in un campo fra lessicografia e onomastica, nell'altro fra paremiografia e gnomologia/florilegio di massime e sentenze, cioè fra le raccolte lessicografiche e quelle onomastiche da un lato, fra quelle paremiografiche e quelle gnomologiche dall'altro (due coppie che non intendo con questo mettere in parallelo perché sono differenti): raccolte che peraltro ammettono facilmente sovrapposizioni e osmosi di materiali, anche in base a quel carattere di "opere aperte" che è tipico dei prodotti della letteratura erudita e che pretende una propria specifica filologia. Anche in questo caso va sottolineato che il processo di trasformazione dei materiali e di formazione delle opere più tarde non è univoco e non procede in modo unitario: la ripresa in forma lessicografica di notizie provenienti da commentari oppure l'inserzione in commentari di materiali lessicografici non avviene una sola volta nella storia in un

solo senso, gli scambi possono benissimo essere frequenti e multipli, con percorsi tortuosi, e prodursi in vari momenti ed essere attuati da persone diverse. L'abbiamo già visto per la scoliografia, lo ripetiamo senz'altro per la lessicografia.

All'aspetto di tali opere si lega il problema dello svilupparsi dell'ordinamento alfabetico e della convivenza di questo con altri criteri di organizzazione dei materiali. A proposito dell'ordinamento alfabetico in campo lessicografico, può aver avuto qualche significato il fatto che Callimaco nei *Pinakes* avesse ordinato alfabeticamente gli autori all'interno di ogni classe in cui era strutturata l'opera?

Un punto particolare su cui voglio dire una parola è l'opera di Crisippo che è stata citata. Non so se sia accertato nella sua completezza il titolo Περὶ παροιμιῶν πρὸς Ζηνόδοτον, che mi provoca qualche dubbio: ma se così fosse, mi pare che esso farebbe pensare che Zenodoto stesso abbia scritto in qualche modo sulle *paroimiai*, anche se purtroppo, almeno a mia conoscenza, non abbiamo altre testimonianze su questo.

Infine non voglio trascurare un altro punto di vista, che Tosi ha evocato e che riguarda in generale la letteratura erudita nei suoi vari aspetti e generi. Il valore di queste opere non sta principalmente nell'uso che se ne può fare da parte degli studiosi moderni per scopi ermeneutici e/o critico-testuali, cioè per trarne elementi di esegesi di passi problematici: la loro importanza sta soprattutto nel significato storico-culturale che hanno avuto ne loro insieme, come attività erudita che è testimonianza dello sviluppo di certi orientamenti e esigenze, prodotto di atteggiamenti e condizioni intellettuali, risultato di sforzi e programmi consapevoli e mirati sul piano storico-culturale.

R. Tosi: Ringrazio F. Montanari per il suo intervento, denso di stimolanti approfondimenti: mi limiterò a riprendere alcuni punti, a proposito dei quali mi è possibile fornire qualche precisazione. Innanzi tutto Eratostene, una figura di cui mi sono sforzato di evidenziare il notevole livello e la primaria importanza anche per la storia dell'esegesi antica e dei generi eruditi. Credo che alla sua sottovalutazione in quest'ambito abbia contribuito R. Pfeiffer, il quale lo sentiva, a causa degli interessi enciclopedici, 'aristotelico' e lontano dal suo modello

di filologo alessandrino (anche se non proprio estraneo: Eratostene era, tra l'altro, non digiuno di esperienze poetiche).

Un punto su cui vorrei ulteriormente intervenire è quello del titolo dell'opera paremiografica di Crisippo, per il quale ho dapprima seguito l'autorità di K. Rupprecht (*RE* XVIII 2, 3 [1949], 1738) senza affrontare il problema dell'esatta denominazione. In realtà, Rupprecht cita Phot. *Lex.* α 531 Th., dove il titolo manca, e *schol. ad* Pind. *Isthm.* II 17, dove esso è semplicemente Περὶ παροιμιῶν: in nessuno dei due luoghi — e, a quanto mi risulta, in nessun altro — compare πρὸς Ζηνόδοτον. Rupprecht, inoltre, contesta O. Crusius (*Analecta critica ad paroemiographos Graecos*, Lipsiae 1883, 92), che scriveva πρὸς Ζήνωνα, affermando che egli aveva erroneamente interpretato Diog. Laert. VII 1, in cui si testimonia che nell'opera di Crisippo c'era una rappresentazione di Zenone in termini derisori. Se la critica nei confronti di Crusius pare cogliere nel segno, non si vede tuttavia per qual motivo nel titolo dovrebbe comparire πρὸς Ζηνόδοτον: se non mi sfugge qualche testimonianza, ritengo questo spunto polemico ingiustificato, tanto più che non si hanno attestazioni di raccolte paremiografiche zenodotee. Per quanto riguarda i *Pinakes* di Callimaco, si può solo dire che l'ordine alfabetico all'interno di ogni sezione costituisce una testimonianza della conoscenza, da parte degli Alessandrini, di tale sistemazione, contro quanti, come L. Cohn, avevano espresso perplessità, almeno per i lessici. L'organizzazione dei *Pinakes*, però, era funzionale alla loro consultazione: non pienamente chiari dovevano essere, invece, in ambito alessandrino gli intendimenti e le finalità dei lessici. Predominante era la volontà di dar vita a raccolte descrittive, che portava alla creazione di onomastici, mentre l'ordine alfabetico doveva comparire solo quando si trattava di opere di consultazione, originariamente sentite come sussidiarie ai commentari, ma che ormai avevano acquisito una fisionomia autonoma ed indipendente. Un'ultima osservazione: F.Montanari ha accennato all'importanza rivestita da questi generi eruditi nel corso di tutta l'età bizantina. Non solo: la paremiografia fu direttamente ripresa dalla tradizione umanistica degli *Adagia* (nell'ambito della quale il momento più importante fu costituito dall'opera di Erasmo); lo studio dei proverbi, anzi, evidenzia l'unità della cultura europea, dall'antichità

classica ai nostri giorni, come mi sono sforzato di dimostrare in alcuni recenti studi (*Dizionario delle sentenze latine e greche*, Milano, 1991; *Eikasmos* 1 [1990], 201-211; 2 [1991], 227-247).

D.M. Schenkeveld: I am very grateful for your excellent contribution, from which I learned a lot.

However, I would like to take you up on your presentation of the background of Aristophanes and Eratosthenes especially.

In reading your paper, I was struck by the fact that when discussing Aristotle, Philetas and Zenodotus you do not say anything on *tendenza puristica* whereas the moment Aristophanes and Eratosthenes are mentioned words like *atticismo* and *purismo* are used.

At times it looks as if you are expecting a strong tendency, or even *rigidità puristica*, and are surprised that all you can detect is some tendency only.

I am afraid that this approach of looking for and detecting *purismo, atticismo*, or its negative counterparts, is a residu of the views of scholars in the 19th and early 20th centuries on the rise and development of Greek grammatical studies. These views are based on Varro's account of a big and long lasting debate between defenders of analogy and those of anomaly begun by L. Lersch (*Die Sprachphilosophie der Alten*, Bonn 1838-41), the construction of the debate influencing and defining the development of Greek grammar was continued by H. Steinthal (*Geschichte der Sprachwissenschaft*, Berlin ^{1}1863, ^{2}1890/1) and other scholars, among whom Reitzenstein (see *e.g.* the survey in E. Siebenborn, *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit*, Amsterdam 1976, 4-13). Not only analogy and anomaly, but also atticism and views on correct Greek were linked to this debate.

Because Varro mentions Aristophanes of Byzantium, Aristarchus and Crates of Mallos as the main defenders of the opposing views, the tendency to detect an analogical stand in Aristophanes' fragments has been strong.

Now when looking at what you call *il caso più eclatante di purismo* (p.169, concerning Eratosthenes gl. 46), I fail to see any puristic tendency in the sense of prescribing peculiar Attic forms to be used in one's cultivated language, as is done later by Phrynichus *e.g.* The

fragment discusses Aristophanes' view on normal Greek, just as, for instance, Aristotle does in *Rhet.* and *Soph. El.* The point Eratosthenes and Aristophanes concerns the Atticity (Attizität) of some forms. In other words, their activities have nothing to do with a classicising atticism, or a wish to prescribe using Attic when one is an educated Greek; no, they are on the descriptive level, mostly, and on the prescriptive level, incidentally.

When one looks at the Alexandrian work in lexicography, keeping in mind what I have said, it is possible to detect a more natural development from Aristotle to Aristophanes, and we can do without Atticistic tendencies. I have the impression that by omitting these tendencies you make stronger your case of Aristotle' influence, a case you've stated admirably.

R. Tosi: Ringrazio D. Schenkeveld non solo per l'apprezzamento del mio contributo, ma soprattutto perché il suo intervento, ponendo dottamente ed acutamente l'accento su un aspetto importante della produzione lessicografica alessandrina, mi fornisce l'opportunità di precisare alcuni elementi che nella mia relazione erano rimasti in ombra. Fondamentale è la questione, se e in che misura Aristofane di Bisanzio conoscesse ed applicasse i principî dell'analogia: senza rifarsi agli studiosi del secolo scorso, anche D. Fehling in un fondamentale articolo (*Glotta* 35 [1956], 214-270) prestava troppa fede alla testimonianza di Varrone; è merito di Callanan avere contestato la visione di Aristofane come paladino dell'analogia, e dello stesso Schenkeveld (*Mnemosyne* 43 [1990], 289-306) aver sostenuto una posizione di compromesso, che mi sembra saggia e largamente condivisibile: Aristofane è analogista, e consciamente, ma solo su un piano descrittivo, mentre il discorso prescrittivo è proprio solo dell'atticismo e dell'età imperiale. L'analogia investe primariamente il piano morfologico-grammaticale, ma anche, di riflesso, quello lessicale, nella misura in cui quest'ultimo è condizionato dalla morfologia; non parlerei di analogia a proposito di altre discussioni lessicali, riguardanti ad es. la scelta fra i sinonimi, o la caratura dei termini, o la loro 'glossematicità'. La distinzione di due momenti, uno precipuamente descrittivo ed uno che si pone innanzi tutto il problema della prescrizione della

lingua corretta, va comunque ripresa anche per la storia della lessicografia: è anzi il presupposto di tutta la mia ricostruzione, secondo cui i nostri materiali lessicografici sono spesso di origine alessandrina, ma sovente filtrati attraverso la lettura 'impositiva' dell'atticismo; la lessicografia deve proprio a questo secondo momento la sua più matura fisionomia. Eratostene ed Aristofane si inseriscono senza dubbio nel momento 'descrittivo', ma con peculiari caratteristiche che non possono essere trascurate. Sono partito da recenti studi, che ne coglievano le personalità in termini di purismo ed 'atticismo' per giungere alla conclusione (per me stesso non certo sorprendente!) che si può parlare solo di *tendenza* puristica ed antipuristica. Si tratta di mere tendenze proprio perché siamo su un piano soprattutto programmaticamente descrittivo: ciò nonostante, non si può trascurare che l'atteggiamento di Eratostene nei confronti della lingua lo spinge a considerare spurî i Μεταλλεῖς perché in essi compare εὐθύς + gen. con valore di direzione, laddove nei frammenti di Aristofane emerge spesso una particolare apertura, che lo porta a contestare chi considerava non classici alcuni termini (spesso con valide argomentazioni, talora — come nel caso di ἄσιλλα — con la citazione di luoghi meno convincenti) e chi aveva già stabilito — come nel caso delle donne ateniesi dette ἀσταί e ἀττικαί, non Ἀθηναῖαι — sottili distinguo nell'uso delle parole. La discussione, a questo punto, si fa nominalistica: è possibile parlare di purismo ed antipurismo per atteggiamenti che rientrano in un momento di tipo principalmente descrittivo? Può effettivamente darsi che 'purismo' sia un termine troppo compromesso con i discorsi impositivi e che sia meglio parlare semplicemente di 'rigorismo' e 'duttilità'. Occorre, comunque, tener presente anche un altro aspetto: quando ci addentriamo in un ambito lessicografico, abbiamo a che fare non con un'astratta speculazione linguistico-grammaticale, ma con un genere erudito che possiede una propria specificità. I lessici, infatti, anche in epoca alessandrina, non dovevano essere semplicemente d'ausilio per la lettura dei classici, né opere unicamente dedicate alla descrizione linguistica, ma innanzi tutto intendevano fornire parametri per la κρίσις ποιημάτων, poi — seppure incidentalmente — costituire archivi di parole per i poeti; se le cose stanno così, come negare che subdolamente il lessico di per sé

abbia una funzione, se non impositiva, almeno *orientativa*? E' probabilmente proprio per questo che in ambito alessandrino il lessico assume una funzione di secondo piano nei confronti della descrittiva ed orizzontale onomastica, per poi avere decisamente il sopravvento con il prescrittivo atticismo. Riprendo un attimo l'esempio di εὐθύς / εὐθύ: un lessicografo che seguisse pedissequamente la dottrina esposta da Eratostene, e da lui applicata per i Μεταλλεῖς avrebbe riportato per εὐθύς solo la valenza temporale e per εὐθύ quella spaziale, senza primarie finalità prescrittive, ma di fatto indirizzando i fruitori in quella esclusiva direzione. Aristofane, invece, a quanto pare, contemplando eccezioni, fornì un quadro meno monolitico e più duttile, attuando, pur incidentalmente e forse inconsciamente, un'operazione antipurista. Si tratta, ovviamente, di un'ipotesi di lavoro, ma, se le cose stanno in questo modo, la figura di Aristofane di Bisanzio — lungi dall'essere svalutata — risalta in tutta la sua grandezza: egli impedì che certi larvati pericoli puristici prendessero il sopravvento, applicando un metodo aperto e possibilista, che trovava la sua più evidente e clamorosa applicazione nella prima parte delle *Lexeis*, dedicata a parole di cui a torto si diceva che non erano state usate dagli antichi.

J. Irigoin: Les remarques critiques que je me proposais de faire sur l'emploi des notions d'atticisme et d'antiatticisme à propos des grammairiens alexandrins ont été présentées, et beaucoup mieux que je ne l'aurais fait, par D.M. Schenkeveld.

Je m'en tiendrai donc aux points suivants. D'abord l'introduction de l'ordre alphabétique dans les glossaires. Depuis les origines de l'écriture alphabétique, les Grecs connaissaient cet ordre, et il n'y a rien de surprenant à ce que Callimaque l'ait utilisé pour les noms d'auteurs ou les titres des pièces dans ses *Pinakes*. En revanche, dans la mesure où un glossaire est issu d'un texte déterminé et vise à faire connaître le sens d'un certain nombre de mots, il est indispensable qu'un tel outil respecte l'ordre d'apparition des mots dans le texte. Cependant, à partir du moment où on a affaire à des œuvres longues et plus ou moins répétitives, ou lorsqu'on rapproche plusieurs œuvres appartenant au même genre littéraire, l'ordre alphabétique ne tarde pas à s'imposer. Le cas des lexiques hippocratiques me paraît significatif.

Le lexique de Baccheios de Tanagra, au III^e^ siècle, était divisé en trois sections correspondant chacune à un groupe de traités et suivait l'ordre du texte, comme nous l'apprend Erotien (*Vocum Hippocraticarum collectio*, rec. E. Nachmanson [Göteborg 1918], pp. 8-9) et c'est Epiclès de Crète qui, deux siècles plus tard, en a donné une version abrégée avec classement alphabétique. Lorsque, vers le temps de Néron, Erotien entreprit d'établir un nouveau lexique hippocratique, il le fit en suivant l'ordre des traités qu'il mentionne dans sa préface (*ibid.*, p. 9); c'est seulement à l'époque byzantine qu'une version abrégée du lexique a été classée alphabétiquement, de façon sommaire puisque chaque rubrique respecte la séquence des traités, ce qui est une chance pour l'éditeur d'aujourd'hui: il peut, pour ces traités, déceler dans le texte des manuscrits médiévaux, des gloses qui ont été substituées au mot original, plus ou moins rare.

Le second point que j'évoquerai est celui des formes dialectales, le plus souvent, sinon toujours, attestées dans des œuvres poétiques. Quelle connaissance les grammairiens alexandrins, originaires de différentes parties du monde grec, avaient-ils de la réalité dialectale? Une connaissance livresque ou une connaissance directe?

Voici enfin une observation de détail. Le plus ou moins mystérieux Tarrhaios, auteur d'un Περὶ παροιμιῶν abrégé par Zénobios, a toutes les chances d'être aussi le commentateur d'Apollonios de Rhodes cité dans les souscriptions du *Laurentianus*, le plus ancien manuscrit de cet auteur.

R. Tosi: Per quanto riguarda i termini 'atticismo' e 'antiatticismo', vorrei riprendere le conclusioni cui sono pervenuto nel corso dell'esposizione: per vari autori alessandrini si è parlato di proto-atticismo, ma questo è possibile per l'argomento trattato, non per le finalità impositive; la mia risposta a D. Schenkeveld era imperniata sulle nozione di 'purismo', la quale individua un atteggiamento che può essere assunto in fasi diverse, anche se di solito, nei nostri studi, viene associato con l'atticismo.

Alcune precisazioni sul problema dell'introduzione dell'ordine alfabetico nella lessicografia:

a) Lei ha ragione nell'affermare che i Greci conoscevano questo ordine fin dal momento dell'adozione della scrittura alfabetica. Da parte mia vorrei aggiungere che è di una certa importanza l'origine orientale dell'organizzazione alfabetica (cf. K. Alpers, in *Gnomon* 47 [1975], 115 s.: nutrirei però qualche perplessità sull'importanza del fatto che Zenodoto veniva da Efeso, ricordato dallo stesso Alpers);

b) l'ordine alfabetico è chiaramente indizio dell'autonomia di un lessico, di sue funzioni indipendenti da quella di ausilio per la lettura di un determinato testo: credo — tra l'altro — che proprio per questo motivo il testo dei lessici desunti da opere di glossografia omerica fosse considerato 'aperto' alla ricezione di materiali nuovi e non omerici;

c) la tradizione dei lessici ippocratici è significativa anche perché evidenzia come il processo di alfabetizzazione non vada visto in un senso rigidamente univoco: uno dei primi lessici ippocratici, infatti — quello di Glaucia — era in ordine alfabetico (cf. K. Deichgräber, *Die griechische Empirikerschule* [Berlin 1930], 220 ss.). D'altro canto, è vero che il lessico di Baccheo seguiva l'ordine dei trattati, ma non si deve pensare ad un'opera limitata a semplici esegesi di termini glossematici e tecnicismi, alla luce dei contesti ippocratei: dovevano essere invece presenti varie citazioni, soprattutto di poeti, e materiali complessi (senz'altro condivisibile è l'ipotesi di H. von Staden, di una forte influenza di Aristofane di Bisanzio). Comunque, nell'ambito di questa tradizione, fu particolarmente persistente l'ordine dei trattati ippocratici, perché la finalità di sussidio alla lettura di Ippocrate era accentuata dalle implicanze professionali insite in tale lettura.

Un'altra questione, da Lei sollevata, è di grande importanza e di difficile soluzione: quella delle fonti delle glosse dialettali, frequenti nei lessici alessandrini, e la cui raccolta si collegava — come ho mostrato — al concetto di 'glossa' enucleato nella *Poetica* aristotelica. Molti hanno fornito un'interpretazione basata sulla conoscenza diretta del linguaggio parlato: P. Kretschmer (*Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* [Göttingen 1896], 9 s.) richiamava addirittura l'esperienza dei rapsodi, che dovevano aver notato nelle loro peregrinazioni le divergenze linguistiche fra i diversi luoghi; spesso inoltre si parla di "mundartliche Provenienz" (cf. ad es. W.D.

Lebek, in *Hermes* 97 [1969], 65). L'esistenza di fonti orali sembra essere confermata dal fatto che le popolazioni citate sono le più disparate (ad es., in Filita troviamo i Ciprioti, i Cirenei, i Beoti, gli Eoli, gli Argivi, i Siracusani, i Sicionî, i Lesbî, gli Attici), per alcune delle quali è difficile individuare eventuali fonti letterarie. Derivazioni o, perlomeno, intermediari di questo tipo, tuttavia, vanno a mio avviso sicuramente ipotizzati: significativo, ad es., appare il fatto che glosse dialettali compaiono anche nei nostri scolî, e sono funzionali all'esegesi di termini di ardua comprensione.

Lucillo Tarreo, infine, è quasi certamente l'autore di un commentario ad Apollonio Rodio: cf. W. Bühler (ed.), *Zenobi Athoi Proverbia* I (Göttingen 1987), 36.

J. Classen: Demokrit wird bekanntlich ein Werk Περὶ Ὁμήρου ἢ ὀρθοεπείης καὶ γλωσσέων zugeschrieben (*Vorsokr.* 68 A 33: Diog. Laert. IX 48); kann γλῶσσαι hier etwas anderes heissen als erklärungsbedürftige Wörter? Halten Sie diese Nachricht für zuverlässig oder nicht, und welche Bedeutung ist dieser Schrift für die weitere Entwicklung zuzuschreiben?

R. Tosi: Stando al titolo, l'opera di Democrito doveva riguardare la dizione omerica, con particolare interesse per l'ὀρθότης τῶν ἐπῶν, cioè per la sua correttezza, e per le glosse, cioè per i termini difficili (cf. Pfeiffer, *History*, 280s.). Questo autore dovette esercitare una notevole influenza sullo sviluppo successivo dei temi (sono d'accordo con quanto lo stesso C.J. Classen ha scritto per rivalutarne l'importanza in "The Study of Language amongst Socrates' Contemporaries", rist. in *Sophistik*, Darmstadt 1976, 239-241). Purtroppo, però, dell'opera che ci interessa è rimasto solo il titolo: la notizia mi sembra senza dubbio "zuverlässig", ma se da una parte costituisce un sicuro indizio del contenuto, dall'altra non è d'aiuto se vogliamo capire il ruolo che Democrito esercitò per la determinazione del concetto di 'glossa'. Segnalo infine che se fosse possibile provare un collegamento diretto con Aristotele e la *Poetica*, sarebbe logico intendere in Democrito ὀρθοεπείη come sinonimo di κυριολεξία ("uso abituale dei termini"), perché nel filosofo stagirita è questo l'elemento che è polarmente

opposto alle glosse. Questa era in effetti l'interpretazione suggerita da un luogo del commento al *Fedro* di Platone del neoplatonico Ermia (*ad* 267cd): essa fu accolta da vari studiosi, ma, alla luce dei dati in nostro possesso, appare poco probabile ed è giustamente scartata con decisione da Pfeiffer (*Excursus I*).

N. Richardson: Presumably διάλεκτος in the sense of "way of speaking" can be used to refer to various distinctions of speech or language, divided temporally (the same language develops over time), spatially (hence different "dialects" or "languages"), or according to different levels or classes within the same society. The important thing from a literary or rhetorical point of view is to know what is appropriate in each context (Aristotle's τὸ ἁρμόττον; cf. *Poetics*, chapter 22, etc.).

The use of διάλεκτος to mean "dialects" is simply one rather specialised application of the general term. Thus γλῶσσαι or καιναὶ ῥήματα would include expressions which would not normally be used in such a context or in such a type of work (cf. *Poet.* 21, 1457 b 1-6).

Comedy is especially concerned with the various ways in which different forms of language can be mixed.

R. Tosi: Nella lessicografia alessandrina, διάλεκτος ha già il significato specializzato in senso spaziale. Esso, con questo valore, compare infatti in vari titoli: innanzi tutto in quello di Dionisio Giambo, poi nel Περὶ διαλέκτων di Parmenione di Bisanzio, negli Ἐξηγητικὰ Ἀττικῆς διαλέκτου di Nicandro di Tiatira, nel Περὶ τῆς Ἀττικῆς διαλέκτου di Cratete di Atene, nel Περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου di Demetrio Issione ed infine in alcuni di Filosseno e Trifone. Le Sue precisazioni sono particolarmente utili per due punti della mia esposizione: per una migliore comprensione del concetto aristotelico del relativismo delle glosse, e perché viene confermata l'interpretazione di καινόφωνοι λέξεις come "parole strane", non — o non solo — "nuove".

V

GRAZIANO ARRIGHETTI

RIFLESSIONE SULLA LETTERATURA E BIOGRAFIA PRESSO I GRECI

Quella connessione fra la produzione di un autore e gli eventi della sua vita che l'erudizione greca conosceva e utilizzava nella ricerca letteraria ai nostri occhi appare sconcertante: ad un tempo grossolana, perché fra i due elementi stabilisce rapporti troppo diretti e meccanici, e inverosimile, perché vi hanno grande parte gli aneddoti. Suscita la decisa sensazione che gli antichi abbiano troppo rozzamente posto e semplicisticamente risolto un problema assai delicato e difficile quale, appunto, quello del rapporto fra l'opera e il suo autore. Non solo. Il disagio diventa ancora maggiore quando si pensa che i più famosi fra coloro che sistematicamente seguirono questo metodo furono eruditi peripatetici, scolari e seguaci dell'autore della *Poetica*, coloro che avrebbero dovuto essere i continuatori della sua severa opera di ricerca sui prodotti della cultura letteraria. Una certa tendenza, che si percepisce in alcuni degli studi moderni sulla storia della critica letteraria e della filologia greca, a non considerare questo complesso di problemi con l'impegno che meriterebbe per la sua importanza storico-culturale, è forse

imputabile proprio a questa sensazione di disagio; e non mancano nemmeno gli esempi, anche illustri, di quasi completo disinteresse in proposito[1].

Qui richiameremo i dati e i testi antichi che ci sembrano più significativi come esempi dell'applicazione di questo metodo di connessione di ermeneutica, critica letteraria e biografia. Ovviamente non è il caso di indagare sulla validità di esso come strumento di ricerca, ma tenteremo una spiegazione della sua origine e della fortuna di cui godette, ricercando i motivi dell'una e dell'altra là dove crediamo debbano essere cercati, cioè nelle generali concezioni della cultura greca riguardo agli autori e alle loro opere.

I

Per prima cosa, però, è opportuna qualche precisazione e poi una chiara definizione dei problemi la cui soluzione ha importanza preliminare per questa ricerca.

La prima precisazione è di carattere terminologico. Ho evitato nel titolo, ma non sarà possibile fare altrettanto nel corso dell'esposizione, l'uso dell'espressione 'critica letteraria', per noi assai comoda, per designare l'attività di studio degli antichi sulla letteratura. Ci sono, infatti, diversi motivi per cui la nostra attività critica sulla letteratura si differenzia profondamente da quella degli antichi; ma, fra questi, credo che uno dei più importanti consista nel fatto che le nostre abitudini presuppongo-

[1] E' il caso della *History of Classical Scholarship* di Rudolf PFEIFFER, cosa notata anche da Momigliano (cfr. sotto, n. 6.). La connessione fra biografia e produzione letteraria è tenuta presente nell'ampia ricerca di R. BLUM, *Kallimachos und die Literaturverzeichnung bei den Griechen. Untersuchungen zur Geschichte der Biobibliographie* (Frankfurt am Main 1977). Cfr. anche il mio *Poeti, eruditi e biografi. Momenti della riflessione dei Greci sulla letteratura*, Bibliot. di studi antichi 52 (Pisa 1987), 8.

no una maniera fondamentalmente differente di porsi davanti al compito di indagare i monumenti letterari: se per noi tale indagine deve avere, direi istituzionalmente, carattere disinteressato, cioè ad essa si procede con lo scopo esclusivo di capire l'opera oggetto di esame, questo, in genere, non era il caso degli antichi. Anch'essi procedevano con lo scopo di capire, ma non come ad un'operazione fine a se stessa. Le opere letterarie, per lo più, erano interpretate e valutate sulla base della capacità di fornire modelli e precedenti di normativa letteraria o fonti di ammaestramento o conferme autorevoli di ideologie e convincimenti; e nemmeno la produzione scoliografica — erede della componente più nobile dell'attività esegetica degli Alessandrini — fu del tutto immune da questi condizionamenti. Questo modo di porsi dei Greci davanti ai monumenti letterari influenzò profondamente tutti i loro strumenti e criteri di valutazione ed ha, pertanto, importanti conseguenze anche per questa ricerca. Però, non disponendo noi di strumenti adeguati e, ad un tempo, altrettanto comodi per designare il modo degli antichi di riflettere sulla letteratura, continueremo a servirci dell'espressione 'critica letteraria', cercando di tener presente questa fondamentale differenza.

Ancora un dato da chiarire preliminarmente riguarda il genere dei testi che ci troviamo ad utilizzare: biografie o opere di critica letteraria? A tale proposito è opportuno aver presente che, per il periodo precedente all'attività di Aristotele e dei suoi scolari, anche se molto è stato fatto negli ultimi decenni[2], noi non abbiamo la possibilità di ricostruire con la precisione di dettagli che vorremmo i caratteri e gli intenti dei prodotti della riflessione sulla letteratura nel rapporto con la biografia degli autori. Fa eccezione quella singolare composizione che è

[2] Cfr., per esempio, N. J. RICHARDSON, in *PCPhS* 201 (1975), 65-81; id., in *CQ* 31 (1981), 1-10; R. BLUM, *Kallimachos*, *passim*.

l'*Agone fra Omero e Esiodo*, risalente nella sua parte originaria come minimo al quinto secolo[3]. Pertanto, per il periodo antecedente ai Peripatetici, le testimonianze di questi interessi andranno cercate soprattutto in opere di altro genere; in particolare, ma non soltanto, come vedremo, nelle commedie di Aristofane e nei dialoghi di Platone. Però, come si è detto, dalla produzione antica sulla letteratura e sugli autori che costituisce la base per ogni ricerca in questo campo, cioè quella di origine e impronta peripatetica, non solo era assente una chiara ripartizione fra ricerca biografica e riflessione sulla letteratura, ma, al contrario, la commistione fra i due tipi di interesse — che di quella produzione costituisce un tratto caratteristico — ci appare costante, sembra voluta e sistematicamente ricercata, e appunto questa commistione è per noi la causa principale di difficoltà. Oltre alla nostra generica riluttanza a considerare seriamente certa produzione che tanto frequentemente connetteva valutazioni critiche e ricostruzioni storico-letterarie con particolari biografici assolutamente fantastici, c'è la difficoltà causata da una sensazione di ambiguità, se, cioè, quella produzione sia biografia romanzata o critica letteraria, se certe opere siano da considerare di genere biografico, testimonianti anche interessi critico-letterari o, viceversa, critico-letterario con interessi

[3] Al sesto secolo la fa risalire, con forti argomentazioni, N.J. RICHARDSON, in *CQ* 31 (1981), in particolare 1-3. Sui caratteri di quest'opera in relazione ai fini della presente ricerca, cfr. *Poeti, eruditi e biografi*, 167-170. Ovviamente non intendo qui coinvolgere il problema di quando e come il pensiero biografico ha fatto la sua comparsa in Grecia, che è del tutto differente da quello, che qui ci interessa, della nascita della biografia come genere letterario concretizzatosi in opere specifiche aventi come scopo di indagare la vita e i fatti di qualche personaggio. Riguardo al vezzo di andare a caccia del primo sorgere dell'interesse biografico, comunque espresso, nella cultura letteraria della Grecia, ha preso saggiamente posizione T. KRISCHER, in *Hermes* 110 (1982), 51-64; cfr. anche *Poeti, eruditi e biografi*, 161-163.

biografici. Un caso istruttivo di tali incertezze è rappresentato dalle opposte definizioni che, appunto della produzione dei Peripatetici, è accaduto che siano state proposte da parte di studiosi che hanno indagato la storia della critica letteraria e la storia della biografia greca: per qualcuno[4] quelle dei Peripatetici apparivano opere biografiche contenenti elementi di genuina critica letteraria, per altri[5] erano "commentaries on poets", seppure ricchi di dati biografici. Intendiamoci, non è difficile supporre che Momigliano, al quale si deve quest'ultima definizione, non intendesse attribuire alla parola "commentaries" alcun significato tecnico come, per esempio, sinonimo di *hypomnemata*, bensì quello più generico di "trattazioni"; ciò, però, non diminuisce il significato di queste incertezze come testimonianze della difficoltà di determinare, con la precisione che le nostre esigenze richiederebbero, quale fosse il genere di questa produzione peripatetica, se di ordine critico-letterario o biografico. E' una difficoltà che, nel caso rimanga insuperata, può pregiudicare dalle fondamenta la legittimità di utilizzazione di questi prodotti sia per lo storico della biografia antica che per quello della critica letteraria[6].

---

[4] Cfr. A.J. PODLECKI, in *Phoenix* 23 (1969), 114-137, in particolare 114, 123 s., 131, 137.

[5] Cfr. A. MOMIGLIANO, *The Development of Greek Biography* (Cambridge, Mass. 1971), in particolare 70 (= trad. ital. [Torino 1971], 73 e 74).

[6] In queste pagine della sua opera Momigliano sembra particolarmente influenzato da Leo e dalla ricerca di cogliere le differenze formali fra i vari generi di opere biografiche; infatti, anche la definizione delle opere dei Peripatetici come "commentaries" risale a Fr. LEO: cfr. *Ausgewählte kl. Schriften* II (Roma 1960), 365 ss. (in proposito cfr. *Poeti, eruditi e biografi*, 188). Altrove, nel trattare di problemi non così fortemente impegnati nella definizione di differenze formali, Momigliano mostra invece di aver ben chiara la inscindibile connessione fra i due tipi di ricerca la cui compresenza caratterizzava il lavoro dei Peripatetici; nel recensire la *History of Classical*

Ovviamente, quando, come nei casi visti, esiste una differenza di prospettive, appare del tutto comprensibile che ci sia disaccordo nel determinare il carattere di queste opere dei Peripatetici: una ricerca di critica letteraria vi trova troppa biografia, una di biografia trova troppa critica letteraria, e si spiega anche la tendenza ad una forzata accentuazione dell'importanza dell'una o dell'altra componente alla ricerca di un genere definito nel quale far rientrare quella produzione. Ma nessuna delle due strade può condurre ad un risultato perché seguire una qualunque delle due significa accettare il presupposto — moderno, ma non dei Peripatetici — che la riflessione sulla letteratura sia una cosa fondamentalmente diversa dalla ricerca biografica sugli autori e viceversa, e che, quando ambedue questi generi di interesse compaiono a costituire il modo di porsi degli antichi davanti alla letteratura, sia possibile distinguere nettamente l'uno dall'altro e misurarne separatamente il valore e l'attendibilità. Il permanere di questa ambiguità comporta, oltre al resto, come conseguenza pratica, la preclusione a capire pienamente certi modi della riflessione degli antichi sulla letteratura, modi che, proprio nella compresenza e nella sinergia dei due elementi, critico-letterario e biografico, avevano, come vedremo, il loro principio ispiratore e la loro ragion d'essere.

Come si è anticipato, nelle ricerche più particolarmente destinate a ricostruire la storia della critica letteraria è possibile anche trovare traccia di un atteggiamento quasi di insofferenza davanti al compito di valutare il significato della presenza della componente biografica in tanta parte della riflessione degli

---

Scholarship di R. PFEIFFER (in *RSI* 80 [1968], 380) osservava: "avendo studiato di recente i dati sulla biografia greca sono incline a dubitare che si possa separare in Grecia la ricerca biografica da quella ermeneutica". In questa parte del libro di Momigliano si coglie un'altra imprecisione, l'asserzione che il περὶ Δημοσθένους didimeo contenga "a great many biographical details about Demosthenes" (70 = trad. ital. 74), cosa che non corrisponde a realtà.

antichi sulla letteratura; una presenza che appare anomala e, pertanto, accade che sia considerata come l'intrusione di un qualcosa di estraneo per la mancanza di pertinenza nel contesto del pensiero critico-letterario degli antichi, qualcosa di contrastante con i caratteri di serietà e di impegno dai quali quel pensiero critico appare per altri versi sostenuto; così, si può cogliere la tendenza a sottovalutarne l'importanza col considerarla di origine e carattere popolareschi o simili.

E' accaduto, per esempio, che, quando questo elemento biografico si è riscontrato presente nelle commedie di Aristofane e, utilizzato nella valutazione dell'arte tragica di Euripide, si è constatato che assume la funzione ad un tempo di motivo e di strumento per censurare indifferentemente la persona e la produzione del tragico, lo si è considerato come una scoria che avrebbe inquinato il genuino pensiero critico letterario almeno fino alla fine del quinto secolo[7]. Tale modo di valutazione sembra quasi fondato su un principio evoluzionistico per cui da una situazione primitiva, rozza e contaminata dalla presenza di elementi eterogenei, la critica letteraria antica avrebbe progredito in séguito fino ad una fase di maggiore perfezione. Sul quando e come questa fase avesse inizio si rimane con la curiosità: c'è da pensare che questo inizio della vera critica letteraria non avrà potuto coincidere con la produzione platonica perché, come vedremo, il pensiero del filosofo sulla letteratura non si discosta, nella sostanza, da quello di Aristofane se non per un maggior grado di teorizzazione e di approfondimento; e nemmeno con Aristotele, perché è nella *Poetica* 4, 1448 b 24-27, che si può incontrare l'affermazione del medesimo presupposto che

---

[7] Cfr. R. HARRIOT, *Poetry and Criticism before Plato* (London 1969), in particolare 137 e 161; cfr. anche D.A. RUSSELL, *Criticism in Antiquity* (London 1981), 162, il quale propende per attribuire il carattere di "folk-tales" ai racconti di certi eventi accaduti ad autori letterari.

faceva coincidere la persona del poeta — con le sue qualità e difetti — e i caratteri delle sue opere: διεσπάσθη δὲ κατὰ τὰ οἰκεῖα ἤθη ἡ ποίησις· οἱ μὲν γὰρ σεμνότεροι τὰς καλὰς ἐμιμοῦντο πράξεις καὶ τὰς τῶν τοιούτων, οἱ δὲ εὐτελέστεροι τὰς τῶν φαύλων, πρῶτον ψόγους ποιοῦντες, ὥσπερ ἕτεροι ὕμνους καὶ ἐγκώμια[8], e si potrebbe continuare, arrivando fino a Seneca (*talis oratio... qualis vita*, *Epist.* 114, 1), e anche oltre, alla vana ricerca della genuina critica letteraria antica.

II

Questa opinione, secondo la quale la presenza di elementi biografici nella riflessione sui testi letterari rappresenterebbe come l'intrusione di una componente di gusto popolaresco, la si è applicata anche ad un caso importante e significativo — stante l'autore di cui si tratta, cioè Aristotele — mettendo a confronto il dialogo περὶ ποιητῶν e la *Poetica*. Si tratta, ovviamente, di un confronto di indubbio interesse perché le due opere hanno contenuto simile, ma appartengono l'una alla produzione essoterica, l'altra ai trattati di scuola. Constatata nel dialogo la presenza di elementi aneddotici relativi alla vita degli autori (frr. 17-20 Gigon), che invece mancano completamente nella *Poetica*, si è pensato di risolvere il problema supponendo che quanto le fonti antiche conservano sotto forma di parafrasi o di brevi citazioni dal dialogo non corrisponda nella sua totalità

[8] Questa affermazione parrebbe contraddire il fatto che ad Omero Aristotele attribuiva il *Margite* e con ciò l'origine del genere comico; ma il modo in cui il dato viene esposto in 4, 1448 b 28-1449 a 6 fa capire che Omero rappresentava un'eccezione in questa qualità di archegeta della tragedia e della commedia.

a quanto l'autore credeva, ma rispecchi le convinzioni di qualche interlocutore[9].

Però, sulla base del fatto che il dialogo rientrava nella categoria delle opere essoteriche, è stata esplicitamente espressa anche la convinzione che il περὶ ποιητῶν, a differenza della *Poetica*, dovesse certi suoi caratteri al fatto che era stato composto con l'intento di venire incontro ai gusti del grande pubblico[10].

---

[9] Cfr. G. HUXLEY, in *GRBS* 15 (1974), 203-213, in particolare 203.

[10] Cfr. A. ROSTAGNI, *Scritti minori*, I: *Aesthetica* (Torino 1955), 259 e 261: "il dialogo περὶ ποιητῶν [era] diretto ad uso del volgo", e ancora: "le due opere [*scil.* il dialogo e la *Poetica*] erano per la maggior parte determinate da due diversi aspetti in cui i medesimi problemi si presentavano secondoché erano rivolti agli scienziati ovvero al volgo dei lettori". Poi, indipendentemente, pare, da Rostagni, la medesima idea è stata nuovamente avanzata di recente, anche questa volta nel contesto di un confronto con la severità della *Poetica*, da parte di S. HALLIWELL, *The Cambridge History of Literary Criticism*, vol. I: *Classical Criticism*, ed. by G. A. KENNEDY (Cambridge 1989), 150 s.: nella *Poetica* "the history of poetry is conceived in a much more theoretical spirit", invece il dialogo, per il fatto che "was intended for a wider audience", mostrava un particolare interesse per la biografia dei poeti, "an established and relatively popular topic". Si ha il sospetto che i motivi ultimi dell'opinione relativa alla profonda differenza fra i dialoghi in generale e le opere di scuola siano da ricercarsi in un sostanziale fraintendimento del passo di Cicerone, *Fin.* V 12 (richiamato da R. JANKO, in *CronErc* 21 [1991], 58 con le opportune riflessioni): a ben guardare, però, si vede che Cicerone attribuisce alla diversa destinazione dei due generi di opere le differenze di posizione su problemi filosofici, non allude ad una diversa entità dell'impegno della ricerca. Il lavoro di Janko a cui si è fatto riferimento sopra è assai importante; qui ci interessano particolarmente le pp. 50-59 dedicate al dialogo aristotelico; di R. JANKO cfr. anche *Aristotle's Poetics I* (Indianapolis/Cambridge 1987), 175-181. In generale sui caratteri dei dialoghi di Aristotele nel loro rapporto con le opere di scuola e sul περὶ ποιητῶν in particolare, cfr. R. LAURENTI (ed.), Aristotele. *I frammenti dei dialoghi* (Napoli 1987), I 55-88 e 211-300.

Per risolvere problemi come questo è ovvio che le difficoltà sono notevoli perché investono il complesso rapporto fra le due categorie in cui era articolata la produzione aristotelica e appare insoddisfacente cercare di superarle sulla base dell'ipotesi che il dialogo, destinato al grande pubblico, avrebbe consentito al suo autore di non rispettare certi principi di serietà nella ricerca che erano invece osservati nella produzione di scuola. Come alternativa, abbiamo visto, c'è la altrettanto facile ma indimostrabile ipotesi che i frammenti del dialogo contenenti aneddoti non rispecchino il pensiero di Aristotele ma degli interlocutori. Di conseguenza, davanti al fatto che nel dialogo Aristotele si serviva dello strumento dell'aneddotica biografica, crediamo non si possano eludere le seguenti domande: perché la presenza di questi aneddoti? Quale statuto e quale funzione avrà attribuito Aristotele ad essi nel contesto dell'opera?

Anche quello della presenza e della funzione dell'aneddoto nella ricerca biografica degli antichi è notoriamente un grosso problema e, quando riguarda Aristotele assume, come al solito, dimensioni particolarmente ingombranti: è una componente che può apparire difficilmente conciliabile con gli altri strumenti usuali di ricerca del filosofo, quasi un tratto della sua fisionomia di studioso la cui presenza è difficile da spiegare[11]. Ma considerando con più attenzione il περὶ ποιητῶν si può tentarne una soluzione; infatti, il contrasto fra la presenza e l'assenza della componente aneddotica esiste anche all'interno del dialogo stesso. Il fr. 16 Gigon[12] che testimonia di una critica mossa dal filosofo ad un passo del *Meleagro* di Euripide (fr. 530 N^2) perché vi si diceva che gli Etoli erano usi andare in battaglia

[11] Riguardo alla ricerca più particolarmente biografica in Aristotele cfr. A. MOMIGLIANO, *The Development of Greek Biography*, 68 s. (= trad. ital. 72 s.); *Poeti, eruditi e biografi*, 82 ss.

[12] Da Macr. *Sat.* V 18, 16-21.

con il piede destro nudo, mentre Aristotele sosteneva che era il sinistro che portavano privo di calzatura, richiama ovviamente la serie di problemi esegetici relativi ad Omero contenuti nella *Poetica* 1460 b 6 ss.[13], costituisce un indubbio elemento di connessione fra le due opere e anticipa quella che sarà tanta parte della attività esegetica dei filologi alessandrini[14]. Ancora. I frr. 14 e 15 Gigon[15] testimoniano che nel dialogo vi era affrontato, con tutta serietà, il problema dell'origine del dialogo platonico[16]. Quindi Aristotele sentiva come non contrastante la compresenza, all'interno di una medesima opera, di questi problemi esegetici — affrontati nel modo che a noi appare opportuno — e di materiale di tutt'altro genere, come gli aneddoti sulla nascita di Omero (fr. 20, 1-5 Gigon) o quelli sulla perdita di una parte della produzione poetica di Empedocle (fr. 17 Gigon)[17].

Per converso, va detto che gli aneddoti, seppure in misura minore, sono presenti anche nei grandi trattati. Pertanto per un tentativo di capire i motivi per cui Aristotele potesse considerare

---

[13] E' il famoso cap. 25, sul quale vale la pena consultare ancora il commento di A. GUDEMAN (Hrsg.), Aristoteles περὶ ποιητικῆς (Berlin und Leipzig 1934), *ad loc.*; per una messa a punto più recente cfr. D. W. LUCAS (ed.), Aristotle: *Poetics* (Oxford 1978), *ad loc.* p. 232 ss.

[14] Cfr. R. JANKO, in *CronErc* 21 (1991), 53-55, dove vengono prese in considerazione altre testimonianze di analoga attività critica di Aristotele.

[15] Provenienti rispettivamente da Diogene Laerzio III 48 e da Ateneo XI 505 b-c.

[16] Sul problema cfr. M.W. HASLAM, in *BICS* 19 (1972), 17-38, a proposito di *P. Oxy.* 3219 (cfr. *The Oxyrhynchus Papyri* 45 [1977], pp. 29-39).

[17] Sulle ricerche omeriche ed empedoclee nel dialogo aristotelico, cfr. R. BLUM, *Kallimachos*, 41-47. Il *P. Oxy.* 3219 è stato ripubblicato in *Corpus dei papiri filosofici greci e latini* I 1* (Firenze 1989), p. 306 s. da F. MONTANARI e A. CARLINI; sulla propensione del dialogo aristotelico a trattare dell'origine dei differenti generi letterari cfr. R. JANKO, in *CronErc* 21 (1991), 51 s.

legittima questa presenza nel περὶ ποιητῶν, noi potremo esaminare quei casi in cui, nelle altre sue opere, anche in quelle di scuola, compaiono degli aneddoti per vederne la funzione nei vari contesti. Cominciamo con un'opera di discussa — anche se per me ingiustamente — autenticità, l'*Athenaion politeia* che, se anche non è autentica, è riconosciuta rispecchiare i modi della ricerca della scuola aristotelica. Nel capitolo XVI 6 viene narrato il famoso aneddoto dell'incontro del tiranno Pisistrato con il contadino che lavora sull'Imetto; questi, per l'impegno che dimostra nel lavoro e per la franchezza con cui, alla domanda che il tiranno gli rivolge, risponde lamentando di dover pagare il tributo nonostante la scarsezza dei frutti che ricava dalla poco fertile terra, viene esentato da quell'obbligo. Ovviamente, la presenza di questo aneddoto a noi appare non aggiungere nulla, in fatto di documentazione storica, alle affermazioni, fatte da Aristotele all'inizio del capitolo, sulla μετριότης, la φιλανθρωπία, la πραότης, la συγγνωμοσύνη τοῖς ἁμαρτάνουσι di Pisistrato (XVI 2, p. 13, 25-27 Chambers)[18], e nemmeno possiamo dire se racconti come questo abbiano rappresentato per Aristotele il motivo principale su cui fondare il suo giudizio riguardo alla mitezza della tirannide pisistratica. Comunque è da escludersi, direi, che l'autore abbia voluto in tal modo aggiungere un elemento di piacevolezza alla sua opera: altre occasioni analoghe si saranno certamente presentate nel corso dell'*Athenaion politeia* e Aristotele non ne aveva approfittato. Si ha piuttosto la sensazione che l'aneddoto, più che da un punto di vista storico-costituzionale, cioè di documentazione del tipo di governo instaurato da Pisistrato, servisse all'autore per illustrare la figura del personaggio e a tale scopo lo strumento, appunto,

[18] Ciò nonostante, non definirei questo aneddoto, con A. MOMIGLIANO, *The Development*, 68 (= ed. ital. 72) uno di quelli "told for their own sakes": cfr. oltre; in proposito cfr. anche il mio *Poeti, eruditi e biografi*, 176 e n. 44.

dell'aneddoto gli apparisse perfettamente funzionale, soprattutto quando, come doveva accadere per Pisistrato, altro genere di materiale sarà stato difficilmente disponibile[19].

Una situazione analoga ci sembra offra il caso relativo ad Ippodamo di Mileto, di cui si narra nella *Politica*. Nel secondo libro, 8, 1267 b 22-28, come premessa all'esposizione delle idee di Ippodamo sull'ordinamento urbanistico e costituzionale, si parla dell'eccentricità del suo abbigliamento e della sua pretesa, altrettanto singolare, di essere λόγιος... περὶ τὴν ὅλην φύσιν. Neanche in questo caso i fatti narrati presentano alcun significato al fine di poter capire meglio le idee di Ippodamo come legislatore che Aristotele espone subito di séguito, ma, anche in questo caso, l'interesse si concentra sulla persona per mettere in luce la corrispondenza fra certa stravaganza dei tratti di essa e le concezioni costituzionali che, il filosofo precisa, Ippodamo aveva formulato e proposto pur senza avere alcuna esperienza politica.

Nella *Politica* compare ancora un aneddoto, forse il più significativo perché riguardo alla sua attendibilità Aristotele esprime chiaramente la sua opinione e ne lascia capire la funzione. Nel libro quinto, 10, 1311 b 40-1312 a 4, nel contesto della trattazione dei motivi (anche i più banali e insignificanti) per cui la costituzione di uno stato può mutare, considera il caso in cui chi ha il potere perda il rispetto dei suoi sudditi, i quali, per ciò, possono essere indotti ad una rivoluzione: ὥσπερ Σαρδανάπαλλον ἰδών τις ξαίνοντα μετὰ τῶν γυναικῶν (εἰ ἀληθῆ ταῦτα οἱ μυθολογοῦντες λέγουσιν· εἰ δὲ μὴ ἐπ'

[19] Sull'importanza dell'*Athenaion politeia* come fonte riguardo alla tirannide di Pisistrato, cfr. P.J. RHODES, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia* (Oxford 1981), 189-199; sui vari significati che l'aneddoto può avere cfr. anche Aristoteles. *Staat der Athener*, übersetzt u. erläutert von M. CHAMBERS (Berlin 1990), p. 209.

ἐκείνου, ἀλλ' ἐπ' ἄλλου γε ἂν γένοιτο τοῦτο ἀληθές)[20]. La prima cosa, del tutto evidente, è che Aristotele non dà alcuna garanzia riguardo alla veridicità del racconto; anzi, in proposito sembra propendere per un certo scetticismo. In secondo luogo è altrettanto chiaro che il motivo per cui lo riferisce è la verosimiglianza; è per questo che il fatto assume valore — cioè intrinsecamente — dal momento che non ha alcuna importanza a chi sia veramente accaduto. Ora crediamo che chiunque abbia a mente il famoso capitolo nove della *Poetica* (1451 a 36-b 6) dove si propone la differenza fra poesia e storiografia e si dà ragione della superiorità della prima sulla seconda come strumento di conoscenza, non avrà difficoltà a cogliere la somiglianza di pensiero con questo luogo della *Politica*: fra i due passi intercorre chiaramente quel genere di rapporto che sussiste fra l'enunciazione di un principio e una sua applicazione. Nella *Poetica*, infatti, si dice che οὐ τὸ τὰ γενόμενα λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἐστιν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο καὶ τὰ δυνατὰ κατὰ τὸ εἰκός (1451 a 36-38), e proprio in questo consiste la superiorità della poesia sulla storia, per il fatto che essa narra οἷα ἂν γένοιτο (1451 b 5). Se torniamo all'aneddoto su Sardanapalo, appare che è il principio teorico esposto nella *Poetica* che ne giustifica la presenza e ne rende legittimo l'uso perché quel fatto, anche se non è avvenuto, rientra nella categoria di οἷα ἂν γένοιτο καὶ τὰ δυνατὰ κατὰ τὸ εἰκός. Nella *Politica* si ha, insomma, un esempio concreto di quale poteva essere per Aristotele la ricostruzione storica[21], e si

[20] Sulla possibilità che Aristotele abbia Ctesia come fonte precipua per l'aneddoto, cfr. *The Politics of Aristotle*, by W.L. NEWMAN, IV (Oxford 1902; rist. 1973), 435 *ad loc.*

[21] Di questi problemi relativi alla concezione che Aristotele aveva della storia, ho avuto occasione di trattare in *SCO* 37 (1987), 97-107 e 41 (1991), 13-34, in particolare 32-34; (quest'ultimo lavoro è apparso anche in traduzione

trattava di un tipo di procedimento particolarmente applicabile a singoli personaggi e alle loro caratteristiche (vedi i casi di Pisistrato e di Ippodamo)[22] e a momenti storici riguardo ai quali la documentazione era più scarsa, e ciò spiega la particolare applicazione di esso ad Omero e ad Empedocle nel dialogo περὶ ποιητῶν.

Di conseguenza, il problema della presenza degli aneddoti nel περὶ ποιητῶν e della corrispondente assenza nella *Poetica*, crediamo possa esser risolto non tanto adducendo la diversità di destinazione delle opere, ma per la differenza dei loro caratteri e contenuti: prima di tutto nel dialogo compariva una componente storica (anche se non possiamo dire di quali dimensioni) — nel senso che c'era interesse anche per le figure dei singoli autori e le vicende a loro connesse[23] — mentre la *Poetica* è un'opera essenzialmente di carattere teorico e normativo; in secondo luogo è facile constatare che la componente aneddotica riguarda soprattutto momenti e figure della storia, anche di quella letteraria, per i quali le altre fonti di informazione dovevano essere scarse o inesistenti, e per ciò i dati che la tradizione aveva conservato anche come soltanto verisimili potevano fruttuosamente essere utilizzati.

Aristotele sanciva dunque, nella sua produzione, la legittimità dell'utilizzazione dell'aneddoto come risorsa per quanto riguarda il compito di capire e ricostruire sia figure della storia politica e istituzionale, sia della storia letteraria. Nell'*Athenaion politeia*, però, noi abbiamo anche la testimonianza dell'applica-

---

inglese a cura di G.W. MOST in S. JÄKEL [ed.], *Power and Spirit*, Annales Universitatis Turkuensis 199 [1993], 43-61).

[22] Cfr. A. MOMIGLIANO, *The Development*, 71 (= trad. ital. 75): "anecdotes served to characterize modes of life, of thought, of style".

[23] Cfr. A. ROSTAGNI, *Scritti minori*, I 259; R. JANKO, in *CronErc* 21 (1991), 51.

zione di un altro principio di ricerca e di ricostruzione storica che avrà, anch'esso, grande importanza nella produzione dei suoi scolari relativamente al campo storico-letterario ed ermeneutico, e cioè quello fondato sul presupposto della corrispondenza fra l'opera letteraria e la vita di un personaggio in modo che l'una e l'altra servano ad illuminarsi a vicenda; nel caso specifico si tratta di Solone e di quella parte della sua vita dedicata all'attività politica e legislativa che è argomento dei capitoli V-VI e XI-XII[24].

Questa sezione dell'*Athenaion politeia* ha sempre suscitato interesse per diversi motivi: rivela nei confronti della figura del legislatore un'attenzione particolare che non ha paralleli; ne è prova il fatto che un intero capitolo, il dodicesimo, che contiene un'altissima concentrazione di citazioni poetiche da Solone, non ha alcun ruolo nel tessuto espositivo dell'opera perché non fornisce alcun dato in più riguardo ai mutamenti costituzionali di Atene, già narrati nei capp. VII-X; c'è, inoltre, il fatto che le poesie di Solone rappresentano l'unica fonte utilizzata per illustrare la sua opera di legislatore; infine, tutta la parte a lui dedicata rivela una decisa simpatia non solo per le idealità che lo avevano mosso, ma, si direbbe, anche per i tratti della sua persona. Questa simpatia traspare in maniera evidente in due casi.

Il primo che consideriamo è quello costituito dalla narrazione dei motivi e del modo in cui, compiuta la sua opera di legislatore, Solone aveva sdegnosamente abbandonato Atene per dieci anni per non sottostare alle sollecitazioni e alle lamentele di chi, ritenendosi danneggiato dalle sue leggi — che, pure, avevano rappresentato la salvezza per la città — gli chiedeva di cambiar-

[24] Per quanto ci accingiamo ad osservare sul modo in cui è valutata la figura di Solone nell'*Athenaion politeia*, cfr., più ampiamente, *Poeti, eruditi e biografi*, 170-176 e la bibliografia ivi citata.

le o di interpretarle in modo conforme ad interessi particolari (XI 1). Non solo: Solone era partito per l'Egitto κατ' ἐμπορίαν ma anche κατὰ θεωρίαν, a incarnare la figura ideale del saggio uomo politico che, come è detto in *Retorica* I 4, 1360 a 30-37 — e lo aveva anticipato Platone in *Tim.* 23 c 7 — deve aver esperienza dei migliori ordinamenti degli altri popoli[25].

L'altro caso, più significativo, è costituito dal contenuto del cap. VI 2-4, in cui si riferiscono le maldicenze, provenienti dalla classe degli ottimati, relativamente ai profitti che alcuni amici di Solone avrebbero tratto, con la sua complicità, dalla nuova legislazione sulla proprietà terriera. Di fronte a queste accuse Aristotele prende decisamente posizione a favore di ciò che la parte popolare aveva sostenuto, e cioè che non era verosimile (οὐ γὰρ εἰκός)[26] che un uomo così misurato e giusto si fosse macchiato di questa colpa, lui che non volle aspirare alla tirannide pur potendolo, a causa della sua onestà dovette subire l'odio delle due fazioni in lotta, preferì il bene della patria a quello suo personale. Ovviamente, a questo punto Aristotele si sente in dovere di indicare le fonti o gli indizi sui quali si basa per poter affermare tutto questo, e li fornisce (VI 4; cfr. XI 2): ὅτι δὲ ταύτην ἔσχε τὴν ἐξουσίαν, τά τε πράγματα νοσοῦντα μαρτυρεῖ, καὶ ἐν τοῖς ποιήμασιν αὐτὸς πολλαχοῦ μέμνηται καὶ οἱ ἄλλοι συνομολογοῦσι πάντες. ταύτην μὲν οὖν χρὴ νομίζειν ψευδῆ τὴν αἰτίαν εἶναι. A ben considerare, però, si tratta di prove che non hanno alcun peso, perché il fatto che la situazione in Atene fosse così gravemente compromessa non poteva costituire un motivo sufficiente per escludere che Solone avesse cercato il suo vantaggio personale; il presunto consenso di tutti gli altri nei confronti del suo operato è in

---

[25] Sul volontario esilio di Solone, cfr. *SCO* 37 (1987), 101-103.

[26] Sul tipo di ragionamento, che si conclude appunto con questa formula, cfr. *ibid.*, 98-101.

contrasto con l'asserzione, fatta poco sopra, che le opinioni su Solone non erano concordi; restano, come unica prova, i poemi di Solone stesso. In altre parole, Aristotele accetta la documentazione offerta dalla persona il cui operato deve essere valutato e, senza alcun dubbio sull'attendibilità della documentazione, procede, sulla base di quella, a formulare il suo giudizio. E immancabilmente, nei frammenti di poesie citati nel cap. XII, si ritrovano espressi gli argomenti che Aristotele aveva portato a difesa di Solone in VI 2-4: fr. 29[b], 4-5 Gentili-Prato (= p. 9, 11-12 Chambers) tutti presero in odio Solone; fr. 29[b], 7-8 (= p. 9, 13-15) egli rifiutò di farsi tiranno; fr. 30, 8-15 (= p. 10, 1-8) rappresentò la salvezza dei cittadini ateniesi; fr. 30, 15-25 (= p. 10, 8-18) in tal modo salvò la patria; 26-27 (= p. 10, 19-20) dovette combattere contro le due parti avverse.

Si direbbe che siamo davanti ad un'evidente caso di *petitio principii*; ma ciò, qui, importa relativamente. Abbiamo visto poco sopra che Aristotele aveva proposto un modello di come utilizzare la componente aneddotica; ora, in questo modo di trattare la figura e l'opera di un personaggio — e c'è da pensare che questo di Solone non sarà stato l'unico caso nella produzione aristotelica — offriva alla sua scuola un altro precedente, questa volta relativo al modo di utilizzare testimonianze letterarie, non solo come strumento per conoscere l'opera di un personaggio, ma per dare anche una valutazione della personalità.

A questo punto pensiamo di aver raggiunto i seguenti risultati:

l'utilizzazione nella ricerca storiografica, e quindi anche nella storiografia letteraria, di quella componente tutta particolare della ricostruzione biografica che è l'aneddoto costituisce un metodo già considerato legittimo e applicato presso Aristotele; i suoi scolari, in ciò, non fecero che seguirlo;

il presupposto che tendeva a scorgere dei nessi diretti fra i tratti della persona di un autore letterario, le vicende della sua vita e la sua produzione, diffuso nella riflessione dei Greci sulla

letteratura, appare un procedimento già chiaramente operante nella produzione aristotelica; pertanto non è corretto considerare a priori l'interesse biografico, anche rappresentato dall'uso di aneddoti, come un'indebita presenza nell'attività critico-letteraria degli antichi.

III

Ora rimangono da affrontare alcuni temi più specifici dei quali si è avuto modo, almeno in parte e indirettamente, di anticipare la trattazione in quanto fin qui si è detto ma che, a questo punto, devono essere considerati di per sé. Questi temi sono i seguenti:

1) poiché è ad Aristotele e in genere all'ambiente erudito facente capo al Peripato[27] che si attribuisce la responsabilità di aver dato rinomanza al metodo di connettere gli eventi della vita e le opere di un personaggio, è opportuno — muovendo, appunto, dalle ricerche effettuate nel Peripato — cercar di determinare quale fu la reale entità dell'apporto dato dai Peripatetici all'applicazione e allo sviluppo di esso;

2) in secondo luogo è necessario misurare se e quanta fortuna ebbe questo metodo anche posteriormente e al di fuori della specifica attività di ricerca della scuola di Aristotele;

3) infine, se questo metodo non fu — come crediamo che sia possibile dimostrare — invenzione dei Peripatetici, ma, sia pure sotto l'aspetto generico di atteggiamento mentale e con modi di applicazione che potevano differire, la sua presenza è riscon-

---

[27] E' ormai accertato che fu tale l'impronta data dai seguaci di Aristotele a questo metodo di ricerca che talune personalità furono designate come Peripatetici — anche se nulla ebbero mai a che fare con la scuola di Aristotele — per il solo fatto di aver adottato quel metodo nelle loro ricerche; è il caso, molto probabilmente, di Ermippo: cfr. A. MOMIGLIANO, *The Development*, 81 s. (= trad. ital. 84 s.) e, ancor più nettamente, R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship*, 129 (trad. ital. Napoli 1973, 245).

trabile ben prima e anche a lungo dopo la seconda metà del quarto secolo a.C., occorre ricercare i presupposti e i principi generali che furono alla base di questa sua diffusione per gran parte della storia della cultura letteraria greca.

1) Il metodo di ricerca che abbiamo visto fu, dunque, ampiamente applicato da alcuni scolari del Peripato, Cameleonte soprattutto[28], tanto da costituire il maggior motivo del discredito di cui, nella critica moderna, questo personaggio ha goduto e gode. Altrettanto, però, non si può dire dell'opinione degli antichi a suo riguardo, e l'interesse per la sua produzione era ben motivato. Cameleonte, infatti, possedeva ampie conoscenze della produzione letteraria e su queste fondava le sue capacità di connessione di fatti, personaggi e fenomeni letterari; il tutto non disgiunto da una fervida fantasia. Così si spiega che i riferimenti alle sue opere, alle sue idee brillanti e talora paradossali, relative sia a vicende della vita dei poeti che alle loro opere, compaiano in molta produzione erudita antica e abbiano dato da discutere anche alla critica moderna. Qui ci interessano particolarmente alcune notizie, come quella tramandata nel fr. 40a Wehrli^2 (= 40a Giordano^2), dato il suo valore programmatico: a proposito del problema se fosse stato Eschilo o Euripide a introdurre per primo dei personaggi ubriachi sulla scena, la priorità veniva riconosciuta a Eschilo data la sua propensione al bere, e si osserva: ἃ δ' αὐτὸς ὁ τραγῳδοποιὸς ἐποίει, ταῦτα τοῖς ἥρωσι περιέθηκε. Di carattere analogo è anche la notizia di un rapporto amoroso fra Saffo e Anacreonte (fr. 26 Wehrli^2 = fr.25 Giordano^2), disinvoltamente incurante dell'anacronismo, fondata

[28] Su questa figura di erudito cfr. *Poeti, eruditi e biografi*, 161-190 *passim* e, più di recente, la riedizione dei frammenti papiracei con bibliografia e discussione critica di F. MONTANARI, in *Corpus dei papiri filosofici* I 1*, pp. 403-418.

su un'interpretazione del tutto arbitraria di brani poetici di carattere erotico, uno dei quali, fra l'altro, dichiarato falso da Ateneo XIII 599 c-d, che è la nostra fonte in proposito. E si potrebbe continuare ricercando esempi analoghi del medesimo metodo di ricostruzione storico-letteraria anche presso altri eruditi definiti peripatetici, come Ermippo e Istro.

A differenza di quanto accade per il loro maestro Aristotele, di questi autori noi abbiamo soltanto dei dati frammentari, giunti per lo più sotto forma di parafrasi, e quindi non è facile dire se quelle che a noi appaiono come clamorose forzature nell'interpretazione dei testi o gratuite fantasie nelle indagini biografico-letterarie, servissero unicamente a soddisfare esigenze di ricostruzione erudita, come si è visto accadere nell'utilizzazione della componente aneddotica nelle opere di Aristotele, o rispondessero anche alla ricerca del sensazionale e di ciò che è fuori del comune in un genere di produzione destinato anche a fini di intrattenimento[29].

L'idea che possiamo farci dell'unica opera di questo tipo che conosciamo un po' meglio dal momento in cui il *P. Oxy.* 1176 ce ne ha restituito ampi brani, cioè *la vita di Euripide* scritta da Satiro di Callatis — pur con la cautela suggerita dalla circostanza che l'autore non apparteneva, come Cameleonte e Ermippo, alla prima generazione degli scolari di Aristotele, ma è da collocare alla fine del III secolo[30] — induce a pensare che il condizionamento esercitato da una destinazione non specialistica, che noi definiremmo di pubblico colto, doveva essere sensibile. L'opera, com'è noto, ha forma di dialogo, e questo è già di per

---

[29] Cfr. A. MOMIGLIANO, *The Development*, 84 (= trad. ital. 87).

[30] Cfr.Satiro. *Vita di Euripide*, a cura di G. ARRIGHETTI, Studi class. e or. 13 (1964) (Pisa 1965), 3 s.; per le fonti e i caratteri dell'opera in generale, cfr. l'introduzione ("Satiro e la biografia letteraria") e il commento al testo; cfr. anche *Poeti, eruditi e biografi*, 164-167.

sé un elemento significativo; un dialogo condotto in maniera leggera e gradevole nel quale la figura e la produzione di Euripide sono considerate da un punto di vista sistematicamente positivo. Le caratteristiche che qui interessano più particolarmente sono le seguenti:

è notevole la presenza di un'affermazione di principio che sembra fatta per legittimare il metodo che Satiro segue nella sua ricerca biografico-letteraria: in col. 39 IX 25-28 si cita il fr. 694 K.-A. di Aristofane οἷα μὲν ποιεῖ λέγειν τοιός ἐστιν, che riecheggia significativamente il fr. 40a di Cameleonte che si è visto poco sopra;

c'è un'abbondante presenza di aneddoti, molti già noti da altre fonti, come quello per cui Euripide, amante della solitudine, usava passare molto tempo meditando e leggendo in una spelonca vicino al mare (col. 39 IX), l'aver accettato un *ménage* domestico a tre con lo schiavo Cefisofonte (col. 39 XI-XII), quello relativo alla salvezza che i prigionieri Ateniesi in Sicilia si erano procurata grazie al fatto di conoscere brani di tragedie euripidee che potevano insegnare ai figli dei loro carcerieri (col. 39 XIX), quello per cui Archelao aveva fatto mettere a morte uno schiavo che aveva accusato Euripide di soffrire di flatulenza (col. 39 XX), infine che il tragediografo andò incontro ad una morte strana perché ucciso dai cani di Archelao (col. 39 XXI); questo episodio offre a Satiro anche l'occasione di trattare di paremiografia con la spiegazione del proverbio ἔστι καὶ κυνὸς δίκη che, afferma, si era diffuso in Macedonia in connessione con la morte di Euripide;

Satiro va alla ricerca sistematica di testimonianze su eventi della vita e su influssi culturali subiti dal tragico non solo nella sua produzione, ma, seguendo Cameleonte che aveva affermato παρὰ δὲ τοῖς κωμικοῖς ἡ περὶ τῶν τραγικῶν ἀπόκειται πίστις (fr. 41 Wehrli^2), anche presso i comici; si asserisce, per esempio, che Euripide era stato seguace delle dottrine anassagoree e socratiche e le aveva riprodotte nelle sue tragedie (coll. 37

II-III per quanto riguarda Anassagora, col. 39 II per Socrate), aveva espresso la sua ammirazione per Socrate in un passo della tragedia *Danae* (fr. 325 N^2: coll. 38 IV+39 I), sulla base della testimonianza delle *Tesmoforiazuse* si afferma che aveva subito minacce a casa sua da parte delle donne ateniesi (coll. 39 X-XII), aveva preannunziato la sua partenza da Atene per la corte di Archelao in un brano della tragedia omonima (fr. 911 N^2: coll. 39 XVII-XVIII);

si notano, infine, diversi esempi di forzature nell'interpretazione dei testi; possiamo tralasciare i casi in cui Satiro pretende di vedere precisi echi delle dottrine anassagoree o socratiche in Euripide, ma dove l'audacia dell'interpretazione si rivela evidente è nella presunta allusione a Socrate nella *Danae*, in cui, asserisce Satiro, Euripide avrebbe definito Socrate l'unico esente dal difetto della πλεονεξία (col. 38 IV+39 I 28-35). Il testo del papiro, interrotto, non permette di sapere se qui compariva una citazione del testo tragico, ma è stato supposto che Satiro si riferisse a quello che, per altre vie, noi conosciamo come fr. 325 N^2:[31] κρείσσων γὰρ οὗτις χρημάτων πέφυκ' ἀνήρ / πλὴν εἴ τις· ὅστις δ' οὗτός ἐστιν οὐκ ἐρῶ. Ma, ovviamente, non è in questo che consiste il problema, bensì nel fatto che, siccome non è pensabile che veramente nella *Danae* Euripide avesse inserito un'allusione non equivoca a Socrate, è chiaro che si ha a che fare con un'interpretazione arbitraria del testo tragico[32]. Questo, come si è detto, è un po' un caso limite, ma ogni riferimento o allusione che Satiro asserisce contenuto nelle tragedie di Euripide a fatti e personaggi, oppure a echi di

---

[31] Cfr. H. von ARNIM, *Supplementum Euripideum*, Kleine Texte 112 (Bonn 1913). I brani euripidei che Satiro cita o a cui fa riferimento sono spesso noti anche per altre vie.

[32] La tradizione conosceva addirittura un'allusione del *Palamede* (fr. 588 N^2) alla morte di Socrate: cfr. Filocoro in *FGrHist* 328 F 221.

concezioni filosofiche o di opinioni politiche, suscita più di una volta la sensazione dell'arbitrario e del fantasioso. Si tratta, dunque, di letteratura che aveva di mira anche fini di intrattenimento, il che però non esclude che le fonti ultime di quest'opera di Satiro siano state ricche anche di materiale di buona qualità derivante da attente ricerche sulla produzione letteraria sia del tragico che degli autori che a lui in qualunque modo compaiono avvicinati.

2) La fortuna di cui godette il metodo di connettere disinvoltamente, in questo genere di opere, materiali e osservazioni di differente livello e qualità, deve essere stata larga, almeno a giudicare dal fatto che non c'è, si può dire, biografia di poeta, fra quelle che la tradizione bizantina ci ha conservato, che non riporti, pur nella stringatezza da cui sono caratterizzate, qualche notizia di fatti straordinari e fantasiosi capitati all'autore[33]. Non solo, ma il disinteresse — ché altrimenti non si può chiamare — a tenere distinta nelle biografie la realtà dalla fantasia, il prevalere del gusto per tutto ciò che appariva sensazionale e fuori del comune non c'è dubbio che, almeno in qualche prodotto circolante nel tardo Ellenismo, si accentuarono. Il fenomeno era dovuto, in qualche caso, all'opera in sé di epitomazione di fonti più antiche: per esempio, certe notizie che nella vita di Euripide scritta da Satiro venivano introdotte con formule attenuative del genere "si dice", "i più vecchi raccontano" ecc., appaiono date per certe nel γένος Εὐριπίδου di

[33] Sulla genesi di queste tradizioni, che spesso si possono dimostrare nate dall'interpretazione dei testi dell'autore medesimo e poi perpetuatesi nella "leggenda dell'artista", hanno compiuto importanti e persuasive ricerche Mary R. Lefkowitz e Janet Fairweather: M.R. LEFKOWITZ ha raccolto le sue nel volume *The Lives of the Greek Poets* (London 1981); J. FAIRWEATHER, in *AncSoc* 5 (1974), 234-255, e in *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 4 (Liverpool 1984), 315-369.

tradizione bizantina[34]. Altre volte accade di vedere che circolavano opere costituite da raccolte di biografie, come quelle conservate in *P.Oxy.* 1800 del II-III sec. d.C., di svariate personalità: poeti (Saffo e Simonide), storici (Tucidide), oratori (Demostene, Eschine, Iperide), uomini politici (Trasibulo), ma in più compare la vita di una figura mitica, Abdero, e quella di un personaggio di romanzo, Leucocoma[35]. E' stato dimostrato che, nonostante la brevità, le biografie dei poeti o di altri autori letterari di questa raccolta rivelano la loro lontana origine da opere che utilizzavano la rispettiva produzione di costoro, quindi di impronta genericamente peripatetica, ma è evidente che anche la presenza di queste altre due biografie, di Abdero e di Leucocoma, non era sentita come contrastante nel complesso della raccolta. A questo punto o noi supponiamo che già in ambiente peripatetico tale compresenza — anche con queste conseguenze così clamorose — non fosse sentita come cosa impropria, o, come forse è più probabile, il gusto per il fantastico a cui certa produzione sempre più indulgeva si era accentuato e produceva questo genere di raccolte biografiche miste di personaggi della letteratura, della politica, del mito e, addirittura, del romanzo[36].

La cosa interessante è che, nella medesima epoca in cui circolavano testi del genere di quello ora considerato, cioè fra il II e il III secolo d.C., erano lette anche opere di tipo perfettamente opposto; è quello che ha provato la biografia di Pindaro

---

[34] Il fatto è stato messo opportunamente in rilievo da J. FAIRWEATHER, in *Papers* 4, 353 s.

[35] E' noto soltanto attraverso il riassunto di Fozio (*Bibl.* cod. 186, 16, vol. III p. 15, 29-37 Henry) di un racconto di Conone, a sua volta noto anch'esso attraverso il sunto di Fozio.

[36] Quest'ultima è la documentata opinione di A. LAMEDICA, in *SIFC*, S. III, 3 (1985), 55-75, che ha dedicato a questo testo uno studio importante.

di *P.Oxy.* 2438. Purtroppo non si ha idea della data di composizione del testo: si può solo dire che l'impegno con cui sono condotte le argomentazioni depone per una nobile origine[37]. La pubblicazione nel 1961 di questo nuovo documento, capace di arricchire e, com'è abituale, di problematizzare ulteriormente le nostre vedute sulla biografia antica, fu un evento veramente importante: si poteva leggere un tipo di racconto biografico assolutamente serio, privo di qualunque elemento che non fosse funzionale all'accertamento dei fatti[38]. Per quanto riguarda i nostri problemi, la cosa che rende particolare questo testo è che esso dimostra come i dati ricavabili dalla produzione poetica di un autore e il rapporto di questi con i fatti della sua vita potevano ben essere utilizzati a fini scientifici: di questi dati ci si serve infatti per ristabilire la verità, nello specifico quella relativa alla cronologia del poeta, contro altre opinioni di cui però, purtroppo, non si fornisce la paternità. Ugualmente da fonti poetiche, sia pindariche che di altri, la biografia ossirinchita ricava il nome del padre del poeta, quello del figlio e il numero e il nome delle figlie. Questa circostanza, unita alla vivacità del tono polemico che, pur nella sua brevità, il testo rivela, fa pensare, come si è detto, che esso rappresenti la riduzione di un'opera seria e importante, di ben più ampia estensione. Infine, la buona qualità delle origini di questa biografia può essere confermata dal fatto che vi si utilizzano

---

[37] In *SCO* 16 (1967), 144 s. io proposi, come fonte ultima, il nome di Didimo e continuo a pensare la cosa come possibile; lì ho trattato più ampiamente anche dei problemi che questo testo pone nei suoi rapporti con i *gene* di tradizione bizantina; in proposito cfr. anche *Poeti, eruditi e biografi*, 180-190.

[38] L'*editio princeps* fu curata da E. LOBEL nel vol. XXVI degli *Oxyrhynchus Papyri*; la bibliografia posteriore la si può trovare menzionata presso L. PORCIANI, in *SCO* 41 (1991), 95-100; sono da aggiungere le importanti osservazioni di E.G. TURNER, *Papiri greci*, edizione italiana a cura di M. MANFREDI (Roma 1984), pp. 124-125.

anche altri generi di strumenti di ricerca, come la lista degli arconti ateniesi e, probabilmente, quelle dei vincitori degli agoni. Riguardo ad altri aspetti maggiormente opinabili della personalità, come gusti, tendenze, opinioni — così cari alla produzione peripatetica — in questa biografia, coerentemente, si trova ben poco; soltanto negli ultimi righi (43-47) si parla molto brevemente delle idee di Pindaro sulla superiorità "per natura" e il testo si chiude con le parole "tali cose usava dire" che introducono la citazione dei famosi vv. 86-88 di *Olimpica* II.

Il ritrovamento di questa biografia pindarica ha riproposto alcuni problemi a suo tempo affrontati da Leo relativi al rapporto fra i *gene* alessandrini — a noi noti nella forme e nelle rielaborazioni con le quali ci sono pervenuti premessi ai testi classici — e la produzione critico-biografica dei Peripatetici. Questi problemi sono i seguenti: il *P.Oxy.* 2438 può essere considerato un esempio di quei *gene* grammaticali alessandrini che, Leo ipotizzava, erano caratterizzati originariamente da serietà e rigore? Come si era conservato il materiale aneddotico di origine peripatetica che si trova attualmente nelle biografie premesse ai classici? Se queste hanno davvero la loro origine nei *gene* alessandrini, per quale motivo quel materiale peripatetico vi si è introdotto? Un confronto fra la biografia ossirinchita e la cosiddetta *Vita Ambrosiana* di Pindaro può dare una risposta al primo problema: lo schema delle due biografie è assai simile e anche il modo di utilizzare certa documentazione, come il rapporto cronologico con Simonide; per di più, manca significativamente, in *P.Oxy.* 2438, il racconto di certi particolari fantastici relativamente a prodigi accaduti a Pindaro fanciullo, che la *Vita Ambrosiana* attribuisce a Cameleonte e Istro, e mancano anche le attestazioni sulla religiosità del poeta. Da tutto ciò si può supporre che, pur avendo avuto originariamente le due biografie caratteri assai simili, la *Vita Ambrosiana* sia stata nel corso del tempo alterata con l'inserzione di materiale "peripatetico". Riguardo ai modi di conservazione di questo

materiale, Leo pensava alle opere peripatetiche dal titolo περὶ τοῦ δεῖνα, e che da queste fosse trasmigrato nelle biografie di tradizione bizantina. Però, il successivo ritrovamento del περὶ Δημοσθένους didimeo di *P. Berol.* inv. 9780 (*BKT* I) sembrò non confermare questa ipotesi, perché da quest'opera è completamente assente qualsiasi dato biografico. Ma ciò può esser dovuto al caso. La presenza di materiale di Satiro nella biografia di Euripide premessa alla scelta delle sue tragedie e, per esempio, la circostanza che le caratteristiche e le innovazioni dell'arte eschilea nella vita di Eschilo di tradizione bizantina siano reperibili nelle *Rane* di Aristofane — e quindi rivelano di dipendere dalla tradizione peripatetica — sono fatti che inducono a pensare che nella tarda antichità sia avvenuta, nelle biografie grammaticali alessandrine, un'immissione, a titolo di abbellimento, di materiale peripatetico proveniente da opere περὶ τοῦ δεῖνα, magari attinto alle epitomi fatte da Eraclide Lembo. Ovviamente questa è una delle possibilità e anche altri possono essere stati i modi per cui il fenomeno si è verificato: è difficile, infatti, escludere che materiale biografico si sia conservato anche negli *hypomnemata* relativi alla produzione letteraria di certi autori, come i lirici Saffo, Alceo o anche Pindaro; e proprio la scoliografia pindarica — nella misura in cui si può presumere che rappresenti la continuazione degli *hypomnemata* — lo conferma. Quindi, se un limite aveva l'ipotesi del Leo che le opere περὶ τοῦ δεῖνα fossero il luogo di conservazione del materiale biografico, era quello di aver troppo enfatizzato, di quelle opere, le diversità dei contenuti sulla base delle differenze del titolo, trascurando corrispondentemente l'importanza che rivestivano, invece, i caratteri e i contenuti dei testi a cui quelle opere erudite si riferivano.

Di un genere di rapporto fra l'opera e la persona dell'autore alla maniera peripatetica, senza, però, tutti gli elementi fantastici e arbitrari che caratterizzavano quella produzione, noi abbiamo un'altra importante testimonianza, risalente ad un'epoca ben

anteriore a quella del papiro ossirinchita con la biografia di Pindaro, ed è Dionigi di Alicarnasso, che nell'opera *Oratores veteres* premetteva delle brevi biografie ai saggi relativi a Lisia, Isocrate e Iseo, nell'*Epistula ad Ammaeum I* aveva fatto la medesima cosa riguardo a Demostene, infine, nel *De Dinarcho* trattava ampiamente della biografia dell'oratore in funzione di problemi di autenticità delle sue orazioni. Riguardo a queste sezioni biografiche, Friedrich Leo osservava giustamente "das Buch des Dionysios ist kein biographisches Buch" e con esattezza definiva la funzione di questi schizzi biografici osservando che, non essendo per Dionigi le personalità degli oratori qualcosa di distinto dalle loro opere, era in vista di questa connessione che la presenza delle biografie trovava la sua legittimità[39]. Dunque, possiamo aggiungere, Dionigi non faceva altro che continuare sulla strada aperta dagli eruditi del Peripato, pur perseguendo differenti idealità; queste consistevano nel restare fedele alla verità, senza alcuna propensione per il fantastico o l'aneddotico, ma tenendo sempre presente il programma di proporre, negli oratori, delle figure esemplari delle quali occorreva conoscere τίνες... ἐγένοντο προαιρέσεις τοῦ τε βίου καὶ τοῦ λόγου καὶ τί παρ' ἑκάστου δεῖ λαμβάνειν ἢ φυλάττεσθαι[40]. Le prove concrete che Dionigi fornisce della sua serietà sono più d'una, per esempio la rinuncia a narrare la vita di Iseo, dal momento che non aveva nessuna

---

[39] Cfr. *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form* (Leipzig 1901; rist. Hildesheim-Zürich-New York 1965), 31 s. Su Dionigi e la biografia di Dinarco, cfr. R. BLUM, *Kallimachos*, 271-278. La mia scolara Lucia Stefanini ha discusso la sua tesi di laurea presso l'Università di Pisa sulla componente biografica in Dionigi di Alicarnasso. Sono lieto di riconoscere il mio debito nei confronti del suo lavoro.

[40] Sulla collocazione di Dionigi nell'ambiente culturale della sua epoca e sui suoi ideali di filosofia politica cfr. A. HURST, in *Aufstieg und Niedergang der röm. Welt* II 30, 1 (1982), 839-865.

fonte che informasse in proposito (1, 2): i soli dati disponibili erano che era stato scolaro di Isocrate e maestro di Demostene e una generica cronologia, che lo collocava dopo la guerra del Peloponneso, ricavabile dalle sue stesse orazioni. Per il loro essere funzionali alla trattazione dell'opera dell'oratore volta a volta considerato, questi schizzi biografici possono essere capiti anche in certi tratti che li caratterizzano, per esempio il fatto che il racconto della biografia di Lisia arrivi fino al quarantaseiesimo anno, cioè fino al momento in cui aveva fatto ritorno definitivo in Atene, perché da allora in poi quello che importava erano le sue opere e la sua attività di oratore nelle quali si realizzava il significato della sua vita. Ancora: la biografia di Isocrate narra, contrariamente alle abitudini di Dionigi, anche della morte, che l'oratore si era dato volontariamente. La deroga si spiega non per una tendenza ad indulgere, in questo caso, al gusto del sensazionale, così diffuso nelle tradizioni sugli *exitus virorum illustrium*, ma perché quella morte assumeva un valore esemplare, non volendo Isocrate sopravvivere alla disfatta di Cheronea, nell'incertezza su come Filippo avrebbe usato della vittoria (1, 6). Significativa è anche la trattazione sulla biografia di Demostene in *Epistula ad Ammaeum I*: con questa Dionigi intendeva dimostrare che, contrariamente a quanto sostenuto da qualcuno, Demostene nulla doveva, come oratore, alla precettistica di Aristotele dal momento che, quando la *Retorica* era stata composta, aveva già raggiunto la sua fama. Così la ricerca si svolge al fine di stabilire la cronologia delle orazioni demosteniche e della produzione di Aristotele, cronologia che viene determinata anche sulla base degli eventi della vita sia dell'uno che dell'altro fra i quali Dionigi tratta di quelli funzionali al suo scopo.

3) Fin qui, dunque, abbiamo seguito, da Aristotele e dalla sua scuola fino a Dionigi di Alicarnasso e alla piena epoca imperiale, le testimonianze sui modi, anche assai diversi, in cui la

connessione fra biografia, critica letteraria ed esegesi poteva concretarsi nella ricerca. Ora crediamo opportuno considerare il periodo anteriore ad Aristotele dato che, come si è detto, crediamo ci siano buoni motivi per pensare che non furono i Peripatetici gli inventori di questo metodo di approccio alla letteratura.

Forse già Aristotele stesso[41], ma certo il suo rinomato seguace Cameleonte, era consapevole dei suoi debiti nei confronti della commedia in fatto di ricerche storico-letterarie e li riconosceva apertamente: Ateneo I 21 e-f (fr. 41 Wehrli^2 = fr. 41 Giordano^2), riferisce notizie risalenti a Cameleonte su alcune novità apportate da Eschilo riguardo al modo di organizzare le rappresentazioni delle sue tragedie, notizie ricavate da due passi di Aristofane (uniti nell'unico fr. 696 K.-A.) e, come a sottolineare la correttezza dell'uso di questa fonte, osservava nella testimonianza già vista: παρὰ δὲ τοῖς κωμικοῖς ἡ περὶ τῶν τραγικῶν ἀπόκειται πίστις. Pare ovvio che, anche se questa osservazione non risale *verbatim* a Cameleonte, rispecchi comunque una realtà, e cioè che l'erudito peripatetico usava attingere anche alla commedia le notizie sui tragici e sulla loro arte. Pertanto non sarà un caso che quella connessione diretta fra

[41] Riesce difficile non vedere una qualche connessione fra la definizione di περιπέτεια che Aristotele dà in *Poetica* 11, 1452 a 22-26, con l'esemplificazione dell'*Edipo re*, e i vv. 1182-1195 delle *Rane* di Aristofane, nei quali Eschilo nega la correttezza del prologo della perduta *Antigone* di Euripide perché vi si annunziava un cambiamento della sorte di Edipo dalla felicità alla sciagura che, di fatto, non si dava perché Edipo era sempre stato sfortunato, ancor prima di nascere. A ben guardare, le critiche di Aristofane espresse per bocca di Eschilo sembrano trascendere la tragedia euripidea per negare al mito di Edipo in sé valore in quanto argomento tragico; comunque, quello che interessa qui è il problema su cui verte la riflessione proposta dal comico, che è sostanzialmente quello della presenza della περιπέτεια come elemento indispensabile nell'azione tragica, proprio come teorizzerà Aristotele.

i caratteri della produzione di un autore, gli eventi della sua vita e i tratti della sua persona costituisse anche per Aristofane, così come per Cameleonte, il modo privilegiato per affrontare il problema della valutazione della poesia, in particolare quella tragica. Si è già visto sopra il valore programmatico del fr. 694 K.-A. di Aristofane citato da Satiro a proposito di Euripide (cfr. sopra, p. 232): sul medesimo principio si fonda anche la valutazione proposta nelle *Rane* di quello che era uno dei compiti istituzionali della produzione tragica, cioè la νουθεσία, l'ammaestrare (cfr. v. 1009)[42]. Nella sua appassionata riflessione sulle condizioni della sua patria, Aristofane attribuiva alla connessione fra la persona del poeta e la sua opera tanta importanza da identificare una delle cause della decadenza dei costumi di Atene nell'insegnamento dato dai cattivi poeti come Euripide tramite la loro cattiva produzione letteraria. Sei anni prima, nelle *Tesmoforiazuse*, la necessità che fra l'autore e la sua opera esistesse una perfetta corrispondenza era stata teorizzata per bocca di Agatone (vv. 146-170) e negli stessi versi la si trovava applicata a tutta una schiera di poeti: Ibico, Anacreonte, Alceo, Frinico, Filocle, Senocle e Teognide. Come si sa, questi e altri principi di critica letteraria che Aristofane usa si è discusso se risalgano al comico o abbiano altra origine, soprattutto sofistica[43]: questa non è l'occasione per affrontare

---

[42] Il problema è esaminato nei vv. 1009-1118 della commedia.

[43] Di ciò ho trattato in *Poeti, eruditi e biografi*, 148-152 aderendo, nella sostanza, alla tesi di Pfeiffer che nega un'influenza sofistica su Aristofane, anche se i presupposti da cui muovere per arrivare a questa conclusione io credo debbano essere diversi da quelli da cui partiva Pfeiffer; dopo Pfeiffer il problema è stato ripreso da N.J. RICHARDSON, in *PCPhS* 201 (1975), 65-81 e, più recentemente, da N. O'SULLIVAN, *Alcidamas, Aristophanes and the Beginnings of Greek Stylistic Theory*, Hermes, Einzelschriften 60 (Stuttgart 1992), 7-22.

di nuovo il problema, anche perché i nostri interessi sono strettamente limitati al concetto di μίμησις.

IV

In un lavoro di dieci anni fa che aveva per titolo *The Principles of Greek Literary Criticism*[44], W.J. Verdenius individuava cinque principi sui quali tutta la critica letteraria dei Greci si fondava: form, skill, authority, inspiration, contemplation. Il terzo, quello dell'autorevolezza, Verdenius lo vedeva articolato in due aspetti, il primo consistente nella pretesa, da parte del poeta, alla veridicità, il secondo costituito dal presupposto del valore didattico della poesia; i due aspetti, è ovvio, sono strettamente connessi e interdipendenti perché la poesia non può pretendere di insegnare se non è veridica. Il problema è *quando* nella poesia greca intervengono l'esigenza e l'impegno ad insegnare[45]. L'ingresso di questo ideale di insegnamento, della

---

[44] Pubblicato in *Mnemosyne* S. IV 36 (1983), 14-59. Della posizione di Verdenius ci pare siano da accettare senz'altro le linee generali, alcuni dettagli sono da precisare.

[45] Verdenius li scorgeva già presenti in Omero, ma in ciò si ha l'impressione che fosse condizionato più dalla considerazione che i Greci hanno sempre avuto di Omero come maestro che dalla reale pretesa del poeta stesso di essere tale. Infatti, la missione di insegnamento di Omero sarebbe testimoniata in *Odissea* XI 184-191 dove le Sirene cercano di indurre Odisseo ad arrestare la nave promettendogli la conoscenza; ma a ben guardare nel canto delle Sirene Omero non vede altro che la realizzazione di quello che rappresenta il suo ideale poetico attestato nella maniera più esplicita in *Iliade* II 484-493, per cui la bellezza e il prestigio della poesia si identificano con la quantità delle cose narrate, cioè con la ricchezza di nomi e di fatti relativamente agli eventi della guerra degli Argivi e dei Troiani; a ciò le Sirene aggiungono, genericamente, la conoscenza di tutto quanto accade sulla terra. Sull'ampiezza e l'importanza dell'assunto didascalico nella poesia antica e sulla consapevolezza che la riflessione degli antichi sulla letteratura rivela in proposito, cfr. B. EFFE,

νουθεσία, lo si ha soltanto con Esiodo, quando il poeta, in séguito proprio alla consapevolezza di esso, avverte per la prima volta il problema dell'esistenza anche di una poesia fallace dalla quale la sua, verace, deve distinguersi e ad essa contrapporsi[46] e, a garanzia di questa veridicità, dichiara la sua persona e il suo nome con gli eventi della sua vita e l'esperienza che da questi ha tratto, e proprio di questi eventi e di questa esperienza fa sostanza del suo insegnamento. Il v. 10 degli *Erga*, ἐγὼ δέ κε Πέρσῃ ἐτήτυμα μυθησαίμην, che contiene il programma dell'opera, è un chiaro richiamo al dono della verità che le Muse gli hanno fatto nei vv. 26-28 della *Teogonia*; ad esso fanno coerente séguito tutte le esortazioni a Perse a porgere attenzione ai fatti che vengono narrati e alle relative riflessioni (cfr., per esempio, vv. 27, 213, 274), fino all'esplicito annuncio di v. 286 σοὶ δ' ἐγὼ ἐσθλὰ νοέων ἐρέω, μέγα νήπιε Πέρσῃ, confermato dal solenne ammaestramento dei vv. 293-297 dove, alla superiorità di chi sa pensare e prevedere saggiamente da sé, viene contrapposta la pochezza di chi non è capace nemmeno di dare ascolto ai buoni insegnamenti.

La ferma credenza nell'impegno alla veridicità e la consapevolezza della missione di insegnamento nei confronti delle quali la persona del poeta, il suo io, interviene a fornire quella garanzia di attendibilità che Esiodo per primo aveva sentito necessaria contro gli ψεύδεα πολλά, da lui in poi rimarranno caratteristiche della poesia greca, almeno per tutto il periodo classico; potranno variare la maniera e la misura in cui l'io del poeta si propone, a seconda dei generi letterari e delle circostan-

---

Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lehrgedichts, Zetemata 69 (München 1977), 19-26.

[46] Sul problema della polemica antiomerica contenuta nel proemio della *Teogonia*, cfr. quanto ho avuto occasione di scrivere in *Athenaeum* 80 (1992), 44-63; alla bibliografia ivi citata e discussa è da aggiungere W.J. VERDENIUS, in *Mnemosyne* S. IV 36 (1983), 28 e n. 70.

ze che occasionano la poesia, con differenti sfumature e secondo gradi e modi diversi di convenzionalità[47]. E i Greci, non escluso Aristofane, pare non dubitassero che la persona del poeta con i tratti del suo carattere, le sue inclinazioni, le sue debolezze, fosse, in un modo o nell'altro, sempre recuperabile tràmite la sua produzione. Tutt'al più si pensava che quegli elementi fossero come dissimulati e, per l'esegeta, diventava un gioco eccitante scoprirli. Così, per esempio, in un tipo di linguaggio tanto fortemente allusivo di un poeta come Pindaro, la scoliografia testimonia che si pensava di percepire la *verve* polemica e, tutte le volte che era possibile, si cercava di identificare i bersagli contro i quali era diretta: in genere si pensava che questi fossero Simonide e Bacchilide in quanto rivali in arte. Ancora. Il frequente rifarsi da parte di Pindaro alla divinità, secondo quanto le convenzioni del genere imponevano, veniva interpretato come espressione di particolare religiosità personale[48]. E quando, come accadeva nella tragedia, questo recupero della persona del poeta si presentava più difficile, gli eruditi peripatetici come Cameleonte avevano scoperto che era possibile mettere a frutto quanto tramandava la Commedia, che tante volte aveva messo in scena i tragici e la loro arte: παρὰ δὲ τοῖς κωμικοῖς ἡ περὶ τῶν τραγικῶν ἀπόκειται πίστις.

Si è visto però che, sulla testimonianza della commedia è stato avanzato il sospetto della scarsa attendibilità perché, nell'adottare il criterio di valutazione della poesia fondato sull'identificazione dell'autore con l'opera, non avrebbe fatto altro che

---

[47] Su questo problema cfr. le relazioni pubblicate in *La componente autobiografica nella poesia greca e latina fra realtà e artificio letterario*, Atti del convegno, Pisa 16-17 maggio 1991, Bibliot. di studi antichi 51 (Pisa 1993); in particolare, per la poesia greca, il mio contributo *Sul tema del convegno*, 11-24.

[48] Su questi problemi cfr. M.R. LEFKOWITZ, *First-Person Fictions. Pindar's Poetic 'I'* (Oxford 1991), in particolare 89-110.

assumere un *cliché* popolare sfruttandolo a fini comici (sopra, p. 216 s.). Da quanto detto fin qui penso risulti chiaro che io non credo all'origine popolaresca di questo *cliché*; ma, in fondo, il fatto in sé ha poca importanza; però, se gli asseriti origine e carattere popolareschi possono costituire motivi per diminuirne l'importanza come canone di interpretazione della poesia da parte dei Greci, è necessario misurarne con maggior precisione, qualunque sia la sua origine, l'incidenza nella riflessione sulla letteratura. Partiamo dunque ancora una volta da Aristofane[49].

Nel passo delle *Tesmoforiazuse* che si è già considerato, Agatone usa la parola μίμησις (v. 156) per designare la corrispondenza dell'autore con la sua opera, dal momento che è una componente necessaria alla creazione poetica (cfr. v. 167: ὅμοια γὰρ ποεῖν ἀνάγκη τῇ φύσει); quindi qui l'atto mimetico interessa due elementi, l'autore, appunto, e la sua opera. Però, nelle *Rane*, il fatto che la rovina dei costumi di Atene sia attribuita ai cattivi insegnamenti delle tragedie di Euripide presuppone che da parte del pubblico valesse un analogo principio di identificazione nei confronti dei personaggi messi in scena, con i loro atteggiamenti e sentimenti; così, collegando i dati delle due commedie, si può concludere che Aristofane presupponeva che, oltre ad una connessione fra l'autore e la sua opera, come si legge nelle *Tesmoforiazuse*, ne esistesse un'altra che coinvolgeva l'opera letteraria e il pubblico.

Nelle *Rane* Aristofane, per designare l'influenza esercitata dalle opere teatrali sul pubblico, non usava i termini μίμησις o μιμεῖσθαι, ma crediamo che questa assenza sia casuale, giacché Platone, che teorizzava sul rapporto fra opera letteraria, autore e pubblico nella stessa maniera presupposta da Aristofane, usava

[49] Dei problemi che ci accingiamo a considerare, relativi alla μίμησις in Aristofane, e del rapporto del comico con Platone, ho trattato più ampiamente in *Poeti, eruditi e biografi* 148-155, con discussione della relativa bibliografia.

quei due termini per indicare sia il rapporto autore-opera, sia quello opera-pubblico[50]. Infatti, nel terzo libro della *Repubblica* 392 c 11 ss., muovendo dall'esempio di Omero che talora narra — e in tal caso si ha una forma poetica δι' ἀπαγγελίας αὐτοῦ τοῦ ποιητοῦ (394 c 2-3) — talora si nasconde dietro i discorsi dei suoi personaggi — e allora si ha una forma di ποίησις διὰ μιμήσεως (394 c 1) — si giunge a domandarsi πότερον ἐάσομεν τοὺς ποιητὰς μιμουμένους ἡμῖν τὰς διηγήσεις ποιεῖσθαι ἢ τὰ μὲν μιμουμένους, τὰ δὲ μή, καὶ ὁποῖα ἑκάτερα, ἢ οὐδὲ μιμεῖσθαι (394 d 1-4); il che significa che viene posto un problema, quello dell'identificazione dell'autore con la sua opera, in cui i dati sono i medesimi di quelli su cui Agatone, nelle *Tesmoforiazuse*, fondava la sua affermazione. Sempre nella *Repubblica*, poco dopo, 395 d 5-396 a 6, si pone il problema della μίμησις riguardo ai φύλακες dello stato ideale e ci si chiede se a loro sarà permesso di imitare (μιμεῖσθαι 395 d 6) personaggi della tragedia e della commedia, le caratteristiche negative dei quali vengono scrupolosamente elencate. E' ovvio che in proposito viene da chiedersi che cosa intenda qui precisamente Platone, se davvero ipotizza che tutti i guardiani della sua repubblica avranno occasione di comporre opere teatrali o, come minimo, di fare gli attori nelle medesime. Ma che questo tipo di azione mimetica che interessa i φύλακες sia diverso da quello di cui si è trattato prima, che coinvolgeva

---

[50] La *mimesis* platonica, dopo molte ricerche, è stata considerata di nuovo in modo minuto e sistematico da U. ZIMBRICH, *Mimesis bei Platon. Untersuchungen zur Wortgebrauch, Theorie der dichterischen Darstellung und zur dialogischen Gestaltung bis zur Politeia* (Frankfurt a. M., Bern, New York, Nancy 1984). Per quanto riguarda il problema dei φύλακες cfr. p. 212 ss.; a mio avviso la Zimbrich, come movente del divieto per costoro di esercitare la *mimesis*, attribuisce troppa importanza al principio che non può πολλὰ ὁ αὐτὸς μιμεῖσθαι: il passo del libro decimo che vedremo subito di séguito mi sembra attenui molto il valore di quel principio.

l'autore e la sua opera, lo si ricava dal libro decimo, 606 d 1-7, dove si parla delle passioni umane che l'assistere alle rappresentazioni teatrali dannosamente fomenta e incoraggia, e le si definisce "quelle cose" che ἡ ποιητικὴ μίμησις ἐργάζεται; in altre parole si dovrà pensare che Platone, con la parola μίμησις, intenda, qui nel decimo libro, quel genere di influenza che nelle *Rane* le tragedie di Euripide esercitavano sul pubblico ateniese. In modo più esplicito, nello *Ione* 535 e 7 ss., aveva definito lo spettatore, il θεατής, come τῶν δακτυλίων ὁ ἔσχατος, l'ultimo anello della catena formata dalla forza di attrazione della pietra di Eraclea, che parte dalla divinità ispiratrice e ha come suo primo anello il poeta e poi il rapsodo e l'attore e ultimo, appunto, lo spettatore.

L'identità dei problemi fra il comico e il filosofo ci pare completa, e la serietà appassionata con cui Platone ne discute vanifica ogni propensione a sminuire l'importanza di questo modo di considerare la letteratura nella sua connessione con gli autori da una parte e i destinatari dall'altra adducendo il motivo che si tratta di un *cliché* popolare sfruttato a fini puramente comici che ben poco avrebbe avuto a che vedere con la genuina critica letteraria greca. Non solo. Questa discussione di Platone sulla μίμησις nell'ambito del programma pedagogico del suo stato ideale, polemicamente indirizzata contro la *paideia* tradizionale, comporta anche queste conseguenze: costituisce un'altra conferma — ammesso che ce ne fosse bisogno — dell'importanza, appunto tradizionale, che i Greci riconoscevano alla letteratura, in specie alla poesia, come strumento di educazione[51]; rende del tutto comprensibile la grande responsabilità

[51] Cfr. H. GUNDERT, *Der platonische Dialog* (Heidelberg 1968), 9: "die Kritik der Dichtung ebenso wie ihre Einordnung in den Staat bedeutet nichts anderes als dass Platon in der Dichtung die führende Geistesmacht der alten griechischen Welt erkennt".

che, da sempre, veniva attribuita alle persone dei poeti, con la conseguenza che doveva essere sentito come del tutto legittimo ricercarne i tratti — che assumevano, appunto, significato esemplare — nella loro produzione letteraria. Aristotele, che di tutto ciò era perfettamente consapevole, non aveva dunque inventato nulla; la sua importanza consisteva nell'aver proposto dei modelli di come meglio utilizzare questa identificazione fra l'autore e la sua opera nell'indagine ermeneutica e storico-letteraria.

DISCUSSION

F. Montanari: Nell'ambito di questi *Entretiens*, la biografia si trova in una posizione un po' particolare. Nella sua storia della filologia in età ellenistica R. Pfeiffer fa pochissimo spazio a questo genere letterario e tiene in scarsissimo conto questo aspetto dell'erudizione antica. La concezione di Pfeiffer della filologia come legata alla poesia e dunque alla personalità dei poeti non ha portato a un reale interesse per le indagini e ricostruzioni antiche sulle persone dei poeti e le vicende della loro vita: ma forse non è strano, dato che le due cose sono ben diverse e si situano su piani totalmente differenti. Un'eccezione, del resto ben comprensibile, è la menzione delle concise biografie degli autori che c'erano nei *Pinakes* di Callimaco e conseguentemente della figura di Ermippo (trad. it. pp. 215 sg. e 245, cfr. p. 170), mentre Satiro è preso in considerazione brevemente (pp. 246 sg.). Resta il fatto che nel panorama di Pfeiffer la biografia come genere e interesse erudito resta del tutto marginale e rimane in ombra il suo legame con l'interpretazione dei testi: io credo che ciò abbia esercitato un certo influsso, nel senso che ha certamente contribuito a far sì che la biografia non occupi in genere un posto di primo piano quando si parla della letteratura erudita antica e della storia della filologia. Uno degli scopi della struttura dei nostri *Entretiens* è di dare anche alla biografia lo spazio e il ruolo che le spetta nel quadro della storia della filologia e dell'erudizione antica.

Il punto essenziale sta nel legame che c'è fra la biografia — almeno per quella larga parte che è biografia di personalità della letteratura — e l'interpretazione dei testi letterari. Arrighetti ha citato una frase molto significativa di Momigliano: «sono incline a dubitare

che si possa separare in Grecia la ricerca biografica da quella ermeneutica», e proseguiva sottolineando la figura di Eraclide Pontico, allievo di Platone poi avvicinatosi ad Aristotele e autore di ricerche biografico-erudite su diversi poeti (recensione a Pfeiffer, in *RSI* 80 [1968], 380). Non c'è dubbio che le opere di un autore fossero la fonte principale e spesso addirittura unica per la ricostruzione della sua personalità e delle vicende della sua vita: occasionalmente potevano essere sfruttate opere di autori affini e legati per genere letterario o per situazioni storico-sociali, come è il caso dei comici per i tragici o dei lirici. Per ricavare dati biografici bisognava dunque interpretare le parole degli autori e mi pare del tutto ovvio che ciò fosse legato sia al fatto di avere a disposizione agevolmente i testi editi in modo più affidabile sia all'ermeneutica e alla critica letteraria. Arrighetti ci ha messo in evidenza, fra l'altro, come questo procedimento riposasse su idee e orientamenti di pensiero molto antichi nella civiltà greca e come sia stata decisiva l'attività intellettuale di Aristotele e della sua scuola per dare ad esso autorevolezza e importanza di metodo, con ingenti conseguenze. Che di tale metodo si potessero fare usi di livello molto diverso e ricavarne risultati di valore assai disuguale, è un altro problema e non intacca il fatto in sé.

Dopo la relazione che abbiamo ascoltato, mi pare interessante rileggere quanto Pfeiffer dice a proposito di Satiro: «Da quando è stato scoperto un importante frammento della sua *Vita di Euripide*... lettori moderni sono stati qualche volta sorpresi e delusi che Satiro ricavasse le sue deduzioni intorno alla vita e al carattere del suo eroe da passi delle tragedie dello stesso poeta e delle commedie di Aristofane. Ma se pensiamo che Aristarco utilizzò come fonte biografica versi delle poesie di Alcmane scelti arbitrariamente, dobbiamo mostrare comprensione per Satiro» (trad. it. pp. 246 sg., cfr. p. 343). Sembra di cogliere in trasparenza un'opinione del tipo: non c'è da stupirsi se Satiro usava un metodo così debole, lo si può assolvere dal momento che lo faceva anche il grande filologo. Ma Aristarco non cercava certo alla leggera argomenti e toni di facile intrattenimento per un largo pubblico di bocca buona, semplicemente usava un metodo autorevole e ben collaudato, un applicabile in vari modi e con risultati di valore molto diverso. Da tale punto di vista, ripeto, si capisce bene come la

biografia letteraria fosse organicamente legata alle attività esegetico-erudite che presero sviluppo dall'età ellenistica in poi. Dopo Aristotele, Arrighetti ha citato personaggi come Cameleonte, Ermippo, Satiro, Dionigi di Alicarnasso e opere anonime circolanti in età imperiale come la raccolta di biografie di *P.Oxy.* 1800 e il *bios* di Pindaro di *P.Oxy.* 2438. Mi pare da ricordare che Callimaco redasse delle biografie degli autori (per quanto stringate), che erano incluse in un'opera dell'importanza dei *Pinakes*: deve essere stato un bel gruppo di *bioi*, per i quali esercitare con abbondanza la ricerca di elementi biografici con le risorse a disposizione nella Biblioteca di Alessandria.

Arrighetti ha dedicato un cenno relativamente breve a una serie di argomenti, che egli ha trattato ampiamente altrove (si veda soprattutto *Poeti, eruditi e biografi. Momenti della riflessione dei Greci sulla letteratura* [Pisa 1987], Parte II) e che mi permetto di ricordare perché riguardano molto da vicino il nostro tema complessivo. Mi riferisco alle questioni legate ai materiali presenti nei *gene* ritenuti di origine alessandrina e nella cosiddetta 'letteratura-περί', a quanto e in che modo fosse di ascendenza peripatetica e come e perché si fosse conservato. Le direzioni e la prospettiva indicate da F. Leo sono state corrette, nel senso che non si può tracciare una netta linea di separazione fra i due generi di opere e i materiali in esse contenuti, materiali alla cui base sta abbondantemente quel metodo di sfruttamento delle opere degli autori di cui stiamo parlando, con i suoi esiti differenziati. Legata a queste ultime questioni è quella che tocca forse nel modo più organico e centrale i nostri problemi qui, cioè la presenza di elementi e osservazioni biografiche nelle opere esegetiche per eccellenza, cioè gli *hypomnemata*. Il caso della patria di Alcmane, che abbiamo ricordato sopra, è emblematico. *P.Oxy.* 2389, del I sec. d.C., restituisce un frammento di commentario ad Alcmane in cui si discute della patria del poeta sulla base dell'interpretazione di alcuni versi del celebre partenio e in proposito si cita anche Aristarco; il problema è presente anche in *P.Oxy.* 2506, probabilmente un *syggramma* del genere della 'letteratura-περί' (vi si trattava di diversi poeti, almeno Alcmane, Stesicoro, Saffo e Alceo), e doveva essere assai dibattuto se si considera la sua fortuna in fonti erudite più tarde: è un bell'esempio

di come un dato biografico fosse trattato sulla base dell'esegesi di versi dell'autore e avesse diffusione in opere differenti.

I commentari ai poeti lirici offrono facilmente esempi di procedimento biografistico nell'interpretazione dei testi. Le poesie di argomento politico di Alceo sono un caso ovvio per i loro contenuti autobiografici, spiegazioni sulle circostanze, i fatti e i personaggi cui si riferiscono i versi riguardano direttamente le vicende della vita del poeta, si vedano per esempio i frammenti di commentari ad Alceo *P.Oxy.* 2306, 2307, 2733; per Anacreonte si può vedere il commentario *P.Oxy.* 3722. L'esemplificazione può essere arricchita: i frammenti mostrano che spunti biografici tratti da interpretazione di passi dell'autore si trovavano non solo nelle opere della 'letteratura-περί' ma anche negli *hypomnemata* in occasione dell'esegesi dei luoghi opportuni. Anche se i percorsi possono essere stati tortuosi, soprattutto caso per caso assai differenti e con risultati molto disuguali, i materiali provenienti da questi tipi di opere hanno trovato il loro sbocco naturale, anche se molto parziale e ridotto, nelle raccolte scoliografiche (cfr. la relazione di Maehler): un caso significativo ci è offerto dal ricco corpus degli *Scholia vetera* a Pindaro, dove non mancano disquisizioni su fatti della biografia del poeta, soprattutto per quanto riguarda i suoi rapporti con i committenti e con Bacchilide.

Certo la poesia lirica è un genere privilegiato da un simile punto di vista: per questo voglio aggiungere almeno un altro esempio. Nella scoliografia omerica si trovano alcuni luoghi in cui si dice che il poeta si rivela filoelleno, sulla base di indizi più o meno labili e fantasiosi ricavati autoschediasticamente dal testo. Si discuteva molto della patria di Omero: la *Vita* 5 e lo Ps.Plut. *De Hom.* II 2 ci informano che Aristarco e il suo allievo Dionisio Trace ritenevano che Omero fosse ateniese (cfr. anche *Vita* 4). E' interessante trovare ancora Aristarco occupato su un problema così squisitamente biografico, come nel caso della patria di Alcmane, e non possiamo fare a meno di ricordare che anche Aristotele (lo sappiamo sempre dalle *Vite*) aveva indagato sulla patria di Omero. Sulla biografia del più grande e autorevole poeta della Grecia esistevano molte tradizioni fantasiose, che proliferarono e prosperarono con ogni probabilità proprio per la difficoltà di reperire dati dal testo poetico, dato il ben noto anonimato dell'aedo epico.

Eppure anche dai versi omerici qualcosa poteva venir fuori. Pfeiffer forse sbiadisce un poco il caso dello *schol. ad* N 197, dove Aristonico, interpretando una *diplè* e dunque nella genuina linea aristarchea, osserva che l'uso di un duale è legato alla patria del poeta perché è proprio degli Ateniesi: può essere vero che «questo significa piuttosto che l'origine ateniese era nota da altre fonti ed è solo confermata dall'uso del duale» (trad. it. p. 353), ma non elimina il valore della testimonianza. Tanto più che Pfeiffer stesso (*ibid.*) ne evidenzia un interessante contesto, proseguendo subito dopo: «Certamente la lunga lista dei luoghi di nascita nei popolari βίοι di Omero include l'affermazione che egli era ateniese secondo Aristarco e Dionisio Trace. Nel suo commentario a Archiloco, cioè nella letteratura grammaticale seria, Aristarco datò Omero al tempo della migrazione ionica; questi colonizzatori ionici venivano, come dice una versione antica largamente accettata, da Atene. Così non è improbabile che Aristarco faceva qui riferimento non solo al tempo, ma anche alla patria di Omero, cioè Atene. In uno dei βίοι le due cose sono effettivamente congiunte [scil. Ps. Plut. *De Hom.* II 2-3]». Le connessioni biografiche di Omero con Atene, inoltre, sono più numerose (a prescindere naturalmente dalla storia dell'edizione pisistratica): cfr. *Vita Herod.* 28 su alcuni passi dell'*Iliade* e dell'*Odissea*; *ibid.* 34; *Agone* 16.

Non voglio abusare del tempo e dello spazio: mi pare che gli esempi siano sufficienti. Il rapporto fra biografia letteraria e interpretazione dei testi è un punto importante nel quadro dell'attività filologico-erudita.

J. Irigoin: Parmi les vies de poètes, il faudrait établir une distinction entre celles des auteurs archaïques ou classiques, pour lesquelles seule l'œuvre apporte quelques renseignements au biographe, et celles des auteurs hellénistiques, plus proches du rédacteur qui peut avoir accès à d'autres sources.

Les biographies érudites, comme la *Vie d'Euripide* de Satyros ou la *Vie de Pindare* du *P.Oxy.* 2438, ont été recopiées plusieurs siècles après leur rédaction, à en juger par les deux papyrus qui nous les ont transmises. Mais étaient-elles isolées, sur un fragment de rouleau? Ou constituaient-elles de petites collections (Vies de poètes tragiques, ou lyriques, etc.)?

En tout cas, il me paraît assuré que l'établissement d'un choix d'œuvres du même auteur, rendu possible par l'emploi du codex, a eu pour corollaire la présence d'une *Vie* de cet auteur, placée en tête du livre; la relation de l'ensemble avec l'enseignement ne me paraît pas moins assurée. Les manuscrits byzantins offrent la même présentation.

G. Arrighetti: Una distinzione fra la produzione biografica relativa ad autori più antichi, per i quali il materiale utile sarebbe stato reperibile quasi esclusivamente nella loro produzione, e autori ellenistici, più vicini cronologicamente, per cui sarebbe stato possibile l'accesso anche ad altra e più ricca documentazione, presuppone alcuni fatti, e cioè: 1) che l'attività di ricerca e di ricostruzione biografica abbia inizio in epoca ellenistica, il che non è; in epoca ellenistica, tutt'al più, si stabilizzano le forme della biografia come genere letterario, ma, come dimostra Aristofane nelle *Rane*, il metodo di connettere la persona dell'autore con le sue opere era ben noto anche prima; 2) la ricerca e l'utilizzazione, nella biografia ellenistica, di fonti biografiche diverse dalle opere dell'autore presuppone un tipo di ricerca che avesse come fine il raggiungimento della verità, ma questo non sempre accadeva: non è esatto pensare che i biografi si abbandonassero alla fantasia quando non riuscivano a conoscere le verità. Nella biografia così detta peripatetica l'accertamento di quello che noi chiamiamo verità (ma va tenuta presente l'importanza del criterio del verisimile) non pare fosse istituzionalmente la preoccupazione maggiore; i motivi di ciò ho cercato di indicarli nella mia relazione. Ovviamente, non tutta la produzione biografica era caratterizzata da questi tratti. Dionigi di Alicarnasso riguardo agli oratori e l'autore della biografia pindarica di *P.Oxy.* 2438 lo dimostrano chiaramente. Si può pensare, con Leo, che questo tipo di ricerca biografica seria sia stato inaugurato dai filologi alessandrini (Callimaco con i πίνακες? La cosa è verosimile, anche se, credo, indimostrabile).

La *Vita di Euripide* di Satiro e la biografia pindarica di *P.Oxy.* 2438 ci sono state trasmesse in maniera diversa: la prima, come si ricava dalla *subscriptio*, costituiva il sesto libro di una βίων ἀναγραφή contenente anche le vite di Eschilo e Sofocle; il βίος pindarico di Ossirinco ci è giunto su una striscia di papiro, con la semplice

intestazione Πίνδαρος, il che fa pensare che appartenesse ad una serie di brevi biografie, forse raccolte sulla base del genere letterario (?). Come ho detto nella mia relazione questa biografia pindarica ha dei punti di contatto con la *Vita Ambrosiana*; questo fa pensare alla possibilità che, originate forse dall'opera callimachea, queste brevi biografie potessero circolare anche indipendentemente dai testi degli autori (cfr. il caso di *P.Oxy.* 1800) e che, quando si procedette alle scelte scolastiche e ci si preoccupò di accompagnare il testo con i corpora scoliografici, si prepose anche una biografia, magari arricchendola di elementi "peripatetici" per renderla più attraente. Per ciò, la proposta di J. Irigoin di connettere la definitiva assunzione da parte del libro della forma di *codex*, la scelta scolastica dei testi e la collocazione nella biografia all'inizio del libro, come noi la conosciamo, mi trova concorde. Stabilire quando tutto ciò è accaduto costituisce, come si sa, un problema a sé.

N. Richardson: A simply point (perhaps worth repeating, since it is often neglected) is that Pindar (for example) does actually give us some details about himself, his family, ancestry (etc.) in his poems. Hence it is possible to produce serious biographical work such as *P.Oxy.* 2438, as well as legends.

Do you have a view about the possible relationship of Alcidamas' *Mouseion*, Plato's *Republic* (cf. *CQ* 31 [1981], 1-10), and Aristotle's *On Poets* (cf. R. Janko, *CronErc* 21 [1991], 5-64)? I suspect that (if Janko is correct about *On Poets*) one may have the same combination of literary history and biography and more theoretical discussion of the educational and moral value of poetry, in both Alcidamas and Aristotle. If Plato is reacting (as I suggested in *CQ* 1981) to the kind of work represented by Alcidamas' *Mouseion*, perhaps Aristotle's *On Poets* is an early answer to Plato, which reuses some of Alcidamas' material?

G. Arrighetti: Nell'ambito del difficile problema del significato dell'"io" nella lirica pindarica, credo, in linea di massima, che non tutti i riferimenti del poeta alla sua persona siano da intendere in senso letterale: in ciò, sia pure con la dovuta cautela, io credo alla giustezza

della posizione di E.L. Bundy. Ma, ovviamente, questo non valeva per gli esegeti antichi, che, com'è noto, avevano l'atteggiamento opposto. Comunque, una diversità di atteggiamenti nei confronti degli elementi autobiografici (o supposti tali) è ben documentata da una parte dagli scolî e dalle fantasie presenti nelle biografie pindariche di tradizione bizantina, dall'altra dalla biografia di *P.Oxy.* 2438.

Per quanto riguarda la possibile connessione fra Alcidamante, Platone e Aristotele, essa si può fondare, a mio parere, su alcuni elementi verosimili la cui validità mi pare difficilmente contestabile: 1) le ricerche degli ultimi decenni hanno permesso un sostanziale progresso nella conoscenza dell'opera di Alcidamante e del περὶ ποιητῶν aristotelico e, di conseguenza, della loro collocazione storico-culturale; 2) è difficile pensare che Platone non avesse presente anche le riflessioni di Alcidamante sul valore pedagogico della poesia e in particolare di quella omerica. La Sofistica, Aristofane e Platone stesso dimostrano che il dibattito su questo tema era assai acceso. Ciò su cui ho qualche dubbio è che un impegno indirizzato nello stesso senso fosse presente nel dialogo aristotelico. Infine un'ultima considerazione: dopo quanto si è guadagnato nelle nostre conoscenze sull'impegno pedagogico dell'opera di Alcidamante è davvero sconcertante constatare l'impoverimento a cui questa nel corso dei secoli è andata soggetta, secondo quanto testimonia la redazione dell'*Agone* che ci è pervenuta.

H. Maehler: Die Bemerkung des Chamaileon über Aischylos (Fr. 40 a), die G. Arrighetti besprochen hat, erinnert mich an die herrliche Portraitstatue des Anakreon in der Ny Carlsberg Glyptotek in Kopenhagen: "in der trunkenen Bewegung mit dem unordentlich fallenden Mäntelchen äussert sich doch die Würde vornehmer Art und innerster Ergriffenheit"[1]. Wie bei Chamaileon, liegt auch hier die Vorstellung zugrunde, dass der Dichter, der Φέρ' ὕδωρ φέρ' οἶνον ὦ παῖ (*PMG* 396, vgl. *P.Oxy.* 3722 Fr. 15) sang, auch selbst ein grosser Zecher gewesen sein muss. Woher wussten die Maler und Bildhauer, wie die

[1] K. SCHEFOLD, *Die Bildnisse der antiken Dichter, Redner und Denker* (Basel 1943), 64.

alten Dichter (und Philosophen) aussahen? Waren sie nicht im Prinzip in derselben Lage wie die Biographer? Portraits der Klassik und des Hellenismus haben zumindest zwei Komponenten, den Typ (Dichter sind würdevoll und weise, daher alt, in Gedanken versunken, haben oft wirres Haar) und individuelle Züge (Euripides hat einen gramvoll-bitteren Zug um den Mund — offenbar dachte der Künstler an die Misserfolge und das Exil des Dichters). Den individuellen Eigenheiten des Porträtkopfes entsprechen in der Biographie die Anekdoten: weder die einen noch die anderen müssen im realistischen Sinne "stimmen", aber sie müssen passend (εἰκός) sein ("se non è vero, è ben trovato"), sie können also auch wandern.

G. Arrighetti: Il parallelo proposto da H. Maehler è indubbiamente interessante e meriterebbe, da parte mia, ben altra competenza in campo iconografico per essere trattato adeguatamente. L'unico genere di ritrattistica di cui ho qualche conoscenza è quella della scuola epicurea che è stata studiata da B. Frischer (*The Sculpted Word* [Berkeley / Los Angeles / London 1982]). Nel caso degli Epicurei Frischer ha cercato di dimostrare che, nel delinearne i tratti, gli scultori si attenevano al principio di fornire per tutti un'immagine di serenità e, ad un tempo, di serietà che si accompagnasse alle diverse caratteristiche proprie di ognuna delle singole fisionomie.

Nel proporre un parallelismo fra le peculiarità dei singoli ritratti e le caratteristiche che ad ogni personalità erano in qualche modo attribuibili dall'aneddotica sulla base dell'εἰκός, Herwig Maehler coinvolge un criterio che, come ho detto nella mia relazione, fu fondamentale nella ricostruzione storico-letteraria e storica in senso stretto praticata nel Peripato. Rammentiamo che Teofrasto fu l'autore dei *Caratteri*, un'opera che nel principio dell'εἰκός aveva il suo fondamento teorico. Ciò, ovviamente, non significa che la validità di questo principio, reso canonico nella ricerca peripatetica, non sia stata avvertita anche ben prima della seconda metà del quarto secolo.

D.M. Schenkeveld: The idea that a poet's life is reflected in his works and that, therefore, one can use his works in order to write his biography, has its roots in a very old, common belief, as you demon-

strated. My question now is, at what time does this common opinion become a problem? *E.g.* in his *Vitae Sophistarum* Philostratus often has remarks from which we may deduce that he is surprised that the life of the sophist in question is not reflected in his works. I suggest the problem comes up when biographies concern authors who have been alive recently, not those of a long time ago.

G. Arrighetti: Io credo che non sia stato solo un problema di più facile reperimento di dati certi sulla vita degli autori in seguito alla minore lontananza cronologica, altrimenti le notizie sui contrasti fra Callimaco e Apollonio Rodio che M. R. Lefkowitz ha dimostrato essere parto delle fantasie dei biografi e degli storici della letteratura (cfr. *The Lives of the Greek Poets* [London 1981], 117-135) non avrebbero avuto tanta fortuna. Penso che la possibilità di distinguere fra la vita e l'opera degli autori cominci ad affermarsi quando il compito pedagogico del poeta non è più sentito come essenziale, cioè, grosso modo, con la fine di quello che si usa definire il periodo classico della letteratura greca. Questo, ovviamente, non vuol dire che da quel momento la connessione fra la vita e l'opera degli autori rappresentasse un principio di ricostruzione storico-letteraria non più rispettato: il caso di Dionigi di Alicarnasso da una parte e la produzione peripatetica protrattasi fin nel pieno dell'Ellenismo dall'altra lo stanno a dimostrare; ma solo che questa connessione poteva venir rifiutata tutte le volte che particolari motivi potevano suggerirlo (cfr. sotto, nella risposta a C.J. Classen).

R. Tosi: F. Montanari ha giustamente affermato che l'elemento biografico trova spazio anche in altri generi eruditi. Vorrei marginalmente segnalare che esso è spesso presente anche nella paremiografia (cf., p.es., Zenob. vulg. VI 28 etc., VI 38 etc.).

C.J. Classen: Nachdem in der Discussion die Frage gestellt worden ist, woher spätere Gelehrte etwas über das Leben der früheren Autoren wissen konnten, und auf die Bildnisse von Dichtern und Philosophen hingewiesen worden ist, möchte ich daran erinnern, dass Anekdoten gern aufgrund typischer Eigenschaften mit dem Namen eines einzelnen

verbunden werden, und wenn sich die Eigenschaften eines Typus ändern, auch entsprechend die Anekdoten, die mit ihm verbunden werden, andere werden, wie die Überlieferung über Thales ὁ σοφός zeigt (vgl. C.J. Classen, *Ansätze* [Würzburg-Amsterdam 1986], 29-46).

Dionys von Halikarnass kündigt an, er wolle klären, wer die bedeutendsten der alten Redner und Historiker seien und τίνες... ἐγένοντο προαιρέσεις τοῦ τε βίου καὶ τοῦ λόγου... (vedi ms. Arrighetti p. 238-9), also wegen der μίμησις fragt er nach dem Werk, wegen des Werkes nach dem Leben — das erinnert unmittelbar an die etwas gleichzeitige *praefatio* des Livius, der schreibt: *ad illa mihi pro se quisque acriter intendat animum, quae vita qui mores fuerint, per quos viros quibusque artibus... partum et auctum imperium sit*, und dem etwas später den Wert der *cognitio rerum* betont... *inde tibi tuaeque rei publicae quod imitere capias, inde foedum inceptu, foedum exitu quod vites* (9-10).

Sind diese Programme vergleichbar, haben sie ein gemeinsames Vorbild? Kann man die Biographie von Autoren (Dichtern) von der übrigen biographischen Literatur und von der Geschichtsschreibung trennen?

G. Arrighetti: La precisazione di C.J. Classen è importante: soprattutto riguardo a certe figure della cultura greca più evanescenti sarà accaduto che l'aneddotica mutasse con l'evoluzione nel tempo dei tratti di quelle figure. Non solo: poteva addirittura sussistere un'aneddotica composta anche da elementi fra di loro non perfettamente conciliabili. Nel caso di Satiro, per esempio, nella *Biografia di Euripide* si può leggere che il tragico amava vivere una vita di studio appartata, lontano dagli altri (col. 39 IX), e contestualmente si afferma che era un attento osservatore dei costumi e della mentalità del suo tempo (col. 39 VI).

Riguardo alla consonanza fra Dionigi di Alicarnasso e Livio che C.J. Classen ha messo in luce, io non credo, ovviamente, che sia casuale; ricordiamo che anche Dionigi era storico. In generale, poi, va tenuto presente quanto Momigliano (*The Development of Greek Biography*, p. 56 s. = trad. ital. p. 59) ha osservato riguardo alle differenze di fini che distinguevano l'opera degli storici e dei biografi, differenze che,

possiamo aggiungere, erano in grado di condizionare l'uso della documentazione.

D. M. Schenkeveld: May I correct the impression one might get from your reference in note 7, that D.A. Russell, while agreeing with Rosamund Harriot on the point of the popular belief, also implies that it is an intrusion which the more enlightened Greeks rejected? Russell does not imply this idea at all. In fact, R. Harriot seems to stand isolated on this point.

G. Arrighetti: Nella nota 7 io non ho affermato che D.A. Russell condivide l'opinione di R. Harriot che la connessione fra la vita e l'opera di un autore rappresenti l'intrusione di un elemento estraneo nella critica letteraria, ma solo che anche Russell accetta l'idea dell'origine popolare ("folk-tales") di questo elemento. In questa convinzione R. Harriot è tutt'altro che isolata. Forse sarebbe stato più chiaro, da parte mia, precisare non solo i punti di accordo, ma anche le differenze fra le posizioni dei due studiosi, ma il contesto delle mie argomentazioni non mi è sembrato che lo richiedesse.

N. Richardson: The relation between biographies of poets and statesmen may be affected by cases of Greek poets who were also involved in politics: not only Solon but also Alcaeus and others. The case of Sophocles might be interesting in this respect.

A propos of the possible clash between a writer's work and his life, Catullus (16) states the view that you must *not* judge a poet by what he writes: was he the first to make this point so explicitly?

G. Arrighetti: Quello degli autori letterari che avevano svolto attività politica può certamente rappresentare un caso interessante: i biografi avevano a disposizione anche un genere di documentazione diversa. Riguardo a Sofocle, purtroppo, il γένος di tradizione bizantina giunto a noi con la scelta delle tragedie, non offre molte conferme in proposito: si parla della sua attività di stratego e, dalla sua posizione nella cosa pubblica ateniese, si ricava un preciso giudizio riguardo all'attendibilità di certe notizie che circolavano sulla sua posizione

sociale (*parr.* 1 e 8), si rammenta il suo amor di patria (φιλαθήνατος), ma nulla di più. In compenso si fa frequente riferimento alle opinioni degli eruditi peripatetici, in genere per controbatterle. Quindi, almeno nel caso di Sofocle, non abbiamo documentazione sufficiente, mi pare, per comprovare un'ipotesi che di per sé appare del tutto plausibile.

Nel proclamare polemicamente l'incoerenza fra l'opera e il genere di vita nel *Carm.* 16, io non penso che Catullo fosse il primo; le ragioni che permettevano ad un poeta di assumere una posizione del genere si erano date ben prima di Catullo (cfr. sopra, la risposta a D.M. Schenkeveld), anche se non è da escludere che il tono particolarmente provocatorio sia in questo caso peculiare del poeta romano.

C.J. Classen: Die Forderung, dass Leben und Werk(e), das heisst Handlungen, eines einzelnen übereinstimmen sollten, findet sich früh (z.B. bei Platon, *Laches* 188d) und ist Voraussetzung für viele polemische Bemerkungen bei den Rednern.

G. Arrighetti: I casi fatti presenti da C.J. Classen hanno valore come conferma che la discordanza fra la vita e l'opera di un autore, l'incoerenza fra il "dire" e il "fare" costituiva da sempre motivo di scandalo; era un'incoerenza da mettere in luce e, eventualmente, da rimproverare; e il rimprovero era tanto più significativo se diretto ad una persona che pretendeva di impartire insegnamenti, come appunto conferma l'esempio del *Lachete*. E' chiaro che il rilievo assumeva significato ancora maggiore quando poteva esser mosso ad un poeta che, nell'opinione dei Greci, aveva il compito istituzionale di rendere τοὺς ἀνθρώπους ἐν ταῖς πόλεσιν βελτίους (Ar. *Ran.* 1009 s.).

VI

D.M. SCHENKEVELD

SCHOLARSHIP AND GRAMMAR

I

1. In the fourth century B.C. γραμματικός has the general sense of "literate, knowing and skilled in letters or literature" and τέχνη γραμματική that of "the expertise of putting sounds and letters together", whereas γραμματιστής is used to designate "the man who teaches the letters"[1]. About 250 B.C. the Alexandrian scholar Eratosthenes defines γραμματική as "the complete skill in literature" and at the end of the second century Dionysius Thrax formulates it as "the practical study of the normal usages of poets and prose writers"[2]. He distinguishes six parts in this discipline, 'skill in reading, interpretation, explanation of obscure words and historical references, discovery of the

---

[1] Xen. *Mem.* IV 2,20; *Symp.* 4,27; Pl. *Crat.* 431 e-432 a; *Sph.* 253 a.

[2] Eratosthenes: ἕξις παντελὴς ἐν γράμμασι *ap. Schol. ad* D.T. p. 160, 10-11 Hilgard (*GG* I/3). Dionysius, *GG* I/1 p. 5, 2-3 Uhlig, cp. S.E. *M.* I 57 γραμματική ἐστιν ἐμπειρία... τῶν παρὰ τοῖς ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ πολὺ λεγομένων.

origin of words, account of analogy' and 'critical judgment of poems', the noblest part of all the art includes[3]. Several parts look like belonging to linguistics but others do not. Dionysius' definition forms the basis for those of others, who now substitute τέχνη (art, expertise) for Dionysius' ἐμπειρία, thereby stressing the epistemological status of γραμματική rather than its methodological basis[4]. Asclepiades of Myrlea rearranges Dionysius' list into three main parts, the historical, technical and the more specific parts (μέρος ἱστορικόν, τεχνικόν, ἰδιαίτερον, Sextus *M.* I 252-253; 91-94). In the historical part the grammarian deals with *realia* such as persons, geographical data, myths, but also with obscure words; the more specific part is reserved for exegesis, textual criticism and judgment on authenticity or inauthenticity of texts. The technical part, finally, systematically treats letters, word classes, orthography and *hellênismos*, correct Greek, which includes the treatment of analogy. Here we have for the first time an apparently autonomous grammar, at least the technical part can be seen as such. At the end of the first century grammatical theory, not just how to learn writing and reading, is now also a part of the curriculum at school: Dionysius of Halicarnassus speaks about 'learning what is called *grammatikê*' listing as its components lessons on the elements of sound and the syllables, then word classes

---

[3] D.T. 1, cp. S.E. *M.* I 250. Translation of KEMP, 304. Critical judgment concerns matters of authenticity, not literary criticism, as is proven by S.E. *M.* I 93.

[4] SLUITER, 59. Sextus mentions definitions of Ptolemy the Peripatetic (*M.* I 60), Asclepiades of Myrlea (72), Chairis (76) and Demetrius Chlorus (84). Their dates are a matter of conjecture, all four probably belong to the first decades of the first century B.C.

and their accidentia; in the next century Philo Judaeus has a similar list[5].

From this survey it appears that γραμματική is a term denoting a wide range of activities. Taken together these activities would nowadays appear to cover those of the scholar rather than of the linguist, and most scholars are actually inclined to explain ancient *grammatikê* as being scholarship *(filologia)* with *diorthôsis* (textual criticism) and *exêgêsis* as its main domains of activity[6]. But the Greek term φιλολογία and its cognate forms have a wider sense than the modern term 'philology', for the first word indicates 'interest in philosophical-literary discussions or activities of learned men', whereas a learned man, a scholar or someone interested in general education is called φιλόλογος. The latter term, moreover, is not a professional title but functions as an epithet or name[7]. Thus, when discussing ancient grammar in the sense of the study of language (linguistics) in antiquity we are dealing with the technical part of ancient *grammatikê* in the sense of scholarship[8].

Apart from the changes in usage of the word γραμματική and its cognates we noted a definite modification of the contents of this expertise and so it is legitimate to ask how this change has come about and what stages, if any, we can observe. Further questions should be: "Is 'grammar' a product of philology only and what is the role of philosophy, and rhetoric?" In view,

---

[5] Dion. Hal. *Dem.* 52,2, cf. *Comp.* 25; Philo Al. *De congr. erud. gratia* 146-150.

[6] Ax (1991), 277.

[7] R.A. KASTER, *Guardians of Language* (Berkeley 1988), 453. Eratosthenes is the first Greek to call himself φιλόλογος (Suet. *De gramm. et rhet.* 10,3).

[8] Cf. the use of τεχνολογία γραμματική for 'the study of language' in S.E. *M.* I 98 and A.D. *Conj.* p. 213, 10 Schneider (*GG* II/1,1).

however, of the main theme of these Entretiens I shall focus on the contributions made by scholars. I do not intend, therefore, to give a history of the study of language in antiquity, although a new one is sorely needed[9]. It is also evident that in focusing on the achievements of philologists I use those of the philosophers and others as background to the main subject[10]. I have selected for discussion firstly the theory of the parts of speech (part II) and that on *hellênismos* (III). These are central issues and correspond to two types of treatises, τέχναι γραμματικαί and τέχναι περὶ ἑλληνισμοῦ, respectively[11]. In each part of my paper I shall focus on two periods, that between 250 and 150 B.C. when Aristophanes and Aristarchus are active, and the first century B.C. The reasons for this selection will become evident later on[12]. In part IV some words will be said on Apollonius' syntactical theory and its relationship to Stoic studies of syntax.

2. Without any doubt the matter of the *Technê*'s authenticity and that of its authority are crucial in the whole debate on the

---

[9] STEINTHAL and ROBINS, 9-44 may stand as examples of the now outdated older histories, PINBORG and TAYLOR for first attempts at a novel approach.

[10] This distinction is here a practical one and does not imply a supposedly basic difference between philosophical and technical grammar, a difference very much *en vogue* some fifty years ago. See on this subject BLANK, 1-5. Grammarians were also interested in 'philosophical' subjects, see e.g. S.E. *M.* I 142-153.

[11] See Ax (1982), 97-98. For ancient theory on letters and sounds see W. Ax, *Laut, Stimme und Sprache* (Göttingen 1986), and for that on orthography SIEBENBORN.

[12] In order to avoid confusion, from now on I use the words *grammatikê* and *grammatikos* (*-oi*) in the sense of 'scholarship, scholar (philology, philologist)' only.

development of Greek linguistics[13]. For if, at the end of the second century B.C., Dionysius wrote his *Technê* in the form as we now have it or in a slightly but not basically different one, there is every reason to think that already his teacher Aristarchus and his forerunner Aristophanes of Byzantium had taken significant steps in linguistic studies — so much so that the available fragments of their works have very often been looked at from the perspective of the *Technê*. Moreover, what was done after Dionysius would have been no more than 'adding footnotes', i.e. making minor adjustments and corrections to his system (Robins, 36). But if one takes away the *Technê* (§§ 6 ff.) from Dionysius[14], one's views on both the quality and the factuality of language science before and after him will change considerably. Accordingly, some preliminary remarks on this moot point are not out of place. Any discussion of this matter, however, can only be fruitful if the topics of the authenticity and the authority of the work are kept apart, a distinction too often neglected in the debate of the last four decades[15].

The *Technê* did not become an authoritative textbook before about the fifth century A.D. Recent research on the fragments of grammatical papyri from the first century B.C. up till the fourth century A.D. shows that the τέχναι therein included are often divergent from the *Technê* in the number of word classes,

---

[13] The issue of the *Technê*'s authenticity concerns the sections 6 ff. The authenticity of the first section (definition and division of the parts of γραμματική) is guaranteed by being quoted by Sextus (*M.* I 57 and 250); the next three sections develop the first part of *anagnôsis*. The position of § 5 remains an enigma.

[14] DI BENEDETTO is the first to do so in modern times. See KEMP, 307-315 for a history of the debate since.

[15] Already DI BENEDETTO used arguments *ex silentio* as proving *Technê*'s inauthenticity and on this point at least, PFEIFFER, 270 was right in criticizing his reasoning.

treatment of individual parts of speech and that there was no standard text[16]. Other sources provide the same picture. Thus, in his account of the development of theory of parts of speech, Dionysius of Halicarnassus arrives at a total of nine parts and in his analysis of lines of Pindar he sharply distinguishes between ὄνομα and προσηγορία as separate parts[17], whereas if the *Technê* had been authoritative one would expect to see here the number of eight parts and the subordination of *prosêgoria* under *onoma*. Sextus' analysis of *Iliad* A 1 still keeps to the same juxtaposition of these parts of speech (*M.* I 132-133)[18]. Moreover, to Sextus Dionysius Thrax is no more than the man who formulated the first definition of *grammatikê* and its parts. Asclepiades of Myrlea is more important to him and he follows his division of the art[19]. In his extant works Apollonius Dyscolus refers once only to Dionysius Thrax by name (*Pron.* p. 5, 18-9), Trypho (1st cent. B.C.) being much more of an authority to him. All these data prove that the *Technê* can no longer be seen as having had a decisive influence on the rest of Greek linguistic studies and having been the authoritative text for grammar.

As to the other matter, that of the *Technê*'s authenticity, independent sources tell us that Dionysius Thrax separates the proper noun from the appellative, joins the article and the

---

[16] Cf. WOUTERS' study. Wouters will publish new grammatical papyri in a forthcoming volume of *Oxyrynchus Papyri*.

[17] SCHENKEVELD (1983), 67-94.

[18] Cf. 236-239. According to Ammonius (*In int.* p. 13, 19-14, 16 Busse) Alexander of Aphrodisias (2./3. cent. A.D.) thought that under Aristotle's ὄνομα were to be ranged adverbs, pronouns and ἡ παρὰ τοῖς γραμματικοῖς καλουμένη προσηγορία.

[19] The reason why Sextus (2nd half 2nd cent.) bases his attack on the grammarians on a book written two centuries earlier is surprising in itself.

pronoun as a single part of speech and defines the verb as a word signifying the predicate (*Schol. ad* D.T. p. 160, 24-161, 18). These texts probably go back to Apollonius Dyscolus. At any rate, Apollonius' only reference to Dionysius concerns his classification of pronouns as 'deictic articles'[20]. On all these four points the *Technê* gives divergent information. Scholars like Pfeiffer and Erbse have suggested that Dionysius changed his mind or presented these points in different ways in different contexts. But such suppositions are less acceptable from a methodological point of view than the more simple one that the *Technê* §§ 6 ff. is unauthentic and a product of the third century A.D. or later. Henceforth this is my position.

Of course, on this supposition the question now is: "what did Dionysius write?" For from the quotes in Sextus (I 57 and 250) it follows that Dionysius wrote something on the activities of the grammarian. The manner in which Dionysius starts, viz. by giving a definition of *grammatikê* and a distinction of its parts, followed by an explanation of the first part, that on reading, suggests that the continuation after section four[21] was a systematic one as well, and we have no indication that it was not. As to possible contents of his work it is preferable to discuss these in a wider context. For suppositions on this point depend on one's views about the activities of Dionysius' fore-runners.

II

3. It has since long been recognized that Greek and Roman linguistics are based on the distinction of 'parts of speech'. The μέρη λόγου or *partes orationis* are the primary elements around which this grammar is built. It is true, in *artes grammaticae* first

[20] Cf. SCHENKEVELD (1983), 74-76.

[21] Suggestions about section 5 in PFEIFFER, 269 and ERBSE, 247.

comes a treatment of individual, articulated sounds, which in combination produce syllables, and these make words. But the main interest is on the words, how they are to be ordered in word classes and how they are put together to make sentences. The classification by word classes is done by means of various morphological, syntactical and semantic categories and paradigms of associated forms are set up. For these reasons this word based grammar has been called a "word and paradigm model"(Robins, 25).

The distinction of word classes is traditionally seen as a cumulative process: Plato has two classes, ὄνομα and ῥῆμα, to which Aristotle adds σύνδεσμος and ἄρθρον, which number the Stoics increase first to five by differentiating between ὄνομα (proper noun) and προσηγορία (common noun), and later to six, when they split μεσότης (adverb) from the verb. Finally, the Alexandrian scholars, specifically Aristarchus, distinguish between verb and participle (μετοχή), conjunction and preposition (πρόθεσις), between article and pronoun (ἀντωνυμία), but put προσηγορία as a species under the noun and call the adverb ἐπίρρημα. In this way they get eight parts of speech and notwithstanding some endeavours to raise the number to nine, ten or eleven classes this number of eight classes becomes the standard one.

To look at the development of the theory of the parts of speech in this way, or a similar one, is traditional from the first century B.C. onwards[22]. But such a reconstruction neglects

[22] D. H. *Comp.* 2 and *Dem.* 48, who ends with nine parts and has no stage of eight parts; Quint. *Inst.* I 4, 18-21, who ends with eight parts as the established number, though he casually refers to higher numbers. Other surveys, such as *Schol. ad* D.T. p. 515, 19-521, 37, p. 356, 7-358, 9 (printed as one text under the fragments of Apollonius Dyscolus, *GG* II/3 p. 31, 26-36, 24) and Prisc. *Inst.* II 15-17, *GL* II p. 54, 5-55, 3, inform us that the Peripatetics distinguish two classes only and the Stoics five, mention their arguments and refute these

basic differences between the approaches of the various persons and groups to language. Plato's terms *onoma* and *rhêma* have their origin in his interest in dialectic aspects of language. Aristotle avails himself of two kinds of parts. When looking at sentences as bearers of truth/falsity he recognizes only the 'statement-making sentence' (λόγος ἀποφαντικός) as such a bearer. It consists of two μέρη λόγου only, the ὄνομα and the ῥῆμα. They have meaning, and a third category, the σύνδεσμος, is just mentioned. The logician's viewpoint is also evident when forms other than nominative and third person present indicative are called 'falls' (πτώσεις) of the two 'parts of the statement-making sentence' (*Int.* 2-4, 16 a 19 – 17 a 7). But when Aristotle looks at language as expression (λέξις) he distinguishes many μέρη λέξεως, of which some have no meaning (sound, syllable, σύνδεσμος, ἄρθρον), while others do (ὄνομα, ῥῆμα, λόγος). He discusses these 'parts of the expression' in his *Poetics* ch. 20 and uses them in the *Rhetoric,* too. The conclusion is therefore that Aristotle uses the terms μέρος λόγου and μέρος λέξεως in different context and e.g. a ῥῆμα in a *logos* is looked at in a different way from that in the *lexis*.

This distinction is already troubling to Theophrastus, who (fr.683 Fortenbaugh *et alii*) discusses the problem of the status of the σύνδεσμος and the ἄρθρον in relation to the λόγος and this discussion is picked up and continued by Aristotle's commentators of the first century A.D. and later.

The Stoics have a different theory of meaning and of logic and they distinguish five μέρη λόγου, 'parts of the proposition', all of which are meaningful. Later, a sixth part is added to this number. Although first and foremost these distinctions play a role at the level of meaning, their terminology is based on that

---

in order to defend the number of eight parts.

of the wording, the signifiers. They separate ὄνομα (proper name) from προσηγορία (appellative) because they correspond to an ontological difference. Next to ῥῆμα they also have σύνδεσμος and ἄρθρον as meaningful parts. The latter parts include prepositions and conjunctions, articles and pronouns respectively, and according to Apollonius qualifying adjectives, such as προθετικοὶ σύνδεσμοι, show what kind of σύνδεσμος is meant. The adverb is recognized as an independent class (μεσότης). Like Aristotle, Stoics distinguish between λόγος and λέξις, be it differently, and στοιχεῖα λέξεως (elements of the expression) are to them the individual letters (D.L. VII 56-58).

Within their parts of the proposition Stoics distinguish several constant attributes, perhaps called συμβεβηκότα. They develop a refined system of tense and diathesis, case, gender and number. All this is done, as I said above, in the framework of their study of logic and thus we find their theory of the verb in their discussion of meaning. The distinctions made at that level correspond, but not always unequivocally, to those in the physical world of words. Many of their terms and concepts have been taken over and adapted by grammarians and thus have become common stock of our linguistic knowledge[23]. This contribution of the Stoics to the development of ancient grammar was decisive and is rightly recognized in the title of Max Pohlenz' article, "Die Begründung der abendländischen Sprachlehre durch die Stoa"[24].

From our primary source on Stoic logic, the survey of Diocles of Magnesia in Diogenes Laertius VII 49 ff., we learn that they discuss points of grammar both in the *topos* on sound (φωνή) and in that of πράγματα, which distinction correspond to that

---

[23] Cf. FREDE (1978), and D.M. SCHENKEVELD, section 'Grammar' in *Cambridge Hist. of Hellenistic Philosophy* (to be published).

[24] *NGG* 1939, I 3, 6, 151-198 (*Kl. Schr.* I [Hildesheim 1965], 39-86).

of signifiers and signified. We also learn about a τέχνη περὶ φωνῆς written by Diogenes of Babylon (ab. 240-150) but such a treatise does not cover the whole of their logico-grammatical studies as is proven by Dionysius' remark about the contents of Chrysippus' περὶ τῆς συντάξεως τῶν τοῦ λόγου μερῶν (*Comp.* 4).

4. This exposition on the early theory of word classes and accidentia is necessary in order to grasp the dimensions of the work of the Alexandrian scholars before Dionysius Thrax in this field. Unfortunately, what is left of the works, both of Aristophanes of Byzantium (± 257-180 B.C.)[25] and of Aristarchus of Samothrace (± 217-145 B.C.)[26], consists of fragments only; it does not establish unequivocally the contribution of these scholars to linguistic studies. We now know that their literary theory shows a strong influence of that of the Peripatos[27]. Their use of linguistic terms points, however, to Stoic influence and this is what we may expect.

The first concern of these scholars is explaining texts. They do so by means of μετάληψις, substitution and paraphrase, i.e. they put a well known word for a less known word, or for one used in a less known or peculiar way, because their meanings

---

[25] Edited by W. SLATER, Aristophanis Byzantii *Fragmenta*, SGLG 6 (Berlin-New York 1986).

[26] No edition of his fragments exists. The Aristonicus *scholia* on Homer's *Iliad* explain Aristarchus' critical signs (ed. L. FRIEDLÄNDER [Göttingen 1853; repr. Amsterdam 1965]). They and the Didymus scholia (ed. M. SCHMIDT [Leipzig 1854; repr. 1964]) are our main source. New edition of all *scholia vetera* on the *Iliad* by H. ERBSE, 7 vols (Berlin 1969-1988). Supplementary information is given by other authors.

[27] Cf. Roos MEIJERING, *Literary and Rhetorical Theories in Greek Scholia* (Groningen 1987), and the contribution of N.J. Richardson to this volume.

are the same[28]. The remark known to every student, ὁ δέ ἀντὶ τοῦ γάρ (*Schol.* A 200), is a good example of this method, another is that on A 173-175 (ἔμοιγε καὶ ἄλλοι, οἵ κέ με τιμήσουσι), ὅτι περισσὸς ὁ κε σύνδεσμος; ἢ τὸ τιμήσουσιν ἀντὶ τοῦ τιμήσειαν. Such annotations do not betray any concern for trying to generalize one's observations, which is a prerequisite for making a grammar. We find such remarks everywhere in our scholia, and what they show is an awareness on the side of these scholars that Homer's diction is quite different from that of his readers. Often Aristonicus' scholia offer grammatical terms, which points to a knowledge of such terms and their applicability, not yet necessarily to a wider interest. However, the scholia also display a great tendency on the side of scholars to establish the right text of Homer where choices can be made. Then we meet with generalizing observations on Homer's diction, such as ὅτι ἔθος αὐτῷ πληθυντικῶς ἀντὶ τοῦ ἑνικῶς λέγειν or ὅτι οὐ γραπτέον, ὥς τινες, γένηται. Ὁμηρικώτερον γὰρ οὕτως λέγειν, γένωνται τὰ κύματα, ὡς σπάρτα λέλυνται (*Schol.* A 14a; B 397a). These observations concern the poetic plural and the Homeric syntax of neuter plural nouns being combined with plural verb forms, and do more than only explaining the text *ad locum*. Here we detect a beginning of systematization, of making a grammar. This impression is strengthened by Apollonius' remark that Aristarchus called the pronouns λέξεις κατὰ πρόσωπα συζύγους, 'words grouped together according to person' (*Pron.* p. 3, 12-3 [*GG* II/1, 1]; *Synt.* II 15, p. 137, 10 [*GG* II/2]). The context of this remark is unknown and we do not know whether it is a kind of definition nor whether Aristarchus used the term

[28] This method is a kind of translation but, of course, translation from Greek into another language was out of the question. For this method in general see SLUITER, 111-7.

ἀντωνυμία. At any rate, we have traces of a deeper reflection on language and further concern for the technical, theoretical part, but still in the context of exegesis and diorthosis of texts. So far the general picture.

As to the details[29], Aristophanes edited many texts and provided these with critical signs. He is also credited with having put accents in the texts. Next to the scholia on Homer the fragments of his lexicographical studies are a primary source for our subject. From all these and other testimonies Callanan concludes that Aristophanes probably employs the notion of τὸ ἴδιον τῆς προθέσεως (the characteristic property of the preposition) and sees this in the capacity of ἀναστροφή (fr. 382 Sl.). He uses παράγειν (to form by derivation) also for the case of compounds and makes a descriptive rule on the accentuation of comparatives in -ίων. Aristophanes also consciously applies rules of analogy and sets up conditions under which these can work.

A survey of Aristarchus' use of technical terms primarily based on the Aristonicus scholia is given by Ax: Aristarchus uses the names of eight word classes, ὄνομα ῥῆμα, μετοχή, ἄρθρον, ἀντωνυμία, πρόθεσις, μεσότης (not ἐπίρρημα) and σύνδεσμος and treats the appellative as an ὄνομα[30]. His 'definition' of pronouns has been reported above. He calls αὐτός an ἀντωνυμία ἐπιταγματική because it can be added to any orthotonic pronoun (A.D. *Pron.* p.62, 16-7). The later traditional terminology for the accidentia is already present giving us, among other things, the names for the five cases and the three genders of nouns. Among the accidentia of the verb the scholia have only ἀπαρέμφατον, προστακτικόν as the

---

[29] CALLANAN and Ax (1991). General information in PFEIFFER, chh. V and VI.

[30] Προσηγορία is not used in the Stoic sense but only for 'greeting, address'.

names of moods, while the diatheses παθητικόν and ἐνεργητικόν, but not the medium, occur, as do the tenses παρατατικός, μέλλων and the distinction παρατατικῶς ν. συντελικῶς. Aristarchus, too, applies rules of analogy and adds a further condition. Many of the terms mentioned are found in the context of a typically Aristarchean approach, viz. observations on Homeric divergences from ordinary usage. He calls these phenomena σχήματα and discusses them with the help of the categories of ellipse, addition and transposition.

Are these representations, especially those regarding Aristarchus, reliable? Every scholar working on these materials acknowledges that one has to take into account the possibility that technical terms have been introduced by later grammarians, e.g. Aristonicus. Where Aristarchus, to give one example, says on B 242 λωβήσαιο no more than: πρὸς τὸ σχῆμα, ἀντὶ τοῦ ἐλωβήσω ἄν, ἔβλαψας ἢ λωβητὸς ἐγένου, Aristonicus reformulates this thus: A 232 ὅτι τὸ εὐκτικὸν ἀντὶ παρεληλυθότος ὁριστικοῦ τοῦ ἐλωβήσω παρείληπται[31]. Because the adverb is called μεσότης, not ἐπίρρημα, and the terms ἀπαρέμφατον and προστακτικόν sc. ῥῆμα appear instead of the later usual ones ἀπαρέμφατος and προστακτική sc. ἔγκλισις it has been argued that Aristonicus reproduces an older terminology. I grant that the use of μεσότης is the most stringent argument of all for Ax's view that Aristonicus' terminology here represents that of Aristarchus[32]. Moreover, we have in sch. Ω 8 *verba ipsissima* of Aristarchus, quoted by Herodian, τὸ πεῖρε διδάσκει ἡμᾶς καὶ τὴν πείρων μετοχὴν βαρύνειν [...]. εἰ

---

[31] Cf. *Schol.* A 11, 340 with Φ 317 (ἄρθρον); B 576, K 322 with K 321 (ἀντωνυμία) etc.

[32] This meaning not in LSJ. Apart from D.L. VII 57 and the Aristonicus scholia I found this use in Simplicius, *In Cat.* p. 388, 26 Kalbfleisch (*CAG* VIII).

γὰρ περιεσπᾶτο, ἦν ἂν ὁ παρατατικός ἔπειρα. This quote shows Aristarchus using μετοχή as a technical term. But the argument based on the form of the mood terms is not valid because Dionysius of Halicarnassus is still using the neuter forms of moods, though he knows of ἐγκλίσεις[33].

Now, as far as we know, Aristonicus does not profess to reproduce Aristarchus' wording in its original form. But when Apollonius tells us that Aristarchus calls αὐτοῦ an ἀντωνυμία ἐπιταγματική (see above), he suggests, to say the least, that Aristarchus uses this term. The word ἀντωνυμία occurs in the Aristonicus' scholia in *schol.* B 576, K 322, Λ 201 and Ψ 403. But the *scholion* K 204 gives a different picture. It ends thus: τὸ γὰρ αὐτοῦ καὶ αὐτῶν κοινόν ἐστι ἐπίταγμα τῶν τριῶν προσώπων. Aristonicus offers the term ἐπίταγμα twice, once in *schol.* K 204, and once in *schol.* M 350a in the sense of 'order, command'. The sense of 'addition' in connection with words is very rare — it is not in LSJ — and it looks as if Aristonicus preserves an Aristarchean term. At the same time, however, we have in the form of κοινὸν ἐπίταγμα an indication that Aristarchus does not yet use the term ἀντωνυμία. This explanation is also probable in view of the misunderstanding displayed by Apollonius in his survey of names previous scholars have given to this word class (*Pron.* p. 3, 9-5, 19). Therefore, I assume that Aristonicus *sometimes* perpetuates Aristarchus' terminology but is also likely to introduce that of his own time.

I wonder whether we can be sure that Aristarchus deliberately includes the appellative under the ὄνομα, as is done in the *Technê* and as Quintilian (*Inst.* I 4, 20) testifies for Aristarchus, and not just neglects the distinction because there is no need to apply it. A different tradition on this point has it that Trypho

---

[33] See SCHENKEVELD (1983), 83-85.

(first cent. B.C.) puts προσηγορία under ὄνομα (*Schol. ad* D.T. p. 356, 16-21) and we have seen that Dionysius Thrax is said to keep these apart. It may well be that the use of προσηγορία in the sense of 'greeting' in the Aristonicus scholia later led scholars to the conclusion that Aristarchus did what Trypho also did.

5. From this picture of the linguistic work of Aristophanes and Aristarchus one may conclude that they have an impressive apparatus of linguistic distinctions at their disposal, although some doubts remain regarding the provenance of several terms in our sources. For much of the nomenclature they use is of Stoic origin. While these descriptive tools are used primarily in the framework of their philological pursuits, we observe at the same time — and this may even be more important — that they develop this apparatus and thus make a first contribution of philology towards the emancipation of the technical part of their discipline. We do not know of any theoretical work in which they systematize their knowledge. All we know is their grammatical competence[34]. But it would appear that, at least orally, they discuss theoretical aspects of their skill. It is also a plausible hypothesis that they not merely apply what others had thought out but make some contributions of their own. At least, we have no indication at all that the Stoics distinguished, e.g., μετοχή as a separate word class, while μεσότης may also be seen as an Alexandrian invention.

6. The state of linguistics in the first century B.C., although much more elaborate than before, has not yet become fixed. We have already seen that a nine part system of word classes is still present, and that both ὄνομα and προσηγορία continue to be

[34] "Grammatik im Kopf", Ax (1991), 288.

distinguished as separate items[35]. The *accidentia* are called συμβεβηκότα, not yet παρεπόμενα, and the lists vary. Thus Dionysius of Halicarnassus has συστολαί, ἐκτάσεις, ὀξύτητες, βαρύτητες, γένη, πτώσεις, ἀριθμοί, ἐγκλίσεις καὶ τὰ παραπλήσια τούτοις and in the fragments of the first book of Philodemus' *On Poems* συστολή, ἔκτασις and terms for accentuation are regarded as belonging to the συμβεβηκότα. In other words, there is not yet a clear distinction between the *accidentia* of word classes and the πάθη λέξεων. Dionysius even has a separate category of πάθη συλλαβῶν and among the adverbs he mentions a species, ἐπίρρημα τρόπου, a term unique in ancient theory[36]. The system is still fluent. But considerable progress has been made. This also appears from the separation of the τεχνικὸν μέρος from other parts of *grammatikê*, referred to in § 1. We now also hear of titles of treatises, or parts thereof, that focus on particular word classes and other linguistic subjects, e.g. by Trypho[37]. Other signs of further development we shall encounter in part III.

In section 3 I raised an objection against the notion of a simple growth in the number of classes as if there were no different principles involved. Now that the efforts of the scholars have been reviewed we can put these in a better perspective. Aristophanes and Aristarchus are no philosophers and logic is not their concern. They can therefore neglect differences between parts of the proposition and those of expression and conceive of distinctions made there as all being basically on the same level of λέξις, expression. Thus they can take over from

---

[35] This distinction also in later papyri, see WOUTERS, 179-180.

[36] SCHENKEVELD (1983), 81-3. The information on Philodemus was orally given by R. Janko, who is preparing an edition of Philodemus' treatise.

[37] He probably lived ab. 50 B.C. (FEHLING [1979], 489). List of his works is given by C. WENDEL, in *RE* VII A 1 (1939), *s.v.* "Tryphon", 726-744.

the Stoics their parts of the proposition and treat these as μέρη λέξεως in the Aristotelian sense. They now separate preposition from conjunction, pronoun from article, treat the participle as a class of its own and probably do the same for μεσότης. I am not sure about the exact nomenclature they used but think that the distinctions are made.

This process of transforming Stoic categories into grammatical word classes may be seen as a great achievement, or as a failure to understand the Stoic approach. Still it is an important contribution towards linguistic science.

This evaluation is based on the hypothesis that λέξις, 'expression' is the starting-point for the distinctions of the Alexandrians. But the usual term for word classes is μέρη λόγου, one might object, and this fact may be thought to invalidate my supposition. However, Dionysius of Halicarnassus uses indiscriminately μέρος λόγου, μέρη λέξεως, μόρια φράσεως, στοιχεῖα λέξεως and his nomenclature looks *au courant des faits*[38]. Even the famous definition of ἀναλογία, which we shall consider in the next part, συμπλοκὴ λόγων ἀκολούθων ἐν κλίσεσι μερῶν λέξεως (*GL* VI p. 276, 3-4), has μέρη λέξεως, not μέρη λόγου. In the context of this definition Aristophanes and Aristarchus are mentioned[39]. A consequence of my view is to posit that in the next generation, that of Dionysius Thrax, Stoic influence becomes more pronounced. This supposition is supported by the testimonies about his separating προσηγορία from ὄνομα and his view that pronouns are ἄρθρα δεικτικά. It has been suggested by other scholars, indeed, that Apollodorus of Athens, a pupil of both

[38] SCHENKEVELD (1983), 70 and 92-93.

[39] The Aristonicus *scholia* have neither terms.

Aristarchus and Diogenes of Babylon, transferred Stoic linguistic knowledge to Alexandria[40].

After the efforts of Aristophanes and Aristarchus systematization of the material sets in. Dionysius Thrax takes a first step in defining and describing the art of scholarship but genuine systematization of the technical part of *grammatikê* does not come before the next generation. Asclepiades of Myrlea must have been important in this respect, whereas further ordering was undertaken by Trypho. The system of ancient grammar with its parts of sounds, word classes, orthography and *hellênismos* is now complete and ready for further refinement.

III

7. My second topic concerns the theory of ἑλληνισμός. Here again Aristotle leads the way[41]. In *Rhet.* III 5, 1407 a 19 ff. ἑλληνίζειν as the start of a good and lucid style includes both grammatical and stylistic requirements. In *Soph. El.* Aristotle discusses ἑλληνίζειν from the point of view of correctness only. He produces several instances of σολοικισμός in which one 'does not speak Greek' and these have to do with lack of concord. He does not yet differentiate between σολοικίζειν and βαρβαρίζειν. In his rhetorical theory of *virtutes dicendi* Theophrastus separates ἑλληνισμός from σαφήνεια and thus restricts the range of the word to speaking correct Greek. The Stoics take over from Theophrastus his concept of *virtutes* and adapt it. To them ἑλληνισμός is faultless expression in accord-

---

[40] E.g. FREDE (1977), 52.

[41] For earlier views on ὀρθοέπεια see Donatella DI CESARE "Die Geschmeidigkeit der Sprache", in SCHMITTER, ed. (1991), 87-118.

ance with the technical and non-arbitrary usage (συνήθεια)[42]. This avoidance of everyday usage also appears in the definition of βαρβαρισμός as 'expression in conflict with the usage of the Greeks of high repute'. This *vitium* apparently concerns the level of pronunciation, rather than syntactic correctness, where meaning plays a role. The latter is meant in the definition of σολοικισμός: '*logos* which is composed without concord' (D.L. VII 59). In the Stoic system, as we shall see in the next part, the agreement between meanings determines the correct agreement at the level of expression.

In his attack on the *grammatikoi* Sextus spends much attention on their views on ἑλληνισμός (*M.* I 176-240). He distinguishes two kinds of *hellênismos*, one which "stands apart from our common usage (συνήθεια) and seems to proceed in accordance with γραμματικὴ ἀναλογία; the other conforms to the common usage of each of the Greeks and is derived from framing (new) words and from observation in ordinary converse" (I 176). From the sequence to this section it appears that according to Sextus, at least, ἀναλογία is the pivotal notion of the views of the *grammatici* on *hellênismos*. Analogy is defined as "juxtaposition of many similar words" (ὁμοίων πολλῶν ὀνομάτων παράθεσις, 199). A somewhat similar definition is quoted in later works and there it is said that Aristophanes and Aristarchus formulated criteria of analogy[43]. And we remember that 'detailed account of analogy' is one of Dionysius' parts of γραμματική. Let us therefore first look at the use the Alexandrian scholars make of analogy.

---

[42] D.L. VII 59. Cf. C. ATHERTON, "Hand over Fist. The failure of Stoic rhetoric", in *CQ* N.S. 38 (1988), 412-3.

[43] Charisius, *Artis grammaticae libri* V, ed. C. BARWICK (Leipzig 1964), p. 149, 21-150, 2 and *Fragm. Donatiani, GL* VI p. 275, 13-276, 9.

8. Originally the main purpose of the application of the method of analogy is to establish the correct forms of words in literary texts. Then it is employed as an heuristic tool. Afterwards analogy is a criterion for settling disputes about the correctness of forms in actual language. In that case analogy is one of the norms, or the only one, applied within the framework of *hellênismos*[44]. In the former stage one compares a form which is being discussed with one which is established (x ὡς y, bipartite proportion) or in order to establish an unknown form, e.g. the accentuation of a participle in the plural, one takes both another form and this form of the verb and compares these to the same forms of a similar word (ὡς ἔκειρε κείρων, οὕτως ἔπειρε πείρων, quadripartite proportion). The method applies not only to flexion (both inflection and conjugation) but also to derivative forms. An extension of the method is the construction of κανόνες, rules about accentuation, quantity of syllables, flexion of nouns and verbs etc. These rules are connected with the paradigms of declension and conjugation. Later grammarians decide upon the correct form by quoting the rule which applies[45]. Thus there is a simple kind of analogy of comparing individual forms and a more complex one of assigning a controversial form to a κανών. The fundament of this method may well be the idea that language is basically regular and that reason helps to detect this regularity[46] but we cannot deduce this from the *scholia*.

---

[44] FEHLING (1956/1958), 214-270; 48-100 (survey of definitions on pp. 219 and 229), SIEBENBORN, 56-84 with some corrections made by BLANK, 24-27 and SLUITER, 56-61.

[45] SIEBENBORN, 63-67 and CALLANAN, 113-117. An early instance is Sext. Emp. *M.* I 221-224.

[46] Cf. BLANK, 11-12.

As to the details, both Aristophanes and Aristarchus apply the simple kind of analogy.

For Aristophanes one may point to *schol.* O 606, where Herodian refers to Aristophanes' discussion of the correct accent of ταρφεσιν. He puts up two analogies, one based on similarity of nouns βέλος : τάρφος = βέλεσι : τάρφεσι (1) and the other on adjectives: ὀξύς : ταρφύς = ὀξέσι : ταρφέσι (2)[47]. For Aristarchus the *scholion* Ω 8a, quoted above (§ 4), suffices. From the many instances, especially of Aristarchus' application of analogy, it appears that this use primarily concerns matters of accentuation of all kinds of words.

We have a late but trustworthy testimony saying that Aristophanes and Aristarchus put up several conditions of analogy[48]. The presupposition is that superficial similarity in form is not enough to make an acceptable proportion. There are conditions to be fulfilled to get such a proportion. Aristophanes' conditions are similarity in gender, case, ending, number of syllables and accent, to which Aristarchus adds similarity in *figura,* i.e. whether a word is simple or compound. It has been shown from the *scholia* that these conditions are applied by the two Alexandrians and that Aristarchus' addition is still ignored by Aristophanes[49]. It may well be, therefore, that intelligent readers distilled these conditions from the works of the two men but an

---

[47] CALLANAN, 117-119, who, however, constructs a hexapartite proportion. The scholion says: "If ταρφεσι means τοῖς δάσεσιν ['the copses', note the article as a sign of an interpretamentum], then it goes like βέλεσι, but if it is an adjective, then the accent is ταρφέσιν, like in ὀξέσιν". I owe this interpretation to Dr. Sluiter.

[48] *GL* VI p. 275, 13-276, 9, which *Fragmentum Donatiani* is fuller than Charisius p. 149, 22-150, 2 Barw. See BLANK, 26-27 for a discussion of the definitions of analogy given there. These are not by Aristarchus.

[49] SIEBENBORN, 75-78 and CALLANAN, esp. 26-27 and 43-44.

oral instruction, transmitted and put down in writing later on, is also possible.

It has been claimed that the application of the simple kind presupposes an extensive knowledge of paradigms, an elaborate system of declension and conjugation[50]. But especially the conditions of case and number have no point in a fully elaborated theory with κανόνες, as known from later grammatical handbooks[51]. Aristarchus' method of σχήματα (see above section 4) by which he annotates observations of Homeric divergences from ordinary usage implies no more than a deviation, which for this reason must be annotated. In other words, the fragments of Aristophanes and Aristarchus cannot be used as a proof for these Alexandrians already availing themselves of a more or less complete theory of flexion. On the other hand, to deny them any tendency of classifying grammatical items would seem wrong. Aristophanes is known as a great classifier of poetical genres and metres. Long before him Aristotle already ordered related words, like τὰ δίκαια, ὁ δίκαιος, ἡ δικαιοσύνη into σύστοιχα and related these to their *ptôseis,* the adverbs (δικαίως)[52]. A first step towards setting up lists of flexion is, therefore, not improbable or impossible. All this does not yet go to say, however, that the two men ever used their tools or reflected upon these outside the framework of their philological activities. For such an assumption we need other information.

This information cannot be found in *schol.* A 68, where Aristonicus-Aristarchus states that Zenodotus writes ἐκαθέζετο

---

[50] ERBSE, 237-244: "Die Paradigmata für Deklination und Konjugation mussten in allen Einzelheiten bekannt sein" (p. 244). This in reaction to Siebenborn (next note).

[51] SIEBENBORN, 75-78.

[52] *Top.* II 9, 114 a 26-b 5.

instead of κατ' ἄρ' ἔζετο — the statement is problematic and may be explained thus that Zenodotus refers to cases such as ἐκάθευδε (A 611), a reading Aristarchus also rejects[53]. The rest of the scholion is relevant here: οὐκ ἐᾷ δὲ ἑλληνίζειν τὸν Ὅμηρον. ὥσπερ γὰρ οὐδὲ λέγει ἐκατέβαινεν, οὕτως οὐδὲ ἐκαθέζετο[54]. The view that Homer not always wrote faultless Greek is sometimes articulated, e.g. by Zoilus and Chrysippus (*schol.* A 129a). Aristarchus opposes this view and according to Apollonius he thinks that Homer's Greek is exact (παρ' ᾧ τὰ τοῦ Ἑλληνισμοῦ ἠκρίβωται). Accordingly, Aristarchus quotes Homeric forms σφᾶς αὐτούς as proving that the modern one ἑαυτούς is incorrect (A.D. *Pron.* p. 71, 21-29 [*GG* II/1, 1]). These passages only prove that Aristarchus has some interest in correct Greek, like so many other Greeks before him, but nothing more.

However, there is the testimony of Varro (*Ling.* VIII 23 and IX 1) that Aristarchus maintains that ἀναλογία is the norm for correct Greek both in matters of flexion and those of derivation, whereas he is opposed by Crates of Mallos, who views ἀνωμαλία as the leading principle and, therefore, takes the everyday usage (συνήθεια) as the norm of *hellênismos.* According to Varro Greeks and Romans have written many books on this subject but it started from a misunderstanding on the side of Crates, who wrongly extended the range of anomaly in deriva-

---

[53] See on Zenodotus' method of referring to parallel lines, often misunderstood by later commentators as a wish to change the text, H. van THIEL, "Zenodot, Aristarch und andere", in *ZPE* 90 (1992), 1-32.

[54] Cf. *schol.* O 716 ὅτι Ζηνόδοτος γράφει οὐκ ἐμεθίει ὥστε βαρβαρίζειν τὸν Ὅμηρον. No further instances of these and related terms in Aristonicus *scholia.*

tion to flexion[55]. Nowadays some scholars tend to the view that there must have been a discussion between Crates and Aristarchus on the range of everyday usage and analogy, respectively, in deciding what is correct Greek. In this discussion the literary tradition (παράδοσις) must also have played a role, but this aspect is not mentioned. Others, however, deny the very existence of such a discussion[56]. At any rate, we have much reason to distrust Varro's account about the nature, length and extent of the quarrel between analogists and anomalists. At the same time we lack real evidence that Aristarchus and co-philologists of his time used analogy within the framework of a theory of *hellênismos*.

9. In the first century B.C. the subject of what is correct Greek and what not and by which norms one may decide in this matter not only becomes a hot issue but also brings about systematic texts on this subject. Titles of treatises περὶ ἑλληνισμοῦ (-όν) are known from this period onwards[57]. In Asclepiades' classification of the parts of γραμματική the μέρος τεχνικόν consists of the theory περὶ τῶν στοιχείων καὶ τῶν τοῦ λόγου μερῶν, ὀρθογραφίας τε καὶ ἑλληνισμοῦ καὶ τῶν ἀκολούθων. From Asclepiades' wording the connection

---

[55] Varro's use of *declinatio* in a double sense of both flexion (*derivatio naturalis*) and derivation (*declinatio voluntaria*) has been connected with a double sense κλίσις would have for the Stoics. But this double sense is a fiction. See SCHENKEVELD (1990), 297-298.

[56] Ax (1991), 287 and SIEBENBORN, 31 *pro*, BLANK, 1-4 and TAYLOR, 6-8 *contra*.

[57] SIEBENBORN, 32. Add Strabo's reference (XIV 2, 28, p. 663) to αἱ τέχναι περὶ ἑλληνισμοῦ. These *technai* probably are an offshoot of the τέχναι γραμματικαί and offer an opportunity to discuss in greater detail what has been presented in a global way in the τέχναι γραμματικαί. See M. BARATIN, *La naissance de la syntaxe à Rome* (Paris 1989), 347-349.

between *orthographia* and *hellênismos* seems closer than that between sounds and parts of speech, whereas the final words probably refer to notions closely connected with *hellênismos,* like analogy. To speak correct Greek has several faults as its counterparts: βαρβαρισμός, σολοικισμός are terms known from Stoic theory of virtues of speech but their meaning has now changed in so far as *barbarismos* is "a fault in the form of a single word contrary to common usage" and *soloikismos* "a blunder contravening common usage in respect of the whole composition and without concord" (S.E. *M.* I 210). Other sources mention a third fault, which, moreover, fills a gap left by the two other, viz. ἀκυρολογία, "use of a word in its non-proper or wrong sense". This fault is not touched upon by Sextus but as the word already appears in Dionysius of Halicarnassus' work *on Lysias* (c. 4) we may well suppose that the distinction of a third offence against *hellênismos* was made at some time in the first century B.C. or earlier[58].

From Sextus' attack we may deduce the following picture of the theory of *hellênismos* of Asclepiades c.s.: The starting point, the model on which all varieties of the languages of communication are based is the Attic dialect[59]. This appears from the number of times the Attic dialect, an Attic form or word are compared to (one from) another dialect (*M.* I 87, 187, 213, 228). This Attic has evolved into ἡ κοινὴ συνήθεια, the common usage of the educated Greeks, not the vulgar or popular language. Therefore Demetrius Chlorus (first cent. B.C. ?) can define *grammatikê* as "knowledge of the expressions used by the poets and in common usage" (*M.* I 84). This common Greek has to be maintained and should not deteriorate. But questions arise

---

[58] Further data in SIEBENBORN, 35-6.

[59] See in general K. VERSTEEGH, "Latinitas, Hellenismos, 'Arabiyya'", in *Historiographia Linguistica* 13 (1986), 425-448.

about how to decide what is good Greek. One important criterion is analogy, already occurring in Dionysius' list of parts of γραμματική but not yet being placed under ἑλληνισμός. Now it becomes so important that ἀναλογία can serve as an equivalent of ἑλληνισμός (*M.* I 179). Analogy may infringe on the common usage because this contains forms which are unexpected and anomalous (ἀνώμαλος, 236-240). In the context of analogy *grammatikoi* develop general rules, called καθολικὰ θεωρήματα, παραπήγματα or κανόνες (221-227). Having established these they decide the correctness of a disputable form by applying the rule.

Another criterion is etymology (241-247). By this method one explains for what reasons and in what way a word got its original form, how this was changed and thus one detects its true meaning. According to Herodian (*GG* III/2 p. 431, 4-8) Aristarchus derived θίς (beach, shore) from θείνεσθαι (to be struck) or from θέειν (to run) and thought therefore that θείς would be the correct form. Dionysius puts 'discovery of etymology' as the fourth part of γραμματική. This method is now transferred to *hellênismos* but Sextus is not very clear on this point. He virtually states no more than that etymology is another criterion. In view of later developments[60] we may suppose that this method helps to decide in matters of orthography, but in the sections on that subject (169-175) there is no allusion to this tool.

It depends on one's own viewpoint whether one prefers analogically and etymologically correct forms or those in usage or a mix of all three. According to Sextus the grammarians are all defenders of the analogy as the most important criterion (and etymology as the runner up), whereas he defends that common

[60] SIEBENBORN, 140-146, who does not, however, discuss the sections in Sextus.

usage should be the norm. His opinion is related to his own empiricism[61] and he probably exaggerates the position of the *grammatikoi*. For later theory of *hellênismos* lists analogy, (cultivated) common usage and literary authority as the main criteria, whereas Sextus suggests that the *grammatikoi* neglect common usage. He does not mention literary authority (παράδοσις) as a third criterion, whereas e.g. already Varro has it (*auctoritas*)[62], and also another one, διάλεκτος, seems absent. The closest he comes to this criterion is in §§ 228-230 when he has *grammatikoi* speaking on the multitude of συνήθειαι and differences between Old and Modern Attic, urban and rural Attic. But section 59 proves that such observations serve the *diorthôsis* of texts.

Sextus discusses correct Greek in the case of individual words and forms and is practically silent about correct syntax. He has but a few remarks on the fault against proper syntax, σολοικισμός (209-216). For this reason scholars rightly suggest that the treatises on *hellenism* are mainly concerned with morphology, not also with syntax[63].

---

[61] Cf. Françoise DESBORDES, "Le scepticisme et les 'arts libéraux'", in A.-J. VOELKE (ed.), *Le scepticisme antique*, Cahiers de la Revue de théologie et de philosophie 15 (Genève-Lausanne-Neuchâtel 1990), 167-179. A good indication is Sextus' frequent use of παρατήρησις.

[62] M.T. Varronis *De lingua Latina quae supersunt*, rec. G. GOETZ et Fr. SCHOELL (Leipzig 1910), p. 230, 9 ff. Sextus, *M.* I 186 and 188 discusses the possibility that grammarians base their idea of good Greek on the usage of one person. Pindarion (§ 201) seems to have propagated Homeric usage as the best criterion. SIEBENBORN, 54 equates the 'usage of one person' to the Latin *auctoritas* but also admits that it is not a criterium. His statement (149) "Sextus polemisiert [...] eingehend gegen Analogie, Etymologie und Paradosis" goes too far.

[63] Cf. A. D. *Synt.* I 60, p. 51, 7-12 Uhlig (*GG* II/2).

When comparing these data with what we know about later criteria of *hellênismos* (and *latinitas*) we get the impression that in the beginning of the first century B.C. the theory of *hellênismos* has not yet developed into the full-blown theory we find later. There is not yet a clear division between criteria of hellenism and those of orthography. From other sources we may infer that in the course of the century Trypho reorganizes the theory of *hellênismos* and orthography and distinguishes more sharply between the two parts[64], but we must also say that Asclepiades c.s. cleared the ground to a great extent.

10. In these representations of two doctrines, those on parts of speech and *hellênismos*, the position of Dionysius Thrax has been left open. At the end of my discussion of the contributions of scholars to language science I can now come back to this subject. As has been said before (see § 2), both Dionysius' definition and what immediately follows look like an endeavour at systematization. Accordingly, one must suppose that in his *Parangelmata*[65] Dionysius starts from this point. He may have known Stoic τέχναι περὶ φωνῆς but the disposition at the beginning does not make us suppose that he took over their structure[66]. I suggest, therefore, that the initial disposition of the parts is continued in the structure of the whole work.

We know that Dionysius speaks about appellatives and proper nouns, deictic articles and the verb (§ 2). Under which part of *grammatikê* could he have discussed these items? The best place is the second one, ἐξήγησις κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας

---

[64] SIEBENBORN, 161-163 and FEHLING (1979), 489.

[65] Sextus' wording (*M.* I 57) ἐν τοῖς παραγγέλμασι may be taken as referring to a title like Παραγγέλματα γραμματικά, *Grammatical Precepts*. I adopt this title for convenience's sake.

[66] See SCHENKEVELD (1990a) for the structure of the Stoic τέχνη.

ποιητικοὺς τρόπους, "interpretation taking note of the poetic expressions in the text" (*GG* I/1 p.5, 5). I have shown elsewhere that by ποιητικοὶ τρόποι are not meant the 'tropes' but 'poetic usage' *tout court*[67]. We have a good parallel in Aristotle's *Poetics* 19-21 (1456 a 33 ff.) for a theoretical treatment of linguistic notions as an introduction to a discussion of poetical diction: Aristotle successively examines *lexis* as to its forms (command, prayer etc.), composition (simple or compound), parts (see § 3), kinds (word used in its proper sense, metaphor etc.), gender and ending. After this examination he goes on and reviews their uses in poetic texts. My suggestion is that in order to make clear what interpretation according to poetic usage is about, Dionysius begins by stating what poetic usage is, and in order to explain this notion introduces a whole set of linguistic notions. At this place he can give something of a grammar. Later on when dealing with etymology and analogy he is able to use terms already explained in the second part.

This supposition is in agreement with the development of the philological approach of texts and with that of linguistic study. For it firmly keeps the linguistic approach within the domain of philological interpretation and does not yet set it apart as the technical part of philology.

We may have a parallel to this strategy of Dionysius in the *P. Hamb.* 128. This papyrus dates from the second century B.C. and what we have of it is similar to *Poetics* 21, 1457 b 1-1458 a 7. The text has been ascribed to Theophrastus' Περὶ λέξεως but this ascription is wrong[68]. It may be an *ars poetica* but could also be a parallel to Dionysius' *Parangelmata.*

---

[67] SCHENKEVELD (1991), 153-156.

[68] Cf. D.M. SCHENKEVELD, "Pap. Hamburg 128: A Hellenistic Ars Poetica", in *ZPE* 97 (1993), 67-80.

IV

11. The final part of this paper concerns the study of syntax. This part of ancient linguistics is best known from the works of Apollonius Dyscolus (second cent. A.D.) and so we definitely enter the Roman period.

Modern syntax starts from phrases and sentence as the basic unit and then analyses the grammatical functions of its parts in relation to one another and those of the phrases, especially their coordination or subordination. When Apollonius, however, discusses σύνταξις he means the combination of the parts of speech into the creation of the independent sentence and their place therein and he treats phrases coupled by conjunctions as being on the same level[69]. His work called Περὶ συντάξεως is not a systematic account of all possible constructions of the parts of speech but provides a system to deal with selected problems regarding disputed or disputable syntactical constructions, whether they occur in poetry or in everyday usage — in this respect he moves away from his philological predecessors and contributes to the emancipation of grammar. — The constructions in question are disputed for they do not conform to prose syntax or ordinary language. More importantly, many constructions in poetry as well as common usage often do not conform to regular or rational syntax either. Often they are so common they escape notice, and it is the function of Syntax to state the basic rules in order that deviations from the rule may be detected and understood. At the core of all of Apollonius' discussions of language is the idea that there is a rational correctness and orderliness of language on all levels but it is susceptible to corruption. Correctness (καταλληλότης) is first

---

[69] BLANK, chh. III and IV. Cf. D. DONNET, "La place de la syntaxe dans les traités de grammaire grecque", in *AC* 36 (1967), 22-48.

and foremost regularity in meaning. At this level corruption does not take place, it only does so in the expressions and their combinations. Apollonius, therefore, strictly differentiates between the outer, visible forms (φωνή) and the intelligibles (ἔννοια, νοητά, σημαινόμενα, δηλούμενα).

This semantic approach of syntax is a consequence of the Stoic theory of meaning and though this point has not been stressed in the foregoing parts of my paper[70], it may be said that "as soon as the level of the single word is left behind, it is the meaning — not just the structure — that is central"[71]. Notwithstanding these Stoic origins the grammarians discuss syntactic matters in their own way. They take over from the Stoa many notions and terms but adapt these, or even use them in a completely un-stoic sense. Moreover, the grammarians' concern is no longer the Stoic proposition, but any complete, well-constructed sentence. Thus we have another example of the contribution of scholars to the emancipation of grammar.

However, this picture obscures the rarity of syntactical studies before Apollonius. It looks as if the Stoic concern for syntax was reserved for studies of logic only and that grammarians saw no reason to spend much thought on syntax. We have some treatises dealing with σολοικισμός but they are of a later date. Very interesting is Dionysius' discussion of Thucydides' many faults against syntax, which he reluctantly excuses as σχήματα σολοικοφανῆ, and a parallel we have in Quintilian's distinction of *figurae grammaticae*[72]. In other words, syntactical items are discussed in the context of rhetoric and criticism, and rhetor-

---

[70] The nature of the sources made almost exclusive attention to morphology necessary.

[71] SLUITER, 2.

[72] *Th., Amm. II*; Quint. *Inst.* IX 3, 2 ff.

icians apparently have no need of syntactical theory. Apparently Apollonius is the first to make a systematic study of syntax.

I will illustrate my conclusion on the scholarly contribution to an autonomous grammar by discussing Apollonius' treatment of the phrase τὰ γύναια λέγει as an example of an irregular construction, which, however, has gone unnoticed as such by laymen[73].

Book III 1-3 opens with a general section on correct construction (κατάλληλον) and its opposite (ἀκατάλληλον or σολοικισμός). Apollonius discusses many cases, the last ones concerning συνέμπτωσις, coincidence of forms. This phenomenon occurs whenever one form expresses two or more conceptions or more than one combination of lexical and grammatical meaning of the same conception[74]. Apollonius says that "words which coincide in gender [...] or any of the accidents demanding congruence in the word-forms [these are homophones, DMS], will avoid the fault of irregularity."[75] Avoidance is possible by combining the homophone form with a proper other form into a regular construction. Another possibility lies in the proven presence of a σχῆμα in a (poetic) dialect, which for this reason has authority[76]. At p. 315, 13-15 he ends this general treatment by examples and then, as an apparent after-thought, comes the passage on λέγει τὰ γύναια, the case of the irregular construction of a neuter plural governing a singular verb. Here he wishes to prove why the construction is irregular and then to explain why it does not strike one as such.

---

[73] *Synt.* III 50-53, pp. 315, 16-319, 2. My interpretation is somewhat different from those of BLANK, 46-47 and F.W. HOUSEHOLDER in his translation (Amsterdam 1981).

[74] SLUITER, 125-129.

[75] *Synt.* III 27, p. 292, 17-293, 1.

[76] *Synt.* III 27, p. 292, 17 ff. and the examples in §§ 27-34.

He puts the problem as follows: "One ought not, here, to ignore the question why in the case of masculine or feminine plurals the irregularity (τὸ ἀκατάλληλον) becomes evident when these are combined with the singular (of a verb), if we say *οἱ ἄνδρες λέγει, *αἱ γυναῖκες λέγει, but not in the neuter form, even when the meaning is the same, the form alone having been altered, if we say τὰ γύναια λέγει". Apollonius does not avail himself of the notions 'subject', 'predicate' and 'government'[77] and his wording is somewhat longwinded, but his meaning is clear. In his usual way he first mentions a quasi-solution in order to dismiss it: if it were a matter of a poetic licence as in the *schema Pindaricum*, it would be justified by tradition. But such a construction is conspicuous and this construction is not, and we need a rational answer as to why this construction escapes notice as being irregular. (The duty of the syntactician is clear!) The difference between the two plainly faulty expressions and the one under discussion is one of gender (masc.-fem. v. neuter) but this does not explain the fact that neuter plurals are apt to combine with verb singulars. For verbs, like any other word that is not inflected for case, do not distinguish between various genders. Apollonius explains his meaning by referring to adverbs and conjunctions, which are compatible with other parts of speech irrespective of their number and gender. Similarly, verbs do not distinguish for gender, though they do for number and person etc., and, accordingly, verbs do not have to recognize neuters (as their accompanying forms) by a different form from when they are combined with masculine or feminine words. So the question

[77] For a possible explanation see M. BARATIN, "Sur l'absence de l'expression des notions de sujet et de prédicat dans la terminologie grammaticale antique", in J. COLLART (*et al.*), *Varron, grammaire antique et stylistique latine* (Paris 1978), 205-209.

still stands: "Why do we say λέγουσιν οἱ ἄνθρωποι and λέγει τὰ παιδία?" (Apollonius silently changes the word order because in the sequel he has to work with the ambiguous expression γράφει τὰ παιδία, 'the children are writing' and 'he is painting the children'). Verbs also show number (παρεμφαίνει), (it is one of their accidentia), and, consequently, plural forms should correspond to plural neuters. Therefore, the Homeric phrase σπάρτα λέλυνται is more regular (ἀναλογικώτερον) than the other phrase in the same line (B 135) δοῦρα σέσηπεν). (So the conclusion must be that γράφει τὰ παιδία is an irregular construction). This can also be proved by comparing verbal constructions in the first and second persons: it is correct (ὑγιές) to say φιλοπονοῦμεν παιδία ὄντα but not φιλοπονῶ παιδία ὄντα. One should therefore admit that the phrase φιλοπονεῖ παιδία ὄντα ("they work hard, being children") is incorrect. Sound reasoning proves the irregularity. Now comes the explanation why the irregularity has been accepted in common usage. The reason looks to Apollonius to be lying in the homophony of the nominative and accusative plurals in the neuter gender. He proves his point by contrasting the faulty phrase *οἱ ἄνδρες γράφει with the correct one ἄνδρας γράφει. Difference in case forms is, however, absent from nominative and accusative plural neuters, although γράφει τὰ παιδία is more natural (φυσικώτερον) if the accusative is meant. For this reason the irregularity has gone unnoticed.

In this passage Apollonius exhibits his adherence to the philosophical origins of his semantico-syntactic theory. The whole concept of καταλληλότης or ἀναλογία is taken over from the Stoa and its semantic level is present everywhere. The use of παρεμφαίνειν (to show an additional meaning) and other terms is Stoic too. Also his remark on the greater naturalness of the phrase γράφει τὰ παιδία with the neuter plural in the accusative smacks after Stoic views, and Apollonius has even

changed the word order. For it is natural and regular that in the case of transitive verbs the word order is verb-noun. But here is one more case where the natural word order has been corrupted. Despite its being irregular Apollonius accepts this case. His task is not to purify the language, he wishes us to be aware of the reasons for cases of irregularity.

At the same time this passage also demonstrates Apollonius' own position as to the criteria of correct Greek (ἑλληνισμός in a wide sense): he takes into account the possibility that the construction under discussion is an instance of poetic usage. This means that the authority of the literary tradition (παράδοσις) may justify it. Another criterium is daily usage and the final one is reason (λόγος). We see, therefore, how Apollonius transfers the three traditional criteria of correct Greek from morphology to syntax.

BIBLIOGRAPHY

AX, W.
1982 "Aristarch und die Grammatik", in *Glotta* 60, 96-109.

AX, W.
1991 "Sprache als Gegenstand der alexandrinischen und pergamenischen Philologie", in SCHMITTER (1991), 275-301.

BLANK, D.
1982 *Ancient Philosophy and Grammar. The Syntax of Apollonius Dyscolus*, Chico, Cal.

CALLANAN, C.K.
1987 *Die Sprachbeschreibung bei Aristophanes von Byzanz*, Göttingen.

DI BENEDETTO, V.
1958-1959 "Dionisio Trace e la Techne a lui attributa", in *ASNP* 27, 169-210; 28, 87-118.

ERBSE, H.
1980 "Zur normativen Grammatik der Alexandriner", in *Glotta* 58, 236-258.

FEHLING, D.
1956 & 1958 "Varro und die grammatische Lehre von der Analogie und der Flexion. I", in *Glotta* 35, 214-270; "...II", in *Glotta* 36, 48-100.

FEHLING, D.
1979 Rev. Siebenborn, in *Gnomon* 51, 488-490.

FREDE, M.
1977 "The origins of traditional grammar", in R.E. BUTTS & J. HINTIKKA (eds.), *Historical and Philosophical Dimensions of Logic. Methodology and Philosophy of Science* (Dordrecht), 51-79.

FREDE, M.
1978 "Principles of Stoic Grammar", in J.M. RIST (ed.), *The Stoics* (Berkeley), 27-75.

HOVDHAUGEN, E.
1982 *Foundations of Western Linguistics,* Oslo.

KEMP, A.
1991 "The emergence of autonomous Greek grammar", in SCHMITTER (ed.), 302-333.

PFEIFFER, R.
1968 *History of Classical Scholarship from the Beginnings to the End of the Hellenistic Age,* Oxford.

PINBORG, J.
1975 "Classical Antiquity: Greece", in T.A. SEBEOK (ed.), *Current Trends in Linguistics* 13:1: Historiography of Linguistics (The Hague-Paris), 69-126.

ROBINS, R.H.
1979 *A Short History of Linguistics,* 2nd ed., London.

SCHENKEVELD, D.M.
1983 "Linguistic theories in the rhetorical works of Dionysius of Halicarnassus", in *Glotta* 61, 67-94.

SCHENKEVELD, D.M.
1990a "Studies in the history of ancient linguistics III: The Stoic ΤΕΧΝΗ ΠΕΡΙ ΦΩΝΗΣ", in *Mnemosyne* S. IV, 43, 86-108.

SCHENKEVELD, D.M.
1990b "Studies in the history of ancient linguistics IV: Developments in the study of ancient linguistics", in *Mnemosyne* S. IV, 43, 289-306.

SCHENKEVELD, D.M.
1991 "Figures and tropes. A border-case between grammar and rhetoric", in G. UEDING (ed.), *Rhetorik zwischen den Wissenschaften* (Tübingen), 149-157.

SCHMITTER, P. (ed.)
1991 *Geschichte der Sprachtheorie*, II: *Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Tübingen.

SIEBENBORN, E.
1976 *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien*, Stud. zur ant. Philos. 5, Amsterdam.

SLUITER, Ineke
1990 *Ancient Grammar in Context. Contributions to the study of ancient linguistic thought*, Amsterdam.

STEINTHAL, H.
1890-1891 *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern mit besonderer Rücksicht auf die Logik*, 2nd ed., 2 vols., Berlin.

TAYLOR, D.J.
1986 "Rethinking the history of language science in Antiquity", in D.J. TAYLOR (ed.), *The History of Linguistics in the Classical Period*, Amsterdam (= *Hist. Ling.* 13, 1986, fasc. 2-3).

WOUTERS, A.
1979 *The Grammatical Papyri from Graeco-Roman Egypt. Contributions to the study of the 'ars grammatica' in Antiquity*, Verh. Kon. Ac. Wet. België, Kl. Lett. Jaarg. 41, Nr 92, Brussel.

DISCUSSION

F. Montanari: Quando si affronta il tema della grammatica in età ellenistica, non si può fare a meno di scontrarsi con il problema della *Techne grammatikè* attribuita a Dionisio Trace. Schenkeveld ha focalizzato due argomenti fondamentali nella storia della grammatica, vale a dire le parti del discorso e lo *hellenismos*; e poi ha scelto per la sua trattazione due periodi, da una parte quello dell'attività di Aristofane di Bisanzio e di Aristarco, dall'altra il I sec. a.C., una scelta che potrebbe anche essere definita: prima e dopo Dionisio Trace.

A proposito di Aristofane di Bisanzio e di Aristarco, Schenkeveld ci ha fatto vedere in modo molto preciso due cose: essi avevano già compiuto una quantità assai rilevante di osservazioni tecnicamente grammaticali e avevano già un considerevole apparato di distinzioni linguistiche; queste osservazioni erano strettamente connesse con la loro attività di interpreti dei testi, erano funzionali ad essa e nello stesso tempo promuovevano un processo di emancipazione della parte tecnica della loro disciplina in senso globale, cioè della *grammatikè* intesa come *empeiria* delle opere di poeti e prosatori, secondo la definizione (sicuramente autentica, cfr. sotto) di Dionisio Trace. Inoltre è molto importante aver mostrato bene che i primi sviluppi di questi interessi in ambito alessandrino si riallacciano da una parte all'insegnamento di Aristotele e dall'altra all'influsso stoico. Sono tre punti che si integrano precisamente e organicamente ai temi che stiamo discutendo in questi giorni.

Per quanto riguarda la *Techne grammatikè* attribuita a Dionisio Trace, la questione della sua autenticità è naturalmente centrale, ma io mi sono sempre posto anche un altro problema, o meglio lo stesso

problema da un altro punto di vista: i §§ 1-4 della *Techne* sono garantiti come autentici dalla citazione di Sesto Empirico e nessuno ha mai dubitato della loro genuinità. Se il resto che segue è falso (cfr. F. Montanari, "L'erudizione, la filologia e la grammatica", in *Lo spazio letterario della Grecia antica*, vol. I, tomo 2 [Roma 1993], 255 sgg.) e soltanto questa parte iniziale è autentica, cosa aveva veramente scritto Dionisio Trace? E' chiaro che uno studioso non ottuso difficilmente potrà pensare di raggiungere delle certezze a questo proposito: pur restando con un grande dubbio, mi pare che allo stato attuale la soluzione proposta da Schenkeveld sia la più probabile e la più ragionevole. E mi pare molto opportuno sottolineare che la questione dell'autenticità e dell'influenza/autorità raggiunta dal manuale non sono la stessa cosa (altrimenti si rischia di usare argomenti *ex silentio*).

Riusciamo così a vedere in modo soddisfacente almeno alcune linee di sviluppo della grammatica fra Aristotele e il I sec. a.C., linee che riguardano in particolare — come dicevamo — le parti del discorso e il concetto di *hellenismos* in connessione con quello di analogia, dunque aspetti centrali della dottrina grammaticale; vediamo in sostanza il percorso che ha portato gli aspetti tecnicamente grammaticali della riflessione sulla lingua a costituirsi come scienza autonoma. In questo cammino Dionisio Trace compì un passo importante, dopo le premesse assai validamente poste da Aristofane di Bisanzio e Aristarco: poi la vera sistemazione della grammatica come *techne* cominciò a essere fatta a partire dalla generazione dopo di lui. Mi pare di grande rilevanza — e nel contesto dei nostri *Entretiens* non bisogna trascurare di ricordarlo — che questo cammino appare costantemente intrecciato con la filologia in senso stretto, con l'analisi dei testi letterari, con l'attività esegetica: gli argomenti e gli esempi portati sono illuminanti e non mi pare necessario dire di più.

Il terzo argomento di Schenkeveld è quello della sintassi, e ovviamente della sintassi di Apollonio Discolo. Mi pare assai probabile che osservazioni sulla sintassi ci siano state prima di Apollonio, ma egli conserva il fascino e l'importanza di aver scritto il primo trattato sistematico di sintassi che ci sia pervenuto (senza dimenticare il fatto che la sintassi sarà assai poco trattata in seguito per molto tempo). Con la sintassi il quadro della grammatica come scienza è completo nelle

sue parti, il pensiero grammaticale ha raggiunto il suo pieno sviluppo: seguirà il grande e globale lavoro di Erodiano, vero punto d'arrivo della disciplina. E' forse il caso più evidente in cui la formazione degli elementi essenziali di una scienza si comprendono soltanto se si tiene conto con uno sguardo unitario almeno del periodo che va da Aristotele al II sec. d.C.

D.M. Schenkeveld: Thank you for agreeing with the main points of my argument, especially that on the linguistic component of Dionysius' *Parangelmata*.

N. Richardson: You mention (p. 292) the *Hamburg papyrus* 128 of the second century B.C. which is closely similar to part of *Poetics* chapter 21. What light (if any) does this shed on knowledge of the *Poetics* in the Hellenistic period?

D.M. Schenkeveld: The *PHamb.* 128 closely follows the list of kinds of words in *Poet.* ch. 21 but I hesitate to conclude from this fact that the *Poetics* were known in the second cent. B.C. The Aristotelian list could easily be taken out of its context and used separately.

J. Irigoin: L'exposé de D.M. Schenkeveld, très riche et de caractère technique, ne laisse guère de prise à la critique surtout de la part de qui n'est pas spécialiste de l'histoire de la grammaire dans l'Antiquité.

A sa remarque sur l'absence de traces de traités de syntaxe antérieurs à Apollonios Dyscole, j'ajouterai que l'œuvre de ce dernier auteur ne nous est connue que par un manuscrit du X^{e} siècle conservé à Paris. Il y a quelques décennies, un palimpseste de Vienne nous a rendu quelques pages de la Καθολικὴ προσῳδία d'Hérodien, transcrites au X^{e} siècle et inconnues par ailleurs. Ces deux exemples nous aident à mieux comprendre les aléas de la transmission.

Ma seconde remarque portera justement sur un problème de tradition. Ce qui a été dit de la *Techne* de Denys le Thrace me laisse un peu perplexe. Si, à partir du § 6, on a affaire à une addition du III^{e} siècle ou même un peu plus tardive, peut-on admettre que les § 1-5, si courts, n'aient pas subi de retouches au moment où l'ensemble a été

constitué? Il faut rappeler en outre que la tradition de Denys est représentée exclusivement aux X^e^ et XI^e^ siècles par des manuscrits copiés en Italie du Sud, et non dans l'empire byzantin.

Un dernier point, en relation avec ce qui a été dit hier de la connaissance des dialectes à Alexandrie. La συνήθεια, norme de l'*hellenismos* pour Cratès de Mallos, est-elle différente de la κοινὴ συνήθεια mentionnée un peu plus loin à propos d'Asclépiade de Myrléa? Il semble bien s'agir dans les deux cas de la langue courante des gens cultivés.

D.M. Schenkeveld: Your observations on "les aléas de la transmission" may be easily extended to other texts of Apollonius and those of his predecessors Fr. Montanari mentioned at the beginning of this discussion. Trypho, to take one instance, discusses many syntactical problems and he, like others, probably do so in the same "stoicizing" way Apollonius does. I cannot imagine that after an interval of several centuries Apollonius is the first to use Stoic syntax (see also D. Blank, in *ANRW* II 34 [1993], 713). Moreover, Stoic syntactic terms such as καταλληλότης and ἀκολουθία are found in the works of Dionysius of Halicarnassus, Sextus etc.

I do not know of any comparable case of a part of a genuine text coupled with a spurious one as is done in the *Techne* (The introductory letter to Alexander in the *Rhet. ad Al.* of Anaximenes is not a real parallel). We are in the dark about the process of production of the *Techne*.

Indeed, in both cases ἡ κοινὴ συνήθεια is speech of educated Greeks. One may compare the Stoic definitions of ἑλληνισμός and βαρβαρισμός (D.L. VII 59, see my section 7) and S.E. *M.* I 235 ἀστειοτέρα καὶ φιλολόγος συνήθεια.

R. Tosi: Sono d'accordo con Lei per quanto riguarda l'impostazione del problema dell' analogia presso gli Alessandrini, e in particolare sulla divisione in due momenti, uno descrittivo ed uno prescrittivo (anche la mia impostazione della questione della nascita della lessicografia presupponeva che materiale alessandrino passasse attraverso una nuova fase, tipica dell' atticismo). Premesso questo, le

chiedo: l'analogia come principio solo a livello morfologico, o anche a quello lessicale? E se lo è anche sul piano lessicale, in che misura lo può essere?

In quale preciso momento Lei pensa che si verifichi il processo di trasformazione delle categorie stoichi in classi di parole?

D.A. Schenkeveld: Thank you very much for your intervention. As to your question about the analogy, I think, but I may be wrong, that in the early stage analogy was applied on the morphological level only and might be applied to lexicographical items in so far as derivations are concerned.

I would like to know the answer to this question but our data are insufficient. Zeno and Chrysippus use grammatical terminology, which, I think, became known to Aristophanes and Aristarchus. Diogenes of Babylon is to us, at least, the codifier of the Stoic τέχνη περὶ φωνῆς and knowledge of his book will have reached Alexandria through Apollodorus as I have said.

VII

CARL JOACHIM CLASSEN

RHETORIK UND LITERARKRITIK

Das Thema, das mir im Rahmen dieses Colloquiums gestellt worden ist, lautet «La retorica e la critica letteraria», oder «L'evoluzione del pensiero retorico e critico letterario», d.h. wenn ich recht sehe, «Die Entwicklung der Rhetorik und der Literarkritik in hellenistisch-römischer Zeit und deren Beiträge zur philologischen Behandlung der (griechischen) Literatur und zu deren Verständnis, sofern diese nicht in den Scholien begegnen oder die Grammatik, die Biographie, die Lexikographie, die Paroemiographie oder die Editionstechnik betreffen». Diese Themenstellung bringt eine Reihe von Schwierigkeiten mit sich, von denen ich neben der Chronologie, also der genauen Festlegung des Zeitraumes, nur zwei nennen möchte, einerseits die verbreitete Unsicherheit darüber, was mit 'Rhetorik' und 'Literarkritik' bezeichnet wird, andererseits die Tatsache, dass das durch sie Bezeichnete nicht klar trennbar ist, sondern sich überschneidet oder sich jedenfalls teilweise zu überschneiden scheint. Es ist daher unerlässlich, einleitend knapp zu klären, wie diese beiden Termini hier verstanden und verwendet werden.

Literarkritik findet sich schon in den frühesten Werken der griechischen Literatur, allerdings nicht in allen später gepflegten Formen, sondern zuerst nur in Gestalt von Hinweisen der Dichter auf die eigenen Leistungen oder auf den Anspruch, Vorgänger oder Rivalen zu übertreffen, Kritik also an Dichtern im gleichen Genus[1]. Daran schliesst sich die Kritik an, die Autoren anderer Gattungen sowohl an der Form wie am Inhalt der älteren Dichtung üben, bald ausführlich und gründlich wie Xenophanes an Homer, bald knapp und allgemein wie Heraklit, der sich auch gegen Prosaiker wie Hekataios wendet[2]. Bisweilen werden auch mehrere Autoren einander im Wettstreit gegenübergestellt[3]. Es folgt dann die Kritik der Historiker am Epos und an der mythischen Überlieferung, beginnend mit Hekataios und Herodot, und später die Kritik der Komiker an der Tragödie und den Philosophen, während die Philosophen ihre Kritik an ihren Vorgängern und an den Dichtern nicht nur fortführen, sondern auf eine systematische Grundlage stellen, teilweise mit Hilfe der Rhetorik; dabei wird oft auf Beispiele aus der Literatur zurückgegriffen.

---

[1] Vgl. dazu H. MAEHLER, *Die Auffassung des Dichterberufs im frühen Griechentum bis zur Zeit Pindars*, Hypomnemata 3 (Göttingen 1963). Die wichtigsten Standardwerke zur antiken Literarkritik sind jetzt zusammengestellt in: G. KENNEDY (ed.), *The Cambridge History of Literary Criticism*, Vol. I: *Classical Criticism* (Cambridge 1989), 347-369. Wichtige grundsätzliche Beobachtungen und Überlegungen finden sich bei G.M.A. GRUBE, «How Did the Greeks Look at Literature?», in *Lectures in Memory of Louise Taft Semple. Second Series* (Cincinnati 1973), 85-129 und W.J. VERDENIUS, «The Principles of Greek Literary Criticism», in *Mnemosyne* S. IV, 36 (1983), 14-59.

[2] Cf. Heraclit., *Vorsokr.* 22 B 40; 42; 57 u.ö.; Xenophanes, *Vorsokr.* 21 B 11; 12; zu dessen Kritik s. C. J. CLASSEN, «Xenophanes and the Tradition of Epic Poetry», in: K.J. BOUDOURIS (ed.), *Ionian Philosophy* (Athen 1989), 91-103.

[3] Erinnert sei an den *Wettkampf zwischen Homer und Hesiod*; aus dem ἀγών erwächst die σύγκρισις, s. dazu F. FOCKE, in *Hermes* 58 (1923), 327-368.

Die Kunst des Redens wird von den Griechen früh in erstaunlicher Weise gepflegt, wie die homerischen Epen lehren; doch erst gegen Ende des fünften Jahrhunderts beginnt man, Regeln aufzustellen für den Aufbau eines Logos, für dessen Stil, für die Argumentation, kurzum für die bewusste Gestaltung einer Rede, um deren Wirkung zu erhöhen und sicherzustellen. Am Ende der gesamten Entwicklung steht dann die Philologie, "die Kunst, die literarische Tradition zu verstehen, zu erklären und wiederherzustellen", wie Rudolf Pfeiffer formuliert[4]; ich würde hinzufügen: und sie für das Leben und das literarische Wirken späterer Generationen wirksam zu machen. Denn man fragt nicht nur nach der Echtheit, sondern auch nach der Vorbildlichkeit der einzelnen Werke oder Werkteile, nicht nur nach dem Wahrheitsgehalt, der Geschlossenheit, der Angemessenheit, der Neuartigkeit und der ἡδονή-schaffenden Wirkung des Inhalts, sondern auch nach dem Nutzen, nach dem moralischen Gehalt, nicht nur nach der Traditionsgebundenheit, der Neuartigkeit und der Angemessenheit der Form und dem ästhetischen Genuss, den sie zu vermitteln vermag, sondern auch danach, wie weit sie als Vorbild dienen kann, zur Nachahmung geeignet ist, wie weit alles auf Inspiration, Begabung, Wissen, Sorgfalt oder persönlichen Qualitäten und bestimmten charakterlichen Eigenschaften beruht und diese ebenso auch für die Späteren, die Jüngeren, die Lernenden erforderlich sind.

Literarkritik begegnet also im einzelnen Genus als eigener Anspruch, als Kritik am Rivalen oder an Autoren anderer Genera, in Lehrbüchern der Grammatik oder der Rhetorik (d.h. des rhetorischen Systems) und in theoretischen Erörterungen, die teils nur der Erklärung älterer Literatur dienen, teils auch der rhetorischen oder philosophischen Belehrung.

---

[4] *Geschichte der klassischen Philologie* (Reinbek 1970), 18 (= *History of Classical Scholarship* [Oxford 1968], 3).

Wünschenswert wäre es, hier einerseits einen Überblick über die Entwicklung der Rhetorik nach Aristoteles folgen zu lassen, andererseits eine Übersicht über die Entwicklung der Literarkritik nach Aristoteles, insbesondere über die Bedeutung der neu aufkommenden Lehren der Stoiker und Epikurs, aber auch der Peripatetiker und der Akademie für das Verständnis und die Interpretation der verschiedenen literarischen Gattungen. Da jedoch die wichtigsten Werke der Philosophen verloren sind, empfiehlt es sich, sich dem Erhaltenen zuzuwenden, d.h. einerseits Schriften, die ganz der Literarkritik gewidmet sind oder wenigstens literarkritische Abschnitte enthalten oder die die Literarkritik in den Dienst der rhetorischen Belehrung stellen, andererseits rhetorischen Lehrbüchern, die das ganze System darstellen oder einen einzelnen Aspekt aus systematischer Sicht erörtern. Auf dieser Grundlage liesse sich klären, unter welchen Gesichtspunkten literarische Werke jeweils besprochen und mit Hilfe welcher Kriterien oder Kategorien sie beurteilt werden, welche Termini und welche Vokabeln verwendet werden oder welche rhetorischen Phänomene oder Regeln durch Zitate aus der Literatur illustriert werden, um zu ermitteln, ob und in welcher Weise die Entwicklung der Rhetorik und der Literarkritik nach Aristoteles die philologische Beschäftigung mit der Literatur verändert und welchen Fragestellungen besondere Bedeutung beigemessen wird. Die Fülle des Materials und der Probleme zwingt mich dazu, hier auf vieles zu verzichten.

Als bekannt darf ich die *Rhetorik* und *Poetik* des Aristoteles und die *Rhetorik*, die wohl mit Recht Anaximenes von Lampsakos zugeschrieben wird, voraussetzen, ebenso die Reste der Anschauungen des Neoptolemos sowie der literarkritischen Bemühungen von Zenodot, Kallimachos, Eratosthenes, Aristophanes von Byzanz, Aristarch und der pergamenischen Schule, insbesondere des Krates von Mallos. Deren Methoden kann man allerdings m.E. nur dann hinreichend verstehen und würdigen, wenn man nicht nur die theoretischen Überlegungen der

Rhetoriker berücksichtigt, sondern auch die der Sophisten und Philosophen und die Praxis der Redner. Besonders hervorheben möchte ich das Bemühen der Redner, aus dem Charakter, aus dem ἦθος einer Person heraus zu argumentieren (etwa wenn eine Handlung wahrscheinlich gemacht oder als unwahrscheinlich hingestellt werden soll) oder aus dem ἦθος einer Person zu sprechen, d.h. im Einklang mit ihrem Denken und ihrer Sprechweise; nicht weniger wichtig (und teilweise damit zusammenhängend) scheinen mir die Versuche zu sein, eine einzelne Formulierung oder Handlung aus ihrem Zusammenhang zu reissen und isoliert zu deuten oder umgekehrt das allgemein Übliche gegen das Besondere zu stellen (etwa eine Handlungsweise oder ein Wortverständnis), wodurch in jedem Fall die Bedeutung des Zusammenhanges, des Kontextes, greifbar wird, die offensichtlich von den Rednern schon erkannt wurde, ehe die Theoretiker sie systematisch erfassten[5]. Von dem Bemühen der Redner, unangreifbare Formulierungen zu finden und zu verwenden, lassen sich m.E. weder Prodikos' Unterscheidung von Synonyma noch Protagoras' Forderungen nach einer Sprache trennen, die sachgemäss (Geschlecht) und situationsgerecht (Modus) ist und Ambiguitäten vermeidet; wenn Protagoras dies durch kritische Bemerkungen zu den einleitenden Versen der *Ilias* illustriert, kann es nicht überraschen, dass seine Überlegungen die spätere Dichtererklärung beeinflusst haben[6]. Auch Protagoras' Behauptung, dass es ἀντικείμενοι λόγοι

---

[5] Mit Recht beginnt M.J. LOSSAU seine *Untersuchungen zur antiken Demosthenesexegese*, Diss. phil. Saarbrücken (Bad Homburg 1964) mit der «rhetorischen Demostheneskritik des Aeschines» (9-21).

[6] Vgl. dazu C.J. CLASSEN, *Ansätze* (Würzburg 1986), 218-234 mit 239-246, zu Protagoras ergänzend C.J.C., «L'ἀλήθεια di Protagora», in *Riv. Filos.* 80 (1989), 163-188; s. ferner H. DACHS, *Die* ΛΥΣΙΣ ΕΚ ΤΟΥ ΠΡΟΣΩΠΟΥ. *Ein exegetischer und kritischer Grundsatz Aristarchs und seine Neuanwendung auf Ilias und Odyssee*, Diss. phil. Erlangen (Erlangen 1913).

gäbe, nicht einer Person zu einem Zeitpunkt zu einer Sache, sondern einer Person zu verschiedenen Zeitpunkten oder mehrerer Personen zu einer Zeit und einer Sache, dürfte nicht ohne Wirkung auf die spätere Praxis der λύσις ἐκ τοῦ προσώπου gewesen sein, ebenso wie für die Beachtung der Situation und des Kontextes die Forderung, den καιρός zu nutzen, die vor allem von Gorgias erhoben wurde[7]. Kurzum, Sophistik, Rhetorik und Homererklärung, also Literarkritik, gehören eng zusammen[8].

Um den mir hier gesteckten Rahmen nicht zu sprengen, muss ich leider die literarkritischen Äusserungen, soweit sie sich innerhalb einer Gattung finden, ebenso ausklammern wie die lateinischen Autoren. Ich wende mich daher gleich einigen der ohnehin nicht zahlreichen erhaltenen Schriften zu, die ganz der Literarkritik gewidmet sind, zunächst der nur in einer Epitome vorliegenden Schrift *Über Aristophanes und Menander*, für die Plutarch sich der alten und beliebten Form der Synkrisis bedient[9].

Drei oder vier Aspekte sind es, die sich teilweise überschneidend Plutarchs Urteil bestimmen: das Vorgehen der Dichter ganz allgemein, die Komödien in ihrer Gesamtheit, deren Sprache und deren Wirkung auf das Publikum. Wie geht der Kritiker vor?

---

[7] Vgl. W. NESTLE, *Vom Mythos zum Logos* (Stuttgart [2]1942), 316-317; doch s. D.H. *Comp.* 12, 6.

[8] Dass auch die Bemühungen Demokrits um die Erklärung Homers später nicht völlig vergessen waren, lehrt etwa der Anfgang von Dions 53. *Rede* (Περὶ Ὁμήρου).

[9] Cf. Plutarchi *Moralia*, V 2, 2, ed. B. HÄSLER (Leipzig 1978), 1-5; Plutarque, *Œuvres morales* XII 1, texte établi et traduit par M. CUVIGNY et G. LACHENAUD (Paris 1981), 91-104 und 234-237; die Schrift ist zwar einem späteren Epitomator zuzuschreiben, spiegelt aber Plutarchs Vorgehen und Anschauungen wider, wie ein Vergleich mit *Mor.* 711 F - 712 D (*Quaest. conv.* VII 8, 3) lehrt.

Für seine pauschalen Urteile über die Sprache der Dichter verweist er bald auf einzelne Figuren (853 B[10]), bald belegt er sie mit Zitaten (in der erhaltenen Epitome nur um Aristophanes' Freude an Wortspielen zu illustrieren: 853 B-C). Daneben nennt er verschiedene Typen (853 D: König, Redner, Frau u.a.), die eine je verschiedene Sprechweise erfordern. Ferner bedient er sich mehrerer Vergleiche, um Menanders Vielfalt im Ausdruck zu verdeutlichen (853 E), aber auch die Eigenart seiner stets passenden Diktion (853 E-F) und die erholsame Wirkung seiner Stücke (854 C: εὐανθὴς λειμών), während er für Aristophanes' Dichtung das Bild einer Dirne wählt, die sich im Alter wie eine Matrone gebärdet[11]. Schliesslich stellt er allgemeine Fragen (854 B), um seine eigene Meinung durch das Urteil der Gebildeten, der ἄνδρες φιλόλογοι, und durch den allgemeinen Geschmack stützen zu können.

In der Tat beziehen sich viele Urteile auf die Publikumswirkung der Komödien, die unmittelbare Reaktion der jeweiligen Hörer — der Gebildeten und Verständigen einerseits, der Masse andererseits, neben denen er noch anständige, schamlose,

---

[10] Urteile: τὸ φορτικὸν... καὶ θυμελικὸν καὶ βάναυσον... μετὰ τοῦ προσήκοντος λόγου - ὀλιγάκις - ἐπιμελείας αὐτὰ ἀξιῶν / πολλάκις - οὐκ εὐκαίρως καὶ ψυχρῶς. Figuren: τὰ ἀντίθετα καὶ ὁμοιόπτωτα καὶ παρωνυμίαι. Es lohnt, sich die Verwendung der einzelnen Termini sowohl in der literarkritischen Literatur als vor allem auch bei Aristophanes zu vergegenwärtigen; da dies dank der modernen Hilfsmittel (EDV) leicht möglich ist und hier Platz gespart werden muss, kann ich auf die einzelnen Nachweise verzichten. Einige nützliche Bemerkungen finden sich in den Anmerkungen von G. LACHENAUD, *loc. cit.* (A. 9).

[11] Vergleiche: Flötenspieler, Schuster, Maskenbildner; zur blühenden Wiese vgl. D.H. *Dem.* 32, 2 (Gegensatz zwischen Platon und Demosthenes) und die älteren Belege, die G. LACHENAUD anführt (*loc. cit.*, 237); zur Dirne s. D. H. *Orat. vet.* 1, 5.

neidische und hämische Zuschauer unterscheidet[12]. Die einen lassen sich packen, ansprechen, begeistern, die anderen lassen sich abstossen[13], während es Aufgabe des Dichters ist, für alle den rechten Ton zu finden (854 A: τὸ δ'ἐπ'ἀμφοῖν ἁρμόττον τοῖς γένεσιν). Im Hinblick auf die Haltung des Publikums charakterisiert Plutarch Aristophanes zusammenfassend als οὔτε τοῖς πολλοῖς ἀρεστὸς οὔτε τοῖς φρονίμοις ἀνεκτός (854 A), seine Art zu formulieren als ψυχρῶς (853 B). Mehrfach fasst er sein Urteil über den Stil der beiden Dichter zusammen, positiv mit Wendungen wie δεξιότης λόγου (854 B) oder ἡ δεξιότης... ἐν λόγοις ἢ προσώποις (854 C), μετὰ χαρίτων (854 A), αὐταρκής (854 A), μετὰ πειθοῦς ἀφύκτου (854 B), negativ: ὥσπερ ἀπὸ κληροῦ (853 D) oder τὰ μεμιμημένα πρὸς τὸ χεῖρον (μεμίμηται) mit einzelnen Beispielen (854 C). Auch die Dichtungen selbst charakterisiert er allgemein positiv als ἀνάγνωσμα καὶ μάθημα καὶ ἀγώνισμα κοινότατον (854 B), negativ nennt er als Hauptmerkmal αὐθάδεια (854 A) oder τὸ ἀκόλαστον καὶ κακόηθες (854 A), und am Ende beschreibt er einzelne Teile als τὰ... αἰσχρὰ καὶ ἀσελγῆ..., τὰ βλάσφημα... καὶ πικρά (854 D, s. auch 854 D Anfang). Daneben schenkt er dem Element besondere Aufmerksamkeit, dem die Komödie ihre Eigenart verdankt, dem Witz, den er bei Menander lobt und eindrucksvoll mit dem Salz aus dem Meer vergleicht, dem Aphrodite entsprang (854 C), während er den des Aristophanes tadelt: ἅλες πικροὶ καὶ τραχεῖς mit ἑλκωτικὴ δριμύτης καὶ δηκτική (854 C).

---

[12] Cf. e.g. ὁ πεπαιδευμένος, οἱ ὀλίγοι, οἱ φρόνιμοι, οἱ σεμνοί u.a., im Gegensatz dazu: ὁ ἀπαίδευτος καὶ ἰδιώτης, ὁ ὄχλος, ὁ δῆμος, οἱ πολλοί (853 B; 854 A), s. ferner μέτριος, οἱ βασκανοὶ καὶ κακοηθεῖς (854 D).

[13] ἁλίσκεσθαι, δυσχεραίνειν (853 B), οὐκ... ὑπομένειν, βδελύττεσθαι (854 A).

Am reichsten und vielfältigsten sind die Urteile über die Diktion, deren Einheitlichkeit (853 D-E), deren Angemessenheit für die jeweils sprechende Person und deren Charakter und Gemütslage oder für die einzelne Situation[14], ferner die Urteile über die Aussagekraft der Sprache und deren Verständlichkeit[15], Urteile im Hinblick auf das Publikum (853 E: πιθανῶς) und die literarische Zuordnung der Redeweise[16].

Plutarchs Urteile beziehen sich also auf die Auswahl des Gegenstandes und dessen Gestaltung, insbesondere den Stil, dessen Einheitlichkeit, Geschlossenheit und Angemessenheit im Hinblick auf die auftretenden Personen und die Wirkung auf das Publikum. Dabei bedient sich Plutarch zahlreicher Termini, die aus früheren literarkritischen und rhetorischen Schriften geläufig sind, vor allem aber in sehr auffälliger Weise auch sehr vieler Wörter, die schon bei Aristophanes begegnen, während Neuprägungen eher selten sind; seinen Beurteilungen liegen also eine genaue Kenntnis des Gegenstandes und eine enge Vertrautheit mit den üblichen Kategorien und Begriffen der Kritik zugrunde, während sein eigener Beitrag und damit der Grad seiner Originalität eher bescheiden zu sein scheint.

Ergänzend seien hier einige Bemerkungen zu zwei Schriften angefügt, von denen die eine von Plutarch verfasst ist, die andere ihm zugeschrieben wurde und deswegen hier wenigstens

---

[14] Menander: ἡ... φράσις... συνέξεσται καὶ συμπέπνευκε κεκραμένη πρὸς ἑαυτήν, ὥστε... μία φαίνεσθαι κτλ., dagegen über Aristophanes: 853 C-D; zur Angemessenheit s. τὸ πρέπον... καὶ οἰκεῖον (im Gegensatz dazu τὰ προστυχόντα τῶν ὀνομάτων: 853 D), φράσις... προσώποις ἐφαρμόττουσα παντοδαποῖς (853 D) und πάσῃ καὶ φύσει καὶ διαθέσει καὶ ἡλικίᾳ σύμμετρον (853 E).

[15] Aristophanes: ἀσάφεια, κοινότης (853 C), Menander: τὰ κοινὰ καὶ συνήθεα καὶ ὑπὸ τὴν χρείαν ὀνόματα (853 E).

[16] Τὸ τραγικὸν τὸ κωμικὸν τὸ σοβαρὸν τὸ πεζόν (853 C), s. auch ὄγκος καὶ δίαρμα, *ibid.*

kurz berücksichtigt werden soll. In seiner Abhandlung *Über die Böswilligkeit Herodots*[17] gesteht der Böoter Plutarch dem Historiker zwar einen gefälligen und ansprechenden Stil zu, warnt aber zugleich davor, dass er mit dessen Hilfe nur seine Leser betören und seine eigenen bösen Absichten verbergen wolle. Als Mittel, derer sich Herodot bedient, um seine Ziele zu erreichen, führt Plutarch bisweilen einzelne Formulierungen Herodots an, durch die jener einen ungünstigen Eindruck von Personen oder Handlungen vermitteln will, vor allem aber das Weglassen positiver Aspekte, das Betonen negativer Elemente, die Bevorzugung der jeweils eher belastend wirkenden Version, wo verschiedene Überlieferungen vorliegen, die Unterstellung von Motiven und Absichten, die den Handelnden in einem ungünstigen Licht erscheinen lassen, und die Versuche, Erfolge nicht auf Leistungen, sondern auf Zufälle oder gar auf Bestechung zurückzuführen (854 E - 856 D). Im einzelnen wirft er ihm Abweichen von der Wahrheit und Erfindungen vor, Parteilichkeit, Verleumdung und Schmeichelei, Inkonsequenzen und Unausgewogenheit[18]. Auch hier übt Plutarch Literarkritik und zeigt sich mit der verbreiteten Terminologie vertraut, etwa wo er Herodots Stil charakterisiert. Sein Interesse jedoch gilt fast ausschliesslich der Objektivität der Schilderung. So bestätigt diese Schrift Plutarchs besonders eindrucksvoll, dass auch vom

---

[17] *Plutarchi Moralia* V 2, 2 (s. A. 9), 6-54; Plutarque, *Œuvres morales* XII 1 (s. A. 9), 105-188 und 237-258, s. auch Plutarchi *De Herodoti malignitate*, ed. P.A. HANSEN (Amsterdam 1979).

[18] Cf. e.g. ψεύσματα καὶ πλάσματα (854 F); διαστρέφειν τὴν ἀλήθειαν (868 D); παραλιπεῖν ὅλως καὶ παρασιωπῆσαι (869 B-C); φιλοβάρβαρος (857 A); διαλυμαίνειν (858 C u. ö.); καταψεύδεσθαι (861 E u. ö.); διαβάλλειν, διαβολή (862 A u. ö.); διασύρειν (862 D); βασκαίνειν (862 D); κολακεύειν (862 A u. ö.); θεραπεία καὶ χάρις (863 B); ταραχὴ καὶ διαφωνία (861 A, cf. 863 B, s. auch 863 A oder 869 B). Ungenauigkeit illustriert Plutarch gern durch Heranziehen anderer Quellen.

antiken Historiker nicht allein darstellerische Fähigkeiten erwartet wurden, ein *opus oratorium*, sondern auch das Bemühen um eine wahrheitsgetreue Wiedergabe der Ereignisse, und sie zeigt zugleich, dass eine Vielzahl von Kriterien für die Überprüfung historischer Werke entwickelt und damit auch für die philologische Kritik bereitgestellt worden war. Schliesslich wird deutlich, dass die moralische Komponente — Geschichtsschreibung mit dem Ziel, den Lesern *exempla* vor Augen zu rücken — keineswegs allgemein gefordert wurde; jedenfalls schenkt Plutarch ihrem Vorhandensein oder Fehlen hier keine Aufmerksamkeit[19].

Von der Plutarch zu Unrecht zugeschriebenen Schrift *De vita et poesi Homeri* hat K. Ziegler gesagt, sie sei zwar «alles andere als ein Meisterwerk, doch die planmässigste, umfassendste und gehaltvollste der uns aus dem Altertum überkommenen Einführungen in die Homerlektüre»[20]. Durch ihre ersten Kapitel verrät sie sogleich, dass sie sich eng an die Tradition der Dichtererklärung anschliesst, beginnend mit *vita, titulus, numerus, causa* und *intentio* (2-4)[21]; ergänzend wird die Darstellung auch negativer Eigenschaften der Helden mit dem Hinweis verteidigt, dass der Dichter auch sie nachahmen müsse (μιμεῖσθαι), weil nur dann die positiven erkennbar würden und

---

[19] Andere Schriften Plutarchs stellen die Literarkritik in den Dienst der Erziehung; sie müssen hier aus Zeitmangel unberücksichtigt bleiben; vgl. dazu etwa K.M. WESTAWAY, *The Educational Theory of Plutarch* (London 1922); L. MÜLLER, *Die Pädagogik Plutarchs und ihre Quellen nach den echten Schriften der Moralia*, Diss. phil. München 1925 (München 1926).

[20] In *RE* XXI 1 (1951), 878. Ausgabe: [Plutarchi] *De Homero*, ed. J.F. KINDSTRAND (Leipzig 1990), zur Datierung pp. VIII-X; berücksichtigt wird hier nur die zweite Schrift.

[21] Vgl. D. van BERCHEM, «Poètes et grammairiens», in *MH* 9 (1952), 79-82 mit Hinweis auf die Vergilviten von Donat und Servius: *Die vitae Vergilianae*, herausgegeben von E. DIEHL, Kleine Texte 72 (Bonn 1911), 22 und 40.

so die Hörer das jeweils Bessere zu wählen vermöchten (5, vgl. auch 218). Der unmittelbare Umgang der Götter mit den Menschen wird damit gerechtfertigt, dass die Dichtung nicht allein der ψυχαγωγία diene. Deutlich knüpft der Autor an die Auffassung an, die er auch schon im ersten Satz anklingen lässt, dass die Dichtung auch nützen und belehren will und soll[22]; und nach einem ausdrücklichen Hinweis auf die Anregungen und Anstösse, die Homer nicht nur Dichtern, sondern auch Prosaikern zu geben vermag, nennt er die beiden Aspekte, die er im folgenden zu behandeln beabsichtigt, ἡ τῆς λέξεως αὐτοῦ (sc. Ὁμήρου) πολυφωνία und ἡ ἐν τῇ πραγματείᾳ πολυμάθεια (6).

Die ganze Schrift will nichts anderes als zunächst die Vorbildlichkeit und Reichhaltigkeit der homerischen Sprache verdeutlichen, die alle Möglichkeiten des Griechischen, auch der Dialekte ausschöpft[23], alle später mit *termini technici* bezeichneten rhetorischen Figuren kennt und alle Formen der Rede beherrscht, und dann den Nachweis führen, dass der Dichter mit allen Bereichen der Welt und des Lebens vertraut ist und sie den Hörern so plastisch vor Augen rückt und so eindringlich schildert, dass er sie durch seine Dichtung unmittelbar belehren und ihnen nützen kann. So finden sich hier zahlreiche klärende und erklärende Bemerkungen zur Sprache und zum Stil der Gedichte, zur Darstellung von Personen und Sachen und zu den Anregungen, die Homer für andere literarische Gattungen gegeben hat. Durchgehend zeigt sich eine intime Vertrautheit mit den üblichen Kategorien der Rhetorik und den verbreiteten

---

[22] ἀναγινώσκομεν..., ὠφελούμενοι τὰ μέγιστα κτλ.

[23] S. dazu auch Dio Chr. *Or.* XI 23; Ausgabe: Dionis Chrysostomi *Orationes*, edidit Guy de BUDÉ (Leipzig 1916-1919); wichtig dazu *An Index to Dio Chrysostomus* compiled by R. KOOLMEISTER and Th. TALLMEISTER (Uppsala 1981).

Formen der Literarkritik. Doch ist es nicht das Ziel dieser Schrift, die Werke Homers als Ganzes, um ihrer selbst willen zu erklären, und daher verzichtet der anonyme Verfasser darauf, neue Gesichtspunkte für die Interpretation einzuführen oder neue Kategorien für die Kritik zu entwickeln.

Zu Plutarchs Zeitgenossen gehört Dion von Prusa, unter dessen Reden mindestens eine allein der Literarkritik gewidmet ist, während der Inhalt einiger anderer nahelegt, sie hier auch nicht ganz unberücksichtigt zu lassen[24]. In seiner *zweiundfünfzigsten Rede* wählt Dion ähnlich wie auch Plutarch die alte Form des Vergleichs, indem er die drei grossen Tragiker gleichsam in einen Agon treten lässt[25], die er einführend als ἄκροι ἄνδρες bezeichnet. Sieht man von einigen allgemeinen Bemerkungen über die Dichter, deren Gesinnung und Begabung, Fähigkeiten und Neigungen ab[26], so finden sich neben sehr pauschalen Charakterisierungen der Tragödie[27] zum einen Urteile über die

---

[24] Vgl. dazu M. VALGIMIGLI, *La critica letteraria di Dione Crisostomo* (Bologna 1913); zu *Or.* LII s. J.S. KIEFFER, «Philoctetes and arete», in *CPh* 37 (1942), 38-50; zu Dions Homerstudien und zu *Or.* XI s. A. OLIVIERI, «Gli studi omerici di Dione Crisostomo», in *RFIC* 26 (1898), 586-607; J. MESK, «Zur elften Rede des Dio von Prusa», in *WS* 42 (1920-1921), 115-124; C. AFFHOLDER, «L'exégèse morale d'Homère chez Dion de Pruse», in *BFS* 45 (1966-1967), 287-293; J. F. KINDSTRAND, *Homer in der Zweiten Sophistik* (Uppsala 1973), 113-192.

[25] Vgl. seine eigenen Überlegungen *Or.* LII 3 und seine Annahme ὥσπερ δικαστής (LII 4).

[26] Aischylos (LII 4): ἡ... μεγαλοφροσύνη, τὸ ἀρχαῖον, τὸ αὐθαδες τῆς διανοίας καὶ φράσεως, Euripides (11): ἡ... σύνεσις καὶ περὶ πάντα ἐπιμέλεια, s. auch LII 14.

[27] Aischylos: οὐδὲν ἐπιβεβουλευμένον οὐδὲ στωμύλον οὐδὲ ταπεινόν (LII 4), τραγικώτερον καὶ ἁπλούστερον (LII 7, s. auch 15); Sophokles: σεμνή... τις καὶ μεγαλοπρεπὴς ποίησις τραγικώτατα καὶ εὐεπέστατα ἔχουσα, ὕψος καὶ σεμνότης (LII 15); Euripides: ποικιλώτερον τὸ δρᾶμα κατασκευάζων καὶ ἀνευρίσκων λόγων ἀφορμάς (LII 13, s. auch 7 und 11) und

Neuartigkeit (etwa im Vergleich mit der Behandlung eines Stoffes durch Homer) und die Vielfalt[28], die innere Stimmigkeit und die Glaubwürdigkeit[29], die Wirklichkeitsnähe, die Unmittelbarkeit[30] und die Wirkung des Inhalts und der Darstellung[31] sowie deren Angemessenheit für eine Tragödie[32], ferner über den Aufbau der Stücke[33] und die Zeichnung von Einzelpersonen und deren Charakteren[34]. Zum anderen äussert sich Dion (leider nur sehr knapp) über die Sprache und den Stil der Dichter, die Sprachgewalt des Euripides (LII 11; 14), die Angemessenheit des Ausdrucks (LII 14; 16), die Klarheit und Natürlichkeit (LII 14; s. auch 17), den Reichtum der Sprache, ohne dass er dabei neue Termini verwendete oder ungewöhnliche Aspekte berücksichtigte.

Fragt man nach den Massstäben, die Dions Urteilen zugrunde liegen, so findet man also einerseits allgemein literarkritische wie Originalität und Vielfalt, innere Kohärenz und Glaubwürdigkeit, Angemessenheit von Inhalt und Sprache sowie Verhältnis zur Tradition, d.h. zu Homer und zur Tragödie (wobei die drei

---

τὸ ἀκριβὲς καὶ δριμὺ καὶ πολιτικόν (LII 15).

[28] Vergleich mit Homer: LII 5; 13; 14, Viefalt: ποικιλώτερον (13).

[29] Für Aischylos erwiesen: LII 5; 6; 9; 10, bezweifelt: LII 6-7; 9; Sophokles: διασκευὴ... πιθανωτάτη (15); Euripides: μήτε ἀπίθανόν τι καὶ παρημελημένον ἐᾶσαι (LII 11, s. auch 7; 12 und 13), πλεῖστη... σύνεσις καὶ πιθανότης (14).

[30] Euripides' σύνεσις und ἐπιμέλεια erweisen sich als πολιτικωτάτη καὶ ῥητορικωτάτη (LII 11), s. auch 7 und 12.

[31] Sophokles: ἡδονή (LII 15, cf. 14 zu Euripides), ἡδονή... θαυμαστὴ καὶ μεγαλοπρέπεια im Gegensatz zu Euripides (17), dessen Chorlieder eher πρὸς ἀρετὴν παράκλησις enthalten, vgl. auch LII 11: ὠφέλεια.

[32] Aischylos: LII 16, s. auch 4; 7; Sophokles: 15.

[33] Sophokles: διασκευή (LII 15), Euripides: λόγων ἀφορμαί (13).

[34] Zu Aischylos s. *Or.* LII 5; 9, auch 4; zu Euripides 13, zu Sophokles 16 (im Vergleich zu Euripides).

grossen attischen Tragiker hier unausgesprochen an einer Idealvorstellung vom Tragischen gemessen werden, die aus ihren eigenen Werken entwickelt worden ist[35]), aber auch zur zeitgenössischen Praxis (LII 5), andererseits allgemein verbreitete wie übliches menschliches Verhalten, eigene Überlegungen[36] und schliesslich Wert und Nutzen der Dichtung, d.h. das Vergnügen, das die Dramen bereiten, oder die Belehrung, die sie zu vermitteln vermögen[37].

Neu sind diese Massstäbe nicht, und wenn Dion Aischylos mehr als einmal gegen (mögliche) Vorwürfe in Schutz nimmt, so darf man vermuten, dass er sich auf ältere Kontroversen stützt[38]. Diese Vermutung wird vor allem durch Dions *elfte Rede* bestätigt, die seine Vertrautheit mit der philologischen Dichterkritik verdeutlicht. Über diese Rede ist viel gerätselt worden, über die Abfassungszeit und die Quellen, über ihre Vorbilder und ihre Absicht, vor allem die Ernsthaftigkeit der Kritik an Homer. Doch ob man hier nun eine rhetorische Übung des jungen Dion oder eine geistreiche Spielerei sieht, ob man die Rede mit J.F. Kindstrand als "eine philosophisch-literaturkritische Schrift mit einem ethischen und politischen Zweck..., die eine sehr unterhaltende Form hat"[39], charakterisiert oder ein wenig schlichter als ein Stück in ansprechende, reizvolle Form

---

[35] Vgl. *Or.* LII 4; 7; 15; 16. Immerhin hebt Dion einerseits auch allgemeine Mängel der Tragödie hervor (7-8), andererseits Unterschiede etwa zwischen den παλαιὰ ἤθη der Helden des Aischylos (4, s. auch 5 und 9) und dem bürgerlichen Verhalten der Gestalten des Euripides (7; 11) oder zwischen den Helden des Sophokles und denen der beiden anderen Tragiker (15-17).

[36] Vgl. *Or.* LII 6: πολλοὶ γάρ..., 9: οἱ γὰρ δυστυχοῦντες ἄνθρωποι... εἰώθασι. s. auch 8: οὐδὲ ἐξ ἅπαντος ἦν... oder εἰκός. Eigene Überlegungen: δοκεῖ μοι (8; 9 u. ὅ).

[37] S. o. A. 31 (ἡδονή, ὠφέλεια).

[38] Vgl. *Or.* LII 5; 6; 7; 9.

[39] *Op. cit.* (s. A. 24), 162.

gekleideter Kritik an der Leichtgläubigkeit und Kritiklosigkeit der Menschen im allgemeinen und am verbreiteten Homerkult, aber auch an übertriebener Homerkritik im besonderen; in jedem Fall ist diese Rede nicht ohne die Tradition der philosophischen und vor allem der philologischen Homerkritik denkbar, an die Dion gelegentlich ausdrücklich anknüpft (XI 17-18)[40].

Die Rede zerfällt in drei Teile[41], einen einleitenden Abschnitt, in dem Dion nach allgemeinen Bemerkungen über die Neigung der Menschen, falschen Meinungen zu glauben und an ihnen festzuhalten, vor allem den Aufbau der *Ilias* und die Auslassung wichtiger Ereignisse bemängelt, einen zweiten, in dem er einen alten Ägypter aufgrund einheimischer Überlieferung Homer bewusste Fälschung, verdunkelnde Verwirrung mit unglaubwürdigen Folgerungen vorwerfen lässt, und einen dritten, in dem er selbst Homer Ungereimtheiten vorhält, die sich aus seiner Darstellung ergeben, wenn über sie auch nicht von ihm, sondern nur von anderen Dichtern berichtet wird. Es verdient besondere Beachtung, dass Dion, unmittelbar bevor er den Ägypter den langen Katalog seiner Vorwürfe vortragen lässt, betont, dass Homer in der *Odyssee* «die tollsten Lügengeschichten» nicht selbst erzählt, sondern sie Odysseus in den Mund legt (XI 34; vgl. auch 81). Man wird daraus nicht schliessen dürfen, dass Dion den Worten des Ägypters jeden Wert absprechen will; immerhin kann er sich auf diese Weise vorsichtig von ihnen distanzieren und ihnen zugleich besonderes Gewicht verleihen (wie Platon im *Timaios* und im *Kritias*).

Wichtiger scheint mir etwas anderes zu sein. Wer die Kritik des Ägypters genau verfolgt, wer sieht, wie er immer neue

---

[40] Sein eigenes Vorgehen beschreibt Dion z. B. als ἐλέγχειν (*Or.* XI 11, cf. 102: τις), ἀντιλέγειν (14) oder ψέγειν (16), aber auch als ἀπολογεῖν (18; 147, s. auch 23).

[41] 1-42 (37); 43 (38)-127: Rede des Ägypters; 128-154.

Beweise für die Unglaubwürdigkeit der *Ilias* und die haltlosen Erfindungen, die bewussten Verdrehungen und Fälschungen und die unglaubwürdigen Konsequenzen vorbringt, und wer auf die dabei verwendete Technik und Terminologie achtet, muss sich unmittelbar an die Methoden der Gerichtsreden erinnert fühlen. Tatsächlich lassen sich für eine grosse Zahl von Formulierungen Parallelen aus den attischen Rednern (und aus Ciceros Reden) beibringen, ebenso für bestimmte Argumentationsverfahren[42]; und gelegentlich vergleicht Dion selbst Homers angebliches Verwirrspiel mit der Art, wie vor Gericht und sonst die Unwahrheit μετὰ τέχνης gesagt wird (XI 25). Nachdem eingangs betont wurde, dass die Dichterinterpretation der Sophisten die Beredsamkeit in Athen und die Entwicklung der rhetorischen Theorie gefördert und befruchtet hat, vor allem im Bereich der Wortwahl und im Hinblick auf einen unanfechtbaren Sprachgebrauch, zeigt sich hier, dass die Kunst der Redner, d.h. die Erfahrung der Advokaten — etwa bei der Analyse der Erzählungen der Prozessgegner und deren Widerlegung — geeignet war, den kritischen Blick auch für die Analyse vor allem der erzählenden Literatur zu schärfen. Die Kritik, die Dion hier an Homer übt und üben lässt, verzichtet fast völlig auf stilistische Phänomene[43] und konzentriert sich, wie Plutarch in seiner Schrift *Über die Böswilligkeit Herodots*, auf den Inhalt mit dem gleich zu Beginn ausgesprochenen Ziel, der Wahrheit zu helfen (XI 11; 18); der Dichter wird also mit derselben Elle gemessen wie der Historiker. Während Dion immer wieder betont, dass er nicht anklagen will, und nur prüft, sich auch selbst um Objektivität bemüht und seine Vorwürfe begründet, oft mit allgemeinen

---

[42] Die Belege sind so zahlreich, dass es mir nicht möglich ist, sie hier alle aufzuführen; ich hoffe, dies in Kürze an anderem Ort tun zu können.

[43] Daher sind wörtliche Zitate aus den homerischen Epen hier selten.

Überlegungen und Gewohnheiten[44], wirft er Homer im einzelnen vor, dessen Darstellung sei unwahr (erlogen), im Laufe des Dichtungsprozesses und nach eigenem Gutdünken erfunden, unglaubwürdig, unsinnig, ungeheuerlich, unwahrscheinlich, lächerlich, unklar, ungeordnet, unvollständig, nicht offen, aufbauschend, parteiisch und ungerecht, Überflüssiges einbeziehend und unangemessen[45]. Andererseits fehlen hier nicht nur Urteile über den Stil, sondern auch über den möglichen Nutzen (oder Schaden) der Dichtung; vielmehr begnügt sich Dion mit Bemerkungen, dass Homer das Publikum verachte (XI 21; 35).

Rückt man die Rede des Ägypters daneben, zeigt sich, dass er Homer dieselben Mängel vorwirft, dazu Torheit, Sinnlosigkeit, Widersinnigkeit, Hilflosigkeit, ein Sich-Selbst-im-Lügennetz-Verstricken, Dreistigkeit, wissentlich die Unwahrheit sagen. Vor allem begegnen hier die aus den Gerichtsreden geläufigen Verfahren, das Verweisen auf σημεῖα oder τεκμήρια, auf konkrete Zeugnisse, aber auch auf lange bestehende Vorurteile oder allgemein übliche Praktiken, die zu allgemeinen Überlegungen führen, schliesslich Reihen von Fragen oder Wahrscheinlichkeitserwägungen. Besonders interessant ist die Formulierung τὸ γὰρ ψεῦδος ἐξ αὐτοῦ φανερόν ἐστιν (XI 102), denn sie lehrt, dass der Ägypter sich nicht nur auf externe Beweise stützt, sondern jedenfalls teilweise Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζει[46].

---

[44] Vgl. nur *Or.* XI 13; 130-131; 132; 139; 145; der Ägypter: 79.

[45] Unwahr: XI 4; 5; 11; 15; 16; 17; 18; 19; 21; 22; 23; 24; 25; 27; 33; 34; 35 u.ö.; erfunden: 35; unglaubwürdig o.ä.: 12; 19; 32; unklar: 24-26; ungeordnet: 35-36; unvollständig: 26; 31; 33; nicht offen: 26; 27; aufbauschend: 30; parteiisch: 14; 15; 35; Überflüssiges einbeziehend: 32-33; unangemessen: 19.

[46] Vgl. auch Dions eigene Ankündigung *Or.* XI 11; zum zitierten Grundsatz allgemein s. B. NEUSCHÄFER, *Origenes als Philologe* I-II (Basel 1987), 276-285 und 481-487.

Dion geht es hier weder darum, die homerischen Epen um ihrer selbst willen einer literarischen Kritik zu unterwerfen, noch für die rhetorische Ausbildung auszuwerten oder für eine poetische Nachahmung aufzubereiten, sondern um verschiedene Formen der Dichtungsauslegung — vielleicht darf man sagen der Homerphilologie — kritisch zu beleuchten. Jedenfalls setzt seine *elfte Rede* eine enge Vertrautheit mit der Dichterinterpretation voraus, die zu jener Zeit offensichtlich in reicher Mannigfaltigkeit blühte. Einige der anderen Reden Dions bestätigen dessen Kenntnis der Werke der verschiedensten Dichter[47] und vor allem der Probleme der Dichtungstheorie[48], der Methoden der Literarkritik, die er auch selbst anzuwenden weiss[49], der gültigen Massstäbe und Vorbilder und der konkreten Vorwürfe, die gegen einzelne Dichter erhoben wurden[50] und denen er bisweilen auch seinerseits etwa durch eine rationalisierende oder moralisierende Interpretation[51] oder allgemeine Überlegungen zu begegnen sucht. Dabei gilt sein Interesse wie in der *elften Rede* vor allem den Problemen der inneren Wahrscheinlichkeit und Überzeugungskraft der Darstellung, weniger stilistischen Fragen. Nur in der *achtzehnten Rede* findet sich die ganze Palette der kritischen Terminologie in ihrer vollen Breite; es ist die Rede, die die reiche Vielfalt der griechischen Literatur, die Dramatiker und dann Homer, die Lyrik, die Historiker und die Redner knapp im Hinblick auf ihren Nutzen für einen Redner oder einen Schüler der Beredsamkeit charakterisiert. Hervorgehoben sei Dions Bemerkung, sich

---

[47] *Or.* II; LIII; LV; LVI; LVII; LVIII; LIX; LX; LXI.

[48] Cf. e.g. *Or.* XXI 11.

[49] Cf. *Or.* II; XII 65-69 und 72-79; XVIII mit rhetorischer Zielsetzung; XXI 17; XXXVI 19-23; LIII; LV; LX; LXI.

[50] Cf. e.g. *Or.* LX 1; LXI.

[51] *Or.* LX, allgemeine Erwägungen: LXII.

ausdrücklich gegen mögliche Kritik verwahrend, man solle auch zeitgenössische Reden lesen, von Antipatros, von Theodoros, von Plution und Konon, da man ihnen gegenüber freier im Urteil sei, weniger gebunden als im Hinblick auf die 'Alten'[52].

Deutlich spürt man die Last der grossen Vorbilder und zugleich das Verlangen, die eigenen Möglichkeiten und Kräfte zu entfalten, d.h. jenen Zwiespalt, der sich ergibt, wo man sich bemüht, sich an 'klassischen' Vorbildern zu orientieren und zugleich seine Eigenart zu entwickeln und ein eigenes Profil zu gewinnen. So kann man schliessen, dass Dion sich nicht allein der Tradition verpflichtet weiss, sondern auch die Aufgabe sieht (und entsprechend seine Adressaten ermutigt), selbständig Kritik zu üben; er tut es bezeichnenderweise dort, wo es um die Ausbildung und Entwicklung eigener Redefähigkeit geht. Damit komme ich zu den Werken, die Literarkritik direkt oder indirekt in den Dienst der rednerischen Ausbildung stellen.

Während die literarkritischen Schriften Plutarchs und Dions gleichsam am Rande des Schaffens ihrer Verfasser stehen und sich weitgehend auf sehr allgemeine Bemerkungen beschränken, vielleicht mit Ausnahme von Dions *elfter Rede*, gilt es jetzt also, einige rhetorische Werke zu untersuchen, in denen die Literarkritik eine zentrale Rolle spielt. Da es hier nicht meine Aufgabe ist, (z.B. auf Papyrus erhaltene) Fragmente oder die römische Überlieferung zu behandeln, wende ich mich gleich Dionysios von Halikarnassos zu, von dem S.F. Bonner sagt: "(He) produced more actual criticism of Greek literature than any other writer whose works have survived"[53]. Die formale

---

[52] *Or.* XVIII 12.

[53] *The Literary Treatises of Dionysius of Halicarnassus* (Cambridge 1939), 15; s. dazu vor allem D.M. SCHENKEVELD, «Theories of evaluation in the

und inhaltliche Vielfalt seiner Schriften[54] und die Fülle der in ihnen behandelten Aspekte lassen es ratsam erscheinen, nur die Gesichtspunkte oder Elemente zu berücksichtigen, die er in die kritische Betrachtung der Vorbilder einführt oder die jedenfalls für uns bei ihm zuerst erkennbar werden.

Die Orientierung am Vorbild ist für die Erziehung und Bildung in zahlreichen Bereichen des Lebens bei fast allen Völkern ein verbreitetes Prinzip, aufbauend auf der auch in der Natur zu beobachtenden kollektiven Erinnerung. Sie tritt entweder an die Stelle theoretischer Vorschriften, oder sie ergänzt diese durch illustrierende Beispiele, die, der Realität entnommen, zugleich auch die Möglichkeit der Verwirklichung bezeugen. Sie ist bei den Griechen wie bei den Römern im ethischen Bereich selbstverständlich, bei Homer oder bei den attischen Rednern ebenso wie bei Cicero, und dies muss man

---

rhetorical treatises of Dionysius of Halicarnassus», in *MPhL* 1 (1975), 93-107, der Widersprüche in Dionys' Darlegungen hervorhebt; s. ferner die leider ungedruckte Dissertation seines Schülers K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme. Dionysius van Halicarnassus en zijn program van welsprekendheid, cultuur en politiek* (Amsterdam 1989). Das Glossar bei J. van WYK CRONJÉ, *Dionysius of Halicarnassus: De Demosthene. A Critical Appraisal of the Status Quaestionis*, Spudasmata 39 (Hildesheim 1986), 176-280 zeigt, dass Dionys viele Termini in verschiedenen Bedeutungen verwendet und gleiche Phänomene mit verschiedenen Termini bezeichnet, vgl. auch P. GEIGENMÜLLER, *Quaestiones Dionysianae de vocabulis artis criticae*, Diss. phil. Leipzig (Leipzig 1908).

[54] Er verfasst vor allem belehrende Abhandlungen, für die er selbst verschiedene Bezeichnungen verwendet, aber auch Briefe, teils zu Autoren, deren Nachahmung er empfiehlt, teils zu Aspekten der Rhetorik wie der σύνθεσις ὀνομάτων oder der μίμησις. Benutzte Ausgabe: Denys d'Halicarnasse, *Opuscules rhétoriques* I-V, texte établi et traduit par G. AUJAC (III: et M. LEBEL) (Paris 1978-1992). Zur Chronologie s. S.F. BONNER, *op. cit.* (*Treatises*), 25-38.

sich vergegenwärtigen, will man ihre Rolle in der Literatur und in der rhetorischen Ausbildung verstehen. Sie bezieht sich auf den Sprachgebrauch, wo dessen Normen durch die *auctoritas* eines Vorbildes Gültigkeit gewinnen, sie bezieht sich auf Inhalte und kann zum Vorwurf der κλοπή führen, wenn der Anschluss an das Vorbild zu eng erscheint, und sie bezieht sich auf die Ausgestaltung eines Textes, für die grundsätzlich verschiedene Positionen vertreten werden und für die sich die Massstäbe wandeln. Denn die einen fordern die sorgfältige, fast sklavische Nachahmung eines bestimmten Musters, die anderen lassen den Epigonen gleichsam die Freiheit, im Geiste eines Vorbildes selbständig zu formulieren; die einen glauben, ein bestimmtes Ideal festlegen zu sollen, das als 'klassisch' Geltung gewinnt, die anderen verzichten darauf[55].

In jedem Fall hat die μίμησις einen festen Platz im Bewusstsein aller Dichter und Prosaautoren und besonders derer, die solche Fähigkeiten Jüngeren zu vermitteln oder bei ihnen zu entwickeln bemüht sind. Entsprechend haben die griechischen Rhetoriklehrer schon früh Musterreden verfasst, während die Philologen erst später beginnen, die für die einzelnen Genera vorbildlichen oder verbindlichen Autoren festzulegen[56]. An diese Tradition knüpft Dionys unmittelbar an; er nennt nicht nur Philosophen, die sich mit Problemen der Sprache und des Stils oder mit einzelnen Autoren befasst haben wie Platon, Aristoteles, Theophrast, Chrysipp und andere[57], oder Historiker und

---

[55] Vgl. dazu nur Th. GELZER, «Klassizismus, Attizismus und Asianismus», in *Entretiens Hardt* 25 (Genf 1979), 1-41 und H. FLASHAR, «Die klassizistische Theorie der Mimesis», *ibid.*, 79-97.

[56] Vgl. R. PFEIFFER, *op. cit.* (s. A. 4), 251-256 (= 203-208).

[57] Cf. e.g. Zenon (Stoiker) *Dem.* 48, 1; Philonikos (Dialektiker — fehlt in der *RE*) *Isoc.* 13, 2; Hieronymus von Rhodos *Isoc.* 13, 3; 5. Ausserdem erwähnt Dionys einen einzelnen Peripatetiker *Amm. I* 1, 1 und die ganze Schule *ibid.* 2, 3; *Comp.* 24, 2; ferner die Stoiker insgesamt z.B. *Comp.* 2, 2;

Biographen, die Leben und Werke einzelner Autoren behandeln[58], oder Fachschriftsteller, vor allem Verfasser von rhetorischen Handbüchern, er erwähnt Zoilos als Kritiker Platons[59] und zitiert Kallimachos für die Titel oder die Zuweisung einzelner Reden an einen bestimmten Verfasser, ebenso die *Pinakes* der Pergamener[60]. Ferner betont er einmal ausdrücklich, dass er den Terminus κῶλα anders verwende als Aristophanes von Byzanz[61], wodurch er zugleich unterstreicht, dass dessen Terminologie weithin bekannt ist und er selbst unter Kundigen spricht, wie er gern hervorhebt[62]. Auch das Urteil seines Freundes Caecilius über Demosthenes' Thukydidesnachahmung führt er in seinem *Brief an Pompeius* einmal an (3, 20), allerdings ohne klar werden zu lassen, ob und wie weit er selbst ihm für seine eigenen (gleichgearteten) Anschauungen verpflichtet ist.

Durchgehend lässt Dionys spürbar werden — eher betont als verschleiert — dass er in einer Tradition steht: Er übernimmt verbreitete, übliche Kategorien aus der Charakterlehre der Philosophen (s.u. A. 76) und vor allem in reichem Masse Begriffe, Klassifizierungen und Urteile aus dem rhetorischen Lehrbetrieb: etwa für die Voraussetzungen eines Redners und

---

4, 19, cf. 4, 16; 18; s.ferner u. S. 337.

[58] Demetrios von Phaleron *Dem.* 5, 6; 53, 4; *Pomp.* 1, 16; *Din.* 3, 4; Philochoros *Amm. I* 9, 1-3 u. ö.; Timaios *Lys.* 3, 5; Hermippos *Is.* 1, 2; Demetrios von Magnesia *Din.* 1, 2 (s. u. S. 335 ff.) Ausserdem nennt Dionys viele Historiker in seiner Übersicht über die Entwicklung der Geschichtsschreibung (*Thuc.* 5) oder wegen ihres Stiles (*passim*).

[59] *Pomp.* 1, 4; 1, 16, s. auch *Is.* 20, 2-3; *Dem.* 8, 1.

[60] Titel: *Is.* 6, 1; *Dem.* 13, 6, s. auch *Amm. I* 4, 3; Zuweisungen: *Dem. Or. fr.* 12 (Us.-R. I p. 295); *Din.* 10, 17; 11, 18, s. ferner 1, 2. *Pinakes*: *Din.* 11, 18, cf. 1, 2.

[61] *Comp.* 22, 17; 26, 14.

[62] Vgl. z.B. *Lys.* 10, 1; *Comp.* 16, 18; *Dem.* 46, 4.

die Formen, die Redefähigkeit zu erwerben[63], für die Redearten[64], für die Aufgaben eines Redners[65], für die Redeteile[66], für die Stilqualitäten[67] und für die Stilarten[68]. Dionys spricht nicht nur allgemein von Handbüchern, Vorläufern und verbreiteten Meinungen und Urteilen über bestimmte Autoren, die als ὅρος καὶ κανών genannt, anerkannt und auch kritisiert werden[69], er zitiert auch Auffassungen oder Beurteilungen,

---

[63] Cf. *Comp.* 25, 39; im einzelnen: φύσις *Isoc.* 1, 2; *Dem.* 44, 2; 51, 7; *Comp.* 20, 15; *Thuc.* 34, 2; s. auch *Lys.* 11, 5; auch συγγενής *Dem.* 13, 9; τέχνη *Lys.* 11, 5; *Is.* 16, 1; *Comp.* 20, 15; *Thuc.* 34, 2 u. ö., s. auch ἐπιστήμη *Dem.* 52, 4 oder παιδεία *Lys.* 9, 2; διδαχή *Thuc.* 34, 7; ἄσκησις *Dem.* 13, 9; 47, 1; 52, 1; *Comp.* 1, 5; 25, 37; μελέτη *Dem.* 52, 4, cf. 1; *Comp.* 26, 18. Zur μίμησις vgl. die Reste der diesem Gegenstand gewidmeten Schrift des Dionys.

[64] Vgl. nur *Lys.* 16, 2, auch *Dem.* 44, 2; zu einem διδασκαλικὸν σχῆμα s. *Amm. II* 1, 2.

[65] S.o. S. 325-6.

[66] Nach den Redeteilen sind z.B. die Abschnitte *Lys.* 17-19 und 22-27 gegliedert, im Anschluss an Isokrates (16, 5).

[67] Vgl. nur *Lys.* 4-6, s. auch 13, 2-3; s. ferner die Übersicht bei E. KREMER, *Über das rhetorische System des Dionys von Halikarnass*, Diss. phil. Strassburg (Strassburg 1907), 26-27.

[68] Ἰσχνός, μέσος, ὑψηλὸς χαρακτήρ: *Dem.* 1, 3-3, 2; 8-15 (33) (Demosthenes) u. ö., s. dazu F. NASSAL, *Aesthetisch-rhetorische Beziehungen zwischen Dionysius von Halicarnass und Cicero*, Diss. phil. Tübingen (Tübingen 1910), 56-71.

[69] Lehr- und Handbücher allgemein: *Lys.* 17, 1; 18, 2; 24, 1, 4 und 6; *Is.* 14, 5; *Comp.* 1, 9; *Amm. I* 2, 3; *Amm. II* 1, 2; einzelne Autoren: Gorgias *Comp.* 12, 6; Theodoros von Byzanz *Is.* 19, 3; Theodektes *Dem.* 48, 1; *Comp.* 2,1; *Amm. I* 2, 3 (mit vielen anderen); Demetrios von Phaleron *Dem.* 5, 6; Anaximenes *Is.* 19, 3; Vorläufer allgemein: e.g. *Dem.* 23, 1; 58, 1; *Thuc.* 22, 2-3; s. auch das mehrfach zitierte Euripidesfragment οὐκ ἐμὸς ὁ μῦθος *Dem.* 5, 6; 35, 1, auch *Isoc.* 13, 1. Verbreitete Meinungen e.g. *Lys.* 10, 2; 12, 1-2; *Comp.* 4, 1; *Thuc.* 2, 2; ὅρος καὶ κανών *Dem.* 23, 1, κανών *Lys.* 12, 2; *Thuc.* 2, 2; κανόνες der Handbücher *Lys.* 24, 1, s. auch *Dem.* 8, 1.

ohne deren Urheber namentlich zu nennen, und setzt sich bald kurz, bald ausführlich mit ihnen auseinander.

Damit stellt sich die Frage nach Dionysios' *eigenen* Kriterien, Kategorien und Massstäben. Angesichts der Überlieferungslage und der mir hier gestellten Aufgabe erscheint es wenig sinnvoll, allein nach den Neuerungen zu fragen, die eindeutig und mit Sicherheit auf Dionys selbst zurückgeführt werden können. Vielmehr empfiehlt es sich, gleichsam den Stand der Entwicklung, wie er bei Dionys greifbar ist, zu erfassen und in seiner möglichen Bedeutung für die griechische Philologie zu würdigen, was nicht ausschliesst, im Einzelfall auch seine eigenen Beiträge als solche zu registrieren und zu würdigen.

Auch für Dionys spielt die traditionelle Unterscheidung der *officia* eine immer wieder deutlich spürbare Rolle, nur dass sich bei ihm wichtige Modifikationen finden. Zum einen verzichtet er auf die Erörterung der μνήμη so gut wie völlig, und auch der ὑπόκρισις schenkt er nur im Ausnahmefall Beachtung[70]. Andererseits berücksichtigt Dionys eine Aufgabe, die jeder Autor noch vor der *inventio* (der es obliegt, die Argumente für ein gegebenes Thema oder einen bestimmten Fall zu finden) zu berücksichtigen hat, nämlich die Wahl des Gegenstandes[71], die die Frage nach den Kriterien für diese Wahl aufwirft und

---

[70] *Dem.* 53-54; s. auch ὑπόκρισις als *terminus technicus Isoc.* 13, 3; 5; *Dem.* 22, 5 cf. 6.

[71] Er verwendet dafür ἡ ἐκλογή *Thuc.* 5, 3; *Pomp.* 3, 6, auch ἐκλέγειν *Pomp.* 3, 2; 4, 1 (cf. *Comp.* 2, 8: ἐκλεκτικός) und ἡ πραγματικὴ προαίρεσις *Thuc.* 5, 5, s. auch *Isoc.* 1, 3; 4, 2; 12, 2 (auch für die Wahl seines eigenen Gegenstandes: z.B. *Thuc.* 3, 2 u.ö.), ein Wort, das er auch für die Wahl einer Lebensform (*Lys.* 19, 3; 4; *Isoc.* 1, 2; 4, 4; *Is.* 10, 1), verbunden mit einer Schreibweise *Orat. vet.* 4, 2 oder nur für eine Form des Schreibens gebraucht: *Lys.* 3, 10; *Is.* 20, 4 u.ö., oft zusammen mit δύναμις *Lys.* 12, 8; 20, 2 u.ö., ganz allgemein ἡ προαίρεσις τῶν λόγων *Thuc.* 2, 2; zu ἡ ἐκλογὴ τῶν ὀνομάτων s. u. S. 338.

zugleich auch nach der Einstellung des Autors zu seinem Stoff und dem ἦθος, das er zeigt. Dionys nennt eine Reihe von Qualitäten, die aus seiner Sicht einem Redner die Wahl eines Themas nahelegen können, etwa τὸ κάλλος (*Isoc.* 4, 2) oder ἡ λαμπρότης... καὶ τὸ φιλόσοφον (*Isoc.* 12, 2[72]); in der Schrift *Über die alten Redner* bezeichnet er sein eigenes Thema als ὑπόθεσις (τοῦ λόγου) κοινὴ καὶ φιλάνθρωπος καὶ πλεῖστα δυναμένη ὠφελῆσαι[73]. Entsprechend kritisch urteilt er auch über die Themenwahl der Historiker und lobt Herodot und tadelt Thukydides[74], lobt wiederum Xenophon, tadelt dagegen Philistos[75].

Damit weist er teilweise auf die dem jeweiligen Gegenstand innewohnende Grösse, teilweise auf dessen Nutzen hin, wie er in der Schrift *Über Isokrates* ausführlich darlegt (4, 3-4: sogar für eine moralische Erziehung), und damit verbunden auf dessen anspruchsvolle Zielsetzung (*Isoc.* 12, 2; cf. 1, 3), einmal auch darauf, dass die Themen zum Wesen des Autors passen (*Pomp.* 4, 1 zu Xenophon). In der Schrift *Über Isaios* (4, 5) lässt er keinen Zweifel, dass die in den Prozessreden zu behandelnden Fälle περὶ ἀληθείας καὶ δικαίας συντάξεως sein können oder nicht, deutet allerdings die moralischen Probleme, die sich für einen Redner aus der Übernahme der Verteidigung eines Verbrechens ergeben können, nur vage an (*Is.* 4, 3); entsprechend empfiehlt er die Nachahmung des Isokrates nicht im

---

[72] *Dem.* 56, 4 spricht er von τὸ μέγεθος καὶ τὸ ἀξίωμα der Gegenstände im Hinblick auf den entsprechend von Demosthenes gewählten Stil.

[73] Die Absicht zu nützen nimmt er auch für Isokrates an: *Isoc.* 1, 3.

[74] *Pomp.* 3, 2-7, s. ferner zu Herodot *Thuc.* 5, 5, zu Thukydides *Thuc.* 2, 2, positiver 6, 4, s. auch 6, 1-3; ergänzend fügt er *Pomp.* 3, 8-10 die rechte Wahl von Anfang und Ende und 3, 11-12 die Auswahl der Einzelheiten hinzu.

[75] Xenophon: *Pomp.* 4, 1-2, Philistos: *ibid.*, 5, 1, zu Theopomp. s. *ibid.*, 6, 1-2.

Hinblick auf dessen Prozessreden, sondern auf dessen politische Reden (*Isoc.* 4, 3-4). Auch sonst rückt Dionys Leben und Redeweise zusammen oder setzt sie zueinander in Beziehung (*Orat. vet.* 4, 2); doch nur für die Geschichtsschreibung scheint ihm die Grundhaltung des Autors zum Stoff entscheidende Bedeutung zu besitzen; er lobt Herodots διάθεσις (*Pomp.* 3,15: ἐπιεικής), während er über Thukydides ungünstig urteilt (*ibid.*). Seine Gegenüberstellung von Xenophon und Philistos lässt ihn deren ἦθος jeweils freundlich (*Pomp.* 4, 2) oder weniger positiv (5, 2) bewerten[76]. Zugleich ist ihm natürlich die verbreitete Auffassung geläufig, dass das ἦθος eines Redners für die Wirkung von dessen Reden eine entscheidende Bedeutung besitzt (z.B. *Dem.* 18, 6), und er beruft sich für entsprechende Ratschläge auf die Handbücher (*Lys.* 24, 4).

Für die drei verbliebenen *officia oratoris, inventio, dispositio* und *elocutio*, ergeben sich bei Dionys von Halikarnass dadurch erkennbare Neuerungen, dass er unter Rückgriff auf die alte Unterscheidung von ἐνθυμήματα und ὀνόματα (z.B. Isoc. *Or.* IX [*Euag.*] 10) πραγματικὸς τόπος und λεκτικὸς τόπος voneinander trennt (*Dem.* 51, 5; *Comp.* 1, 5) und die Behandlung von εὕρεσις, τάξις (οἰκονομία) und λέξις entsprechend gliedert und ergänzt. Zur εὕρεσις τῶν ἐνθυμήματων[77], die die Neueren nach seinem Zeugnis παρασκευή nennen[78], lässt er die κρίσις als ergänzende Phase treten, d.h. die Auswahl[79] aus

---

[76] Dionys wählt hier stark von der Tradition geprägte Begriffe, vor allem 4, 2: ἦθος... θεοσεβὲς καὶ δίκαιον καὶ καρτερικὸν καὶ εὐπετές, weniger 5, 2: ἦθός τε κολακὸν καὶ φιλοτύραννον.

[77] *Lys.* 15, 3; 6; s. auch 15, 1 und 5, 1; *Isoc.* 4, 1; 12, 1; *Thuc.* 34, 2 (ihr folgt hier die χρῆσις); 35, 2; 45, 5; *Din.* 8, 6.

[78] *Dem.* 51, 5; Dionys folgt diesem Sprachgebrauch nicht.

[79] *Lys.* 15, 6; *Isoc.* 4, 1; 12, 1; von einem Weglassen, also Aussondern spricht Dionys *Lys.* 15, 3. Κρίνειν und verwandte Wörter für literarische Kritik: *Is.*

den bereitgestellten Argumenten (*Lys.* 15, 3), eine Phase, für die er (etwa *Lys.* 15, 2) eine grosse Zahl von Gesichtspunkten aufzählt: πρόσωτα (*personae*), πράγματα, πράξεις (*facta / dicta*), τρόποι τε καὶ αἰτίαι (*causae*), καιροί (*occasiones*), χρόνοι (*tempora*), τόποι (*loci*) und αἱ ἑκάστου τούτων διαφοραί. Dionys folgt hier wohl nicht Hermagoras, dessen Stasislehre er auch sonst nicht berücksichtigt und der die κρίσις (*iudicium*) der οἰκονομία zuordnet, sondern den Listen von *loci argumentorum*, die die rhetorischen Handbücher im Anschluss an Aristoteles' Kategorientafel anführen[80].

Schon hier wird deutlich spürbar, was sich als Grundzug der Entwicklung nach Aristoteles erweist, die Neigung zu differenzierteren Unterteilungen, durch die für die rednerische Praxis ebenso wie für die philologische Kritik eine grössere Vielfalt von Aspekten erschlossen wird, während das kritische Vokabular wenig facettenreich erscheint: Die εὕρεσις charakterisiert Dionys im einzelnen als einzigartig, vielfältig, angemessen und wirkungsvoll (*Lys.* 15, 2-3) oder als bewundernswert, reichhaltig und treffend (*Isoc.* 4, 1; 12, 1, ähnlich *Thuc.* 34, 2; 35, 2; 45, 5), während er andererseits das Fehlen von Originalität und Überraschungseffekten tadelt (*Din.* 8, 6). Wo er die κρίσις

18, 2; 19, 4; *Dem.* 24, 11; 50, 3; *Thuc.* 2, 1; 27, 1; 34, 7; 55, 2; für Dionys' eigenes Vorgehen: *Lys.* 20, 2; *Dem.* 56, 6; *Din.* 1, 1, für mögliche Kritik an ihm: *Is.* 16, 5; *Dem.* 23, 6; *Thuc.* 2, 4; 35, 4.

[80] Vgl. Arist. *Cat.* 4, 1 b 25-2 a 4; Cic. *Inv.* I 34-43, s. auch *Rhet. Her.* II 6-7; Quint. *Inst.* III 6, 23-28 (dazu M.F. Quintiliani *Institutionis oratoriae liber III.* Mit einem Kommentar herausgegeben von J. ADAMIETZ [München 1966], 123-127); V 10, 1-99, vgl. J. MARTIN, *Antike Rhetorik. Technik und Methode* (München 1974), 107-113; ähnlich auch die Liste *ex quibus omnes controversiae constant*, die Apollodors Schüler nennen, weil auf sie hin die Richter im Prooemium vorzubereiten sind (Quint. *Inst.* IV 1, 50 = Apollodorei *fr.* 1 c Granatelli). Zu Hermagoras' Einordnung der κρίσις s. Quint. *Inst.* III 3, 9 (= *fr.* 1 Matthes).

loben will, nennt er sie bewundernswert, ein Beweis für grosse Klugheit oder zu starker Konzentration führend[81].

Auch die traditionell als τάξις bezeichnete Aufgabe des Redners[82] begegnet nicht nur meistens unter einem neuen Namen, οἰκονομία[83], sondern vor allem mit zusätzlicher Unterteilung, und zwar in drei Stufen: μερισμοί (oder διαίρεσις), τάξις und ἐξεργασία(ι)[84], gelegentlich auch genauer spezifiziert als μερισμοὶ τῶν πραγμάτων und τάξις τῶν ἐνθυμημάτων (*Is.* 3, 5, doch s. *Isoc.* 15, 3), während er für die Ausarbeitung und Darbietung des Stoffes und der Argumente eine Reihe einzelner Figuren aufzählt, die er keineswegs uneingeschränkt positiv beurteilt, sondern eher als Zeichen von Raffinesse ansieht[85]. Denn Urteile fällt Dionys nicht nur über die εὕρεσις und κρίσις, sondern auch über die οἰκονομία (τάξις) im allgemeinen[86] und über deren einzelne Aspekte und bedient sich auch dabei eines nicht sehr abwechslungsreichen Vokabulars[87]; ergänzend greift er gern zum Vergleich, etwa von Isokrates mit Lysias (*Isoc.* 4, 1-2; 12, 2) oder Isokrates mit allen anderen (*Isoc.* 12, 2), Lysias mit allen anderen (*Lys.* 15, 1; 6), Thukydides mit sich selbst (*Thuc.* 35, 4), Thukydides mit

---

[81] *Isoc.* 12, 1; 4, 1; *Lys.* 5, 1.

[82] Vgl. für diese Bezeichnung *Lys.* 15, 4; 6.

[83] *Isoc.* 4, 2; *Dem.* 51, 4-5; *Comp.* 25, 31; *Thuc.* 10, 1; 11, 1; 35, 2; *Pomp.* 4, 2; οἰκονομεῖν: *Lys.* 15, 6 u. ö., οἰκονομικόν: *Thuc.* 9, 1.

[84] Μερισμοί/διαίρεσις: *Isoc.* 4, 2; 12, 2; *Thuc.* 9, 1; 2; 4 (dort auch μερίζειν: 9, 2-4); τάξις: *Isoc.* 4, 2; 12, 2; *Thuc.* 9, 1; *Din.* 8, 6; ἐξεργασία: *Lys.* 15, 4 (Plural); *Is.* 3, 5-6; *Thuc.* 9, 1; *Din.* 8, 6; ἡ κατ' ἐπιχείρημα ἐξεργασία: *Isoc.* 4, 2, ἡ καθ' ἕκαστον εἶδος ἐξεργασία (dort die drei Stufen ergänzt): 12, 2.

[85] Cf. *Lys.* 15, 4-5: προκατασκευαί, ἔφοδοι, μερισμοί, ποικιλίαι σχημάτων, s. auch *Is.* 3, 6; 15, 3; *Din.* 8, 6.

[86] Τάξις: *Lys.* 15, 4; οἰκονομία: *Isoc.* 4, 2; *Dem.* 51, 4; *Comp.* 25, 31; *Thuc.* 9, 1; 35, 2; *Pomp.* 4, 2.

[87] *Thuc.* 9, 2 und 9-10; *Pomp.* 4, 2; *Lys.* 15, 6; *Thuc.* 11, 1.

anderen Historikern (*Thuc.* 5-12; *Pomp.* 3, 2-14), Xenophon mit Philistos, aber vor allem mit Herodot bzw. mit Thukydides (*Pomp.* 4, 1-2; 5, 1-2), Isaios mit Lysias (*Is.* 3, 4-7) und mit mehreren anderen (*Is.* 4), Deinarchos mit Demosthenes (*Din.* 8, 6). Bei Thukydides stellt er übrigens neben die εὕρεσις (als eine natürliche Gabe) die χρῆσις als eine stärker durch Lernen und Übung geförderte Fähigkeit (*Thuc.* 34, 2); und von den Argumenten in den Reden unterstellt er, dass man sie für unpassend halten kann für einen Zeitpunkt, für die jeweilige Person, für den Gegenstand, oder in ihrer Ausführlichkeit (*Thuc.* 34, 4; 41, 4-6, cf. 45, 5), bei der τάξις fordert er die richtige Wahl des Anfangs und des Endes des Gesamtwerkes (*Thuc.* 10, 1, entsprechende eigene Kritik an Thukydides: *Pomp.* 3, 8-11), bei der ἐξεργασία bemängelt er die zu ausführliche Berücksichtigung unwichtiger Ereignisse und die Vernachlässigung wichtiger (*Thuc.* 13-20).

Während die Handbücher, die nach den *officia oratoris* gegliedert sind, auf *inventio* und *dispositio* die *elocutio* folgen lassen, tritt bei Dionys, wie schon betont, neben den πραγματικὸς τόπος (der nur in εὕρεσις mit κρίσις und τάξις unterteilt werden kann) der λεκτικὸς τόπος, seinerseits wieder in εὕρεσις und τάξις gegliedert, d.h. in ἡ ἐκλογὴ τῶν ὀνομάτων und ἡ σύνθεσις τῶν ἐκλεγέντων (*Dem.* 51, 5). Zur λέξις allgemein bemerkt Dionys in seiner Schrift *Über Demosthenes*, dass der Redner den jeweiligen Anlass einer Rede, aber auch die Redeteile berücksichtigt (44-46). Denn er ist natürlich mit der üblichen Dreiteilung der Redearten vertraut; gelegentlich unterscheidet er sogar eine grössere Zahl von λόγοι (*Lys.* 1, 5; 3, 7) oder rückt neben politische Reden und Gerichtsreden als dritte Gruppe allgemein private Unterhaltungen (*Thuc.* 49, 2-3; 50, 1). Ebenso geläufig ist ihm auch die übliche Gliederung der Rede (*Dem.* 13, 8; 45, 3) zusammen mit den dazugehörenden Regeln der Theorie, die teilweise reichhaltiger gegeben werden als etwa in der *Rhetorik* des Anaximenes, vor allem für das

Prooemium (*Lys.* 17; 24, s. ferner *Is.* 7-11[88]), für die πρόθεσις (*Lys.* 17, 5-6; s. auch *Thuc.* 20, 1), für die Erzählung (*Lys.* 17, 5-6; 18; 24, 7-25[89]), für die Beweisführung (*Lys.* 18, 5-19, 5; 26, 1-27 (Stil); *Is.* 12-13 (Stil); 14, 2-15, 2) und für den Redeschluss (*Lys.* 19, 6). Auffallend ist neben einigen zusätzlichen Termini, dass die Bemerkungen zum Prooemium und zur Erzählung viel ausführlicher sind als zur Argumentation und dass die Redeteile nur bei der Darstellung des Lysias eine wichtige Rolle spielen und systematisch berücksichtigt werden (*Lys.* 17-19), in den Schriften über die anderen Autoren dagegen stark (*Is.*) oder völlig zurücktreten.

Dionys beginnt seine Erörterung des λεκτικὸς τόπος in der Schrift *Über Thukydides* (21, 2) mit dem Hinweis darauf, dass in diesem Bereich die Eigenart eines Autors, dessen χαρακτήρ, am deutlichsten erkennbar werde, es aber zunächst notwendig sei, die Teile der λέξις zu nennen, dann deren ἀρεταί. Damit gibt er zugleich die Stichworte für unsere weitere Darstellung der bei ihm greifbaren Neuerungen: die Teile der λέξις, deren ἀρεταί und der χαρακτήρ eines Autors.

Dionys gliedert die λέξις (*Thuc.* 22, 1-2) in Wortwahl (gemeint ist die Wahl von Substantiven, Verben und Konjunktionen, unterteilt in eigentliche und übertragene Ausdrucksweise) und Verknüpfung von unbedeutenderen und wichtigeren Elementen[90] (d.h. der Satzteile, Sätze und Satzgefüge); für beide gelten die sogenannten σχήματα, die Figuren, wie er

---

[88] Cf. auch *Thuc.* 11-12, 1; 19-20; kritische Einzelurteile zur Proömiengestaltung; *Dem.* 13, 8; 24, 2; 45, 3; *Thuc.* 44, 1-3; *Pomp.* 3, 3-6; *Din.* 5, 4.

[89] S. ferner *Is.* 14, 2-16, 2; *Thuc.* 7, 3; 9, 2-10; 37, 2; 38, 1; *Pomp.* 3, 11-12; *Din.* 6, 3.

[90] Ἡ σύνθεσις τῶν ἐλαττόνων τε καὶ μειζόνων μορίων, zu trennen von der σύνθεσις τῶν ἐκλεγέντων (*Dem.* 51, 5) und der σύνθεσις τῶν ὀνομάτων (*Is.* 12, 1).

ausdrücklich hinzufügt[91]. Da diese Aufgliederung der Wortwahl in eigentliche und übertragene Ausdrucksweise seit langem üblich war und deren Erörterung oder Anwendung in den kritischen Analysen keine Neuerungen bringen[92], wende ich mich gleich der σύνθεσις τῶν ἐκλεγέντων oder τῶν ὀνομάτων zu, die von Dionys in einer eigenen Schrift dargestellt worden ist. Dort nennt er zu Beginn Vorgänger, die sich mit der σύνθεσις befasst haben (1, 9), und unterstreicht zugleich, dass er der erste sei, der sie in der vorgelegten Form, d.h. so genau und eingehend behandele. Er hebt die Bedeutung dieses Aspektes nicht allein durch allgemeine Bemerkungen und eine Definition hervor, sondern vor allem dadurch, dass er erst einige gleichsam vorbildlich gestaltete Beispiele aus Homer und Hesiod zitiert, dann Texte, denen er durch Veränderung der ursprünglichen Wortfolge ihre Wirkung nimmt. Am Ende seiner Einleitung betont er noch einmal, dass die älteren Autoren sich um τὸ συντιθέναι δεξίως τὰ ὀνόματα gekümmert hätten (4, 13-14; 5, 12), die späteren nicht, da dies nichts zur Schönheit der Redeweise beitrüge (4, 14). Diesen Vorwurf erhebt Dionys zunächst gegen eine Reihe von Historikern (4, 15), dann auch gegen Philosophen, vor allem Chrysipp (4, 16-18), also bestimmte, ausdrücklich genannte Autoren. Er schliesst mit dem weiteren Vorwurf, dass niemand vor ihm etwas Nützliches zu diesem Gegenstand geschrieben habe (4, 20-21), etwas, das zur ἡδονή oder zum κάλλος ἑρμηνείας beitragen könne, die das Ziel der σύνθεσις sein müssten (4, 21).

---

[91] Er weicht damit von Theophrasts Gliederung ab, die er *Isoc.* 3, 1 zitiert; zur Zweiteilung *electio-constructio verborum* cf. Cic. *De orat.* I 17; III 149.

[92] Cf. Arist. *Rhet.* III 2, 1404 b 31-33; Theophr. *fr.* 683 Fortenbaugh, s. dazu G. AMMON, *De Dionysii Halicarnassensis librorum rhetoricorum fontibus*, Schulprogramm (München 1889), 15-20.

Man hat Dionys' Behauptung bestritten und auf Thrasymachos von Chalkedon verwiesen oder auf Autoren wie Ariston von Chios, Krates und Herakleodor[93]. Doch erinnert Dionys an Thrasymachos eben nicht im Hinblick auf die σύνθεσις ὀνομάτων. Vor allem aber entwickelt er selbst hier nicht allein ein theoretisches System oder stellt nur einige Regeln auf, er beschränkt sich auch nicht darauf, die σύνθεσις ὀνομάτων zu definieren und ihre Wirkung, ihre Zielsetzung, ihre Methoden, ihre einzelnen Formen und deren Besonderheiten theoretisch zu bestimmen oder die σύνθεσις ὀνομάτων in zusammenfassenden Formulierungen in seine Stilkritik einzubeziehen, wie er es in den Schriften *Über Lysias* (3, 8; 8, 2 und 4-7; 13, 3), *Über Isokrates* (2, 4-7 und 3, 1-4 [3, 1 Theophrastzitat]; 18, 1) oder *Über Isaios* (3, 3; 4, 2) tut. Im Anschluss an die Ansätze z.B. in den Schriften *Über Isokrates* (12, 3-14, 7; 19, 1-20, 5) oder *Über Isaios* (11, 4-13, 3) analysiert und illustriert er, was die σύνθεσις ὀνομάτων zur ἡδονή und zum κάλλος beitragen kann, anhand von Beispielen aus der Praxis. Dies erweist sich als fruchtbar für den Gebrauch der Lernenden und deren Bemühen um Nachahmung, aber auch für die Kritiker, zumal er ausserdem ein aus den Einzelbeobachtungen entwickeltes System vorlegt, das wichtige neue Elemente enthält.

Unter σύνθεσις versteht Dionys ganz allgemein das Zusammenstellen der Teile eines Logos oder der Elemente der λέξις (2, 1), als Aufgabe der συνθετικὴ ἐπιστήμη nennt er das Zusammenfügen der κῶλα, die innere Gestaltung der κῶλα und

---

[93] G. AUJAC und M. LEBEL (s. A. 54),III p. 204 A. 2, auch p. 198 A. 3; Thrasymachos wird von Dionys fast nur wegen seiner Rede- oder Schreibweise zitiert (bes. *Dem.* 3, 1-5), der ihm auch jede Originalität abspricht (*Amm. I* 2, 3); die Zeugnisse: *Artium Scriptores* (*Reste der voraristotelischen Rhetorik*), herausgegeben von L. RADERMACHER, SAWW 227, 3 (Wien 1951), 70-76. G. M. A. GRUBE, *The Greek and Roman Critics* (London 1965), 217 A. 1 hält Dionys' «claim to originality» mit Recht für «justified».

die Überprüfung, ob jeweils Veränderungen notwendig sind (6, 1). Entsprechend zeigt er zunächst, welche Möglichkeiten sich beim Zusammenfügen von Einzelwörtern ergeben (6, 4-11), dann, welche Probleme die ἁρμογὴ τῶν κώλων (7) und deren innere Gestaltung oder Umgestaltung (8: σχηματισμός) aufwerfen, auch wieder anhand konkreter Beispiele, deren Wortfolge er verändert, so dass erneut das unmittelbare Ineinandergreifen von rhetorischer Belehrung, also Vermittlung von Regeln, und literarischer Kritik deutlich wird. Es überrascht nicht, dass er die πεῖρα als Lehrmeisterin empfiehlt (7, 3). Für die jeweils erstrebenswerten Resultate oder Ziele verwendet er verschiedene Formulierungen, sowohl allgemeine Begriffe, die auf κάλλος (6, 11; 9, 1: und ἡδονή) oder Eignung oder Wirkung zielen (6, 11; 7, 2; 8, 2[94]), oder einzelne wie εὐστομία (7, 3), σεμνότης (7, 3), χάρις (7, 5), πάθος (7, 5) und schliesslich δικανικὴ καὶ στρογγύλη λέξις (7, 6), auf die ich zurückkomme.

Schönheit und Anziehungskraft, κάλλος und ἡδονή, werden zunächst mehrfach eher beiläufig als Kriterien genannt; in der zweiten Hälfte der Schrift verknüpft Dionys sie als Ziele der wohlgefügten λέξις (συντιθέναι τὴν λέξιν εὖ: 10, 1) mit den vier Faktoren, die diese Ziele erreichbar werden lassen, zum Dispositionsschema (11, 6; 14), also ἡδονή gegliedert nach μέλος (11, 15-21), ῥυθμός (11, 22-26), μεταβολή (12, 1-10) und πρέπον (12, 10-13) und entsprechend κάλλος: μέλος (14-16), ῥυθμός (17-18), μεταβολή (19) und πρέπον (20). Durch die gleichzeitige Aufteilung der beiden zentralen Begriffe ἡδονή in ὥρα, χάρις, εὐστομία, γλυκύτης, πιθανόν und weitere nicht genannte Aspekte und κάλλος in μεγαλοπρέπεια, βάρος, σεμνολογία, ἀξίωμα, πάθος und weitere breitet Dionys zugleich ein so weitgefächertes Koordinatensystem literarkriti-

[94] Vgl. auch 20, 23: τὰ... κυριώτατα καὶ κράτιστα.

scher Kategorien aus (11, 2), dass er es sich selbst versagt, es in allen seinen Untergliederungen vorzuführen. Offensichtlich ist er nicht an allen Verästelungen des Systems interessiert, sondern an dessen praktischer Anwendung. Erneut beruft er sich auf die Erfahrung (11, 6), betont allerdings zugleich, dass den rechten Klang zu empfinden, jeder einzelne von der Natur befähigt sei, ihn aber zu erzeugen, eine Kunst sei, die man erlernen müsse (11, 9). Doch auch die Ratschläge, für die er auf traditionelle Kategorien zurückgreift, lassen ihn die Bedeutung des konkreten Augenblicks (καιρός: 12, 5-7) und damit die Urteilsfähigkeit des einzelnen für den Erfolg betonen (12, 7).

Bei der Erörterung, wie die Schönheit durch die genannten vier Faktoren, die hier jeweils Epitheta erhalten (13, 1: μέλος εὐγενές, ῥυθμὸς ἀξιωματικός, μεταβολὴ μεγαλοπρεπής und das sie alle begleitende πρέπον), erreicht werden kann, scheut sich Dionys nicht vor weitausgreifenden Darlegungen über die Sprache und die Elemente, aus denen sie sich zusammensetzt (16-17). Doch auch hier greift er immer neu auf Beispiele zurück, seltener beim μέλος (nur 14, 20; 15, 13-16, 1; 8-18), ausführlich im Abschnitt über den Rhythmus, in dem er nacheinander Stücke aus Thukydides (18, 3-8), Platon (18, 9-14), Demosthenes (18, 15-20) und Hegesias (18, 22-26) analysiert und abschliessend Hegesias mit Homer vergleicht (18, 27-29). Auch in den beiden folgenden Kapiteln illustriert er seine Darlegungen zu μεταβολή (19) und πρέπον (20) mit Hinweisen auf die Praxis, führt jedoch nur wenige Passagen wörtlich an.

Im letzten Drittel seiner Schrift über die σύνθεσις wendet sich Dionys den eingangs angekündigten, noch ausstehenden Aspekten zu (1, 12; 20, 24), die unser besonderes Interesse verdienen, da für sie keine älteren Zeugnisse vorliegen: die Unterschiede der einzelnen Kompositionsformen und deren jeweilige Eigenart (χαρακτήρ). Damit begegnet jener Terminus, den er auch in der Schrift *Über Thukydides* verwendet (22, 1)

und für den die antike Rhetorik sehr verschiedene Bedeutungen kennt[95]. Während Dionys ihn bisweilen der Tradition folgend für die drei Stilarten gebraucht, häufiger für die Schreibweise eines Autors allgemein[96], bezeichnet er mit ihm hier die je verschiedenen Formen der Komposition, von denen es, wie er hervorhebt, so viele gibt wie Menschen (21, 2); doch glaubt er drei Arten zusammenfassen zu können, die er αὐστηρά (rauhe), γλαφυρά (glatte) und εὐκρατὴς ἁρμονία (gutgemischte Fügung) nennt, für die er also Metaphern wählt, die zu ἁρμονία passend etwa an die Bildhauerei denken lassen.

Die folgenden drei Kapitel widmet er dann diesen drei Formen der ἁρμονία und nennt zunächst (22-23) die Forderungen, die jeweils an Wortwahl, Wortfügung, Periodenbau und Rhythmus zu stellen sind, und beschreibt dann die erhoffte Wirkung sowie weitere Einzelheiten, insbesondere typische Figuren oder Qualitäten, ehe er die wichtigsten Repräsentanten nennt (22, 7; 23, 9), einzelne Passagen ausschreibt, charakterisiert und sehr eingehend analysiert, und zwar für die rauhe Fügung Stücke aus Pindar (fr. 75 Sn.-M.: 22, 11-33) und Thukydides (I 1, 1-2, 2: 22, 34-41), für den glatten Stil aus Sappho (fr. 1: 23, 11-16) und

---

[95] A. KÖRTE behandelt in seinem Aufsatz «ΧΑΡΑΚΤΗΡ», in *Hermes* 64 (1929), 69-86, an den mich D.M. Schenkeveld erinnert, bekanntlich die Geschichte des Wortes und geht dabei (79-83) auch auf einige seiner Bedeutungen im Bereich der Rhetorik ein; als ältesten Beleg für die Bedeutung "Stil eines einzelnen Schriftstellers" sieht er die in der *Suda* angeführte Schrift ΧΑΡΑΚΤΗΡΕΣ des Dionysiades von Mallos an, ohne dass sicher wäre, ob dieser speziell die Sprache der einzelnen Komödiendichter charakterisierte oder vielleicht die verschiedenen Autoren allgemein so unterschied wie Dion (*Or.* LII) die Tragiker (s.o. S. 315-7); M. J. LOSSAU, *op. cit.* (s. A. 5), geht bei seinen Vermutungen zur Datierung der Echtheitskritik mit Hilfe der χαρακτῆρες darauf nicht ein (77-83).

[96] Stilarten: *Dem.* 5, 1; Stil einzelner: *Lys.* 1, 6; 11, 8; *Isoc.* 2, 1; *Is.* 18, 1 u. ö.

Isokrates (*Or.* VII [*Areop.*], 1-5: 23, 18-23). Er verzichtet darauf, auch die mittlere ἁρμονία näher zu beschreiben und durch Beispiele zu illustrieren, da sie gleichsam das ganze breite Mittelfeld zwischen den Extremen einnimmt und, wie er betont, zahlreiche verschiedene Erscheinungsformen kennt (24).

Damit hat Dionys einen weiteren Aspekt literarischen Ausdrucks für eine kritische Würdigung systematisch durchdrungen und Urteilskategorien bereitgestellt, derer er sich selbst in der Schrift *Über Demosthenes* erfolgreich bedient. Da er sie in den früheren Schriften über die anderen Redner nicht gebraucht, ist die Vermutung begründet, dass er sie selbst zu dem hier geschilderten System entwickelt hat, auch wenn er auf ältere Anregungen zurückgreifen konnte. Zugleich hat sich gezeigt, dass Dionys χαρακτήρ hier nur in einer begrenzten Bedeutung, nämlich als χαρακτὴρ τῆς συνθέσεως verwendet und dass ein weiteres Eingehen auf das durch χαρακτήρ in der oben angeführten Stelle Gemeinte (*Thuc.* 21, 2) und auf die dort genannten ἀρεταί notwendig ist.

Für die ἀρεταί der λέξις bedient sich Dionys in der Schrift *Über Thukydides* (23, 6) einer Gliederung, die für ihn üblich ist (vgl. *Thuc.* 22, 3; 23, 2; *Pomp.* 3, 17), für uns aber hier zuerst begegnet, nämlich in notwendige (ἀναγκαῖαι), d.h. καθαρά, σαφὴς und σύντομος λέξις — Kategorien, die er auch in seinen Stilanalysen von Lysias, Isokrates und Isaios schon verwendet[97] — und zusätzliche (ἐπίθετοι); zu ihnen rechnet er hier ὕψος, καλλιρημοσύνη, σεμνολογία, μεγαλοπρέπεια, ferner τόνος, βάρος, πάθος, τὸ ἐρρωμένον καὶ ἐναγώνιον πνεῦμα, die δεινότης schaffen; im *Brief an Pompeius* sieht seine Liste etwas anders aus[98]. Auch von diesen Qualitäten

---

[97] Vgl. nur *Isoc.* 2, 1-3; 11, 1-4; *Is.* 3, 1-2; *Pomp.* 3, 16-17.

[98] *Pomp.* 3, 17-20; ἐνάργεια, ἡ τῶν ἠθῶν τε καὶ παθῶν μίμησις, αἱ τὸ μέγα καὶ θαυμαστὸν ἐκφαίνουσαι τῆς κατασκευῆς ἀρεταί, αἱ τὴν ἰσχὺν

finden sich einige in seinen Analysen der Stile von Lysias, Isokrates und Isaios, auch in denen der Stile von Demosthenes, Thukydides, Platon oder Deinarch[99]. Andere begegnen in der Schrift περὶ συνθέσεως ὀνομάτων und zwar als Faktoren, die zum κάλλος beitragen, teilweise in den allgemeinen Bemerkungen (11, 2, s. auch 16, 14: μεγαλοπρέπεια, βάρος, σεμνολογία [σεμνότης] und πάθος), teilweise in den Einzelanalysen (μέλος· 16, 17; 18; ῥυθμός· 17, 4; 10). Die grosse Zahl der Termini, von denen einige überhaupt nur einmal oder nur in den Listen, aber nicht in der praktischen Anwendung vorkommen, und vor allem solche abschliessenden Formulierungen wie αἱ ὁμοιοτρόποι δυνάμεις oder αἱ ὁμοιογενεῖς ἀρεταί (*Pomp.* 3, 19, cf. *Comp.* 11, 2) sowie der Verzicht auf eine systematische Erörterung lassen vermuten, dass die Stilkritik ein vielfältiges Vokabular, aber keine in sich konsequente, verbindliche Terminologie entwickelt hatte und auch Dionys dies nicht zu tun beabsichtigte. In dieser Hinsicht konnte also die Rhetorik und die in ihrem Rahmen geübte Literarkritik der Philologie keine zuverlässigen Hilfsmittel an die Hand geben.

Wichtiger ist, dass Dionys, wie er in der Schrift *Über Thukydides* ankündigt, einige der ἀρεταί nutzen will, um die dem einzelnen Autor eigene Schreibweise erkennbar werden zu lassen: τὸν ἴδιον τοῦ ἀνδρὸς χαρακτῆρα (23, 1). Χαρακτήρ

καὶ τὸν τόνον καὶ τὰς ὁμοιοτρόπους δυνάμεις τῆς φράσεως ἀρεταὶ περιέχουσαι, ferner ἡδονή, πειθώ, τέρψις, αἱ ὁμοιογενεῖς ἀρεταί, auch τὸ κατὰ φύσιν und τὸ δεινόν, τὸ πρέπον.

[99] Ὕψος: *Isoc.* 3, 6; *Dem.* 28, 3 (Platon); *Pomp.* 2, 6; 4, 3, s. auch ὑψηλός, καλλιρρήμων: *Dem.* 18, 2; καλλιλογία: *Dem.* 3, 2; 4, 2; 13, 5 u. ö., σεμνολογία / σεμνότης: *Isoc.* 2, 4; *Dem.* 4, 2; 3; 13, 5; 6; 28, 3; *Thuc.* 50, 2 u. ö., s. auch σεμνός, μεγαλοπρέπεια: *Dem.* 4, 2; *Thuc.* 48, 1; 50, 2; *Pomp.* 4, 3; *Din.* 7, 4, s. auch μεγαλοπρεπής, τόνος: *Lys.* 13, 4; *Isoc.* 13, 5; *Dem.* 13, 8; 9; 18, 5; 34, 5; *Thuc.* 48, 1; 53, 1 u. ö., βάρος: *Dem.* 34, 4; πάθος: *Thuc.* 48, 1; 3; *Din.* 7, 4, cf. auch *Isoc.* 13, 5; *Dem.* 22, 2.

bezeichnet nicht nur die typische Form einer der drei von Theophrast geschiedenen Stilarten (*Dem.* 5, 1) oder eine der drei von Dionys neu herausgearbeiteten ἁρμονίαι oder συνθέσεις (*Comp.* 11, 4 u. ö[100]), auch nicht nur allgemein die Eigenart bestimmter literarischer Formen (*Comp.* 25, 10: ποίημα oder μέλος) oder die besondere Gestalt eines Dialektes (*Thuc.* 5, 4; *Comp.* 4, 8). Dionys wählt dieses Wort gerade auch für die typische Schreibweise eines Autors in allen ihren Ausprägungen (s. o. A. 96) oder mit dem entsprechenden Zusatz auch einen typischen Wesenszug oder eine ἀρετή eines Autors, die er dann auch als κρατίστη τε ἀρετὴ καὶ χαρακτηρικωτάτη bezeichnen kann (*Lys.* 11, 5[101]). Denn er geht, wie schon angedeutet, davon aus, dass jedem einzelnen ebenso wie sein Aussehen auch seine eigene, ganz persönliche Schreibweise, jedenfalls seine σύνθεσις ὀνομάτων zugehöre (*Comp.* 21, 1). Entsprechend setzt er sich schon in der knappen Einleitung *Über die alten Redner* (4, 2) das Ziel, die Eigenart der wichtigsten Redner und Historiker herauszuarbeiten, die προαιρέσεις ihres Lebens und ihres λόγος, wie er formuliert, um zu klären, welche Einzelzüge nachahmenswert sind oder nicht, beginnend mit den Rednern Lysias, Isokrates, Isaios, Demosthenes, Hypereides und Aischines (4, 5). Er analysiert dann die Werke einiger dieser Redner und des Thukydides, aber auch Passagen aus den Werken anderer, da er sich, wie schon betont, der Tradition folgend gern des Vergleichs bedient, und stellt dabei bestimmte Züge als charakteristisch für einen einzelnen heraus, fasst aber auch die wesentlichen Elemente der Schreibweise eines Autors soweit zu einer für diesen typischen Einheit zusammen, dass er von dem Λυσιακὸς χαρακτήρ oder Ὑπερειδεῖος χαρακτήρ (*Dem.*

---

[100] Cf. auch *Comp.* 20, 24; 21, 1; 3; 22, 1; 23, 1; *Dem.* 37, 1; 38, 1; 41, 1; 45, 3; 50, 1; s. auch 40, 1; mit Repräsentanten: *Dem.* 42, 2.

[101] Vgl. auch *Lys.* 13, 1; *Dem.* 34, 4; *Thuc.* 24, 10.

13, 6; *Din.* 5, 3) oder der Λυσιακὴ λέξις (*Dem.* 4, 1) sprechen kann. Das ist nicht völlig neu.

Von Eigennamen abgeleitete Adjektive bezeichnen im Griechischen schon früh nicht nur einem einzelnen zuzuschreibende Lehren oder Aussprüche, sondern auch für einen Autor typische Werke wie λόγοι... Αἰσώπειοι (Arist. *Rhet.* II 20, 1393 a 29-30). Auch sprachliche Eigenarten einzelner erfasst die Komödie als typische Elemente und nutzt sie für ihren Spott, etwa Aristophanes mit seinem κομψευριπικῶς (*Eq.* 18) oder Kratinos, der dessen εὐριπιδαριστοφανίζειν (fr. 342 Kassel-Austin) anprangert. Dagegen richtet sich die Kritik der Komiker an Gorgias nicht gegen dessen Sprache, deren Figuren erst Xenophon als für ihn bezeichnend herausstellt (*Symp.* II 26). Wann man zuerst den Stil eines Autors, vor allem eines Prosaikers insgesamt glaubte erfassen und für ihn als charakteristisch ansehen zu können, ist nicht mit Sicherheit zu sagen. Wenn Cicero von einem *Aristophaneus modus* spricht (*Ad Q. fr.* III 1, 19: 54 v. Chr. Geb.), zielt er allgemein auf des Dichters Geisteshaltung, der *suavis* und *gravis* (sc. *modus*) zu verbinden vermag; dagegen meint er offenbar die Schreibweise, wenn er von *Thucydideum genus* oder *Isocrateus Theopompeusque mos* spricht (*Opt. gen.* 16; *Orat.* 207, s. auch 30; 235) und ebenso ist wohl auch Varros *Lucilianus character* (*Rust.* III 2, 17: 37 v. Chr. Geb.) zu verstehen.

Wohl einige Jahre früher heisst es in einer von Dionys zitierten Passage bei Demetrios von Magnesia in dessen Schrift *Über homonyme Dichter und Prosaiker*[102] zunächst über Deinarch, er stehe hinter der χάρις des Hypereides nicht zurück, dann die *Rede gegen Demosthenes* unterscheide sich deutlich von seinem (d.h. Deinarchs) χαρακτήρ, also der für ihn typischen Schreibweise, seine λέξις gebe Charaktere richtig

[102] *Din.* 1, 2-3, s. auch dazu M.J. LOSSAU, *op. cit.* (s. A. 5), 75-78.

wieder, wecke Stimmungen, komme Demosthenes' Stil (ὁ Δημοσθενικὸς χαρακτήρ) mehr oder weniger nur in seiner Schärfe und Spannung nicht gleich, wohl dagegen hinsichtlich der Überzeugungskraft und des natürlichen Ausdrucks. Diese Formulierungen klingen sehr ähnlich wie die des Dionys in seinen anderen Schriften[103], dürfen jedoch deswegen Demetrios nicht abgesprochen werden, da Dionys sie ausdrücklich als Zitat kennzeichnet. Daraus folgt, dass, wenn Dionys Demetrios so ausführlich zitiert, obwohl er dessen Urteil für falsch hält, und dann noch hinzufügt, dass nichts klar sei und Demetrios nur ganz allgemeine und übliche Wendungen gebrauche (*Din.* 2, 1), Dionys hier nur die Anwendung dieser Methode durch Demetrios kritisiert, nicht aber diese selbst, die offenbar schon vor ihm bekannt und verbreitet war, auch wenn sie uns erst in seinen Schriften hinreichend klar vor Augen tritt; und wenn er sie auch mit rhetorischer Zielsetzung zu nutzen weiss, so kann sie gerade auch in der von ihm geübten Form der philologischen Kritik dienen.

Denn Dionys beschränkt sich nicht darauf, den einzelnen Autor mit wenigen allgemeinen Vokabeln als κανών oder ὄρος einer Stilform zu charakterisieren; er bedient sich eines — wie sich gezeigt hat — weit aufgefächerten, von ihm selbst bereicherten Systems der Urteilskategorien mit zahlreichen Einzelaspekten, die er durch die Analyse von Texten in ihrem Wesen und in ihrer Wirkung illustriert, bisweilen auch dadurch, dass er einzelne Sätze umformuliert[104]; welche Bedeutung er der sorgfältigen Analyse und der Behandlung von Einzelheiten beimisst, zeigt sich darin, dass er seine Schrift *Über Thukydides*

---

[103] Vgl. nur zu λέξις... ἠθική *Lys.* 9, 4; *Is.* 2, 2; *Dem.* 4, 2 u. ö., zu πάθος κινοῦσα *Dem.* 20, 5, zu τόνος s. o. A. 99.

[104] S. dazu N.A. GREENBERG, «Metathesis as an Instrument in the Criticism of Poetry», in *TAPA* 89 (1958), 262-270.

durch den *Zweiten Brief an Ammaios* ergänzt. Auch begnügt er sich nicht, einige wenige Autoren zu berücksichtigen, er bezieht Gorgias, Thrasymachos, Herodot, Thukydides, Lysias, Isokrates, Platon, Xenophon, Philistos, Isaios und Demosthenes ein[105], vergleicht sie miteinander oder setzt sie gegeneinander ab, sucht ihre Eigenart zu beschreiben und zu prüfen, was der einzelne neu eingeführt oder zur Vollendung gebracht hat (vgl. *Din.* 1, 1[106]). Wenn Dionys auch immer wieder die Vorbildlichkeit des einen oder anderen Autors unterstreicht oder einzelner Züge in deren Stil, scheut er sich andererseits nicht, andere Züge, Elemente oder Aspekte negativ zu beurteilen[107]. So findet der Leser in den Schriften des Dionys von Halikarnass literarkritische Massstäbe, die nicht nur dem helfen können, der seine eigene Redefähigkeit durch das Studium von Vorbildern verbessern will; die Kriterien, mit deren Hilfe er die stilistischen Eigenarten eines Autors charakterisiert, also seinen χαρακτήρ, eignen sich gerade auch für eine wesentliche philologische Aufgabe, die Echtheitskritik.

Wie schon eingangs betont, stellt sich Dionys in eine vielfältige, für uns weitgehend verlorene Tradition, so dass sich seine Schriften für uns zugleich als eine aufschlussreiche Quelle für diese Tradition und für seine eigenen Methoden, Massstäbe und Wertungen erweisen. Einige der früheren Kritiker nennt er mit Namen, ob er sich ihnen anschliesst oder nicht[108]; andere

---

[105] Eine vollständige Liste gibt S.F. BONNER, *op. cit.* (s. A. 53), 15.

[106] S. etwa auch *Lys.* 1, 6; 3, 8 und *Dem.* 2, 3-4; 3, 1-2.

[107] VgL *Lys.* 1, 6 u. ö., ferner die einleitenden Bemerkungen zu seiner Kritik an Platon (*Dem.* 23, 1-7, s. auch *Pomp.* 1) und an Thukydides (*Thuc.* 2-4).

[108] S.o. S. 328-9 mit A. 57 und 60, vgl. ferner z. B. *Lys.* 14; *Isoc.* 13, 2 und 3-5; 18, 2-4 u. ö., auch *Pomp.* 1, 16-17.

bezeichnet er pauschal als Philosophen und Rhetoren (*Thuc.* 2, 2[109]) oder er spricht von rhetorischen Handbüchern (*Lys.* 18, 2; 24, 1) und deren Verfassern (*Lys.* 24, 4) oder noch weniger präzise von den Bewunderern eines Autors oder dem, was man über einen einzelnen sagt oder meint[110]. Daneben betont er aber auch gern die Unabhängigkeit und Eigenständigkeit seiner Kritik und seiner Urteile, die er nicht zuletzt dort der Fachwelt zur Überprüfung empfiehlt (*Dem.* 23, 6), wo er sich nicht von der allgemeinen Anerkennung, die einem Autor zuteil wird (Platon: *Dem.* 23, 1; 3), oder den Wertungen Früherer leiten lässt (*Dem.* 23, 2-3; *Thuc.* 2, 3-4; 25, 2). Er selbst unterstreicht nicht nur seine eigene Objektivität, sondern fordert allgemein Unvoreingenommenheit der Kritik und — weniger klar — Orientierung an den rechten Massstäben (*Thuc.* 34, 7: ὀρθοὶ κανόνες) oder an der Wahrheit[111]. Ein völlig einheitliches, in sich stimmiges System der Kritik wird von ihm also weder übernommen noch selbst entwickelt; vielmehr wählt er jeweils die nach seiner Ansicht wichtigen Aspekte und angemessenen Kriterien aus, wie sich unmittelbar aus seinen eigenen Textanalysen ergibt.

Denn er hat als Ziel Ausbildung durch Vorbilder vor Augen. Er will jüngere Menschen zur Nachahmung der jeweils Besten führen, und so stellt er nicht theoretische Forderungen zu idealen

---

[109] Cf. *Comp.* 2, 7 (s. auch 12, 6), ferner *Thuc.* 8, 1 und o. S. 328 mit A. 57. Die σοφισταί *Thuc.* 50, 2 sind eher Lehrer als Kritiker.

[110] Zu den Handbüchern s.o. A. 69, auch zu den allgemein verbreiteten Meinungen. Bewunderer nennt Dionys z.B. *Thuc.* 34, 3-6 oder *Dem.* 23, 1-2 (τινες), namenlose Kritiker z.B. *Thuc.* 51, 2, mit negativem Urteil *Thuc.* 9, 1; *Pomp.* 1, 15-16 (τινες).

[111] Für alle Aussagen zu seinem eigenen Vorgehen lassen sich zahlreiche Belege aufführen, zur Wahrheit als Richtschnur s. nur *Pomp.* 1, 3 und im übrigen die sehr verschiedenen Formulierungen *Lys.* 3, 5; *Isoc.* 13, 4; *Comp.* 25, 14; *Thuc.* 2, 1; 4; *Amm. I* 3, 1.

Schreibweisen oder Stilformen auf. Vielmehr überprüft er aufgrund und mit Hilfe eines rhetorischen Systems, das er weitgehend übernimmt, mit einzelnen Zügen wohl auch bereichert, die Schriften mehrerer herausragender Autoren — damit wird die rhetorische Belehrung zur Literarkritik — und fragt, welche Aspekte ihres Stils positiv, welche negativ wirken, also nachahmenswert sind oder nicht, auch wer ein bestimmtes Phänomen zuerst entwickelt hat. Zugleich beobachtet und empfiehlt er die Originalität dessen, der die Regeln der Theorie immer neu anzuwenden, also flexibel zu handhaben versteht wie etwa Lysias (*Lys.* 17), und unterstreicht, dass sich jeder Autor das für den jeweiligen Gegenstand oder die einzelne Redesituation Passende suchen und dies angemessen gestalten muss. Denn wie sich Dionys bemüht, die Schreibweise der einzelnen Autoren mit allen Einzelheiten und Eigenheiten jeweils als typische Einheit zu erfassen, also als ὁ Λυσιακὸς χαρακτήρ oder ἡ Λυσιακὴ λέξις, und gegen andere abzusetzen, so warnt er vor Gleichförmigkeit und Eintönigkeit[112], wie er denn auch selbst in seinen kritischen Schriften über die Redner jeweils verschieden vorgeht.

Mag Dionys auch eine rhetorische Zielsetzung verfolgen, mögen seine Schriften auch vor allem der rednerischen Ausbildung dienen wollen; da er nicht nur für die Praxis schulen will, sondern sich auch ständig an der Praxis orientiert, seine Regeln und Massstäbe durch Beobachtungen aus der Praxis stützt oder illustriert, wird die rhetorische Belehrung bei ihm weithin zur Literarkritik, die sich ihrerseits wiederum nicht von der philologischen Kritik trennen lässt.

Ergänzend sollte hier auf zwei Werke eingegangen werden, auf die ich verzichten muss, weil Zeit und Raum fehlen, und verzichten kann, weil sie intensiv untersucht worden sind und

[112] Cf. *Comp.* 19, 2; 13-14.

dadurch auch ihre Bedeutung für die Philologie hinreichend offenkundig zu sein scheint: Ps.-Demetrius *De elocutione* und Ps.-Longinus *De sublimitate*.

Blicken wir zurück, so können wir feststellen, dass Literarkritik um ihrer selbst willen in dem hier behandelten Zeitraum eine vergleichsweise geringe Rolle spielt, obwohl ihre Methoden und Formen allen Gebildeten so vertraut sind, dass man sie sogar zu geistreichen Spielen nutzt. Denn sie ist im Unterricht der Rhetorik fest verwurzelt; führt doch das Bemühen, zu erfolgreichem Reden in der Praxis anzuleiten, dazu, die Praxis kritisch zu beobachten und Regeln aus ihr abzuleiten, die ihrerseits durch Beispiele aus der Praxis, also aufgrund literarkritischer Analysen illustriert werden. Darüber hinaus darf, wenn man nach den Wurzeln der Literarkritik fragt, ebensowenig die Tatsache vergessen werden, dass gerade auch die Redner selbst die Reden ihrer Gegner kritisch überprüfen, wie Dionys unterstreicht (*Dem.* 35), also ihrerseits gleichsam ein Stück Literarkritik liefern, wie die Kritik anderer Autoren an ihren Vorgängern oder die allgemeine Freude der Griechen an literarischem Wettstreit.

Fragt man nach dem Ertrag, der sich für die Philologie aus den hier behandelten Werken Plutarchs, Dions und vor allem des Dionys von Halikarnass ergibt, so würde ich drei Aspekte nennen:

1) Das im allgemeinen Rahmen der rhetorisch orientierten Erziehung entwickelte Sprachbewusstsein, das verfeinerte Gespür für sprachliche Nuancen, ist die Grundlage, auf der sich die Philologie erst entwickeln kann.

2) Das im hellenistischen Zeitalter immer stärker differenzierte Instrumentarium fur literarkritische Urteile und Wertungen, wie man es etwa bei Dionys findet, gibt auch der Philologie brauchbare Kategorien für ihre kritische Arbeit.

3) Die von der Literarkritik beobachteten, für einzelne Autoren typischen Einzelmerkmale oder Gesamtstilformen bieten sich auch der Philologie als Echtheitskriterien an.

Wie weit diese Möglichkeiten im einzelnen von der antiken Philologie genutzt wurden, könnte nur durch eine weitere Untersuchung geklärt werden.

DISCUSSION

F. Montanari: Voglio partire da una estremamente sintetica considerazione storica. Il primo trattato di retorica che ci è pervenuto è quello di Aristotele: come la *Poetica*, anche la *Retorica* si nutre dei testi degli autori e utilizza abbondantemente i poeti. Purtroppo la produzione di testi retorici degli oltre tre secoli che stanno fra Aristotele e Dionigi di Alicarnasso è quasi completamente perduta. E' una perdita molto grave, che comprende fra l'altro la *Techne* di Ermagora di Temno (II sec. a. C.), definita 'aridissima' e che ebbe una fortuna assai grande: molti seguirono l'esposizione di Ermagora, come ci dice Quintiliano, e la sua impostazione sulla base della dottrina delle *staseis* attraversò i secoli dell'età ellenistica e imperiale soprattutto nel campo dell'insegnamento retorico con scopo pratico, cioè volto a istruire l'oratore perché potesse affrontare preparato le varie situazioni cui la sua attività poteva metterlo di fronte. Questa linea della retorica tornò fuori in Ermogene di Tarso, nel II sec. d.C.: con Ermogene abbiamo di fronte una tecnografia retorica organizzata ed esposta come una scienza rarefatta, svincolata dal ricorso all'esemplificazione concreta e quindi distaccata dai testi degli autori, una normativa astratta con volontà sistematica realizzata in un lucido sistema combinatorio.

L'altra linea della retorica greca, da Aristotele all'età imperiale, non può prescindere dal contatto diretto con i testi degli autori e dall'analisi stilistica basata su un solido fondamento storico-filologico, si nutre di una agguerrita ermeneutica, trae la sua linfa vitale dall'interpretazione delle opere letterarie: basta pensare alla problematica relativa ai modelli dello stile, che costituisce il fondamento e la ricchezza del

dibattito e dei diversi orientamenti dell'Asianesimo e dell'Atticismo, e all'interno dell'Atticismo alle varie correnti basate sulla scelta degli autori esemplari; basta pensare a personaggi come Demetrio *Eloc.*, Dionigi d'Alicarnasso, l'autore del trattato *Del sublime*, Plutarco, Dione di Prusa. In questa linea di studi retorici è del tutto normale trovare riportata un'intera ode di Saffo assieme a decine di citazioni più o meno estese.

Probabilmente è la nostra prospettiva e soprattutto la selezione di quello che conosciamo che ci fa vedere queste due linee della retorica da Aristotele a Ermogene come separate e addirittura in opposizione: in realtà, è abbastanza chiara la dipendenza di Ermagora da Aristotele, e sembra naturale che questi orientamenti, pur diversi, dovessero avere rapporti ben più stretti e intrecciati di quanto ci sembri. Resta il fatto che nell'arco di tempo che va da Aristotele al II sec. d.C. si sviluppò, oltre al resto e accanto al resto, una linea di trattatistica retorica che risulta particolarmente intrecciata con quello che noi chiameremmo critica letteraria e con i problemi della interpretazione degli autori, poeti epici e lirici, storici, oratori. Classen ha dato di questo genere di retorica/critica letteraria un'esemplificazione molto significativa e molto ben scelta, fra cui emerge con particolare evidenza l'analisi del *Peri syntheseos onomaton* di Dionigi di Alicarnasso. E proprio la compresenza nella sua relazione dei termini "retorica" e "critica letteraria" mostra che il problema è perfettamente centrato in rapporto a quanto siamo venuti studiando in queste giornate: una netta distinzione fra esegesi dei testi, retorica e critica letteraria deve ricorrere per certi aspetti a tagli artificiali rispetto al fenomeno generale della riflessione e del ripensamento sulle opere della letteratura e sul funzionamento della lingua. Sono fatti strettamente legati, non possono essere scissi e visti come fenomeni indipendenti: l'esegesi dei testi è indispensabile per la loro utilizzazione allo scopo di descrivere e spiegare fenomeni linguistico-retorici; la comprensione dell'aspetto linguistico-retorico è indispensabile per una buona e soddisfacente ermeneutica testuale.

Bisogna sottolineare che individuare il periodo da Aristotele al II sec. d.C. vuol dire esattamente la fase culturale che nella civiltà letteraria greca ha visto la nascita e lo sviluppo della grande filologia

ellenistica, il consolidarsi dei suoi metodi e risultati, l'accrescersi e il definirsi della sua tradizione di opere e materiali. Da solo questo tema vorrebbe lunghe e complesse considerazioni e studi specifici su ogni personaggio e ogni trattato di retorica. Ma c'è ancora un tema di ricerca che deve essere senz'altro indicato a questo punto: l'analisi di quanto c'è nella scoliografia di terminologia retorica e di ricorso a concetti retorici è un lavoro che è stato fatto in modo molto parziale e limitato, ma dovrebbe essere ampliato e approfondito. I risultati, io credo, saranno cospicui. Fra l'altro, anche se le difficoltà saranno moltissime, sarà possibile ricavarne informazioni proprio su quel periodo ellenistico per il quale le opere retoriche sono perdute e nel quale si svilupparono le attività esegetiche dei filologi da Zenodoto a Didimo.

C.J. Classen: Wenn ich recht sehe, sind bei den rhetorischen Lehrbüchern einerseits solche zu unterscheiden, die zahlreiche Beispiele aus der Literatur heranziehen wie Aristoteles oder Quintilian oder solche, die fast völlig auf Beispiele verzichten wie Anaximenes oder die eigene Beispiele bilden, wie der *Auctor ad Herennium* im vierten Buch (12-16), dem offenbar nichts geeignet erschien, was er aus der vorhandenen lateinischen Literatur zur Illustration hätte heranziehen können; andererseits sind solche Lehrbücher zu unterscheiden, die das ganze System behandeln wie der *Auctor ad Herennium* oder einzelne Teile (*elocutio*; σύνθεσις ὀνομάτων; ὕψος) oder die von Autoren ausgehen wie Dionys von Halikarnass in seinen Schriften *Über die Redner* oder *Über Thukydides*. Entsprechend tritt das Element der 'Literarkritik' im Rahmen der rhetorischen Lehrbücher stärker oder weniger deutlich hervor. Angesichts des Verlustes der *Techne* des Hermagoras und meines Eindrucks, dass sie weniger literarkritische Elemente enthalten haben dürfte, habe ich mich bewusst auf Dionys von Halikarnass konzentriert, weil sich in seinen Schriften vieles von dem findet, was seit Aristoteles in der rhetorischen Theorie neu entwickelt worden war, sich sonst aber nicht mehr erhalten hat, weil sich in diesen Schriften rhetorische Belehrung besonders eng mit Literarkritik verbindet und weil Pfeiffer am Ende seines ersten Bandes

auf Dionys nicht mehr eingehen konnte, seine Darstellung insofern also zu ergänzen ist.

Auf die Schriften *De elocutione* und *De sublimitate* unbekannter Autoren musste ich hier aus Zeitmangel verzichten, obwohl sie sehr viele und wichtige literarkritische Beobachtungen enthalten. Zugleich bin ich mir bewusst, wie problematisch es ist, überhaupt von Literarkritik zu sprechen, und ich hätte es vielleicht nicht getan, wenn mir der Terminus nicht durch die Themenstellung nahegelegt wäre. In jedem Fall scheint es mir aber doch nützlich — und insofern bin ich dankbar für die Formulierung des Themas — darüber nachzudenken, ob und wie weit man zu Recht den modernen Terminus für die Bemü-hungen antiker Autoren verwendet.

Weitere Detailuntersuchungen sind in der Tat erforderlich, um die allmähliche Entwicklung der rhetorischen Theorie in ihren einzelnen Phasen im hellenistischen Zeitalter und deren Rezeption durch die Philologen zu klären; das konnte im Rahmen dieses Beitrages nicht geschehen.

R. Tosi: Nella sua splendida relazione torna in primo piano un problema molto importante, che è stato spesso toccato nelle nostre discussioni: quello dell'esegesi antica di Tucidide. Per Dionigi di Alicarnasso, infatti, Tucidide costituisce un punto centrale: ci si deve quindi chiedere se prima di Dionigi c'era un esegesi di Tucidide e, se c'era, di che tipo era. A questo proposito, sottopongo all'attenzione due elementi che non vanno sottovalutati: 1) la possibilità che la fortuna di Tucidide come storico sia da tener distinta da quella di Tucidide come oratore e che le prime interpretazioni di Tucidide siano quindi state legate alla sua opera di storico e non a quella dello scrittore di discorsi (come tale egli era infatti "condannato"), cf. A.D. Leeman, in *REL* 33 (1955), 193-205; 2) *P.Oxy.* 853, il papiro che — a quanto pareva collegato alla più antica esegesi tucididea, purtroppo, non ci conserva interpretazioni retoriche bensì semplici parafrasi e spiegazioni di termini difficili. Qual è la sua opinione? E possibile che in epoca alessandrina e comunque prima di Dionigi si sia avuto così poco interesse per Tucidide?

C.J. Classen: Das Nachleben des Thukydides wirft viele Fragen auf, auf die ich hier nicht in einzelnen eingehen konnte. Zunächst wurde er als Historiker anerkannt, andererseits gab es zur Zeit des Dionys, wie ich schon neulich sagte[1] eine elementare grammatische Erklärung zu Thukydides. Da Sallust auch Thukydides' Stil nachahmt und da Dionys auch Thukydides' Stil analysiert, kann sich das Interesse nicht auf Thukydides als Historiker beschränkt haben. Zugleich stellt sich die Frage, warum es Erklärungen und Stilanalysen zu Thukydides gab und später Scholien, während es keine Scholien zu Herodot gab, den Arrian nachahmt, oder zu Xenophons *Hellenika*?

J. Irigoin: J'ai été particulièrement heureux d'entendre C.J. Classen donner à Denys d'Halicarnasse une place importante dans son exposé et nous fournir une analyse détaillée de son œuvre en relation avec le sujet qu'il traitait.

Au début de sa lecture, après le second paragraphe, C.J. Classen a ajouté oralement la mention "Rhetorik". Mais il n'a pas eu l'occasion d'ajouter quelque part, comme titre d'une seconde partie, la mention "Literarkritik". En effet, il se produit dans l'exposé une sorte de glissement qui nous fait passer de la rhétorique à la critique littéraire sans coupure précise tant les deux sujets sont liés, le second étant peut-être anachronique dans sa formulation. D'autre part, pour la première fois dans ces *XL^e Entretiens*, la prose (historiens, orateurs) tient une place majeure, même si les auteurs allégués citent à l'occasion des poètes, d'Homère à Pindare en passant par Sappho.

J'aurais deux questions à poser au rapporteur. La première concerne Démétrios (*De elocutione*), dont il a mentionné le nom vers la fin de son exposé, sans pouvoir, faute de temps et de place, traiter de son œuvre. Comment situe-t-il, chronologiquement, Démétrios par rapport à Denys d'Halicarnasse? La présence parmi nous de D.M. Schenkeveld, spécialiste de Démétrios, nous permettrait soit de constater un accord, soit d'apprécier les arguments opposés des deux savants.

---

[1] Discussionsbeitrag zum Vortrag Maehler.

Ma seconde question touche à un domaine particulièrement délicat, celui de l'état de la langue grecque au temps de Denys. L'attention que celui-ci prête à l'accent, à l'harmonie, imitative ou non, concerne-t-elle le système phonétique du grec parlé de son temps, ou tient-elle compte d'une prononciation qui était pratiquée au temps des poètes eux-mêmes? Denys et les grammairiens ses contemporains avaient-ils conscience d'une évolution de la langue (qui s'est accélérée avec les débuts de la koinè et l'extension de l'usage du grec à des peuples dont ce n'était pas la langue maternelle)? Distinguaient-ils une prononciation ancienne — authentique — et la prononciation courante de leur temps?

Je ne reviendrai pas sur les trois conclusions formulées à la fin de l'exposé. C.J. Classen nous a précisé, oralement, qu'elles avaient un caractère provoquant. Je ne céderai pas à la tentation de réagir, laissant ce soin à d'autres.

C.J. Classen: Das Verhältnis zwischen Literarkritik und Rhetorik ist in der Tat deswegen schwer zu bestimmen, weil der Begriff "Literarkritik" schwer zu definieren ist, wie ich eingangs andeutete; meine eigenen Überlegungen sind vielleicht dadurch besonders wenig klar geworden, weil ich meinen Vortrag kürzen und die Behandlung der Schriften Plutarchs *Über Aristophanes und Menander* (*Mor.* 853 A-854 D) und *Über die Böswilligkeit Herodots* (*Mor.* 854 E-874 C) sowie der Plutarch zu Unrecht zugeschriebenen Schrift *De vita et poesi Homeri* hier weglassen musste. Es stellt sich auch mir die Frage, die auch G. Arrighetti gestellt hat, ob es sich überhaupt empfiehlt, den Terminus Literarkritik für die Antike zu verwenden.

Hinsichtlich der Datierung der Schrift *De elocutione* kann ich leider keine eigenen neuen Argumente vortragen; bei einem solchen Werk muss man überdies damit rechnen, dass es nicht unbedingt nur die neueste Entwicklung repräsentiert, sondern auch ältere Elemente enthält.

Soweit ich sehe, unterscheidet Dionysius nicht zwischen der Aussprache der früheren und der späteren Autoren. Für ihn ist die Sprache mit ihrem Klang von der Natur geprägt (e.g. *Comp.* XVI 2). Er kennt einerseits Autoren, die die damit gegebenen Möglichkeiten

nutzen wie Homer und andere, deren Verse oder Sätze er analysiert, um deren vorbildliche Klangwirkung seinen Zeitgenossen zu verdeutlichen (wobei er davon ausgeht, dass die Hörer seiner Zeit ebenso empfinden wie Homer). Andererseits spricht er von Autoren, die sich um diese Dinge nicht kümmerten (*Comp.* IV 15).

N. Richardson: On the question of Dionysius' originality: I believe that further work on Philodemus may throw some light on this, as far as his views on euphony are concerned, since Philodemus discusses and criticizes the work of some of the earlier writers on this topic.

On χαρακτήρ used as the mark of a particular author's style: we find this in the Homeric Scholia in comments ascribed to Aristarchus (*e.g. schol.* A *ad Il.* XXIV 614-7), although I suppose that this does not necessarily reproduce Aristarchus' own terminology.

C.J. Classen: One can claim originality for Dionysius with any degree of certainty only for those elements which are not present in his earlier writings, but occur only in such later works as περὶ συνθέσεως ὀνομάτων. As regards other views even those which are not attested before him may well not be his, but may have been developed and expressed by earlier writers whose works are now lost, and Philodemus' fragments help us to reconstuct at least some of the views of earlier writers otherwise lost or not attested. As regards euphony in particular, there is a title in the list of Democritus' works περὶ εὐφώνων καὶ δυσφώνων γραμμάτων which may imply that this kind of interest is quite old, as seems also indicated by Plato's *Cratylus*.

Thank you for drawing my attention to this detail (χαρακτήρ); I have to examine the text and to see in which way Aristarchus uses χαρακτήρ in that passage and elsewhere. As I have tried to shown in my paper, Dionysius is not the first to use χαρακτήρ for someone's style, but quotes Demetrius of Magnesia; I would be glad, therefore, to know more exactly who the first was to do so.

D.M. Schenkeveld: Your first conclusion about "die rhetorisch orientierte Erziehung" as the condition for "entwickelte Sprachbewusstsein", which consciousness is the "Grundlage" for the develop-

ment of scholarship looks too narrow. Awareness of language was also developed in other fields. Thus, fourth century education is very much focused on poetry, not on oratory. This kind of education may have contributed as well.

I would like to add to your exposition of Dionysius' rhetorical system his views on ἄλογος αἴσθησις as the criterion in the debate on authenticity of Lysias' speeches. The criterion is an intrusion but nevertheless part of Dionysius' system.

C.J. Classen: As regards my conclusion — apart from possibly being a little provocative — I chose my words deliberately in order to stress that to my mind education in Greece very early aimed at developing in the young the ability to speak well. This is what I mean by "rhetorisch orientierte Erziehung". I do not say (let alone wish to imply) that such an education was based on or focussed on rhetorical handbooks. You are right: teaching was based on poetry, but its aim was speaking successfully, and it resulted in "einem verfeinerten Gespür für sprachliche Nuancen". The interpretation of poetry and the teaching of rhetoric should not be separated.

CONCLUSIONI

Mi permetto di riprendere la parola ancora un'ultima volta, anche se in verità non ho conclusioni da tirare né argomenti da aggiungere a tutto quanto è stato detto nelle relazioni e nelle ricche discussioni: è soltanto per prendere congedo dai nostri *Entretiens* e ripensare, dopo queste giornate, ad alcune considerazioni fatte in apertura.

Come avevamo previsto, non soltanto nella relazione specifica di Richardson ma anche in diverse altre occasioni è emerso puntualmente il problema del ruolo di Aristotele e della sua scuola per l'influsso esercitato sullo sviluppo della filologia e dell'attività erudita in generale, della riflessione sulla letteratura e sulla lingua. Non occorre certo riprendere qui tutti gli argomenti, che si trovano di volta in volta evidenziati nel corso del volume, per cui Aristotele e la scuola peripatetica sono stati chiamati in causa. Ma è forse bene puntualizzare che a questo proposito il discorso non deve essere ristretto alla personalità di Aristotele e nemmeno ai primi seguaci della generazione immediatamente successiva al maestro: si deve parlare di Aristotele e tradizione peripatetica, che implica varie personalità in tempi successivi con linee di sviluppo anche assai differenziate. In un certo senso (ma *in un certo senso*) viene da chiedersi se lo sbiadirsi del Peripato nell'età alessandrina non sia in qualche modo collegato al fatto che molte delle sue linee culturali si svilupparono rigogliosamente in altri ambienti, primo

fra tutti (ma non unico) quello alessandrino. In queste giornate si è rafforzata la convinzione che il ruolo di Aristotele e della tradizione peripatetica debba essere valutato come il fermento decisivo: in questo volume ci sono gli elementi per un riesame della questione, che tenga conto in modo adeguato dei numerosi fattori implicati.

Avevamo poi anticipato la volontà di arricchire l'insieme tematico integrando, a campi tradizionalmente presenti in quest'ambito come le edizioni dei testi, la produzione di commentari e di trattati, la grammatica, la lessicografia e la paremiografia, almeno alcuni altri settori: la storia delle edizioni e dei materiali esegetici fino alla forma della scoliografia si è confrontata con i dati relativi alla storia del libro, la biografia, la retorica e la "critica letteraria" (malgrado le sottolineate difficoltà di ritagliare i contorni di questa definizione nel mondo antico) hanno rivelato le loro strette connessioni con il tema generale della *History of Scholarship* ed è emersa con evidenza l'utilità di considerare tutto questo in un quadro unitario e organico. Ci si è chiesti, ad esempio, perché la trattazione della *Scholarship* in età augustea non debba far posto, accanto a Didimo e Aristonico, anche a Dionigi di Alicarnasso, Cecilio di Calatte, il trattato *Sul sublime*; si è visto che la biografia è legata organicamente all'esegesi dei testi letterari fin dalle sue profonde origini e che d'altra parte l'evoluzione delle forme della biografia e della sua tradizione risulta connessa con la storia delle edizioni dei testi e del materiale esegetico che li accompagna.

Bisogna dire poi che, volendo tracciare un panorama complessivo della *History of Scholarship*, altri elementi ancora si possono integrare a quanto è stato preso in considerazione in questi *Entretiens*. Alcuni esempi: primo fra tutti, la teoria della poetica, da Aristotele in poi (almeno fino a Orazio); poi una maggiore considerazione dovrebbe essere riservata a tutto l'insieme dei grammatici "minori" (minori spesso solo per la

quantità di informazioni rimaste), che vivacizza il panorama nel periodo fra Aristarco e Didimo e successivamente in età imperiale; la filologia dei testi scientifici e tecnici costituisce un insieme così ricco e interessante, che basterebbe per un colloquio intero; lo stesso (o ancora di più) vale per la filologia nell'ambito della cultura cristiana (si pensi soltanto a Origene). La *History of Scholarship* ci appare dunque come un capitolo assai più vasto e complesso della civiltà letteraria antica di quanto siamo tradizionalmente abituati a ritenere: il punto è che bisogna fare ogni sforzo per considerare in un quadro unitario tutto quanto è volto a conservare e interpretare i testi letterari e a capire la lingua e il suo funzionamento, a riflettere su questi fenomeni e a studiarli. Non c'è dubbio che l'opera di Pfeiffer abbia dato un impulso decisivo sulla strada della rivalutazione (diciamo pure così) dell'importanza di questa problematica nel suo insieme: mi permetto di pensare che in questo volume ci siano indicazioni e materiali per proseguire su questa strada.

Indicazioni in questo senso toccano sia l'aspetto tematico che quello cronologico. Come previsto e premesso, abbiamo cercato di tener conto, nei limiti del possibile, dell'arco temporale ellenistico-romano nel suo insieme, senza operare tagli artificiosi. E' chiaro che questo si può fare solo parzialmente in interventi come quelli caratteristici degli *Entretiens* e nessuno ha avuto né l'ambizione né la velleità di essere esaustivo: in certi casi ci si è fermati al II sec. d.C., in altri lo sguardo è stato spinto più avanti, la divisione tematica permetteva un'elasticità senza dubbio opportuna. Ma l'orientamento che abbiamo dato a questo proposito è inequivocabile e mi sento di ripetere, adesso con maggiore consapevolezza e ricchezza di dati, quanto detto all'inizio: una storia della filologia dalle origini al IV secolo d.C., che tenga conto unitariamente di tutti gli elementi considerati, è il vero grande libro che bisogna auspicare e che potrà segnare una nuova svolta.

Giunto a questo punto tuttavia il ragionamento pretende una prosecuzione, con la quale chiudiamo le nostre discussioni. Molti dei temi trattati hanno indicato in modo del tutto evidente che una comprensione dei fenomeni storici e una valutazione corretta delle informazioni comporta senza dubbio una considerazione ampliata a tutta l'età tardoantica: poi ci accorgiamo che fino alla fine dell'età bizantina la strada non può essere artificialmente spezzata. Una catena, uno sviluppo che ci appaiono ininterrotti o comunque difficili da tagliare in qualche punto senza pregiudicare qualcosa di importante per la nostra acquisizione di conoscenze. C'è una ragione per questo: da come si sono svolte le vicende storiche negli ambiti culturali che abbiamo trattato, cioè da quello che è stato fatto per conservare e interpretare le creazioni della letteratura nei loro vari aspetti e per capire la lingua e il discorso, vale a dire lo strumento per l'espressione del pensiero, dipende per una gran parte sia in quantità che in qualità l'immagine che noi abbiamo della civiltà greca antica. Poiché i Greci, dall'antichità fino a tutta l'età bizantina, sono stati un popolo che moltissimo e con risultati di grande valore ha operato per riflettere sulla propria identità culturale, per interpretarne l'espressione letteraria, per conservare il tesoro di un passato enormemente autorevole, si tratta di un campo di ricerca di estrema importanza: questo lavoro fu fatto per secoli con assidua consapevolezza del suo valore e con profusione di sforzi. E' attraverso questi filtri e questi specchi che ci è pervenuto il volto della cultura antica sulla quale noi oggi fondiamo le nostre conoscenze e le nostre ricerche. I temi che abbiamo studiato in questi *Entretiens* hanno giocato un ruolo storico decisivo per determinare l'immagine con la quale conosciamo questa parte delle nostre radici e il modo in cui entriamo in rapporto con esse.

Franco Montanari

A. AUCTORES VETUSTIORES

Aeschines: 60, 235, 245.
Aeschylus: 81, 195, 230, 241, 257, 319-21/*Codex Laurentianus*:77/*Ag.*: 196/*Supp.* 979: 160/fr. 335 Radt: 186/fr. 428 Radt:157.
Agathocles Cyzicenus: 154.
Agathon, poeta tragicus: 242, 246-7.
Alcaeus: 47, 80, 238, 242, 252-3, 261/*ap. P.Oxy.* 2295: 48.
Alcidamas Atheniensis, rhetor: 257/*Mouseion*: 256-7.
Alcman: 251-3.
Alexander Aetolus, poeta: 41.
Alexander Aphrodisiensis: 268.
Alexander Claudius, *Comm. in* Demosthenem: 125.
Alexis, poeta comicus, fr. 231 K.-A.: 163.
Amarantus Alexandrinus, grammaticus, *Comm. in* Theocritum: 98-9.
Amelius, philosophus: 64.
Amipsias, poeta comicus, *Sphendone* fr. 16 K.-A., *ap.* Poll. *Onom.* X 144: 103.
Ammianus Marcellinus: 90/XXV:90.
Ammonius, *In Aristotelis de interpretatione commentarium* p. 13, 19-14, 16 Busse: 268.
Ammonius, grammaticus: 45.
[Ammonius,] *De adfinium vocabulorum differentia* 202: 169.
Anacreon: 230, 242, 257/fr. 373 *PMG* (=fr. 93 Gentili): 146/fr. 396 *PMG* (cf. *P.Oxy.* 3722 fr. 15): 257/fr. 408 *PMG*: 20, 22.
Anaxagoras: 233.
Anaximenes Lampsacenus, *Ars rhetorica*: 310, 330, 336, 355/*Prooem.* (*Ep. ad Alex.*): 305.
Andronicus Rhodius: 10, 51-2, 59, 64, 69.
Antidorus Cumaeus, grammaticus, Λέξις: 146/Σύγγραμμα περὶ Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου: 146.

Antimachus Colophonius: 9, 42/fr. (Wyss) 19, 1: 155/20, 4: 155/23, 1: 155/25:155.
Antipater, rhetor: 326.
Antiphanes, poeta comicus, fr. 306 K.-A.: 164.
Apellicon Teus: 10-1, 51.
Apion Alexandrinus: 162/*Fragm. de glossis Homericis*: 125, 178.
Apollodorei, fr. 1 c Granatelli, *ap.* Quint. *Inst.* IV 1, 50: 334.
Apollodorus, mythographus, I 8, 2: 111/II 4, 3: 117.
Apollodorus Atheniensis, grammaticus: 280, 306.
Apollonius Dyscolus, grammaticus: 4, 80, 266, 269, 272, 277, 286, 293-8, 303, 305.
Conj. (*GG* II/1, 1) p. 213, 10 Schneider: 265.
Pron. (*GG* II/1, 1) p. 3, 9-5, 19 Schneider: 277/p. 3, 12-13 Schn.: 274/p. 5, 18-19 Schn.: 268/p. 62, 16-17 Schn.: 275/p. 71, 21-29 Schn.: 286.
Synt. (*GG* II/2): 293, 304/I 60, p. 51, 7-12 Uhlig: 290/II 15, p. 137, 10: 274/III 1-3: 295/III 27, p. 292, 17-293, 1: 295/III 27-34: 295/III 49, p. 315, 13-15: 295/III 50-53, p. 315, 16-319, 2: 295/III 50, p. 315, 16-316, 1: 296/III 51, p. 317, 9 sqq.: 297/III 51-52, pp. 317, 9-318, 4: 298/III 52, p. 317, 15 sqq.: 297/III 53, p. 318, 5 sqq.: 297.
Fragmenta (*GG* II/3) p. 31, 26-36, 24 Schneider: 270.
Apollonius Pergaeus, geometra, *Conica*: 61-2, 79, 137/I-IV: 69.
Apollonius Rhodius: 26-7, 131, 145, 259/*Codex Laurentianus*: 77, 107, 206/*Argonautica*: 55/I 699-719 (*ap. P.Köln* 12 + *P.Mil.Vogl.* 6): 105/I 706: 105/I 709: 105/II 1127: 106/III 940-971: 107/IV 431-441:107/IV 1781: 38.
Apostolius, Michael, paroemiographus: 192/*Cent.* VII 90, II p. 419, 3-420, 2 Leutsch-Schneidewin: 185.
Aratus Soleus, *Phaen.*: 55, 68/745: 106.
Archilochus: 254/fr. 178 W^2 (Zenob. Ath. III 85, p. 367 Miller): 193/fr. 196 a W^2: 196.
Arethas Caesariensis: 119.
Aristarchus Alexandrinus, grammaticus: 16, 19, 21, 23-5, 27, 30, 34, 36-7, 42-3, 45-7, 73, 84-8, 95, 121, 129, 133, 153, 177, 195, 199,

202, 251-4, 266-7, 270, 273-82, 284-7, 289, 302-3, 306, 310, 359, 363.
Scholia vetera ad Homerum: 23/*ad Il.* 68: 285/I 611: 286/II 242: 276/II 791-795 (*ap. P.Oxy.* 1086, 60-73): 36/XV 716: 286/XXIV 8: 276-7, 284/XXIV 614-617: 359.
Commentarium in Herodotum: 50, 54, 88, 132.
Comm. in Pindarum (*apud editionem Aristophanis Byz.*): 114.
Comm. in Thucydidem (?): 132.
Aristides, Aelius: 175.
Aristo Ceus, philosophus Peripateticus; 11.
Aristo Chius, philosophus Stoicus: 339.
Aristonicus Alexandrinus, grammaticus: 86, 129, 133, 152-3, 171, 254, 273-4, 276-7, 362.
Scholia vetera ad Hom.: *Il.* 273, 275, 278, 280, 286/*ad Il.* I 14 a: 274/I 68: 285/I 173-175: 274/I 200: 274/I 232: 276/II 397a: 274/II 576: 276-7/X 204: 277/X 321-322: 276-7/X 364:171/XI 201: 277/XII 350 a: 277/XXIII 403: 277/XXIV 282:171.
Aristophane: 49, 66, 92, 125, 127, 168, 184, 214, 217, 242, 245-6, 248, 251, 257, 313-5/*Codex Ravennas*: 77/*Codex Venetus*: 80.
Ach. 849: 170.
Av. 806: 170/1764: 170-1.
Eq. 18: 346/963: 170, 178/*ap. P.Berol.* 13929 & 21105: 124-5.
Plut. 325: 163.
Ran.: 238, 246, 248, 255/35: 164/1009: 242, 262/1009-1118: 242/1182-1195: 241.
Thesm.: 247/146-170: 242/156: 246/167: 246.
Vesp. 979: 164/1284-1291: 185/1291: 184.
Fragmenta: fr. 258 K.-A. (*Danaides*): 150/fr. 694 K.-A., *ap.* Satyr. *Vita Euripidis* col. 39 IX 25-28: 232, 242/fr. 696 K.-A.: 241.
Aristophanes Byzantius: 14, 21-2, 27, 34, 36-7, 42-7, 49, 50, 72, 80-1, 84-5, 93, 144, 158, 161-2, 170, 175, 182, 184, 186, 194, 199, 202-5, 207, 266-7, 273, 275, 278-82, 284-5, 302-3, 306, 310, 329.
Ἀττικαὶ λέξεις (ed. W.J. Slater) fr. 340: 172/fr. 347: 164.
Ἔμμετροι παροιμίαι (ed. W.J. Slater) fr. 358, *ap.* Harpocr. *Lex.* p. 133, 18-134, 3 Dindorf: 184-6/fr. 359, *ap. Schol. ad* Soph. *Aiacem* 745, p. 64, 21 sqq. Papag.: 183-4.

Hypotheseis: 14.
Λακωνικαὶ γλῶσσαι: 167.
Λέξεις: 36, 88, 155-6, 162, 175.
Περὶ τῶν ὑποπτευομένων μὴ εἰρῆσθαι τοῖς παλαιοῖς (ed. W.J. Slater): 155-6, 162, 205/fr. 1, *ap.* Eust. *ad Od.* XIV 350, p. 1761, 20-25: 158/fr. 3: 156-7/fr. 4: 160/fr. 5: 157/fr. 6, *ap.* Eust. *ad Od.* XIV 350, p. 1761, 26 (& *Antiatticista* p. 108, 1): 159, 161-3/fr. 7: 160/fr. 8 (*Antiatt.* p. 105, 20): 157, 163/fr. 9: 161/fr. 10: 160/fr. 11-14; 160/fr. 13, *ap.* Eust. *ad Od.* III 20, p. 1455, 29: 160/fr. 15: 161, 163/fr. 16: 161, 163/fr. 18: 161/fr. 19: 162/fr. 20: 161, 177/fr. 22: 161/fr. 23: 161, 163/fr. 24: 161-2/fr. 25: 163/fr. 25 C: 162/fr. 26: 159/fr. 27, *ap.* Eust. *ad Od.* III 309, p. 1469, 47: 194/fr. 28 (*Antiatt.* p. 81, 12): 162-4, 166/fr. 29: 161/fr. 32: 161, 163/fr. 34: 162/fr. 35: 164.
Λέξεις καινότεραι: 155.
Περὶ συγγενικῶν ὀνομάτων (ed. W.J. Slater) fr. 298: 166/fr. 312: 165.
Πρὸς τοὺς πίνακας τοῦ Καλλιμάχου (ed. W.J. Slater) fr. 369, *ap.* Ps-Ammon. *De adfinium vocabulorum differentia* 202: 164, 169.
Τῶν Ἀριστοτέλους περὶ Ζῴων ἐπιτομή (ed. W.J. Slater) fr. 377: 16, 22, 36.
Fragmenta incertae sedis (ed. W.J. Slater) 378: 22/382: 275.
Editio Pindari operum: 114.
Aristoteles: 1, 2, 4, 7-17, 20-31, 33-7, 39, 40, 50-3, 59, 64, 68-9, 88-9, 144-5, 147, 167, 179, 182, 195, 198-9, 202-3, 213, 217, 219-22, 224-5, 227-9, 231, 240-1, 249, 251-3, 257, 268, 270-2, 281, 302, 304, 310, 328, 334, 353-5, 361-2.
Analytica: 35.
Ath.: 53, 222-3, 225-6/V-VI: 226/VI 2-4: 227-8/VI 4: 227/VII-X: 226/XI 1: 227/XI 2: 227/XI-XII: 226/XII: 228/XII 3, p. 9, 11-12 Chambers (= Solon fr. 29^{b}, 4-5 Gentili-Prato): 228/XII 3, p. 9, 13-15 Ch. (= Solon fr. 29^{b}, 7-8 G.-Pr.): 228/XII 4, p. 10, 1-8 Ch. (= Solon fr. 30, 8-15 G.-Pr.): 228/XII 4, p. 10, 8-18 Ch. (= Solon fr. 30, 15-25 G.-Pr.): 228/XII 4, p. 10, 19-20 Ch. (= Solon fr. 30,

26-27 G.-Pr.): 228/XVI 2, p. 13, 25-27 Ch.: 222/XVI 6: 222/fr., *ap. P. Berol.* 5009: 87.
Cat. 4, 1 b 25 - 2 a 4: 334.
De poet.: 18, 27, 33, 218-21, 225, 256-7/fr. 14-22 Gigon (= 70-77 Rose): 17/fr. 14 G., *ap.* Diog. Laert. III 48: 221/fr. 15 G., *ap.* Athen. XI 505 b-c: 221/fr. 16 G., *ap.* Macr. *Sat.* V 18, 16-21: 220/fr. 17 G.: 221/fr. 17-20 G.: 218/fr. 20, 1-5 G.: 221.
Didasc.: 39, 49.
EN IX 8, 1168 b 8: 179.
HA: 15, 22/IV 11, 538 b 18: 22/IX 5, 611 a 25 sqq.: 22.
Hom. probl.: 15, 19, 20, 23, 25, 27, 31, 33/fr. 366-404 Gigon (= 142-179 Rose): 17/fr. 389 G. (= 166 R.), *ap. Schol.* B *ad* Hom. *Il.* XXIV 15: 15/fr. 398 G. (= 175 R.), *ap. Schol. ad* Hom. *Od.* XII 128-129: 23, 31.
Int.: 16/2-4, 16 a 19-17 a 7: 271.
Meteor. II 2, 356 a 18: 186.
Nom. barb. fr. 696-703 Gigon (= 604-610 Rose): 14.
Olympion.: 14, 34.
Περὶ παροιμιῶν: 179/fr. 463-464 Gigon: 179.
PA III 1, 662 a 1: 22.
Ph.: 35.
Po.: 12, 17-9, 22, 26-7, 30, 32-3, 37-9, 145, 207-8, 211, 218-9, 225, 271, 310, 353, 362/1, 1447 a 16-20: 26/4, 1448 b 24-27: 217-8/4, 1448 b 28-1449 a 6: 218/4, 1448 b 34-1449 a 15: 26/5, 1449 b 8: 38/9, 1451 a 36-b 6: 224/11, 1452 a 22-26: 241/17, 1455 b 16-23: 21/19-21, 1456 a 33 sqq.: 292/20: 271/20-22: 16/21: 304/21, 1457 b 1-6: 209/21, 1457 b 1-1458 a 7: 292/21, 1457 b 4-7: 145/22: 209/22, 1459 a 9: 144/22, 1459 a 10: 37/24: 55/24, 1459 b 17-22: 19, 26, 55/24, 1459 b 22-31: 24/24, 1459 b 35: 144/25: 18, 20, 31/25, 1460 b 6 sqq.: 221/25, 1460 b 11: 144/25, 1460 b 13-15: 18/25, 1460 b 19-21: 18/25, 1460 b 29-32: 20, 22.
Pol.: 32, 53, 187/II 8, 1267 b 22-28: 223/V 10, 1311 b 40-1312 a 4: 223-4/VII 9, 1329 a 14-16: 185.
Politeiai: 14.
Pythion.: 14, 34.

Rh.: 39, 203, 240, 271, 310, 353/I 4, 1360 a 30-37: 227/I 7, 1365 a 24: 157/I 9, 1367 b 18-21: 157/II 20, 1393 a 29-30: 346/III: 16/III 2, 1404 b 28: 145/III 2, 1404 b 31-33: 338/III 3, 1406 a 7: 144/III 3, 1406 b 2: 144-5/III 5, 1407 a 19 sqq.: 281/III 10, 1410 b 12: 145/III 11, 1412 a 19: 180-1/III 11, 1412 b 3: 180/III 11, 1413 a 17 sqq.: 180/III 12, 1414 a 2-4: 21.
Soph. El.: 203, 281.
Top. II 9, 114 a 26-b 5: 285/VI 2, 140 a 5: 145.
[Aristoteles]
HA IX: 15.
Mir.: 15.
Probl. XX 2, 923 a 9: 183/XXV 7, 938 b 10: 183/XXVI 9, 941 a 20: 183/XXVI 20, 942 b 1: 183/XXVI 27, 943 a 25: 183/XXVI 41, 945 a 8: 183/XXVI 45, 945 a 29: 183/XXVI 57, 947 a 7 sqq.: 183.
Aristoxenus Tarentinus: 16, 52.
Arrianus, Flavius: 357.
Arsenius, paroemiographus: 192.
Artemidorus Capito, medicus: 65-7, 69.
Artemidorus Tarsensis, grammaticus: 98.
Asclepiades Myrleanus, grammaticus: 98, 268, 281, 287-8, 291, 305/*ap.* S.E. *M.* I 72: 264/I 252-253 (Περὶ γραμματικῆς): 264/ *Commentarium in* Theocritum: 189.
Athenaeus: 38, 149, 174/I 3 a-b: 11, 51, 53/I 8 d: 160/I 21 e-f (= Chamael. fr. 41 W^2): 232, 241/II 60 d-e: 179/V 214 d (= Posidon. fr. 253, 146 sqq. E.-K.): 10/VII 284 b: 167/VII 324 b: 150/VII 329 a: 150/VIII 348 a (= Theophr. Περὶ γελοίου fr. 130 Wimmer): 181/X 457 c: 180/XI 480 f: 149/XI 505 b-c (= Arist. *De poet.* fr. 15 Gigon): 221/XIII 599 c-d: 231.
Attalus, grammaticus: 189.
Attalus Rhodius, mathematicus, *ap.* Hipparch. *In Arati et Eudoxi Phaen. commentariorum libri III* I 3, 3 Manitius: 68.
Augustinus, Aurelius, sanctus, *Civ.*: 71.

Bacchius Tanagraeus, medicus, Λέξεις Ἱπποκράτους: 66, 93, 173, 206-7.
Bacchylides: 48, 121, 245, 253/*ap. P.Berol.* 16140: 48/*ap. P.Oxy.* 2368: 47.
Boethus Tarsensis, poeta: 186-7.

Caecilius Calactinus, rhetor: 362.
Callimachus: 11, 15, 25-7, 30-2, 41, 46-7, 86, 88, 121, 132, 145, 168, 172, 200, 259, 310, 329.
Hymn.: 54-5/III (*Dian.*): 132.
Fragmenta (ed. R. Pfeiffer): *Aetia*: 14-15/Βαρβαρικὰ νόμιμα fr. 405: 14/' Εθνικαὶ ὀνομασίαι: 149, 166/fr. 406: 150/Θαυμάσια fr. 407-411: 15/Περὶ ἀγώνων fr. 403: 14/Πίνακες fr. 429-453: 16, 26, 41, 53, 55, 200-1, 205, 250, 252, 255, 329/fr. 443-448: 88.
Fragmentum incertae sedis 588, *ap. Schol.* ABD & Gen. *ad* Hom. *Il.* XXII 397: 15.
Fragmenta didascaliarum: 14, 45.
ap. P.Oxy. 2168 (n° 32 Pfeiffer): 78/*ap. P.Oxy.* 2258 (n° 37 Pfeiffer): 78, 126, 136-7.
Callistratus Alexandrinus, grammaticus: 47, 189/*Schol. ad* Aristophanis *Vesp.* 604 & 675: 189/*Pacem* 1060: 189/*Schol. ad* Sophoclis *Aiacem* 293: 189.
Cantharus, poeta comicus, fr. 3 K.-A.: 163.
Castor Rhodius, Περὶ μέτρων ῥητορικῶν: 79.
Catullus, Veronensis, C. Valerius, 16: 261-2/42, 3: 159/68, 103: 159.
Chaeris, grammaticus, *ap.* S.E.*M.* I 76: 264.
Chamaeleon Heracleota, philosophus Peripateticus: 230-1, 237, 241-2, 245, 252/fr. 26 Wehrli^2 (= 25 Giordano^2): 230/fr. 40 a W^2 (= 40 a G^2): 230, 232, 257/fr. 41 W^2 (= 41 G^2), *ap.* Athen. I 21 e-f: 232, 241.
Charisius, Flavius Sosipater, *Ars grammatica* p. 149, 21-150, 2 Barwick: 282, 284.
Chrysippus, philosophus Stoicus: 182, 189, 200-1, 286, 306, 328, 338 Περὶ παροιμιῶν (πρὸς Ζηνόδοτον *sive* πρὸς Ζήνωνα ?), *SVF* III p. 202 n° XLV: 181, 200-1/fr. 2, *ap. Schol. ad* Pind. *Isthm.* 2,

17: 181/fr. 4, *ap.* Zenob. *Cent.* V 32: 181/fr. 7, *ap.* Plut. *Arat.* 1, 1: 181.

Περὶ τῆς συντάξεως τῶν τοῦ λόγου μερῶν, *SVF* III p. 204 n° LV: 273.

Cicero, M. Tullius: 59, 323, 327/*Ad Q. fr.* III 1, 19: 346/*Att.* XV 4, 1: 186/*De orat.* I 17: 338/III 149: 338/*Fin.* V 12: 219/*Inv.* I 34-43: 334/*Opt. gen.* 16: 346/*Orat.* 30: 346/207: 346/235: 346.

Clearchus Soleus, philosophus Peripateticus, Περὶ παροιμιῶν (= Περὶ γρίφων ?) I-II: 180.

Clemens Alexandrinus, *Codex Paris. gr.* 451: 126.

Conon, historicus, *ap.* Phot. *Bibl.* cod. 186, 16, III p. 15, 29-37 Henry: 235.

Conon, rhetor: 326.

Crates Atheniensis, Περὶ τῆς Ἀττικῆς διαλέκτου: 209.

Crates Mallota, grammaticus: 202, 286-7, 305, 310, 339.

Crateuas, medicus, *ap.* Dioscor., *Codex Vindobonensis* f. 30^{r}: 78, 136.

Cratinus, poeta comicus: 49, 166, 168/fr. 34 K.-A.: 165/fr. 309 K.-A.: 165/fr. 342 K.-A.: 346/fr. 344 K.-A., *ap.* Eust. *ad Od.* IV 10, p. 1479, 43 sqq.: 177-78/fr. 489 K.-A., *ap.* Eust. *ad Od.* XIV 350, p. 1761, 23: 158.

Ctesias Cnidius, historicus: 224.

Cyrillus Alexandrinus: 105/in *PG* LXXVI 1108 b (*Gen.* 4, 24): 138.

Demetrius Chlorus, *ap.* S.E. *M.* I 84: 264, 288.

Demetrius Ixion, grammaticus, Περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου: 209.

Demetrius Magnes, historicus: 329, 347, 359/Περὶ τῶν ὁμωνύμων: 346.

Demetrius Phalereus: 13, 31, 329-30.

[Demetrius,] *Eloc.*: 351, 354, 356-8/137: 181/142: 180/151: 180/156: 180/232: 180.

Demetrius Triclinius: 44.

Demo, historicus, *FGrHist* 327 F 4: 182.

Democritus: 208, 312/Περὶ εὐφώνων καὶ δυσφώνων γραμμάτων, *Vorsokr.* 68 A 33, *ap.* Diog. Laert. IX 48: 359/Περὶ Ὁμήρου ἢ Ὀρθοεπείης καὶ γλωσσέων, *Vorsokr.* 68 A 33, *ap.* Diog. Laert.

IX 48: 208/*Vorsokr.* 68 B 14, *ap. Schol. ad* Apoll. Rh. II 1098-1099 a: 106/B 294: 185.
Demosthenes: 60, 121-3, 132, 235, 240, 313, 329-30, 332, 336, 341, 344-5, 347-8/*Codex Parisinus gr.* 2934 (Σ): 60/*Codex Marcianus gr.* 416 (F): 60/*Or.* XI (*In epist. Philippi*): 60/*Or.* XVIII (*De corona*): 79/*Or.* XIX (*De falsa leg.*) 287: 186/*Or.* XXII (*In Androtionem*) 20: 60/*Or.* LVI (*In Dionysodorum*) 3 (*ap.* Eust. *ad Od.* III 309, p. 1469, 47); 194.
Dicaearchus Messenius, philosophus Peripateticus, fr. 100-103 Wehrli: 180.
Didymus Chalcenterus, grammaticus: 45, 47, 86, 95, 121, 123, 125, 129, 132-3, 165-6, 169, 174, 188-90, 355, 362-3.
Commentarium in Demosthenis orationes Philipp. IX-XI: 50.
Hypomnema ad Demosthenem: 132.
Hypomnema ad Pindarum: 114, 119.
Περὶ Δημοσθένους (*P.Berol.* 9780): 134, 172-3, 216, 238.
Πρὸς τοὺς Περὶ παροιμιῶν συντεταχότας: 190.
Scholia ad Homerum: 273.
Σύμμικτα: 190.
Vita Pindari, ap. P.Oxy. 2438 (Didymo auctore ?): 236.
Dinarchus: 88, 336, 344, 346.
Dio Cassius Cocceianus, *Historia Romana*: 57/I-LXXX: 72/XXXVI-LX: 72.
Dio Chrysostomus, Prusensis: 319, 322-6, 351, 354.
Or. II: 325.
Or. XI (*Troi.*): 319, 321-2, 325-6/1-42 (1-37): 322/4: 324/5: 324/11: 322-4/12: 324/13: 324/14: 322, 324/15: 324/16: 233, 324/17: 324/17-18: 322/18: 322-4/19: 324/21: 324/22: 324/23: 318, 322, 324/24: 324/25: 323-4/26: 324/27: 324/30: 324/31: 324/32: 324/33: 324/34: 322, 324/35: 324/36: 324/43-127 (38-127): 322/79: 324/81: 322/102: 322, 324/128-154: 322/130-131: 324/132: 324/139: 324/145: 324.
Or. XII 65-69: 325/72-79: 325.
Or. XVIII: 325/12: 326.
Or. XXI 11: 325/17: 325.
Or. XXXVI 1: 8/19-23: 325.

Or. LII (*De Philoct. arcu*): 319, 342/4: 320-1/5: 320-1/6: 320-1/7: 320-1/8: 321/9: 320-1/10: 320/11: 320-1/12: 320/13: 320/14: 320/15: 320-1/15-17: 321/16: 320-1/17: 320.
Or. LIII (*De Homero*): 312, 325/3: 319/4: 319/7: 319/11: 319/13: 319/14: 319/15: 319.
Or. LV: 325.
Or. LVI: 325.
Or. LVII: 325.
Or. LVIII: 325.
Or. LIX: 325.
Or. LX: 325/1: 325.
Or. LXI: 325.
Or. LXII: 325.
Diocles Magnes, philosophus, Ἐπιδρομὴ τῶν φιλοσόφων, *ap.* Diog. Laert. VII 49 sqq.: 272.
Diodorus Siculus: 59/*Bibl. hist.*: 57/I: 58/I-V: 71/IV 34, 4: 111/XI-XX: 71/XVII: 58.
Diodorus Tarsensis: 47.
Diogenes Babylonius, philosophus: 281/Τέχνη περὶ φωνῆς: 273, 306.
Diogenes, philosophus Cynicus: 182.
Diogenes Laertius: 50/III 37: 61/III 48 (= Arist. *De poet.* fr. 14 Gigon): 221/V 22-27: 11/V 26: 179/V 37: 13/V 39: 13/V 58: 13-4/V 62: 10/V 78: 13/VII 1: 201/VII 49 sqq. (= Diocles Magnes): 272/VII 56-58: 272/VII 57: 276/VII 59: 282, 305/IX 48 (=Democr., *Vorsokr.* 68 A 33): 208, 359.
Diogenianus, paroemiographus: 158/*Cent.* I 29, I p. 185, 11-13 Leutsch-Schneidewin: 188/*Cent.* II 89, I p. 211, 7-10 L.-S.: 183/*Cent.* III 90, II p. 51, 2-4 L.-S.: 184/*Cent.* V 36 a, I p. 257, 14-258, 2 L.-S.: 187/*Epitome Pamphilii lexici* (*PSI* VIII 892 & *P.Oxy.* 3329 ?): 174.
[Diogenianus,] *Praefatio*, I p. 178, 3-4 Leutsch-Schneidewin: 180.
Dionysiades Mallota: 342.
Dionysius, Aelius, Atticista, α 21 Erbse (ἀγνοία καὶ ἀναιδεία): 169/α 163 Erbse (ἀπόστα): 164.

Dionysius Halicarnassensis: 140, 239-40, 252, 255, 259-60, 264, 268, 277, 279-80, 294, 305, 326-51, 353-4, 356-60, 362.
Antiquitates Romanae I-V: 71/I-X, in *Chisianus* R VIII 60 (*gr.* 51): 71/I-XX: 71/I 5: 110/VI-X: 71.
Amm. I: 239, 240/1, 1: 328/2, 3: 328, 330, 339/3, 1: 349/4, 3: 329/9, 1-3: 329.
Amm. II: 294, 348/1, 2: 330.
Comp.: 354, 359/1, 5: 330, 333/1, 9: 330, 338/1, 12: 341/2: 270/2, 1: 330, 339/2, 2: 328/2, 7: 349/2, 8: 331/4: 273/4, 1: 330/4, 8: 345/4, 13-14: 338/4, 15:338, 359/4, 16: 329/4, 16-18: 338/4, 18: 329/4, 19: 329/4, 20-21: 338/5, 12: 338/6, 1: 340/6, 4-11: 340/6, 7: 340/6, 11: 340/7, 2: 340/7, 3: 340/7, 5: 340/7, 6: 340/8: 340/8, 2: 340/8-18: 341/9, 1: 340/10, 1: 340/11, 2: 341, 344/11, 4: 345/11, 6: 340-1/11, 9: 341/11,15-21: 340/11,22-26: 340/12, 1-10: 340/12, 5-7: 341/12, 6: 312, 330, 349/12, 10-13: 340/13, 1: 341/14: 340/14, 20: 341/14-16: 340/15, 3-16, 1: 341/16, 2: 358/16, 14: 344/16, 17-18: 344/16, 18: 329/16-17: 341/17, 4: 344/17, 10: 344/17-18: 340/18, 3-8: 341/18, 9-14: 341/18, 15-20: 341/18, 22-26: 341/18, 27-29: 341/19: 340-1/19, 2: 350/19, 13-14: 350/20: 340-1/20, 15: 330/20, 23: 340/20, 24: 341, 345/21, 1: 345/21, 2: 342/21, 3: 345/22, 1: 345/22, 7: 342/22, 11-33 (Pind. fr. 75 Sn.-M.): 342/22, 17: 329/22, 34-41 (Th. I 1, 1-2, 2): 342/22-23: 342/22-26: 340/23, 1: 345/23, 9: 342/23, 11-16 (Sappho fr. 1): 342/23, 18-23 (Isoc. *Or.* VII 1-5): 343/24: 343/24, 2: 328/25: 265/25, 10: 345/25, 14: 349/25, 31: 335/25, 37: 330/25, 39: 330/26, 14: 329/26, 18: 330.
Dem.: 343/1, 3-3, 2: 330/2, 3-4: 348/3, 1-2: 348/3, 1-5: 339/3, 2: 344/4, 1: 346/4, 2: 344, 347/4, 3: 344/5, 1: 342, 345/5, 6: 329, 330/8, 1: 329, 330/8-15: 330/13, 5: 344/13, 6: 329, 344-6/13, 8: 336, 337/13, 8-9: 344/13, 9: 330/18, 2: 344/18, 5: 344/18, 6: 333/20, 5: 347/22, 2: 344/22, 5: 331/22, 6: 331/23, 1: 330/23, 1-2: 349/23, 1-7: 348/23, 2-3: 349/23, 6: 334, 349/24, 2: 337/24, 11: 334/28, 3: 344/32, 2: 313/33: 330/34, 4: 344-5/34, 5: 344/35: 351/35, 1: 330/37, 1: 345/38, 1: 345/40, 1: 345/41, 1: 345/42, 2: 345/44, 2: 330/44-46: 336/45, 3: 336-7, 345/46, 4: 329/47, 1: 330/48: 270/48, 1: 328, 330/50, 1: 345/50, 3: 334/51, 4-5:

335/51, 5: 333, 336-7/51, 7: 330/52, 1: 330/52, 2: 265/52, 4: 330/53, 4: 329/53-54: 331/56, 4: 332/56, 6: 334/58, 1: 330.

Din.: 239/1, 1: 334, 348/1, 2: 329/1, 2-3: 346/2, 1: 347/3, 4: 329/5, 3: 346/5, 4: 337/6, 3: 337/7, 4: 344/8, 6: 333-6/10, 17: 329/11, 18: 329.

Is.: 1, 2: 240, 329/2, 2: 347/3, 1-2: 343/3, 3: 339/3, 4-7: 336/3, 5-6: 335/4: 336/4, 2: 339/4, 3: 332/4, 5: 332/6, 1: 329/7-11: 337/10, 1: 331/11, 4-13, 3: 339/12, 1: 337/12-13: 337/14, 2-15, 2: 337/14, 2-16, 2: 337/14, 5: 330/15, 3: 335/16, 1: 330/16, 5: 334/18, 1: 342/18, 2: 333-4/19, 3: 330/19, 4: 334/20, 2-3: 329/20, 4: 331.

Isoc.: 240/1, 2: 330-1/1, 3: 331-2/1, 6: 240/2, 1: 342/2, 1-3: 343/2, 4: 344/2, 4-7: 339/3, 1 (Theophr. Περὶ λέξεως fr. V Schmidt): 338-9/3, 1-4: 339/3, 6: 344/4, 1: 333-5/4, 2: 331-2, 335/4, 3-4: 332-3/4, 4: 331/11, 1-4: 343/12, 1: 333-5/12, 2: 331-2, 335/12, 3-14, 7: 339/13, 1: 330/13, 2: 328, 348/13, 3: 328, 331/13, 3-5: 348/13, 4: 349/13, 5: 328, 331, 344/15, 3: 335/18, 1: 339/18, 2-4: 348/19, 1-20, 5: 339.

Lys.: 240/1, 5: 336/1, 6: 342, 348/3, 5: 329, 349/3, 7: 336/3, 8: 339, 348/3, 10: 331/4: 288/4-6: 330/4-7: 339/5, 1: 333, 335/8, 2: 339/9, 2: 330/9, 4: 347/10, 1: 329/10, 2: 330/11, 5: 330, 345/11, 8: 342/12, 1-2: 330/12, 8: 331/13, 1: 345/13, 2-3: 330/13, 3: 339/13, 4: 344/14: 348/15, 1: 333, 335/15, 2: 334/15, 3: 333-4/15, 4-5: 335/15, 6: 333, 335/16, 2: 330/16, 5: 330/17: 337, 350/17, 1: 330/17, 5-6: 337/17-19: 330, 337/18: 337/18, 2: 330, 349/18, 5-19, 5: 337/19, 3: 331/19, 4: 331/19, 6: 337/20, 2: 331, 334/22-27: 330/24: 337/24, 1: 330, 349/24, 4: 330, 333, 349/24, 6: 330/24, 7-25: 337/26, 1-27: 337.

Orat. vet.: 239, 332, 343, 355/1, 5: 313/4, 2: 331, 333, 345/4,5: 345.

Pomp. 1: 348/1, 3: 349/1, 4: 329/1, 15-16: 349/1, 16: 329/1, 16-17: 348/2, 6: 344/3, 2: 331/3, 2-7: 332/3, 2-14: 336/3, 3-6: 337/3, 6: 331/3, 8-10: 332/3, 8-11: 336/3, 11-12: 332, 337/3, 15: 333/3, 16-17: 343/3, 17: 343/3, 17-20: 343/3, 19: 344/3, 20: 329/4, 1: 331/4, 1-2: 332, 336/4, 2: 333, 335/4, 3: 344/5, 1: 332/5, 1-2: 336/5, 2: 333/6, 1-2: 332.

Thuc.: 294, 347, 355/2, 1: 334, 349/2, 2: 330-2, 349/2, 3-4: 349/2, 4: 334/2-4: 348/3, 2: 331/5: 329/5, 4: 345/5, 5: 331-2/5-12:

336/6, 1-3: 332/6, 4: 332/7, 3: 337/8, 1: 349/9, 1: 349/9, 1-4: 335/9-10: 335, 337/10, 1: 335-6/11, 1: 335/11-12, 1: 337/13-20: 336/19-20: 337/20, 1: 337/21, 2: 337, 343/22, 1: 341/22, 1-2: 337/22, 2-3: 330/22, 3: 343/23, 1: 344/23, 2: 343/23, 6: 343/24, 10: 345/25, 2: 349/27, 1: 334/34, 2: 330, 333-4, 336/34, 3-6: 349/34, 4: 336/34, 7: 330, 334, 349/35, 2: 333-5/35, 4: 334-5/37, 2: 337/38, 1: 337/41, 4-6: 336/44, 1-3: 337/45, 5: 333-4, 336/48, 1: 344/48, 3: 344/49, 2-3: 336/50, 1: 336/50, 2: 344, 349/51, 1: 141/51, 2: 349/53, 1: 344/54, 3: 141/55, 2: 141, 334.

Dionysius Iambus, grammaticus et poeta: 209/Περὶ διαλέκτων, *fragmentum ap.* Athen. VII 284 b: 167.

Dionysius Periegeta: 55/*Orbis descriptio* 109-134: 56/513-532: 56.

Dionysius Thrax, grammaticus: 133, 253-4, 264, 268-9, 273, 278, 280-2, 291-2, 302-3, 305.

Parangelmata: 291-2, 304.

Techne grammatikè: 16, 86, 266-9, 277, 279, 289, 291, 302, 304-5 / *GG* I/1 ed. G. Uhlig: § 1: 267, 269, 279, 292/§ 1 p. 5, 2-3: 263/§ 1 p. 5, 4-6, 4: 264/§ 1 p. 5, 5: 292/§§ 1-4: 303/§§ 1-5: 304/§§ 2-4: 267/§ 4: 269/§ 5: 267, 269/§§ 6 sqq.: 267, 304/§ 19 p. 80, 2: 148.

Dionysodorus, grammaticus: 189/*Schol. ad* Theocritum 1, 56: 189/4, 62-63: 189/14, 51: 189.

Dioscorides Pedanius, medicus: 65, 67, 69/*Codex Vindobonensis*: 78, 136.

Diphilus, poeta comicus, *Plintophorus* fr. 66 K.-A., *ap. Antiatticista* p. 101, 4: 177.

Donatianus, *fragmentum, GL* VI p. 275, 13-276, 9: 282, 284/p. 276, 3-4: 280.

Donatus, Aelius, grammaticus, *Vita Vergilii*: 317.

Dracon Stratoniceus, grammaticus: 80.

Empedocles: 26, 221, 225.

Epicles Cres, medicus, *Epitome Bacchii Tanagraei* Λέξ. Ἱπποκρ.: 206.

Epictetus, *Dissertationes ab Arriano digestae*: 57, 71.

Epicurus: 35, 310/*Epist.* fr. [127] Arr.^{2}, *ap. P.Herc.* 1005: 35.

Eratosthenes Cyrenaeus: 14, 23, 32, 52, 168-71, 189, 199-202, 204-5, 263, 310/*ap.* Suet. *De gramm. et rhet.* 10, 3: 265/*ap. Schol. ad* Dion. Thr. p. 160, 10-11 Hilgard: 263.
'Αρχιτεκτονικόν: 171.
'Ολυμπιονῖκαι: 14.
Περὶ τῆς ἀρχαίας κωμῳδίας: 187.
Σκευογραφικόν: 171.
Χρονογραφίαι: 14.
Fragmenta (*Glossae*) (ed. C. Strecker): 1: 168/2: 168/9 (Hes. *Op.* 590): 170, 178/16 (Eust. *ad Il.* II 612 sqq., I p. 468, 27-35 v.d. Valk): 188/24 (Telecl. 'Αψευδεῖς fr. 12 K.-A.): 168/30: 169/35: 171/37: 170/46: 169, 202-5/47: 168/66 (Eur. *Tr.* 1175): 170/72: 189/74: 187/75: 169/93: 169/96: 169/105: 189/114: 189/136 (Pind. *Ol.* IX 1): 170.
Fragmentum ineditum, ap. P.Oxy. 2737, 44: 188.
Erotianus, medicus et grammaticus: 173, 206/*Vocum Hippocraticarum collectio* (ed. E. Nachmanson), *Praef.* p. 4, 24: 173/p. 5, 16 sq.: 173/pp. 8-9: 206.
Euclides, geometra, *Elementa*: 69.
Eudemus Pergamenus, medicus: 62.
Eugenius Phrygius, grammaticus: 80.
Euphorion Chalcidensis: 173/fr. 157 v. Groningen: 173/fr. 175 v. Gron.: 173/fr. 176 v. Gron.: 173.
Euphronius Chersonites, poeta lyricus: 168, 189.
Eupolis, poeta comicus: 49, 168.
Euripides: 73, 76-7, 81, 111, 127, 217, 230, 232-3, 242, 246, 248, 258, 319-21.
Alc.: 73-5.
Andr.: 74/1282: 160.
Antigone: 241.
Ba.: 74, 77/*ap. P.Antin.* II 73: 113.
Cretes: 76.
Cycl.: 72, 75.
Danae fr. 325 N^2, *ap.* Satyr. *Vita Euripidis, P.Oxy.* 1176 col. 38 IV + 39 I 28-35: 233.
El.: 75.

Hec.: 74.
Hel.: 72, 75.
Heraclid.: 72, 75.
HF: 72, 75.
Hipp.: 74/629: 160.
Ion: 75/298: 160.
IA: 72, 75/47: 160/611: 160/869: 160.
IT: 72, 75.
Med.: 74, 76-7/956: 160/*ap. P.Antin.* I 23: 113.
Melanipp. Capt.: 76.
Meleager fr. 530 N^2: 220.
Œdipus: 76/fr. 556 N^2, *ap.* Hesych. *s.v.* 'Αηδόνα: 118.
Or.: 74, 77/1377-1396, *ap. P.Oxy.* 3717: 81/1662: 160.
Palamedes fr. 588 N^2: 233.
Phaëth.: 76/fr. 775 N^2, *ap.* Eust. *ad Od.* XIII 15, p. 1731, 55: 160.
Ph.: 74, 76-7/171-185 & 220-226, *ap. P. Oxy.* 1177: 81/606, *ap. P.Vindob.* G 29817: 120/625-635, *ap.P.Oxy.* 3714: 81/1587: 160.
Phrixus, P.Oxy. 2685, I, 23: 160.
Rh.: 73-6.
Sciron: 76.
Supp.: 72, 75.
Tr.: 73-4/1175: 170.
Fragmenta 484 N^2: 330/508 N^2: 185/633 N^2: 163/694 N^2: 163/911 N^2, *ap.* Satyr. *Vita Euripidis, P.Oxy.* 1176 col. 39 XVII-XVIII: 233.

Eusebius Caesariensis: 137/*Comment. in psalmos* 45, 1 (*ap. Analecta sacra* III 442): 138/*Vita Constantini* IV 37: 70.

Eustathius Thessalonicensis: 147, 194/*Commentarii ad Iliadem* II 612 sqq., I p. 468, 27-35 v.d. Valk: 188/XVIII 563, IV p. 257, 1 v.d. Valk: 184/*Commentarii ad Odysseam* III 20, p. 1455, 29: 160/III 309, p. 1469, 47: 194/IV 10, p. 1479, 43 sqq.: 177/VII 297, p. 1579, 28: 169/X 552, p. 1669, 46: 158/XIII 15, p. 1731, 55: 160/XIV 350, p. 1761, 20-25: 158/XIV 350, p. 1761, 26: 159/XIV 350, p. 1761, 38: 164/XXIII 3, p. 1936, 14: 150.

Eutocius Ascalonius, mathematicus, *Comm. in Apoll. Perg. Conica I-IV*: 69/II p. 176 Heiberg: 79, 137.

Galenus, Claudius: 61-3, 65, 67, 98/*De anatomicis administrationibus liber*: 63/*De libris propriis liber* 8, 1-12, 2: 63/*In Hipp. Epid. II* (arabice transl.): 65/2, 20: 66/*In Hipp. Epid. III* pp. 78-79 Wenkebach, *CMG* V 10, 2, 1: 44/*In Hipp. librum de officina medici commentarii* III, *Praefatio*, XVIII/2 p. 631 Kühn: 65/*In Platonis Timaeum commentarii fragmenta, ad* 77 c: 60/*Linguarum seu dictionum exoletarum Hippocratis explicatio*, XIX p. 65 Kühn: 93, 175/*ap.* Dioscor., *Codex Vindobonensis* f. 30^{r}: 78, 136.

Glaucias Tarentinus, medicus: 174, 207.

Glossographi: 152, 167, 176/(ed. A.R. Dyck, in *HSCPh* 91 [1987], 119-160) fr. 1: 162/fr. 2, *ap. Schol. ad* Hom. *Il.* XIX 27: 153/fr. 6: 153/fr. 11, *ap. Schol. ad* Hom. *Il.* X 56: 153/fr. 13 (cf. Hom. *Od.* XIX 203): 177/fr. 20, *ap. Schol. ad* Hom. *Od.* X 305: 153/fr. 24: 153.

Gorgias Leontinus, sophista: 312, 330, 348/*ap.* Xen. *Symp.* 2, 26: 346.

Harpocratio, lexicographus: 173/*Lex. s.v.* Ἔργα νέων, p. 133, 18-134, 3 Dindorf (= Hes. fr. 321 M.-W.; cf. Hyperides fr. 57 Kenyon & Ar. Byz. fr. 358 Sl.): 184-6/*s.v.* Περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιᾶς: 123.

Hecataeus Milesius: 308/*FGrHist* 1 F 365: 147.

Hegesias Magnes, historicus: 341.

Heliodorus, grammaticus, *Comment. ad artem grammaticam Dionysii Thracis*, in *GG* I/2 p. 101, 1 sq.: 148.

Heliodorus, metricus: 80.

Heracleodorus, philosophus: 339.

Heraclides Lembus, historicus: 238/fr. 5 *FHG* III p. 169 Müller: 145.

Heraclides Ponticus, philosophus Peripateticus: 251.

Heraclides Tarentinus, medicus: 66.

Heraclitus: 308/*Vorsokr.* 22 B 40: 308/B 42: 308/B 57: 308.

Heren(n)ius Philo, historicus et grammaticus: 169, 170.

Hermagoras Temnites, rhetor: 334, 354/Τεχναὶ ῥητορικαί: 353, 355/fr. 1 Matthes, *ap.* Quint. *Inst.* III 3, 9: 334.

Hermesianax Colophonius, poeta, fr. 10 Powell, *ap.* Paus. VIII 12, 1: 188.

Hermias, philosophus Neoplatonicus, *In Platonis Phdr. scholia, ad* 267 c-d: 209.

Hermippus Smyrnaeus, 'Callimacheus': 11, 16, 189, 229, 231, 250, 252, 329.
Hermogenes Tarsensis, rhetor: 353-4.
Hermonax, grammaticus: 149.
Herodianus, Aelius, grammaticus: 4, 129, 276, 284, 304/*De orthographia*, in *GG* III/2 p. 431, 4-8: 289/*De prosodia catholica*: 304.
Herodotus: 56, 59, 308, 316, 332-3, 336, 348, 357/II 113: 104.
Hesiodus: 127, 186, 244, 338.
Op. 10: 244/27: 244/213: 244/274: 244/286: 244/293-297: 244/590 (cf. Eratosthenes fr. 9 Strecker): 170, 178.
Th., prooem.: 244/26-28: 244/116: 151.
Fr. 321 M.-W., *ap.* Harpocr. *Lex. s.v.* Ἔργα νέων, p. 133, 18-134, 3 Dindorf: 185-6.
Hesychius, lexicographicus: 98, 104-5, 150, 174.
Lex. s.v. ἄας (α 23 Latte): 152/*s.v.* ἀηδόνα (α 1500 Latte) (= Eur. fr. 556 N²): 118/*s.v.* Ἀρκάδας μιμούμενος (α 7268 Latte): 188/*s.v.* γόμος (γ 801 Latte): 194/*s.v.* δάμνια (δ 205 Latte): 152/*s.v.* ἐπίχαλκος (ε 5412 Latte): 103/*s.v.* Θυμῆρες (θ 879 Latte): 105/*s.v.* Ἱππάρχειος Ἑρμῆς (ι 783 Latte): 182/*s.v.* μολγός (μ 1565 Latte): 178/*s.v.* ὄλπα (ο 646 Latte): 104/*s.v.* ὀσμύλια (ο 1410 Latte): 150/*s.v.* πάρεξ (π 839 Schmidt): 196/*s.v.* ὑπ'αὐλήν (υ 260 Schmidt): 147/*s.v.* ὑπ'αὐνήν (υ 262 Schmidt): 147/*s.v.* χάραξ τὴν ἄμπελον (χ 185 Schmidt): 184.
Hieronymus, sanctus, *Praefatio in libr. Isaiae*, in *PL* XXVIII 825: 79.
Hieronymus Rhodius, philosophus Peripateticus: 328.
Hipparchus Nicaeensis, *In Aratl et Eudoxi Phaen. comment. libri III* I 3, 3 Manitius: 68.
Hippocrates: 65, 69, 93, 173, 207/*Epid.*: 67/II 2, 20: 66.
Hipponax Ephesius, fr. 129, 1 Degani: 158.
Homerus: 1, 8, 18-20, 23-6, 34, 36-7, 41-3, 45, 50, 54, 76, 86-8, 90-1, 97, 127, 147, 154-5, 171, 173, 176-7, 195, 218, 221, 225, 243, 247, 253-4, 274, 276, 286, 308-9, 312, 317-25, 327, 338, 341, 357, 359.
Il.: 9, 36, 39, 42, 254, 310, 322-3/*Codex Venetus* A: 77, 125.
I 1 (versus commentatus a Sext. Emp. *M.* I 132-133): 268/I 225-233: 20/I 253: 184/I 396-406: 20/II 78: 184/II 283: 184/II 484-493: 243/II 671-675: 21/II 791-795: 36/III 196 (versus explicatus

a *Schol. ad* Pind. *Pyth.* 2, 31 & *P.Berol.* 13419[v]): 118/VII 326: 184/VII 367: 184/VIII 470: 152/IX 95: 184/XI 740-741: 104/XV 285: 184/XVI 407: 153/XVI 806-808: 153/XVII 134-136: 20/XVIII 253: 184.

Od.: 21, 23, 42, 254, 322.

III 444: 152/IV 220-230: 103-4/X 236: 153/X 290: 153/XI 184-191: 243/XVIII 300:146/XIX 203: 177/XXIII 295-296: 21, 38/XXIII 296: 43/XXIII 297-372: 43/XXIV: 43.

Horatius Flaccus, Q.: 37/*Ars*: 362/*E.* I 2, 3: 90.

Hunain ibn Ishaq: 65.

Hyperides: 166, 186-7, 235, 345/Κατ' Αὐτοκλέους, fr. 57 Kenyon, *ap.* Harpocr. *Lex. s.v.* Ἔργα νέων, p. 133, 18-134, 3 Dindorf: 185/Κατὰ Δημοσθένους: 346/Ὑπὲρ Κρατίνου: 166/fr. 115 Jensen (cf. *Antiatt.* p. 100, 32): 165-6.

Ibycus Rheginus, poeta lyricus: 242.

Isaeus: 336, 343-5, 348.

Isocrates: 179, 240, 330, 332, 335, 343-5, 348/*Or.* VII (*Areop.*) 1-5, *ap.* D.-H. *Comp.* 23, 18-23: 343/*Or.* IX (*Euag.*) 10: 333/*Or.* XV (*Antid.*) 281: 160.

Ister Cyrenaeus, historicus: 231, 237.

Iulianus, Flavius Claudius, imperator, *Or.* VI 1, 180 d Hertlein: 186.

Libanius, *Ep.* 326, X p. 306, 9 sq. Foerster: 186/*Ep.* 509, 4, X p. 484, 10 F.: 186/*Or.* I 9: 125/XIX 23, II p. 395, 17 F.: 186.

Livius, Titus: 90/*Praef.* 9-10: 260.

[Longinus,] *De subl.*: 351, 354, 356, 362.

Lucianus, *Codex Vaticanus graecus* 90: 126/*Dial. meretr.* 3, 3: 193/*Dial. mort.* 6, 2: 186.

Lucilius Iunior, Senecae familiaris: 190.

Lucillus (*sive* Lucillius), epigrammatus: 190.

Lucillus Tarrhaeus: 190/*Editio et comm. in* Apollonium Rhodium (?): 107-8, 206, 208/Περὶ γραμμάτων: 190/Περὶ Θεσσαλονικῆς: 190/Περὶ παροιμιῶν: 206/Τεχνικά: 190.

Lycophron: 38, 41, 154, 168-9, 187/*Alex.* 16: 38, 55/*De comoedia*: 38.

Lysias: 240, 335-7, 343-5, 348/*Or.*: 360.

Macarius, paroemiographus, *Cent.* III 96, II p. 165, 6-7 Leutsch-Schneidewin: 184/IV 11: 186.
Macrobius Theodosius, *Sat.* V 18, 16-21 (= Arist. *De poet.* fr. 16 Gigon): 220.
Marcellinus, biographus: 122.
Megaclides, Homeri operum interpres, *FHG* IV p. 413: 157.
Meleager Gadarensis, poeta lyricus: 157.
Menander: 175, 313-5/fr. 158 Koerte-Thierfelder: 163-4/fr. 357 K.-Th., *ap. Antiatt.* p. 105, 20: 157, 163.
Menander Laodicensis, rhetor: 125.
Milo, grammaticus: 189.
Munatius Trallianus, *Comm. in* Theocritum: 98.
Myrtilus, poeta comicus, fr. 5 K.-A.: 157.

Naucrates, mathematicus: 62.
Neleus Scepsius, philosophus Peripateticus: 9-11, 35, 51, 53.
Neoptolemus Parianus, glossographus: 37, 310/*Test.* 1 Mette: 154/Περὶ γλωσσῶν Ὁμήρου, fr. 9, *ap. Schol. ad* Hom. *Il.* XXI 394: 154/fr. 10, *ap. Schol. ad* Hom. *Od.* IX 346: 154.
Nicander Colophonius: 55, 97/*Alexipharmaca* 266-274: 56/629-630: 56/*Theriaca* 345-353: 56/957-958: 56.
Nicander Thyatirius, grammaticus, Ἐξηγητικὰ Ἀττικῆς διαλέκτου: 209.
Nicanor Alexandrinus, grammaticus: 129.

Olympiodorus Thebanus, historicus, *ap.* Phot. *Bibl.* cod. 80, p. 61 a 7-11: 80.
Origenes: 67, 363.
Orion Thebanus, lexicographus: 99.
Orus, grammaticus: 165-6, 192/A 25, p. 162-163 Alpers: 165/A 27, p. 163-164 Alpers: 166/A 57, p. 178-179 Alpers: 165/B 12, p. 199 Alpers: 166.

Pamphilus Alexandrinus, grammaticus: 98, 174.
Parmenio Byzantius, Περὶ διαλέτκων: 209.

Paroemiographi, *Codex Laurentianus* LVIII 24, V b, 12, in *CPG Suppl.* I p. 41: 187.
Pausanias: 59/VIII 12, 1 (= Hermesianax fr. 10 Powell): 188/X 12, 10: 110.
Pausanias Atticista, Ἀττικῶν ὀνομάτων συναγωγή, *s.v.* Ἀρκάδας μιμούμενοι (α 151 Erbse): 188/*s.v.* Ἀρκὰς φελλός (α 153 Erbse): 188.
Pherecrates, poeta comicus: 49/Μεταλλεῖς: 169/fr. 116 K.-A.: 204-5/fr. 240 K.-A.: 164.
Pherecydes, *FGrHist* 3 F 11-12: 117.
Philemo, glossographus: 172.
Philetas Cous: 13, 86, 102, 132, 144, 147-8, 151-2, 155, 161-2, 167, 202, 208/*Test.* 2 Kuchenmüller, *ap.* Stratonem, comicum, fr. 1, 43 K.-A.: 147/Ἀτακτοι γλῶσσαι *sive* Ἄτακτα: 146, 149, 167/(ed. W. Kuchenmüller) fr. 12: 147/fr. 22: 147/fr. 23: 147/fr. 25: 147-8/fr. 26: 147/fr. 27: 147.
Philinus Cous, medicus: 174.
Philippus Opuntius: 34, 61.
Philistus Syracusanus, historicus: 332-3, 336, 348.
Philo Alexandrinus, *De congr. erud. gratia* 146-150: 265.
Philochorus: 329/*Atthis, FGrHist* 328 F 34, *ap. P.Oslo* 1662, 3 sqq. & *ap. Schol.* V *ad* Eur. *Tro.* 9 sqq.: 112/F 221: 233.
Philocles, poeta tragicus: 242.
Philodemus: 359/*De poematis* I (*fragmenta*): 279/V (*P.Herc.* 1538): 58/*De rhetorica* IV (*P.Herc.* 1423): 58.
Philonicus, philosophus dialecticus: 328.
Philostratus, Flavius, *Vitae sophist.*: 259.
Philoxenus Alexandrinus, grammaticus: 178, 209.
Philtatius, grammaticus: 79.
Photius, patriarcha, lexicographus: 104, 119, 150.
Bibl. cod. 71 (Dio Cassius Cocceianus): 72/cod. 80 (Olympiodorus Thebanus), p. 61 a 7-11: 80/cod. 186 (Conon), 16, III p. 15, 29-37 Henry: 235.
Lex.: 99/*s.v.* αἰγὸς τρόπον (α 531 Theodoridis): 201/*s.v.* Ἀρκάδας μιμούμενος (α 2817 Theod.): 188/12, 11-13 Porson: 185/34, 68 Porson: 168/208, 1 Porson: 161/ 352, 25 Porson: 150.

Phrynichus, Atticista: 144, 171, 175, 202/*Ecl.* 113 Fischer: 170/402 Fischer: 157/fr. 8 p. 132 de Borries: 157.
Phrynichus Atheniensis, poeta: 242.
Pindarus: 44, 48, 54, 70, 76, 80, 92, 114, 176, 238, 245, 256, 268, 357.
Isthm.: 48, 70/II: 47.
Nem.: 48-9, 70.
Ol.: 48/I: 49/II: 44/II 48 bis: 44/86-88: 237/V: 46/IX 1: 170/XII 14: 117.
Paeanes, P.Oxy. 841: 48.
Parth.: 48-9.
Pyth.: 48/I 94: 120/II: 47.
Fr. 75 Sn.-M., *ap.* D.H. *Comp.* 22, 11-33: 342/fr. 199, 1-2 Sn.-M.: 185.
Plato: 2, 12, 18, 20, 27, 50, 59, 60, 70, 80, 88-9, 92, 214, 246-8, 251, 257, 270-1, 313, 328-9, 341, 344, 348.
Cra.: 359/431 e-432 a: 263.
Critias: 322.
Euthyd. 287 e: 163.
Grg. 488 a: 163.
Ion 535 e 7 sqq.: 248/540 b 3 sqq.: 36.
Laches 188 d: 262.
Lg.: 34-5, 61/I-XII: 70.
Phdr. 267 c-d: 209.
Rep.: 256/I-X: 70/II 378 b sqq.: 20/III 389 e: 20/III 392 c 11 sqq.: 247/III 394 c 1: 247/III 394 c 2-3: 247/III 394 d 1-4: 247/III 395 d 5-396 a 6: 247/X 606 d 1-7: 248.
Sph. 253 a: 263.
Ti.: 322/23 c 7: 227.
Plato, poeta comicus, *Test.* 7 K.-A.: 188-9/*Pisander* fr. 106 K.-A.: 188-9.
Plinius Secundus Maior, Caius: 58, 90/*Nat.*: 57/I: 57.
Plotinus: 61, 64/*Enneades*: 64/I-III: 71/IV-V: 71/VI: 71.
Plutarchus: 315-7, 319, 326, 351, 354.
Moralia: *An seni resp. ger. sit* 10, 789 E: 185/*Comparationis Aristiphanis et Menandri compendium* (853 A-854 D): 312, 358/853 B: 313-4/853 B-C: 313/853 D: 313-4/853 E: 313/853 E-

F: 313/854 A: 314/854 B: 313-4/854 C: 313-4/854 D: 314/*De Herodoti malignitate* (854 E-874 C): 316, 323, 358/854 E-856 D: 316/854 F: 316/857 A: 316/858 C: 316/861 A: 316/861 E: 316/862 A: 316/862 D: 316/863 A: 316/863 B: 316/868 D: 316/869 B-C: 316/*Quaest. conv.* VII 8, 3, 711 F-712 D: 312.
Vitae: *Arat.* 1, 1 (= Chrysipp. Περὶ παροιμιῶν fr. 7): 181/*Sull.* 26: 10/26, 1-3: 51-2.
[Plutarchus,] *De vita et poesi Homeri* sive *De Homero*: 317, 358/II 1: 317-8/2: 253/2-3: 254/2-4: 317/5: 318/6: 318/218: 318.
Plution, rhetor: 326.
Polemo Iliensis, periegeta: 158-9.
Pollux, Iulius, grammaticus: 144, 171/*Onom.* I 74-75: 160/I 99: 104/II 76: 150/X 20: 160/X 98: 159/X 144: 103.
Polybius: 56-8, 71, 90/*Historiae* I: 58/I-II: 56/I-V: 71/I-VI: 56/II 1, 1-3: 58/II 1, 4: 58/XI: 56/XI 1 a, 2: 56/*Excerpta antiqua Polybii Historiarum* I-XVIII: 71.
Pomponius Atticus, T.: 59.
Porphyrius Tyrius: 15, 64, 67, 71/*Plot.*: 64/8, 1-6: 61/24: 10/*Quaestionum Homericarum ad Iliadem pertinentium reliquiae*, *ad* XXIV 315 (p. 275 Schrader): 193.
Posidonius Apamensis, fr. 253, 146 sqq. Edelstein-Kidd, *ap.* Athen. V 214 d: 10.
Praxiphanes Mytilenaeus, philosophus Peripateticus: 25, 27.
Priscianus, grammaticus, *Inst.* II 15-17, in *GL* II p. 54, 5-55, 3: 270.
Proclus, philosophus, *In Remp.* II p. 218, 28-29 Kroll: 80/*In Ti.* II p. 308, 25-33 Diehl: 80/*Schol. ad* Hes. *Op.* 590: 178.
Procopius Gazaeus: 79.
Prodicus Ceus: 311.
Protagoras Abderita: 311-2.
Ptolemaeus, philosophus Peripateticus, *ap.* Sext. Emp. *M.* I 60: 264.

Quintilianus, M. Fabius: 353, 355/*Inst.* I 4, 18-21: 270/I 4, 20: 277/III 3, 9 (= Hermagoras Temnites, fr. 1 Matthes): 334/III 6, 23-28: 334/IV 1, 50 (= Apollodorei, fr. 1 c Granatelli): 334/V 10, 1-99: 334/IX 3, 2 sqq.: 294.

Sallustius Crispus, C.: 357.
Sappho: 54, 76, 80, 114, 230, 235, 238, 252, 354, 357/*Carmina* I: 48/I-III: 47/fr. 1, *ap.* D.H. *Comp.* 23, 11-16: 342.
Satyrus Callatianus, philosophus Peripateticus: 16, 233-4, 238, 250, 252/*Vita Euripidis* (*liber* VI e Βίων ἀναγραφή), *ap. P.Oxy.* 1176: 231-2, 234, 242, 251, 254-5/*P.Oxy.* 1176, col. 37 II-III: 232-3/col. 38 IV + 39 I 28-35 (= Eur. *Danae* fr. 325 N^2): 233/col. 39 II: 233/col. 39 VI: 260/col. 39 IX: 232, 260/col. 39 IX 25-28 (= Aristoph. fr. 694 K.-A.): 232, 242/col. 39 X-XII: 233/col. 39 XI-XII: 232/col. 39 XVII-XVIII (= Eur. fr. 911 N^2): 233/col. 39 XIX: 232/col. 39 XX: 232/col. 39 XXI: 232.
Seneca, L. Annaeus: 190/*Epist.* 114, 1: 218.
Servius Honoratus, M., *Vita Vergilii*: 317.
Sextus Empiricus: 268, 288-90, 303, 305/*M.* I 57: 263, 267, 269, 291/I 59: 290/I 60 (Ptolemaeus): 264/I 72 (Asclepiades Myrleanus): 264/I 76 (Chaeris): 264/I 84 (Demetrius Chlorus): 264, 288/I 87: 288/I 91-94: 264/I 93: 264/I 98: 265/I 132-133 (Hom. *Il.* I 1): 268/I 142-153: 266/I 169-175: 289/I 176: 282/I 176-240: 282/I 179: 289/I 186: 290/I 187: 288/I 188: 290/I 199: 282/I 201: 290/I 209-216: 289/I 210: 288/I 213: 288/I 221-224: 283/I 221-227: 289/I 228: 288/I 228-230: 290/I 235: 305/I 236-239: 268/I 236-240: 289/I 241-247: 289/I 250: 264, 267, 269/I 252-253 (Asclep. Myrl.): 264.
Simaristus, grammaticus: 149.
Simias Rhodius, grammaticus, fr. 29-32 Fraenkel: 146.
Simonides Ceus: 48, 92, 235, 237, 245/*Sylloge Simonidea*: 157.
[Simonides,] *Epigr.* 26, in *Further Greek Epigrams* pp. 239 sq. Page: 157/*Epigr.* 41, in *FGE* pp. 259 sq. Page: 157.
Simplicius, *In Aristotelis Categorias commentarium* p. 388, 26 Kalbfleisch: 276.
Solon: 227-8, 261/*Carm.*: 226, 228/fr. 29^b 4-5 Gentili-Prato, *ap.* Arist. *Ath.* XII 3, p. 9, 11-12 Chambers: 228/fr. 29^b 7-8 G.-Pr., *ap.* Arist. *Ath.* XII 3, p. 9, 13-15 Ch.: 228/fr. 30, 8-15, *ap.* Arist. *Ath.* XII 4, p. 10, 1-8: 228/fr. 30, 15-25, *ap.* Arist. *Ath.* XII 4, p. 10, 8-18: 228/fr. 30, 26-27, *ap.* Arist. *Ath.* XII 4, p. 10, 19-20: 228.
Sophocles: 81, 261-2, 319-21/*Codex Laurentianus*: 77/*Aias* 745-746: 183-4/*OT*: 241/*Tr.* 171-172: 110/fr. 1062 Radt: 161.

Sophocle[u]s, *Hypomnema ad* Apollonium Rhodium: 107-8/*ad* I 598-599: 108/*ad* I 932-933: 108/*ad* II 377-380: 108.
Sotion, philosophus Peripateticus: 16.
Stephanus Byzantius: 108.
Stesichorus Himeraeus: 117, 252/in *P.Lille*: 43.
Stobaeus, Ioannes: 60, 77.
Strabo: 13, 51/I 1, 10, p. 7: 23/I 2, 3, p. 15: 23/VII fr. 1: 110/XIII 1, 54, p. 608-609: 9-12, 17, 31, 33, 35, 40, 51-2, 88-9/XIV 2, 28, p. 663: 287/XIV 5, 14, p. 674-675: 186/XVII 1, 8, p. 793-794: 12.
Strato, poeta comicus, fr. 1 K.-A.: 156/fr. 1, 3: 156/fr. 1, 42-44 (= Philetas Cous, *test.* 2 Kuchenmüller): 147.
Strato Lampsacenus, philosophus Peripateticus: 12-4, 17.
Suetonius Tranquillus, C., *De gramm. et rhet.* 10, 3: 265.
Symmachus (cf. *RE s.v.* n° 10), *Comm. in* Aristophanem: 125.

Tacitus, P. Cornelius: 90/*Ann.*: 90/I-XVI: 90/*Hist.*: 90/I-XIV: 90.
Teleclides, poeta comicus, fr. 12 K.-A. (Ἀψευδεῖς): 168/fr. 69 K.-A.: 163.
Thales Milesius: 260.
Theaetetus, grammaticus, *Comm. in* Theocritum: 98, 189.
Themistius: 125.
Theocritus: 68, 97, 104, 107, 131, 189/*Idyllia*: 55/1: 54/1-18: 98/3-11: 54/14, 53: 102.
Theodectes Phaselinus, historicus: 330.
Theodorus Byzantius: 330.
Theodorus Gadarensis, rhetor: 326.
Theognis: 242.
Theognostus, grammaticus, in *Anecdota Oxoniensia* II p. 99, 4 Cramer: 79.
Theon, grammaticus: 86, 98, 104, 117, 132-3/*Comm. in* Apollonium Rhodium: 107/*Hypomnema ad* Pind. *Pyth., ap. P.Oxy.* 2536: 115, 117-9, 136/*ad Pyth.* XII 14: 117/*Comm. in* Theocritum: 98, 102.
Theon Alexandrinus, mathematicus: 69.
Theophrastus: 9-13, 15-6, 32, 35, 51-3, 179-80, 183, 281, 328, 338. *Char.*: 258.
Περὶ γελοίου fr. 130 Wimmer, *ap.* Athen. VIII 348 a: 181.

Περὶ λέξεως: 146/fr. V Schmidt, *ap.* D.H. *Isoc.* 3, 1: 339.
Fr. 683 Fortenbaugh: 271, 338.
ap. D.H. *Dem.* 5, 1: 345.
cf. etiam *P.Hamb.* 128.
Theopompus Chius: 332.
Thrasymachus Chalcedonius, philosophus: 339, 348.
Thucydides: 56, 121-2, 132, 140, 235, 294, 329, 332-3, 335-6, 341, 344-5, 348, 356-7/I 1, 1-2, 2, *ap.* D.H. *Comp.* 22, 34-41: 342/I 112, 5, *ap. P.Oslo* 1662, 2-3: 112/II 35: 79.
Timaeus Tauromenitanus: 14, 119, 329.
Timo Atheniensis: 32.
Trypho Alexandrinus, grammaticus: 209, 268, 279, 281, 291, 305/Περὶ τρόπων, III p. 191, 24 Spengel: 180/III p. 192, 1 Sp.: 180/III p. 206, 19-22 Sp.: 180/*ap. Schol. ad* Dionysium Thracem, *GG* I/3 p. 356, 16-21: 278.
Tyrannio, maior, grammaticus: 10, 51, 59.

Varro Reatinus, M. Terentius: 202-3, 287.
Ling. V 9: 162/VI 2: 162/VIII 23: 286/IX 1: 286.
Rust. III 2, 17: 346.
Reliquorum de grammatica librorum fragmenta 115, p. 230, 9 sqq. Goetz-Schoell: 290.
Vergilius Maro, P.: 98, 140/*Ecl.*: 54.

Xenocles, poeta tragicus: 242.
Xenocritus Cous, grammaticus, *Lexicon Hippocraticum* (?): 173.
Xenophanes Colophonius: 308/*Vorsokr.* 21 B 11: 308/B 12: 308.
Xenophon: 175, 332-3, 336, 348.
Cyr. I, *ad finem* (*P.Oxy.* 698): 59/II, *ad finem*: 59.
HG: 357.
Mem. IV 2, 20: 263.
Symp. 2, 26 (Gorgias): 346/4, 27: 263.
Xiphilinus, Ioannes, minor, *Epitome Dionis Cassii Hist. rom. libr. XXXVI-LXXX*: 72.

Zeno Citieus, philosophus Stoicus: 201, 306, 328.
Zenobius, paroemiographus, Ἐπιτομὴ ἐκ τῶν Ταρραίου καὶ Διδύμου παροιμιῶν: 190-1, 206.
Versio 'Vulgata' (*Codex Parisinus graecus* 3070): 191/*Cent.* II 1-28: 182/II 59 ('Athoa' II 68) (*Codex Bodleianus, Prov.* 60), I p. 47, 13-48, 3 Leutsch-Schneidewin: 188/IV 57: 187/V 32 (= Chrysipp. Περὶ παροιμιῶν fr. 4): 181/VI 28: 259/VI 39: 259/VI 40, I p. 173, 4-7 L.-S.: 184.
Versio 'Athoa': 191/*Cent.* II 68: cf. II 59 'Vulgata'/III 85, p. 367 Miller: 193.
Zenodotus Ephesius: 13,19-22, 27, 32, 34-7, 40-3, 45-6, 55, 73, 84-8, 133, 152, 154, 173, 200, 202, 207, 285-6, 310, 355.
Γλῶσσαι: 92-3, 151-3/fr. 1 Pusch. *ap. Schol. ad* Hom. *Od.* III 444: 152/fr. 2-10 Pusch: 152/fr. 11 Pusch (cf. Hes. *Theog.* 116): 151.
Ἐθνικαὶ λέξεις (*tria fragmenta*): 151-2.
Εἰς τὴν Ἡσιόδου Θεογονίαν: 151.
Zoilus Amphipolitanus, sophista: 286, 329.

B. SCHOLIA, COMMENTARIA, HYPOMNEMATA

Aeschines: *Hypomnema ad* Aeschinem, *ap. P.Turner* 9: 125.
Alcaeus: *Hypomnema ad* Alcaeum, *ap. P.Oxy.* 2306, 2307 & 2733: 253.
Alcman: *Hypomnema ad* Alcmanem, *ap. P.Oxy.* 2389: 252.
Anacreon: *Hypomnema ad* Anacreontem, *ap. P.Oxy.* 3722: 253.
Apollonius Rhodius:
Hypomnemata ad Apollonium Rhodium: 109.
Scholia ad Apollonium Rhodium (*in papyris*): 105, 132, 139-40/*ap. P.Berol.* 13413: 134-5/*ad* II 1052-1127: 106/*ad* II 1099: 106/*ad* II 1103: 106/*ad* II 1127: 106/*ap. P.Köln* 12 + *P. Mil. Vogl.* 6, *ad* I 693: 105/*ad* I 703: 105/*ad* I 706: 105/*ad* I 707: 105/*ad* I 709: 105/*ad* I 711: 105/*ad* I 717: 105/*ap. P.Oxy.* 2693, *ad* III 938, 948, 954: 107.
Scholia ad Apollonium Rhodium (*in mss.*), *ap. Cod.Laurent.*: 105, 107-8/*ad* I 707: 105/*ad* II 56 b: 107/*ad* II 1005 sq.: 152/*ad* II 1098-1099 a: 106/*ad* III 936: 107.
Glossae ad Apollonium Rhodium, *ap. Etym. Gen.*: 108.
Aratus: *Scholia ad* Aratum (*in papyris*): 132.
Archilochus: *Hypomnema ad* Archilochum, *ap. P.Turner* 9: 125.
Aristophanes:
Hypomnemata ad Aristophanem (*in papyris*), *ad Ach.*, *ap. P.Oxy.* 856: 124/*ad Eq.*, *ap. P.Berol.* 13929 & 21105: 124-5/*ad Nub.*, *ap. P.Vindob.* G 29423: 124/*ad Pacem*, *ap. P. Vindob.* G 29780: 124.
Scholia ad Aristophanem (*in papyris*): 77.
Scholia ad Aristophanem (*in mss.*), *ap. Codd.* R & V: 119, 124/*ad Eq.* 963: 178/*ad Pacem* 1060 (Callistratus): 189/*ad Vesp.* 604 (Callistratus): 189/*ad Vesp.* 675 (Callistratus): 189/*ad Vesp.* 1291: 184.

Bacchylides: *Paraphrasis in* Bacchylidis *Epinicia, ap. P.Oxy.* 2367: 121, 139/*Scholia ad* Bacchylidem (*in papyris*), *ad Paeanes* sive *Dithyrambos, ap. P.Oxy.* 2368: 121.

Callimachus: *Commentaria in* Callimachum (*in papyris*), *ap. P.Lille*: 86, 132/*Scholia ad* Callimachum (*in papyris*): 132/*ap. P.Oxy.* 2258: 137.

Demosthenes: *Commentaria in* Demosthenem, *in Or.* V (*De pace*), *ad finem, ap. P.Berol.* 21188^{r}: 122-3/*in Or.* XXII (*In Androt.*), *ap. P.Arg.* 84: 134-5, 173/*Hypomnema ad* Demosthenem, *ap. P.Turner* 9: 125.

Scholia ad Demosthenem (*in mss.*), *ad Or.* V (*De pace*), *ad finem*: 122-3.

Dionysius Thrax: *Scholia ad* Dionysium Thracem (*in mss.*), *GG* I/3, p. 160, 10-11 (Eratosthenes): 263/p. 160, 24-161, 18: 269/p. 356, 7-358, 9: 270/p. 356, 16-21 (Trypho): 278/p. 515, 19-521, 37: 270.

Euripides:

Hypomnema ad Euripidem (*in papyris*), *ad Med., ap. P.Antin.* I 23: 113/*ad* 824: 114/*ad Tro.* 9 sqq., *ap. P.Oslo* 1662: 112-3, 136.

Scholia ad Euripidem (*in papyris*), *ad Phoen., ap. P.Würzb.* 1: 133-4, 136/*ad* 24: 109, 135/*ad* 43: 109, 135/*ad* 90: 109, 135/*ad* 344-1108: 109/*ad* 347: 109/*ad* 606: 109, 135/*ad* 631: 110/*ad* 640: 109, 135/*ad* 683-685: 109/*ad* 730: 109/*ad* 808: 109, 135/*ad* 982: 109-110/*ad* 1019-1020: 109-10/*ad* 1023: 109/*ad* 1043-1045: 110/*ad* 1108: 111.

Scholia ad Euripidem (*in mss.*), *ad Med.* (AB): 113/*ad* 824: 113/*ad Phoen.* 90: 135/*ad* 982: 110/*ad* 1019-1020: 110/*ad* 1107: 111/*ad Tro.* 9 sqq. (V): 112-3.

Hesiodus: *Scholia ad* Hesiodum, *ad Op.* 115 b, p. 51, 25-52, 6 Pertusi, *ap. Anecdota Oxoniensia* II p. 99, 4 Cramer: 79/*ad Op.* 590 (Proclus): 178.

Hipponax: *Commentarium in* Hipponactem, *ad* fr. 129-130: 158.

Homerus:

Glossae ad Homerum, *ap. P.Freib.* 1 c: 154/*ap. P.Heid.* 180 V: 154/*ap. P.Hibeh* 5 V: 154.

Mythographus Homericus, excerpta ex *Iliade* et *Odyssea* in papyris servata: 130-1.

Scholia ad Homerum: 25 (bT), 97 (*minora*), 130 (*minora*).
Commentarium in Iliadem, ap. P.Oxy. 1086: 36, 53.
Hypomnema ad Iliadem, ap. P. Turner 9: 125.
Scholia ad Iliadem (*in mss.*): 23 (Aristarchus), 129 (*Cod. Venetus*, = A), 130 (*Cod. Venetus*, = A; D), 131 (D), 137 (*Cod. Venetus*, = A), 273 (Aristonicus), 275 (Aristonicus), 278 (Aristonicus), 280 (Aristonicus), 286 (Aristonicus)/*ad* I 11: 276/*ad* I 14 a (Aristonicus): 274/*ad* I 68 (Aristarchus et Aristonicus): 285/*ad* I 129 a: 286/*ad* I 173-175 (Aristonicus): 274/*ad* I 200 (Aristonicus): 274/*ad* I 232 (Aristonicus): 276/*ad* I 340: 276/*ad* I 611 (Aristarchus): 286/*ad* II 135: 297/*ad* II 242 (Aristarchus): 276/*ad* II 397 a (Aristonicus): 274/*ad* II 576 (Aristonicus): 276-7/*ad* II 791-795: 36/*ad* X 56 (= Glossogr. fr. 11 Dyck): 153/*ad* X 204 (Aristonicus): 277/*ad* X 321-322 (Aristonicus): 276-7/*ad* X 364 (Aristonicus): 171/*ad* XI 201 (Aristonicus): 277/*ad* XII 350 a (Aristonicus): 277/*ad* XIII 197: 254/*ad* XIV 267 (AD): 105/*ad* XV 606: 284/*ad* XV 716 (Aristarchus): 286/*ad* XIX 27 (= Glossogr. fr. 2 Dyck): 153/*ad* XXI 317: 276/*ad* XXI 394 (= Neoptol. Par. fr. 9): 154/*ad* XXII 397 (ABD & Gen., = Call. fr. 588 Pf.): 15/*ad* XXIII 403 (Aristonicus): 277/*ad* XXIV 8 (Aristarchus): 276-7, 284/*ad* XXIV 15 (B, = Arist. *Hom.probl.* fr. 389 G.): 15/*ad* XXIV 282 (Aristonicus): 171/*ad* XXIV 614-617 (Aristarchus): 359.
Scholia ad Odysseam (*in mss.*), *ad* III 444 (= Zenodotus fr. 1 Pusch): 152/*ad* IX 346 (= Neoptol. Par. fr. 10): 154/*ad* X 305 (= Glossogr. fr. 20 Dyck): 153/*ad* XII 128-129 (= Arist. *Hom. probl.* fr. 398 G.): 23, 31.

Nicander: *Scholia ad* Nicandrum (*in papyris*): 132.

Philetas: *Commentaria in* Philetam, *ap. P.Louvre* 7733: 132.

Pindarus: *Scholia ad* Pindarum: 114, 121, 238.
Hypomnema ad Pindari *Epinicia, ap. P.Berol.* 13419: 114, 118.
Scholia ad Pindarum (*in papyris*), *ap. P.Rain.* 1, 23: 78/*ap. P.Vindob.* G 29817: 115/*ad Pyth.* I, 46 sqq.: 120.
Scholia ad Pindarum (*in mss.*): 119 (*Vatic.* mss. BDEH), 253 (*vetera*)/*ad Isthm.* II, 17: 181, 201/*ad Ol.* (in *Ambros.* A): 119/*ad*

Pyth.: 117-8/*ad* I, 46 sqq.: 120/*ad* II, 31: 118/*ad* XII, 45 b, II p. 269 Drachmann: 118.

Simonides: *Hypomnema ad* Simonidem, *ap. P.Oxy.* 2434: 135.

Sophocles: *Scholia ad* Sophoclem, *ad Aiacem* 293 (Callistratus): 189/*ad Aiacem* 745, p. 64, 21 sq. Papag.: 183-4.

Theocritus:

Scholia ad Theocritum (*in papyris*): 97-9, 105, 132, 139-40/*ap. P.Antin.*, *ad* 2, 16: 103/*ad* 2, 35: 103/*ad* 2, 133: 104/*ad* 2, 156: 104/*ad* 14, 53: 102-3/*ad* 15, 14: 104/*ap. P.Berol.* 7506: 99/*ad* 5, 38: 100/*ad* 5, 40: 100/*ad* 5, 44: 100/*ap. P.Oxy.* 2064 + 3548: 101/*ad* 3, 42: 102/*ad* 3, 45: 102/*ad* 5, 137 d: 101/*ad* 5, 138: 101/*ad* 7, 40: 101-2.

Scholia ad Theocritum (*in mss.*), *ad* 1, 56 (Dionysodorus): 189/*ad* 2, 16 b, p. 274 Wendel: 104/*ad* 2, 35-36 a p. 278 W.: 103/*ad* 2, 133-134 a p. 291 W.: 104/*ad* 2, 156 p. 292 W.: 104/*ad* 3, 45 h p. 131 W.: 102/*ad* 4, 57 b p. 151 W. (*Etym. Gen./Magn.* 156, 30): 98/*ad* 4, 62-63 (Dionysodorus): 189/*ad* 5, 38 a-c p. 165 W.: 100/*ad* 5, 40 p. 166 W.: 100/*ad* 5, 45 p. 167 W.: 100-1/*ad* 5, 137 d p. 185 W.: 101/*ad* 5, 138 p. 185 W.: 101/*ad* 7, 40 f & g p. 89-90 W.: 102/*ad* 7, 154 a p. 114 W. /*Etym. Gen./Magn.* 273, 40): 98/*ad* 14, 51 (Dionysodorus): 189/*ad* 14, 53-54 p. 303 W.: 103.

Hypomnemata ad Theocritum: 109.

Thucydides: *Scholia ad* Thucydidem: 121, 357.

C. PAPYRI

P.Amherst 12 (*Hypomnema ad* Herodotum): 132.
P.Antin. (*Scholia ad* Theocritum): 102-4.
P.Antin. I 23 (excerpta ex Eur. *Med.*, cum *hypomn.*): 113-4/II 73 (excerpta ex Eur. *Ba.*): 113.
P.Arg. 84 (*Anonymus Argentinensis*) (*Commentarium in* Dem. *Or.* XXII [*In Androt.*]): 134-5, 173.
P.Berol. 5009 (fragmenta ex Arist. *Ath.*): 87/7506 (*Schol. ad* Theocritum): 99, 100/9780 (Didymus, Περὶ Δημοσθ.): 173/13413 (*Schol. ad* Apollonium Rhodium): 106, 134-5/13419 (*Hypomnema ad* Pindarum): 114, 118/13929 (Ar. *Eq.* cum *schol.*): 124-5/16140 (Bacchylides *sive* Pindarus): 48/17018, 21218 & 13231 E (Eur. *Med.* & *Ph.*): 76-7/21105 (Ar. *Eq.* cum *schol.*): 124-5/21188^{r} (*Comm. in* Dem. *Or.* V [*De pace*], *ad finem*): 122-3/21849: 125.
P.Cairo 65445 ('Schulkommentar'): 133, 138, 140.
P.Derveni: 87-8.
P.Freib. 1 c (*Glossae ad* Homerum): 154.
P.Hamb. 128 (Theophrastus, Περὶ λέξεως ?): 292, 304.
P.Heid. 180 V (*Glossae ad* Homerum): 154.
P.Herc. 1005 (Epicur. *Epist.* fr. [127] Arr.^{2}): 35/1423 (Phld. *De rhet.* IV): 58/1538 (Phld. *De poem.* V): 58.
P.Hibeh 5 V (*Glossae ad* Homerum): 154/172 (Anon., *Onom. poet.*): 148-9/175 (fragmenta e lexico): 151, 155.
P. Köln 12 + *P.Mil.Vogl.* 6 (Apoll. Rh. I 699-719 cum *schol.*): 105.
P.Lille (Stesichorus): 43/(*Comm. in* Callimachum): 86, 132.
P.Louvre 7733 (*Comm. in* Philetae Coi *Eleg.*): 132.
P.Oslo. 1662 (*Hypomnema ad* Eur. *Tro.* 9 sqq.): 112-3, 136.
P.Oxy. 698 (Xen. *Cyr.* I, *ad finem*): 59/841 (Pind. *Paeanes*): 48/853: 356/856 (*Hypomnema ad* Ar. *Ach.*): 124/1086 (*Comm. in* Hom. *Il.*): 53/1086, 60-73 (Aristarchus, *ap. Schol. ad* Hom. *Il.* II 791-795): 36/1087: 133/1176 (Satyrus, *Vita Euripidis*): 231/1177 (Eur. *Ph.*

171-185 & 220-226): 81/1370 (Eur. *Med.* & *Or.*): 77/1611: 133/1614 (Pind. *Ol.*): 44/1788 (Alcaeus): 48/1800: 235, 252, 256/2064 + 3548 (*Schol. ad* Theocritum): 101-2/2168 (Callimachus): 78/2176 (*Comm. in* Hippon. fr. 129-130): 158/2258 (Callimachus): 78, 136-7/2295 (Alcaeus): 48/2306, 2307 & 2733 (*Hypomnema ad* Alcaeum): 253/2367 (*Paraphrasis in* Bacchylidis *Epinicia*): 121, 139/2368 (Bacchylides, cum *schol.*): 47, 121, 139/2389 (*Hypomnema ad* Alcmanem): 252/2434 (*Hypomnema ad* Simonidem): 135/2438 (*Vita Pindari*): 235-6, 239, 252, 254-7/2438, 43-47: 237/2506: 135, 252/2536 (Theon, *Hypomnema ad* Pind. *Pyth.*): 115, 117-8, 136/2685, I, 23 (Eur. *Phrixus*): 160/2693 (Apoll. Rh. III 940-971, cum *schol. ad* III 938, 948, 954): 107/2694 (Apoll. Rh. IV 431-441): 107/2737, 44 (Erastosthenes, *fr. ineditum*): 188/3219: 221/3328 (*Lexicon ad* Call. *Hymn.* III): 132/3329, 1, 3-7 (Diogenianus, *Epitome Pamphilii lexici* ?): 158, 174/3709: 78/3714 (Eur. *Ph.* 625-635): 81/3717 (Eur. *Or.* 1377-1396): 81/3718 (Eur. *Ba.* & *Or.*): 77/3722 (*Hypomnema ad* Anacreontem): 253/3722, fr. 15 (Anacr. fr. 396 *PMG*): 257.

P. Rain. 1, 23 (*Scholia ad* Pindarum): 78.

PSI VIII 892 (Diogenianus, *Epitome Pamphilii lexici*): 174/X 1173: 130.

P.Turner 9 (*Hypomnemata ad* Aeschinem, Archilochum, Homeri *Iliadem*, Demosthenem): 125.

P.Vindob. G 29423 (*Hypomnema ad* Ar. *Nub.*): 124/G 29780 (*Hypomnema ad* Ar. *Pacem*): 124/G 29817 (*Scholia ad* Pindarum): 115, 120/G 29833 c (*Hypomnema ad* Aristophanem): 124.

P.Würzb. 1 (*Scholia ad* Eur. *Ph.*): 109-12, 133-6.

D. ANONYMA

Anecdota Graeca I p. 218, 19 Bekker (Λέξεις ῥητορικαί): 188.
Anthologia Palatina: 77.
Antiatticista (in *Anecdota Graeca* I pp. 75-116 Bekker): 162, 164-6, 194/p. 77, 27: 165/p. 81, 12 (Ar. Byz. fr. 28 Slater): 163-4/p. 87, 25-26: 165/p. 96, 8: 164, 170/p. 96, 12: 164/p. 98, 17: 164/p. 100, 32: 165-6/p. 101, 4 (= Diphilus, *Plintophorus* fr. 66 K.-A.): 177/p. 105, 20 (= Men. fr. 357 K.-Th.; cf. Ar. Byz. fr. 8 Sl.): 157, 163/p. 108, 1 (Ar. Byz. fr. 6 Sl.): 163.
Appendix Proverbiorum II 71, *CPG* I p. 408, 4-5 L.-S.: 184/IV 6, *CPG* I p. 436, 9 L.-S.: 185.
Catenae: 136/*Catena Hiob, Codex Vaticanus gr.* 749: 126.
Certamen Homeri et Hesiodi: 214, 257, 308/16: 254.
Χείρωνος ὑποθῆκαι: 186.
Comica adespota fr. 50, p. 120 Demiańczuk: 186.
Etymologicum Genuinum: 108/(AB) *s.v.* Μινύας (Apoll. Rh. I 709): 105.
Etymologicum Genuinum/Magnum, 86, 10 (*s.v.* ἀμολγός): 178/156, 30 (= *Schol. ad* Theocr. 4, 57 b p. 151 W.): 98/273, 40 (= *Schol. ad* Theocr. 7, 154 a p. 114 W.): 98/280, 28: 171/573, 22 (*s.v.* μάζα): 178/623, 2-4: 104.
Inscr. Délos 1400, 7: 47/1409 Ba II l. 39: 47.
Mantissae Proverbiorum III 44, *CPG* II p. 779, 4-5 L.-S.: 184.
Margites: 218.
Mythographus Homericus, excerpta ex *Iliade* et *Odyssea* in papyris servata: 130-1.
Onomasticon poeticum: cf. *P.Hibeh* 172.
Rhetorica ad Herennium II 6-7: 334/IV 12-16: 355.
Septuaginta: cf. *Testamentum vetus*.
Σοφοκλέους γένος καὶ βίος 1: 261-2/8: 261-2/10: 262.

Suda: 80, 192, 342/*s.v.* ἀπόστα (α 3545 Adler): 164/*s.v.* Καλλίμαχος (κ 227 Adler): 150/*s.v.* Κέρκουρος (κ 1404 Adler): 187/*s.v.* μολγός (μ 1191 Adler): 178/*s.v.* Πάμφιλος (π 142 Adler): 174/*s.v.* χάραξ τὴν ἄμπελον (χ 97 Adler): 184.

Συναγωγὴ (λέξεων χρησίμων): 192, 194/Σ^{b} (*Codex Coislin.* 345) 135, 4: 164.

Testamentum vetus (*Septuaginta*): 67, 159, 192/*Ez.* 16, 38: 159/23, 45: 159/*Ho.* 3, 1: 159/*Ma.* 3, 5: 159/*Pr.* 18, 22: 159/24, 55: 159.

Testamentum novum, Codex Vaticanus gr. 220: 126/*Codex Zacynthius, Londinensis*: 126/*Ep. Iac.* 4, 4: 159/*Ep. Petr. II* 2, 14: 159/*Ep. Rom.* 7, 3: 159/*Matth.* 12, 39: 159.

Vitae: *Vita Aeschyli* (cf. Satyrus, Βίων ἀναγραφή): 238, 255/*Vita Aristotelis Marciana*: 39/*Vita Herodoti* 28: 254/34: 254/*Vitae Homeri*: 254/*Vita Homeri* 4: 253/5: 253/*Vita Pindari Ambrosiana*: 237, 256-7/*Vita Pindari, ap. P.Oxy.* 2438: 235-7, 239, 254-7/*ap. P.Oxy.* 2438, 43-47 (Pind. *Ol.* II 86-88): 237/*Vita Sophoclis* (cf. Satyrus, Βίων ἀναγραφή): 255/*Vitae Vergilianae*: 317.

E. AUCTORES RECENTIORES

Adamietz, J.: 334.
Affholder, C.: 319.
Alpers, Kl.: 162, 164-5, 174, 192, 207.
Ammon, G.: 338.
Amundsen, L.: 112.
Angeli, A.: 35.
Arnim, I. von: 181, 233.
Arrighetti, G.: 172, 212, 214, 220, 222, 224, 231, 236, 242, 244-6, 252.
Atherton, C.: 282.
Aujac, G.: 327, 339.
Austin, C.: 165, 189.
Ax, W.: 265-6, 275-6, 278, 287, 299.

Baratin, M.: 287, 296.
Barwick, K.: 282.
Berchem, D. van: 317.
Blank, D.L.: 22, 155, 266, 283-4, 287, 293, 295, 299, 305.
Blaydes, Fr. H.M.: 184.
Blum, R.: 212-3, 221, 239.
Blumenthal, A. von: 146.
Bonitz, H.: 179.
Bonner, S.F.: 326-7, 348.
Bossi, F.: 166, 176, 178, 193.
Bottin, L.: 176.
Boudouris, K.J.: 308.
Bouquiaux-Simon, O.: 73.
Brink, C.O.: 16, 25-6.
Budé, G. de: 318.
Bühler, W.: 182, 191, 208.
Bundy, E.L.: 257.
Butts, R.E.: 299.

Callanan, C.K.: 156, 159, 162-3, 166-7, 203, 275, 283-4, 299.
Cambiano, G.: 28.
Canfora, L.: 12, 28.
Carlini, A.: 70, 221.
Cavallo, G.: 78, 124.
Chambers, M.: 87, 223.
Chamoux, F.: 59.
Classen, C.J.: 208, 260, 308, 311.
Cobet, C.G.: 21, 36-7.
Cohn, L.: 165, 187, 201.
Collart, J.: 296.
Coulon, V.: 184.
Cramer, J.A.: 79.
Cresci, L.R.: 87.
Crönert, W.: 158.
Crusius, O.: 179, 182, 191, 201.
Cuvigny, M.: 312.

Dachs, H.: 311.
Daub, A.: 150.
Degani, E.: 149, 158, 167, 173, 176, 196.
Deichgräber, K.: 207.
Desbordes, F.: 290.
Di Benedetto, V.: 267, 299.
Di Cesare, D.: 281.
Diehl, E.: 317.
Diels, H.: 134, 173.
Dihle, A.: 36, 175.
Dobree, P.P.: 149.
Donnet, D.: 293.
Düntzer, H.: 152.
Düring, I.: 11, 35.
Dupont-Roc, R.: 55.
Dyck, A.R.: 22, 153, 155, 166-7, 185.

Fabricius, J.A.: 150.
Fairweather, J.: 234-5.
Fehling, D.: 203, 279, 283, 291, 299.
Flashar, H.: 328.
Focke, F.: 308.
Fraenkel, Ed.: 196.
Fraenkel, H.: 146.
Franchi de' Cavalieri, P.: 126.
Fraser, P.M.: 12-3, 15-7, 36.
Frede, M.: 272, 281, 299, 300.
Fresenius, A.: 162.
Friedländer, L.: 273.
Frischer, B.: 258.
Fritzsche, F.V.: 158.

Gallavotti, C.: 22.
Garrod, H.W.: 7, 8, 27.
Geigenmüller, P.: 327.
Gelzer, Th.: 328.
Gerstinger, H.: 124.
Gigon, O.: 179.
Goetz, G.: 290.
Gottschalk, H.B.: 11.
Goudriaan, K.: 327.
Goulet-Cazé, M.-O.: 64.
Grayeff, F.: 12.
Greenberg, N.A.: 347.
Gronewald, M.: 124.
Groningen, B.A. v.: 173.
Grube, G.M.A.: 308, 339.
Gudeman, A.: 221.
Guéraud: 133.
Gundert, H.: 248.

Häsler, B.: 312.
Halliwell, S.: 219.
Hansen, P.A.: 316.
Harrauer, H.: 124.
Harriot, R.: 217, 261.
Haslam, M.W.: 78, 81, 221.
Hatch, W.H.P.: 126.
Hengstl, J.: 125.
Henrichs, A.: 105.
Hintenlang, H.: 15, 23.
Hintikka, J.: 299.
Householder, F.W.: 295.
Hovdhaugen, E.: 300.
Hunger, H.: 96.
Hunt, A.S.: 97, 101.
Hurst, A.: 239.
Huxley, G.: 219.

Irigoin, J.: 54, 70, 114, 118-9.
Jacoby, F.: 147.
Jäkel, S.: 225.
Janko, R.: 12, 18, 20-1, 33, 219, 221, 225, 256, 279.
Johnson, J.: 97, 101.
Jouguet, P.: 133.
Kaibel, G.: 189.
Kassel, R.: 165, 189.
Kaster, R.A.: 140, 265.
Keaney, J.J.: 23, 37.
Kemp, A.: 264, 267, 300.
Kennedy, G.A.: 219, 308.
Kieffer, J.S.: 319.
Kindstrand, J.F.: 179, 317, 319, 321.
Koenen, L.: 105.
Körte, A.: 342.
Koolmeister, R.: 318.
Kremer, E.: 330.
Kretschmer, P.: 207.
Krischer, T.: 214.
Kroll, W.: 159.
Krumbacher, K.: 192.
Kuchenmüller, W.: 147.
Lachenaud, G.: 312-3.
Lallot, J.: 55.
Lamberton, R.: 23, 37.
Lamedica, A.: 235.
Lanza, D.: 28.
Laqueur, R.: 135.
Latte, K.: 150, 152-3, 167, 194.
Laurenti, R.: 219.
Lebel, M.: 327, 339.
Lebek, W.D.: 148, 207-8.
Leeman, A.D.: 356.
Lefkowitz, M.R.: 234, 245, 259.
Lehrs, K.: 153.
Leo, Fr.: 16, 173, 215, 237-9, 252, 255.
Lersch, L.: 202.
Lietzmann, J.: 126.
Linnenkugel, A.: 190.
Lobel, E.: 236.
Long, A.A.: 37, 89.
Lord, C.: 12.
Lossau, M.J.: 122, 135, 311, 342, 346.
Lucas, D.W.: 12, 221.
Lührs, D.: 23.
Luppe, W.: 165.
Luschnat, O.: 121-2.
Luzzatto, M.J.: 121.
Mader, W.: 46.
Maehler, H.: 78, 122, 124-5, 139, 308.
Manfredi, M.: 236.
Martin, J.: 68, 334.
Martin, R.: 190.
Marzullo, B.: 176.
Mastromarco, G.: 184.
Meijering, R.: 22, 25, 273.
Merkelbach, R.: 126, 186.
Mertens, P.: 73.
Mesk, J.: 319.
Mette, H.J.: 154.

Meyer, Ed.: 38.
Miller, E.: 166.
Mitteis, L.: 160.
Momigliano, A.: 212, 215-6, 220, 222, 225, 229, 231, 250-1, 260.
Montanari, F.: 28, 30, 87, 151, 154, 177, 189, 221, 230, 303.
Moraux, P.: 11, 12, 33, 35, 62-3.
Most, G.W.: 225.
Müller, B.A.: 146.
Müller, L.: 317.
Musuros, M.: 147.

Nachmanson, E.: 173.
Naechster, M.: 171.
Nassal, F.: 330.
Nauck, A.: 159, 185-6, 189.
Neitzel, S.: 178.
Nestlé, W.: 312.
Neuschäfer, B.: 324.
Newman, W.L.: 224.
Nickau, Kl.: 19, 36-7, 85, 151-2, 169.
Nikitas, A.A.: 153.

Oellacher, H.: 115, 120, 124.
Olivieri, A.: 319.
O'Sullivan, N.: 242.

Pack, R.A.: 97.
Page, D.L.: 157.
Parsons, P.J.: 44, 101.
Pearson, L.: 161.
Pellizer, E.: 186.
Petrarca, Francesco (*Ecl.* VIII 9): 186.
Pfaff, F.: 66.
Pfeiffer, R.: 1-4, 7-9, 11, 13, 15-7, 25-7, 29, 31, 35, 78, 83, 95, 132, 144-51, 153, 155-6, 158, 161, 163, 167, 169, 171, 173, 182, 187, 200, 208-9, 212, 216, 229, 242, 250-1, 254, 267, 269, 275, 300, 309, 328, 355, 363.
Piccirilli, L.: 87.
Pinborg, J.: 266, 300.
Podlecki, A.J.: 215.
Pohlenz, M.: 272.
Porciani, L.: 236.
Porter, J.I.: 23.
Preger, T.: 157.
Preisendanz, K.: 190.
Pusch, H.: 152.

Radermacher, L.: 339.
Reitzenstein, R.: 164, 202.
Rengakos, A.: 145.
Rhodes, P.J.: 223.
Ribbeck, O.: 172.
Richard, M.: 61.
Richardson, N.J.: 18, 213-4, 242.
Richter, J.: 184.
Rist, J.M.: 300.
Roberts, C.H.: 96.
Robins, R.H.: 266-7, 270, 300.
Ronconi, A.: 159.

Rose, V.: 179.
Rossi, L.E.: 38, 144.
Rostagni, A.: 12, 219, 225.
Roussel, P.: 187.
Rupprecht, K.: 179-83, 185, 187, 191, 201.
Russell, D.A.: 217, 261.
Rutherford, W.G.R.: 176.
Ryle, M.: 12.

Saffrey, H.D.: 80.
Schefold, K.: 257.
Schenkeveld, D.M.: 23, 203, 268-9, 272, 277, 279-80, 287, 291-2, 300-1, 326.
Schmidt, M.: 147, 169, 273.
Schmidt, R.: 189.
Schmitter, P.: 281, 299-301.
Schoell, Fr.: 290.
Schoenemann, I.: 149-50, 174.
Schubart, W.: 96, 134, 173.
Schwartz, Ed.: 109.
Sebeok, T.A.: 300.
Seiler, F.: 179.
Severyns, A.: 19.
Siebenborn, E.: 202, 266, 283-5, 287-91, 301.
Skeat, T.C.: 96.
Slater, W.J.: 21-2, 155-9, 161, 164-6, 168-9, 183-4, 186, 194, 273.
Sluiter, I.: 264, 274, 283-4, 294-5, 301.
Staden, H. von: 93, 173, 207.
Steinthal, H.: 202, 266, 301.
Strecker, C.: 154, 168-9, 171, 188.

Tallmeister, Th.: 318.
Tarán, L.: 12.
Taylor, D.J.: 266, 287, 301.
Thiel, H. van: 20, 41, 87-8, 126, 153, 286.
Thumb, A.: 164.
Tolkiehn, J.: 150, 155.
Tosi, R.: 93, 176, 178.
Trendelenburg, A.: 22.
Tschajkanovitsch, W.: 180.
Turner, E.G.: 43-4, 78, 113, 115, 118, 126, 149, 155, 236.

Ueding, G.: 301.

Vahlen, I.: 176.
Valgimigli, M.: 319.
Verdenius, W.J.: 243-4, 308.
Versteegh, K.: 288.
Vian, F.: 117.
Voelke, A.-J.: 290.
Voss, J.H.: 106.

Weber, R.: 172.
Weil, R.: 57.
Wendel, C.: 95, 97-100, 102, 104-8, 140, 149, 166, 174, 279.
West, M.L.: 186.

West, St.: 43, 91.
Westaway, K.M.: 317.
Westra, H.J.: 80.
Wifstrand, A.: 106.
Wilamowitz-Moellendorff, U. von: 95, 99, 114, 119, 140, 155.
Wilcken, U.: 109, 111, 160.
Wilson, N.G.: 9, 146, 148.
Wouters, A.: 268, 279, 301.
Wyk Cronjé, J. van: 327.

Ziegler, K.: 317.
Zielinski, Th.: 158.
Zimbrich, U.: 247.
Zuntz, G.: 77, 124-7, 137.

Achevé d'imprimer en 1994
à Genève – Suisse

Achevé d'imprimer en 1994
à Genève – Suisse

DÉPOSITAIRES

LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, *rue Massot*,
CH-1206 Genève

DR. RUDOLF HABELT GMBH,
Am Buchenhang 1, *Postfach* 150104,
D-53040 Bonn,
pour l'Allemagne et les régions de langue allemande

W. HEFFER & SONS, LTD.,
20 *Trinity Street*, Cambridge,
England CB2 3NG,
pour la Grande-Bretagne et le Commonwealth

LIBRERIA GÖRLICH,
Corso di Porta Vittoria 28,
I-20122 Milano,
pour l'Italie

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Les tomes I à VIII, X, XI, XIII et XIX sont épuisés.

IX (1963) VARRON *par* C.O. Brink — Jean Collart — Hellfried Dahlmann — F. della Corte — Robert Schröter — Antonio Traglia.

XII (1966) PORPHYRE *par* Heinrich Dörrie — Pierre Hadot — Jean Pépin — Angelo Raffaele Sodano — Willy Theiler — Richard Walzer — J.-H. Waszink.

XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE *par* A.E. Raubitschek — Bruno Gentili — Giuseppe Giangrande — Louis Robert — Walther Ludwig — Jules Labarbe — Georg Luck.

XV (1970) LUCAIN *par* Berthe Marti — Pierre Grimal — F.L. Bastet — Henri Le Bonniec — Otto Steen Due — Werner Rutz — Michael von Albrecht. *Entretiens préparés et présidés par* Marcel Durry.

XVI (1970) MÉNANDRE *par* E.W. Handley — Walther Ludwig — F.H. Sandbach — Fritz Wehrli — Christina Dedoussi — Cesare Questa — Lilly Kahil. *Entretiens préparés et présidés par* E.G. Turner.

XVII (1972) ENNIUS *par* Otto Skutsch — H.D. Jocelyn — J.-H. Waszink — E. Badian — Jürgen Untermann — Peter Wülfing von Martitz — Werner Suerbaum. *Entretiens préparés et présidés par* Otto Skutsch.

XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I *par* Ronald Syme — Walter Burkert — Holger Thesleff — Norman Gulley — G.J.D. Aalders — Morton Smith — Martin Hengel — Wolfgang Speyer. *Entretiens préparés et présidés par* Kurt von Fritz.

XX (1974) POLYBE *par* F.W. Walbank — Paul Pédech — Hatto H. Schmitt — Domenico Musti — Gustav Adolf Lehmann — Claude Nicolet — Eric W. Marsden — François Paschoud — Arnaldo Momigliano. *Entretiens préparés et présidés par* Emilio Gabba.

XXI (1975) DE JAMBLIQUE À PROCLUS *par* Werner Beierwaltes — Henry J. Blumenthal — Bend Dalsgaard Larsen — Edouard des Places — Heinrich Dörrie — John M. Rist — Jean Trouillard — John Whittaker — R.E. Witt. *Entretiens préparés et présidés par* Heinrich Dörrie.

XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ *par* E. Badian — A.B. Bosworth — R.M. Errington — R.D. Milns — Fritz Schachermeyr — Erkinger Schwarzenberg — Gerhard Wirth. *Entretiens préparés par* E. Badian *et présidés par* Denis van Berchem.

XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT *par* Alan Cameron — Yves-Marie Duval — Jacques Fontaine — Manfred Fuhrmann — Reinhart Herzog — Walther Ludwig — P.G. van der Nat — Peter L. Schmidt. *Entretiens préparés et présidés par* Manfred Fuhrmann.

XXIV (1978) LUCRÈCE *par* L. Alfonsi — D. Furley — Olof Gigon — Pierre Grimal — Knut Kleve — Gerhard Müller — Wolfgang Schmid — P.H. Schrijvers. *Entretiens préparés et présidés par* Olof Gigon.

XXV (1979) LE CLASSICISME À ROME AUX I^ers^ SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C. *par* G.W. Bowersock — Hellmut Flashar — Thomas Gelzer — Woldemar Görler — François Lasserre — Karl Maurer — Felix Preisshofen — D.A. Russell — Paul Zanker. *Entretiens préparés et présidés par* Hellmut Flashar.

XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX^e^ ET XX^e^ SIÈCLES *par* Willem den Boer — R.R. Bolgar — Walter Burkert — Kenneth J. Dover — Fritz Krafft — Arnaldo Momigliano — Evelyne Patlagean. *Entretiens préparés et présidés par* Willem den Boer.

XXVII (1981) LE SACRIFICE DANS L'ANTIQUITÉ *par* Walter Burkert — Albert Henrichs — G.S. Kirk — Giulia Piccaluga — Udo W. Scholz — Robert Turcan — Jean-Pierre Vernant — H.S. Versnel. *Entretiens préparés et présidés par* Jean Rudhardt *et* Olivier Reverdin.

XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON *par* Gualtiero Calboli — Carl Joachin Classen — A.D. Leeman — Alain Michel — Walter Rüegg — Wilfried Stroh — Michael Winterbottom. *Entretiens préparés et présidés par* Walther Ludwig.

XXIX (1983) SOPHOCLE *par* Jean Irigoin — Bernard M.W. Knox — Stefan L. Radt — Bernd Seidensticker — George Steiner — Oliver Taplin — R.P. Winnington-Ingram. *Entretiens préparés et présidés par* Jacqueline de Romilly.

XXX (1984) LA FABLE *par* Francisco R. Adrados — Robert S. Falkowitz — Fritz Peter Knapp — François Lasserre — Morten Nøjgaard — G.U. Thite — John Vaio — M.L. West. *Entretiens préparés par* Francisco R. Adrados *et présidés par* Olivier Reverdin.

XXXI (1985) PINDARE *par* Paola Bernardini — D.E. Gerber — André Hurst — Adolf Köhnken — Mary R. Lefkowitz — Hugh Lloyd-Jones — Jaume Pòrtulas — Georges Vallet. *Entretiens préparés et présidés par* André Hurst.

XXXII (1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE *par* Klaus Bringmann — Lambros Couloubaritsis — Fernanda Decleva Caizzi — Albrecht Dihle — Maximilian Forschner — Olof Gigon — Pierre Grimal — I.G. Kidd — Anthony Long — *Entretiens préparés et présidés par* Hellmut Flashar *et* Olof Gigon.

XXXIII (1987) OPPOSITION ET RÉSISTANCES À L'EMPIRE D'AUGUSTE À TRAJAN *par* Kurt A. Raaflaub — Dieter Timpe — Arnaldo Momigliano — Z. Yavetz — Barbara Levick — Adalberto Giovannini — Werner Eck — G.W. Bowersock — Hubert Zehnacker. *Entretiens préparés par* Adalberto Giovannini *et présidés par* Denis van Berchem.

XXXIV (1989) L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU IV^e^ SIÈCLE *par* Friedrich Vittinghoff — E.P. Meijering — W.H.C. Frend — Charles Pietri — Lellia Cracco Ruggini — K.L. Noethlichs — T.D. Barnes. *Entretiens préparés et présidés par* Albrecht Dihle.

XXXV (1990) HÉRODOTE ET LES PEUPLES NON GRECS *par* Walter Burkert — Albrecht Dihle — Pierre Briant — J. Harmatta — David Asheri — Mario Lombardo — A.B. Lloyd — Sandro F. Bondì — Giuseppe Nenci. *Entretiens préparés par* Giuseppe Nenci et présidés par Olivier Reverdin.

XXXVI (1991) SÉNÈQUE ET LA PROSE LATINE *par* B.L. Hijmans — Karlhans Abel — Mireille Armisen-Marchetti — R.G. Mayer — Giancarlo Mazzoli — Pierre Grimal — Italo Lana — Olof Gigon — Jean Soubiran. *Entretiens préparés par* Pierre Grimal.

XXXVII (1992) LE SANCTUAIRE GREC *par* A. Schachter — Emily Kearns — Birgitta Bergquist — Fritz Graf — Madeleine Jost — Folkert van Straten — Roland Etienne — Richard A. Tomlinson. *Entretiens préparés par* A. Schachter *et présidés par* Jean Bingen.

XXXVIII (1993) ARISTOPHANE *par* Enzo Degani — Thomas Gelzer — Eric W. Handley — J.M. Bremer — K.J. Dover — Nicole Loraux — Bernhard Zimmermann. *Entretiens préparés et présidés par* E.W. Handley *et* J.M. Bremer.

XXXIX (1993) HORACE *par* Hermann Tränkle – P.H. Schrijvers – Virginio Cremona – Stephen J. Harrison – Manfred Fuhrmann – Hans Peter Syndikus – Karsten Friis-Jensen – Walther Ludwig – Andrée Thill. Entretiens préparés et présidés *par* Walther Ludwig.

XL (1994) LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE *par* N.J. Richardson – Jean Irigoin – Herwig Maehler – Renzo Tosi – Graziano Arrighetti – D.M. Schenkeveld – Carl Joachim Classen. Entretiens préparés et présidés *par* Franco Montanari

XLI (A paraître en 1995) PAUSANIAS HISTORIEN.